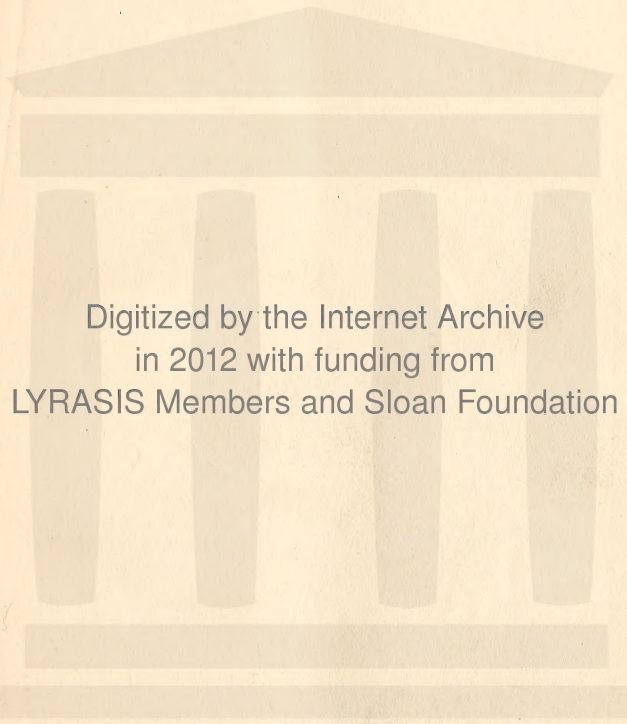
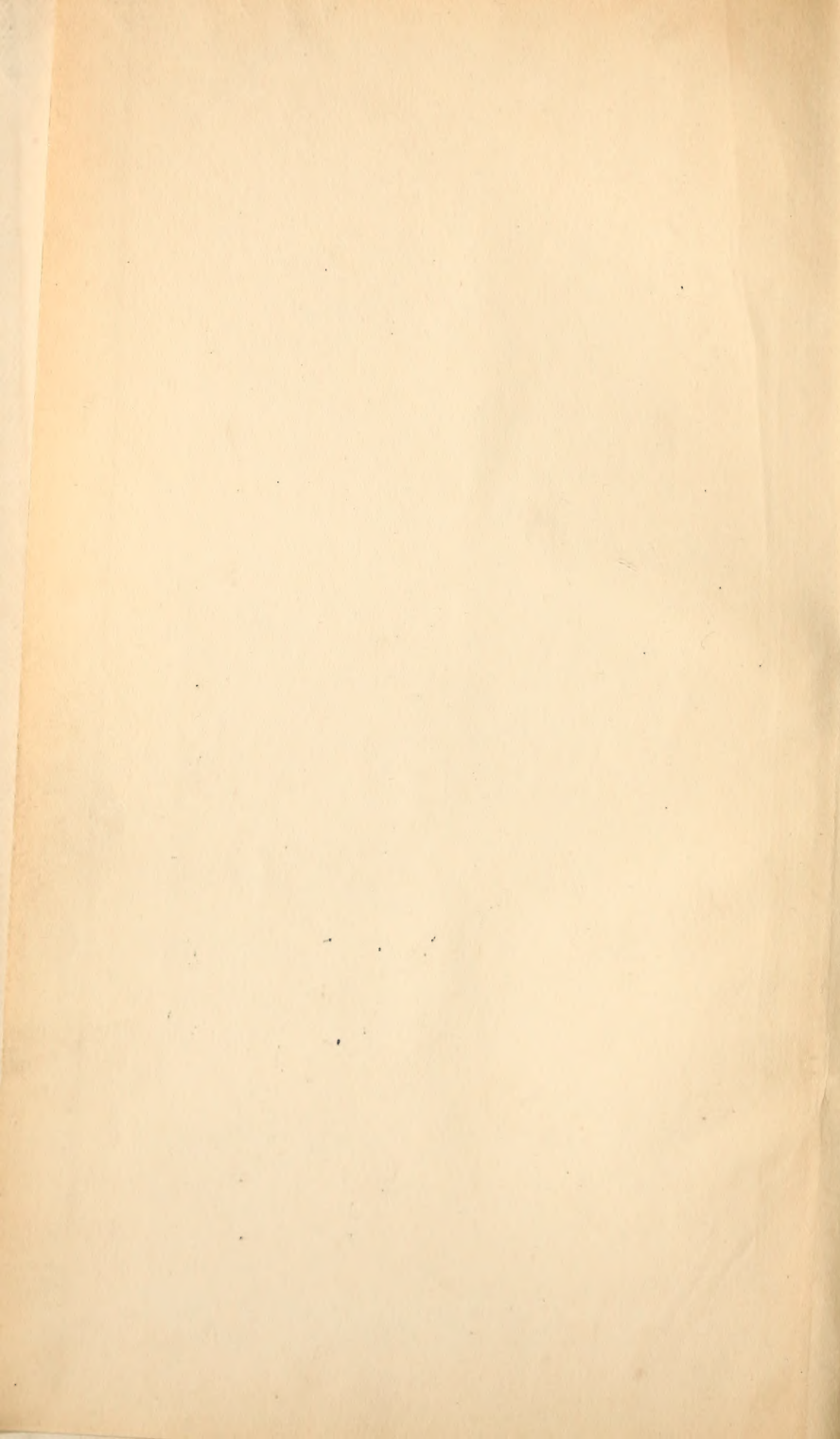




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
LYRASIS Members and Sloan Foundation



NOTICE

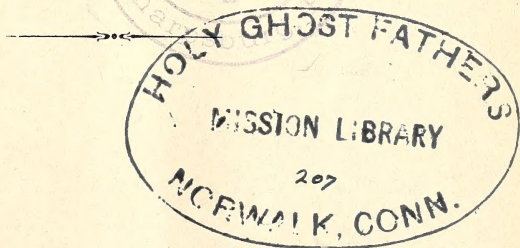
SUR LE

FRÈRE JEAN-BAPTISTE

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

ET DU SAINT-CŒUR-DE-MARIE

Par le Comte Ch. D'HÉRICOURT



BAR-LE-DUC

IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE

1878

NOTICE

SUR LE

FRÈRE JEAN-BAPTISTE,

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

ET DU SAINT-COEUR-DE-MARIE.

LA vie d'un religieux est toujours difficile à écrire : la règle qui la domine la rend uniforme, l'humilité la fait cachée. Le religieux ne vit que pour Dieu, il dérobe à tous ses luttes et ses combats, qui ne sont connus que de Dieu seul. Les marques d'amour et de charité qu'il prodigue à son prochain sont enveloppées, par sa vertu même, d'un mystère jaloux ; on sent son influence, on voit le bien qu'il a produit autour de lui ; mais ses actes restent ignorés : découvrir quelque'un de ces traits de dévouement et d'abnégation qui ont été si nombreux durant sa vie, c'est faire une conquête sur les ingénieux secrets de son humilité.

Vous ne vous étonnerez pas dès lors, Messieurs et chers Confrères, que je ne vienne vous présenter qu'une bien courte biographie du Frère Jean-Baptiste, et que cette existence si remplie ne m'ait fourni que quelques pages. J'ai été assez heu-

reux, toutefois, pour retrouver plusieurs anecdotes intimes que j'ai groupées autour des trois ou quatre dates qui résument cette vie. Puisse cette notice, toute incomplète qu'elle est, aider à conserver la mémoire du Frère Jean-Baptiste, semblable à ces tableaux de famille, naïfs et sans art, que l'affection seule trouve ressemblants, mais qui du moins fixent et perpétuent le souvenir de ceux qu'on a aimés.

JEAN-BAPTISTE MEUGNIER, en religion *Frère Jean-Baptiste*, naquit à Mory (diocèse d'Arras), le 1^{er} août 1827. Ses parents étaient cultivateurs, et il resta auprès d'eux, s'occupant des travaux des champs, jusqu'au jour (24 janvier 1847) où il vint à la Neuville-les-Amiens se présenter au noviciat de la Congrégation du Saint-Cœur-de-Marie. Il y fut admis de suite, mais pour éprouver sa vocation, on lui confia les plus humbles emplois de la maison. Ceux qui l'ont connu à cette époque nous ont rapporté qu'il était d'une grande timidité : il parlait peu et ne sortait de sa réserve qu'avec les pauvres. Sa grande joie était de les visiter, et après chaque repas il recueillait les restes qu'il allait leur porter, quelque temps qu'il fit. Le procès d'introduction de la cause du Vénérable Père Libermann, dans lequel il eut l'honneur de figurer comme témoin, nous apprend que pendant son noviciat il eut de nombreux entretiens avec ce grand serviteur de Dieu : c'est sans doute auprès de lui qu'il puisa cette douceur de caractère et ce zèle pour le salut des âmes qu'il n'a cessé de montrer durant toute sa vie.

De la Neuville, le Frère Jean-Baptiste fut envoyé à Notre-Dame du Gard, puis à la maison que sa congrégation venait de fonder à Amiens, dans le faubourg Noyon. Il fut tour à tour dans ces deux communautés, réfectoier et portier. Ainsi qu'il devait plus tard le faire à Paris, il s'occupait, tout en remplissant cette dernière charge, des enfants du peuple, qu'il attirait auprès de lui pour les instruire et leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Il savait également intéresser à leur sort les personnes riches qui venaient visiter les Pères; et presque toujours après avoir procuré à ces enfants les bienfaits de la religion, il leur trouvait du travail ou des protecteurs.

En 1852, après la mort du Vénérable Père Libermann, le Révérend Père Schwindenhammer fut appelé à la direction générale de la congrégation du Saint-Cœur-de-Marie, qui s'était réunie à celle du Saint-Esprit. Le nouveau supérieur, qui avait apprécié, à Notre-Dame du Gard, les qualités du Frère Jean-Baptiste, le chargea de la porterie (1) de la maison-mère de l'Institut, à Paris, rue Lhomond, n° 30.

Le Patronage Sainte-Mélanie venait d'être fondé rue des Fossés-Saint-Jacques. Cette Œuvre qui avait pour but de s'occuper à la fois des intérêts religieux et matériels des enfants de la classe ouvrière, et dont le caractère d'humilité répondait si bien à l'esprit du Vénérable Père Libermann, avait été de suite adoptée par sa congrégation qui en avait accepté la direction spirituelle. Le Frère ne fut pas tout d'abord mêlé à la vie du Patronage : il se contentait d'y envoyer des enfants. Peu à peu il fit connaissance avec les confrères, que les nécessités de l'Œuvre amenaient au séminaire, et il commença dès lors, par les conversations qu'il avait avec eux, à prendre une part active dans la direction du Patronage.

Il n'y avait eu jusque là qu'une messe de midi, sauf aux grandes fêtes de l'année. On sentait le besoin d'avoir chaque dimanche une messe du matin où les Confrères et les patronnés pussent communier dans la chapelle de l'Œuvre. La réalisation de ce vœu présentait de grandes difficultés : les Pères étaient trop peu nombreux pour accepter cette nouvelle charge, l'Œuvre trop pauvre pour fournir les honoraires d'un prêtre : il fallait donc compter sur la Providence. Chaque semaine on devait trouver un célébrant pour le dimanche suivant, et, presque toujours, ce n'était qu'après de nombreuses démarches

(1) La charge de portier est une fonction toute de confiance dans les communautés. Saint Benoît, le grand législateur des ordres religieux d'Occident, la place à l'un des premiers rangs, parmi les emplois intérieurs des monastères. Au témoignage de ses supérieurs, le Frère Jean-Baptiste remplit toujours cette fonction avec fidélité, zèle et dévouement. Il avait un tact remarquable dans ses rapports avec les personnes qui se présentaient à la porte ou aux parloirs du séminaire; et sa modestie, sa prévenante affabilité ont laissé une impression dont on conserve le meilleur souvenir.

et de longues courses qu'on parvenait à assurer la messe du matin.

Plus que tout autre, le Frère s'employait à ces difficiles recherches : il allait dans les séminaires, dans les communautés, et même dans les hôtels, s'enquérir des prêtres qui pourraient rendre ce service à l'Œuvre. Un des heureux résultats de cette messe du matin fut d'amener le Frère à s'occuper régulièrement du Patronage. A dater de ce moment, il y vint, en effet, chaque dimanche et prit une large part dans la conduite de l'Œuvre.

En 1864, sous son inspiration, le conseil de Sainte-Mélanie, dans le but de recueillir les jeunes ouvriers éloignés ou privés de leurs parents, et de leur procurer autant qu'il était possible les avantages de la vie de famille, loua, rue Lhomond, 28, une maison contiguë au séminaire du Saint-Esprit. Une commission fut fondée pour administrer cette nouvelle Œuvre, et le Frère en fut un des membres les plus actifs. On le chargea de veiller sur les heures de rentrée des jeunes gens. C'est à lui que les retardataires venaient demander la clef de la maison, qui, chaque soir, à dix heures, lui était remise. Aux approches du jour de l'an qui amène toujours un redoublement de travail dans l'industrie parisienne, il ne se passait point de nuit qu'il ne fût plusieurs fois réveillé : souvent même n'ayant plus la clef par devers lui, il devait se lever, malgré le froid, pour ouvrir la porte en passant par un couloir intérieur. Jamais il ne témoigna d'impatience d'avoir été troublé pendant son repos; sa parole, nous ont dit les ouvriers, était aussi affectueuse qu'à l'ordinaire, son bonsoir aussi cordial.

Bientôt on autorisa les plus grands d'entre les enfants du Patronage, à venir passer leur soirée dans cette maison et à profiter des jeux qui avaient été mis à la disposition des jeunes locataires. Un petit Cercle se trouva fondé. Le Frère venait rarement à ces réunions : il n'en avait pas besoin pour exercer son apostolat auprès des jeunes gens. Ceux-ci avaient, en effet, l'habitude de l'aller trouver avant de se rendre au Cercle et de commencer leur soirée auprès de lui. On causait et on riait en se promenant sous le grand porche du séminaire; les Pères

venaient de temps en temps se mêler à ces joyeuses conversations, et souvent des ouvriers profitaient de leur présence pour se confesser. A huit heures et demie, quand la cloche annonçait la fin de la récréation, tous les jeunes gens se rendaient au Cercle qui, de suite, se trouvait ainsi nombreux et animé.

Les membres du Cercle formaient une véritable famille, où régnait l'intimité la plus touchante : si quelqu'un d'entre eux était souffrant, les réunions avaient lieu dans sa chambre. Le jour, pendant que le travail éloignait ses camarades, le Frère venait, autant qu'il le pouvait, tenir compagnie au malade. Il devenait à proprement parler son serviteur ; il lui faisait ses courses, lui tenait lieu d'infirmier et savait toujours, dans sa charité ingénieuse, lui procurer quelque plaisir ou lui trouver quelque distraction.

L'affection que tous les enfants avaient pour le Frère, l'attachait à l'Œuvre par des liens de jour en jour plus forts. Son esprit, éclairé par de sérieuses réflexions, était sans cesse en quête de progrès à réaliser. Ce fut lui qui décida le Président, M. Chaulin, à transporter, 26, rue Lhomond, le Patronage qui venait d'être exproprié. Il aimait à raconter comment il avait rêvé longtemps, sans oser l'espérer, voir l'Œuvre de Sainte-Mélanie s'établir dans cette grande cour spacieuse et plantée d'arbres qu'il apercevait des fenêtres du Cercle. Il avait compris, en effet, le développement qu'une bonne installation devait donner aux réunions du dimanche et le profit que les enfants retireraient du voisinage du séminaire.

Aussi quand il apprit que les difficultés qui avaient un moment arrêté l'établissement du Patronage dans le nouveau local étaient toutes levées, il éprouva l'une des plus grandes joies de sa vie.

« Notre cher Chaulin, écrit-il à cette occasion, sort de chez moi pour me dire que l'affaire du 26 est finie. Vive Jésus et Marie ! Voyez-vous, mon bien cher, comme le Bon Dieu aime le Patronage. *Magnificat anima mea Dominum*. Oui, le Seigneur a fait de grandes choses ! »

A dater de l'installation du Patronage rue Lhomond, le Frère put donner un libre essor à ce zèle, à ce dévouement et à cette

abnégation que tous nous avons admirés. Il y passait tous les moments dont il pouvait disposer, et même en remplissant sa charge de portier il ne manquait pas de faire de la propagande en faveur de sa chère maison de Sainte-Mélanie. Aux dames, qui venaient au séminaire, il demandait des aumônes, aux jeunes gens leur concours, aux ouvriers leurs fils. Il n'est point jusqu'aux jeunes enfants auxquels il ne parlât de l'Œuvre. Combien de fois nous lui avons entendu dire à de tout petits garçons en leur remettant des médailles ou des images : « Mon bon enfant, il faut bien aimer le Bon Dieu, bien faire votre prière, et si vous êtes toujours sage, quand vous serez grand, vous viendrez au Patronage. »

Dans l'Œuvre, le Frère remplissait le rôle d'un simple membre ; il causait avec les enfants, les surveillait et les faisait jouer, pratiquant toujours le précepte d'être tout à tous. Toutefois, il s'occupait avec prédilection des natures les plus rebelles ; quand un apprenti avait résisté aux avis de tous, on l'amenait au Frère qui presque toujours triomphait de son opiniâtreté. Il nous souvient en particulier d'un enfant qui, chaque jour, s'abandonnait à son coupable penchant pour le vin ; ni conseils, ni menaces de renvoi, n'avaient produit d'effet sur lui ; il gémissait de sa faiblesse mais sans se corriger pourtant. Le Frère entreprit cette conversion : il fait promettre à l'enfant de venir tous les soirs lui rendre compte de sa conduite : en deux mois son affection, sa patience et ses douces remontrances avaient obtenu un résultat que personne n'avait pu atteindre.

On pourrait multiplier les traits de ce genre qui montreraient l'influence du Frère sur les enfants et la confiance que ceux-ci avaient en lui ; mais le cadre de cette notice ne le comporte pas. Qu'il nous soit toutefois, permis de citer encore un fait qui prouve que ces sentiments se conservaient dans le cœur des enfants bien après leur départ de l'Œuvre.

C'était pendant le Concile, le R. P. Barillec, notre aumônier, était à Rome avec son supérieur général. Le Frère voit arriver à la porte du séminaire un enfant qui avait depuis quelque temps quitté le Patronage et abandonné toute pratique reli-

gieuse; il cause avec lui, lui reproche doucement son genre de vie et finalement le décide à se réconcilier avec Dieu. « Allez me chercher le Père Barillec, dit l'apprenti. — Il est à Rome, mon bon enfant, répond le Frère. — Eh bien! confessez-moi : je ne veux que vous ou lui. »

Si le Frère avait pu regretter de ne pas être prêtre, c'eût été dans cette circonstance : mais il était trop soumis à la Volonté divine pour souhaiter une autre position que celle où l'avait placé la Providence. Un de nos ouvriers lui dit un jour qu'il aurait rendu bien des services comme prêtre, et qu'il était malheureux qu'il ne le fût pas. « Je ne pense pas comme vous, répondit-il; Dieu a ses vues et compte autrement que les hommes. »

Ce n'était pas seulement le dimanche au Patronage que le Frère exerçait son apostolat auprès des apprentis; grand nombre d'entre eux allaient, pendant la semaine, le voir au séminaire et lui demander des conseils. Un de nos anciens ouvriers me disait dernièrement : « Lorsque j'ai eu perdu mon père, le Frère Jean-Baptiste m'en a tenu lieu; je ne lui ai jamais rien caché; je lui contais mes joies et mes peines, lui exposais mes projets d'avenir; j'ai toujours suivi ses conseils et je m'en suis bien trouvé. » — Chaque soir, on voyait à la porterie de la communauté plusieurs enfants, qui, en rentrant de l'atelier, étaient venus souhaiter le bonsoir au Frère et causer avec lui. Quelquefois ils arrivaient en courant et n'ayant pas mangé. Plusieurs avaient l'habitude, quand ils revenaient du travail après la fermeture des portes du séminaire, de frapper à la fenêtre du Frère qui la leur ouvrait sans bruit et leur tendait la main en leur disant un mot d'encouragement et d'affection.

Les apprentis et les ouvriers du Patronage n'étaient pas les seuls à le visiter pendant la semaine : les directeurs étaient aussi assidus. Qui de vous, Messieurs, ne se souvient de ces bons moments passés auprès de cet ami dévoué, de ces conversations si affectueuses qui, pour plusieurs d'entre vous, se sont continuées plus tard par lettres? De ces aimables causeries il ne reste plus qu'un souvenir bien effacé : on se rappelle le plaisir qu'on y prenait, le profit qu'on en retirait,

mais on ne pourrait citer aucun de ces mots qui vous charmaient et vous rendaient meilleurs.

En parcourant les correspondances que plusieurs de nos confrères ont bien voulu mettre à ma disposition, j'ai retrouvé comme un reflet des bonnes conversations du Frère dans ces lettres charmantes écrites à la hâte, souvent commencées, puis abandonnées pour être continuées plus tard, et qui pourtant toutes sont remplies de tant de cœur et de délicatesse. Les unes sont adressées à des religieux et contiennent avec quelques nouvelles du Patronage des conseils sur la perfection; mais leur caractère trop personnel ne me permet d'en citer aucune. Il n'en est point ainsi d'autres écrites à des gens du monde, et je ne puis résister au désir d'en extraire quelques lignes.

« Je sens le besoin de vous féliciter de votre bonheur, vous » êtes père, voilà une perle ajoutée à votre couronne, voilà » une plante que le Bon Dieu vous donne à cultiver, afin qu'elle » produise des fruits pour la vie éternelle; oui, mon bien cher, » voilà un patronage de chaque instant. Daigne le Divin Maître » le bénir toujours; et n'allez pas vous fâcher, mais je lui de- » mande, à ce bon Jésus, de se choisir des fleurs dans ce jar- » din, c'est-à-dire qu'il fasse de vos enfants des prêtres et des » religieuses.....

» Je suppose que votre famille est en bonne santé : c'est le » champ que le Père de famille vous a donné à cultiver, mon » cher ami. Quelle est donc belle la mission de former des » cœurs à l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ; *c'est un » tableau que l'on peint pour le contempler pendant l'éternité :* » oui, j'unis mes faibles prières aux vôtres pour ces chers en- » fants que Dieu vous envoie.

» Parlons un peu aussi de ces autres enfants que vous n'ou- » bliez pas non plus; d'autant plus dignes d'intérêt qu'ils sont » plus malheureux.

» Depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, j'ai prié et fait » prier plus souvent à votre intention. Vous sachant dans la » souffrance, mes prières n'en seront que plus nombreuses. » J'ai demandé à Dieu de m'envoyer la plus grande part de vos » peines et de vous aider à supporter le reste. Tant que nous

» serons sur la terre, nous aurons à souffrir. A l'exemple du
» Divin Maître, il faudra porter votre croix, que vous le vouliez
» ou non, dit l'auteur de l'*Imitation*. Mon bon Monsieur, les
» croix sont amères, mais le fruit en est bien doux, et toutes
» les bonnes œuvres que nous pouvons faire se réduisent à
» bien peu de chose en comparaison de souffrances supportées
» avec patience pour Dieu. »

Mais je dois arrêter ces citations que je pourrais prolonger longtemps encore. J'ai voulu seulement montrer, par ses lettres, la manière dont le Frère comprenait l'amitié, et faire concevoir par là le charme que pouvaient avoir les entretiens familiers avec lui.

Dans ces conversations on parlait de maintes choses, mais surtout du Patronage et de sa direction. Bien que le Frère Jean-Baptiste ne fit pas partie du Conseil de Sainte-Mélanie, il se trouvait ainsi avoir une influence très-réelle sur les déterminations qui s'y prenaient; on le consultait, du reste, toujours dans les affaires importantes, et son avis était, en général, regardé comme un des meilleurs à suivre. Dans les questions de matériel, son concours était des plus précieux; son esprit pratique suppléait à l'inexpérience des Confrères et sa persévérance à leur jeunesse. On lui doit un grand nombre d'améliorations qui permirent de louer les chambres de la maison jusqu'alors presque toutes inoccupées, et d'atteindre un double but, l'augmentation des ressources de l'Œuvre et le recrutement plus facile des Confrères. C'était surtout ce dernier résultat qu'il souhaitait obtenir : il croyait avec raison que des jeunes gens chrétiens préféreraient à l'hôtel une maison où ils trouveraient, en quelque sorte, la vie de famille, et qu'en voyant fonctionner le Patronage, ils ne tarderaient pas à l'aimer et à s'y consacrer. Mais que de déboires devait éprouver le Frère avant de voir se réaliser ses espérances! Que d'obstacles ne devait-il pas surmonter! Difficultés avec les gens de service, chez lesquels il aurait voulu trouver une complète abnégation; difficultés avec les locataires qui se plaignaient, non sans raison, du manque de confort; difficultés aussi avec le Conseil, dont plusieurs membres avaient été rendus peu

sympathiques à des essais infructueux, absorbant sans résultat un temps précieux. Deux fois le Frère dut renoncer momentanément à l'exécution de ses projets, et ce ne fut qu'après six ans d'efforts qu'il parvint à établir la maison sur le pied prospère où elle se trouve aujourd'hui.

Une œuvre plus délicate allait s'imposer à la sollicitude du Frère Jean-Baptiste, je veux parler de l'Orphelinat qui fut fondé au Patronage, en 1869. Lorsque le Patronage fut transporté au n° 26 de la rue Lhomond, le troisième étage de la maison avait été consacré au logement des ouvriers qui habitaient précédemment au n° 28. Mais la plupart des chambres qui leur avaient été réservées étaient devenues vacantes. M. de Falvelly, qui avait beaucoup admiré l'établissement de M. l'abbé Courtade, forma le projet de les consacrer à des apprentis sans famille : c'était à la fois éviter à ces enfants les dangers du coucher chez le patron et avoir sur eux une plus grande influence. L'installation fut très difficile : on se heurtait tous les jours à des obstacles qu'on n'avait pas prévus et l'inexpérience très naturelle des jeunes Confrères rendait encore plus malaisée une œuvre que le dévouement ne pouvait suffire à diriger.

Il fallait entrer journellement dans mille petits détails de lingerie, d'entretien de vêtements, de cuisine, etc. Le Frère secondait puissamment les jeunes gens chargés de la conduite de cet Orphelinat, qui n'aurait pu exister sans son concours, ni surtout traverser les tristes jours du siège et de la Commune. On ne se rendra jamais un compte exact des immenses services qu'il rendit à cette Œuvre pendant ces difficiles moments. Malgré la disette, les sept à huit enfants qu'on avait recueillis n'eurent à souffrir ni de la faim, ni du froid : sa charité ingénieuse sut toujours leur procurer le nécessaire. Aucun sacrifice ne coûtait d'ailleurs à son humilité : un jour qu'il n'avait pu pénétrer jusqu'à la cuisine d'un collège voisin, il attendit à la porte, au milieu des pauvres, qu'on lui remit les portions destinées à l'Orphelinat.

Ce fut également le Frère Jean-Baptiste qui, la plupart des dimanches, procura le pain nécessaire à la collation des en-

fants. Laissez-moi vous conter comment au fort du rationnement il parvint certain jour à atteindre ce résultat : ce trait vous fera comprendre à quels expédients il dut souvent avoir recours.

Le Frère Jean-Baptiste avait intéressé à l'Œuvre une boulangère du quartier, mais seule cette femme ne pouvait rien : pour livrer du pain il lui fallait l'autorisation du commissaire, que chaque jour, aux heures de vente, la mairie envoyait dans sa boutique. Il pria alors M. Maujay, qui remplissait, en l'absence de M. de Falvelly, les fonctions de Président, de rédiger une réquisition qu'il fit porter à la boulangerie. En recevant cet ordre signé d'un nom inconnu et timbré du grand cachet de la maison, le commissaire hésite d'abord, puis il se fait expliquer ce qu'était notre Œuvre, et enfin livre le pain qui lui était demandé.

Assurer la nourriture des enfants n'était pas la seule difficulté dont on eut à se préoccuper, il fallait les surveiller et les amuser. Les Confrères restés à Paris venaient le plus qu'ils pouvaient au Patronage, mais de même que les ouvriers ils faisaient tous partie de la garde mobile ou des bataillons de marche de la garde nationale, et n'avaient dès lors que peu d'instantants à consacrer à l'Œuvre. Le Frère, au contraire, se multipliait pour que rien ne souffrit dans la maison. Je n'ai jamais mieux apprécié la gaieté de son caractère : il savait faire jouer les enfants, les amusait avec des rondes, ou leur contait des histoires. Et dans ces longues heures passées dans la cave où s'était installé l'Orphelinat, que d'efforts ne dut-il pas faire pour éloigner l'ennui et conserver la bonne humeur des jeunes réfugiés?

Quand la Commune eut été proclamée, les Pères du Saint-Esprit se virent dans la nécessité d'abandonner le séminaire de la rue Lhomond, dont la garde fut confiée au Père Besserat. Le Frère Jean-Baptiste fut laissé également à Paris où il conserva la porterie, poste souvent bien délicat à cette époque.

Le jeudi, 4 mai, pendant la perquisition qui se fit au séminaire, le Frère fut constitué prisonnier dans sa loge. Mais je laisse ici la parole au Père Besserat, qui, dans une lettre au

Supérieur général de sa Congrégation, rapporte les événements.

« Le bon Frère était au comble des honneurs : trois sentinelles montaient la garde à sa porte et veillaient sur ses jours : une au parloir, une dans le couloir, une à la porte d'entrée. La Commune avait déployé un vrai luxe de surveillance. Il était donc impossible au Frère de communiquer avec le dehors. Cependant l'heure du dîner était passée depuis longtemps et le Frère sentait que les honneurs ne nourrissent pas beaucoup ; il fallait songer à quitter la prison... et puis il avait à aller chercher des sous pour les pauvres. Le Frère Jean-Baptiste appelle une sentinelle : « Mon ami, ne puis-je donc pas sortir? — Non, mon Frère, vous êtes consigné. — Mais j'ai besoin de sous pour ces pauvres gens que vous voyez là dans la rue ; puis-je, au moins appeler l'un deux et lui donner la commission par la fenêtre? — Oh! vous pouvez tout faire par la fenêtre ; ma consigne ne regarde que la porte. » — Un pauvre vient, reçoit la commission et rapporte bientôt les sous.

» Une première partie était gagnée, le Frère songe à en gagner une seconde. « Maintenant, mon ami, dit-il, est-ce que je ne pourrais pas aller dîner? — Tout ce que vous voudrez, mon Frère, je n'ai de consigne que pour la porte. » — Le Frère profite de la bienveillance du garde, va dîner et rapporte un bouillon à sa sentinelle qui lui en fait mille remerciements. »

Ce récit a un charmant épilogue que le Père Besserat paraît avoir ignoré. Profitant de ce qu'il était en bons termes avec le garde national, le Frère se mit à lui parler ; il s'informa de son état, de sa famille, et ayant appris que cet homme avait un fils de treize ans qui n'avait pu suivre aucun catéchisme, « Mon bon ami, lui dit-il, quand la Commune sera terminée vous enverrez votre fils au Patronage et on lui fera faire sa première communion. »

Le 16, le Père Besserat fut accusé, ainsi que le Frère, d'avoir brisé les scellés qui avaient été mis sur quelques chambres du séminaire. Il fut question de les envoyer à la Roquette ; mais on décida seulement qu'ils devraient quitter leur couvent. Le Père se réfugia au Val-de-Grâce : quant au Frère il vint

s'établir au Patronage. C'était peu prudent assurément de choisir un domicile aussi proche du séminaire, mais il ne pouvait s'éloigner de sa chère maison de Sainte-Mélanie, que les orphelins habitaient toujours et que les apprentis fréquentaient très-assidûment. Toutefois il se résigna bientôt à n'y point passer la nuit et à profiter de l'hospitalité qui lui était offerte de plusieurs côtés.

Il est à remarquer qu'aucune dénonciation ne fut portée contre le Frère, qui circula toujours dans le quartier sans être inquiété. Cependant il était bien connu et l'habit laïque qu'il avait revêtu le trahissait plutôt qu'il ne le protégeait. Les mères de famille avaient pris soin de prévenir leurs petits enfants qui auraient pu le compromettre de ne plus lui dire que Monsieur : aussi, racontait-il, je m'entendais souvent appeler *Monsieur mon Frère Jean-Baptiste*.

Bien des témoignages d'affection, bien des preuves de dévouement furent donnés à cette époque au Frère Jean-Baptiste par les gens du peuple. Tel marchand de vins lui faisait connaître ce qui avait été dit dans son cabaret du Père Besserat et de lui ; tel charbonnier l'informait qu'il pouvait paraître sans crainte dans le quartier ; une fruitière l'empêcha d'être arrêté par un officier de garde nationale chez lequel son costume avait fait naître des soupçons. On était heureux de pouvoir rendre service à celui que toujours on avait trouvé si bon et si serviable.

Néanmoins il fallut quitter Paris : le bruit circulait que des armes et des vêtements militaires étaient cachés au séminaire, et on parlait de fusiller le Père Besserat et le Frère Jean-Baptiste. Ce n'était qu'une menace populaire sans importance, mais qui pouvait, à un moment donné, être mise à exécution.

Notre confrère, le docteur Le Roy, qui était à cette époque interne à l'hospice de Charenton et qui avait conservé des relations dans Paris, s'offrit à faire évader les deux religieux. Il s'entendit avec un habitant de Bercy, qui, grâce à une carte d'électeur fournie par un marchand du quartier Saint-Jacques, put, sur sa barque, les faire sortir l'un après l'autre des fortifications (21 mai). Le Frère demeura auprès du docteur Le

Roy à l'hospice où il dut, si nos souvenirs sont exacts, revêtir le grand uniforme gris des convalescents.

Son séjour à Charenton fut de courte durée, car le 27 mai il rentra à Paris. Il se rendit de suite au séminaire, puis au Patronage, qui n'avait été fermé qu'une après-midi, celle pendant laquelle on s'était battu dans le quartier.

Je ne vous parlerai pas du dévouement que le Frère montra à cette époque pour notre Œuvre : il était presque seul pour la diriger, et il dut, par son zèle, suppléer les nombreux absents.

Dès le retour des Confrères, ils eurent à s'occuper de nouveau de l'organisation matérielle de la maison. Le Frère fut, comme toujours, le premier à la peine : malgré les échecs qu'il avait subis, sa résolution était aussi ferme qu'aux premiers jours. Il voyait grand nombre de chambres inoccupées dans la maison, et il ne pouvait se résoudre à les laisser ainsi improductives pour l'Œuvre. D'autre part, l'Orphelinat de Notre-Dame préservatrice venait d'être fondé par le Père Besserat, qui s'était chargé des enfants que nous avions recueillis dans la maison. Le dortoir fut alors transformé en petites chambres d'étudiants, dont la location devait être assez facile. Le concours du Frère fut des plus précieux pour tous ces aménagements. C'est au Frère que revient également l'idée d'une Commission administrative qui, tout en dépendant du Conseil pour les questions intéressant le Patronage, a néanmoins sa vie propre et sa pleine liberté pour gérer les affaires de la maison. L'établissement d'une pension pour les locataires présenta plus de difficultés. Le petit nombre fut pendant longtemps l'écueil qui empêcha le développement de cette table. Il fallait à la fois sauvegarder les intérêts des gens de service et ceux des pensionnaires. Que de diplomatie ne dut pas employer le Frère pour calmer les plaintes des deux parties ? Il s'ingéniait à rendre mille petits services aux locataires pour compenser ainsi le peu de confort qu'ils trouvaient dans les chambres du Patronage, et il s'efforçait d'entretenir la gaieté qui, à ses yeux, devait faire oublier la vétusté des meubles et leur extrême simplicité.

Sa persévérance fut couronnée de succès, et maintenant la

maison est une ressource pour l'Œuvre, tout en étant, comme il le désirait, presque exclusivement habitée par des membres du Patronage.

Cependant la maladie de cœur dont souffrait le Frère Jean-Baptiste depuis plusieurs années avait fait des progrès inquiétants. Les moindres exercices lui causaient de grandes douleurs et il dut renoncer à se mêler aux jeux du Patronage. Parfois, pourtant, quand il voyait dans la cour un groupe d'enfants inactifs, craignant que l'ennui ne les éloignât de la maison, il faisait violence à la nature, et, malgré les souffrances, organisait avec eux quelque joyeuse partie. Presque toujours il était obligé d'abandonner le jeu, il s'en allait alors se reposer à la chapelle, en priant pour ceux qu'il venait de quitter.

Les forces du Frère diminuaient de jour en jour, et ses souffrances devenaient plus grandes. Jamais il ne se plaignait : l'offrande de ses douleurs à Dieu, les actes de résignation à la volonté divine qu'on lui entendait faire trahissaient seuls son mal. Il était, comme par le passé, affectueux et empressé pour tout le monde. Un jour, toutefois, il avoua à un de nos anciens présidents la gravité de sa maladie. « Mon pauvre ami, lui dit-il, vous ne me verrez plus longtemps. » Et comme notre Confrère l'engageait à parler à ses supérieurs de l'état inquiétant de sa santé. « Non, reprit-il, mes supérieurs qui ont pour moi une grande affection me forceraient à me soigner, ils m'enverraient à la campagne; et le Patronage? » Pauvre Frère, la plus grande douleur dont il pouvait souffrir, était l'éloignement de sa chère maison de Sainte-Mélanie. Il devait bientôt la quitter : la maladie le força à prendre le lit, et peu après il fut résolu qu'il serait transporté à la maison que les Pères du Saint-Esprit possèdent à Chevilly. On espérait que le repos et l'air de la campagne, s'ils n'amenaient sa guérison, arrêteraient, du moins, les progrès du mal.

Ce fut avec une grande tristesse que le 5 juin 1875 il quitta Paris, s'éloignant ainsi de sa chère Œuvre. Bien que très-court, le voyage fut fort pénible et fort douloureux : à son arrivée le malade était sans connaissance. On fut sur le point de l'extrémiser, mais il ne reçut les derniers sacrements que

quelques jours plus tard. Le lendemain le R. Père général qui l'avait accompagné alla le voir; il causa longtemps avec lui, l'encouragea à se confier en Dieu et lui demanda en terminant s'il désirait quelque faveur. « Mon Révérend Père, lui dit le Frère, en souvenir des faibles services que j'ai pu rendre à la Congrégation, promettez-moi de ne jamais abandonner le Patronage. »

Le nouveau régime et le changement d'air amenèrent d'abord un mieux sensible; on eut même un moment l'espoir que le cher malade guérirait : lui-même se sentant plus fort, demandait à rentrer à Paris. Malheureusement ce mieux ne fut que passager : les symptômes alarmants reparurent, et les souffrances revinrent avec eux. Dieu lui accordait la grâce d'une douloureuse agonie. Rien ne fut plus triste que ses derniers moments, et pourtant cette longue lutte permit encore de voir combien il aimait le Patronage. Dans ses fréquents délires, on l'entendait appeler des enfants ou des Confrères et parler de Sainte-Mélanie, où son cœur se trouvait toujours. On a remarqué que toutes les fois que quelqu'un de nous venait le visiter, il le reconnaissait et retrouvait toute sa lucidité d'esprit pendant quelques instants. C'était pour lui un grand bonheur de voir les membres de l'Œuvre, et hâtons-nous de le dire, cette joie lui fut souvent donnée. Il ne se passait jamais plus de deux jours sans qu'un Confrère ou un ouvrier n'allât à Chevilly. Le soir de la veille de sa fête, malgré un temps affreux et la difficulté des chemins, les ouvriers vinrent lui offrir un bouquet. L'infirmier qui les introduisit exprima au malade combien cette démarche lui paraissait touchante. « Je les connais, moi, répondit celui-ci, cela ne m'étonne pas; je m'y attendais. J'aime bien le Patronage, mais on m'y aime bien aussi. »

Ce qui était le plus pénible au Frère pendant sa maladie, ce n'était pas la souffrance, mais l'inaction. « Ne pouvoir rien faire pour la gloire de Dieu ! » s'écriait-il souvent.

Le 5 octobre à 10 heures du soir, le Frère Jean-Baptiste rendit le dernier soupir. Il avait reçu dans l'après-midi la visite de deux membres du Patronage, et ne pouvant plus parler, leur avait témoigné par signes qu'il les reconnaissait.

Les obsèques eurent lieu deux jours après : une députation de plus de cinquante personnes, enfants, ouvriers et Confrères vinrent y assister et représenter le Patronage. Son corps fut porté au cimetière communal de Chevilly où il repose à l'extrémité de gauche.

Je n'ai pas, Messieurs et chers Confrères, en terminant ce travail, à juger la vie du Frère Jean-Baptiste. Vous l'avez connu et vos souvenirs vous permettent d'apprécier ses vertus ainsi que les services qu'il a rendus à l'Œuvre : mais qu'il me soit permis de dire, comme conclusion de cette notice, que peu de membres n'ont autant que lui aimé le Patronage et que personne ne s'y est dévoué plus que lui.



NÉCROLOGE

de la Congrégation



NECROLOGE

de la Congrégation

Recueil des Notices

sur

la vie, les travaux et les derniers instants
des membres défunts.

Tome 1



Paris. Maison - Mère .

530.101339

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

530.101339

ADDITIONAL INFORMATION: 530.101339, 530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339

530.101339



Mai 1883.

NÉCROLOGE

depuis la fondation de la Société du St Cœur de Marie
jusqu'en déc. 1882.

N ^o d'ord.	Noms et fonctions.	Date et lieu de décès.	Cause du décès.	Age.	Temps de prof.
1843-1844.					
1	P. de Regnier <i>Mic Joseph.</i>	30 déc. 1843. Cap des Palmes.	Fièvre pernicieuse.	36	1. 1m.
2	P. Roussel <i>Louis.</i>	23 janv. 1844. Cap. des Palmes.	Fièvre.	29	1. 2m.
3	P. Bouchet <i>François.</i>	28 mai. Enmer, Cap, Sahous.	Insolation.	28	1. 6m.
4	P. Audebert <i>Mic-Louis.</i>	6 juil. - Grand-Bassam.	Fièvre.	31	1. 8m.
5	P. Laval <i>Paul.</i>	13 juil. - Assinie.	Fièvre.		6m.
6	P. Tisserant <i>Eugène.</i> Tréf. ap. de Sénégambie.	7 déc. Enmer, vers Mogador.	Naufrage du <i>Tapin</i> .	30	2. 2m.
1846-1848.					
7	P. Bouchet <i>Maurice.</i>	27 nov. 1846. Perth (Aust lie).	Fièvre.	25	2.
8	M ^{gr} Truffet <i>Jⁿ-Benoît,</i> vic. ap. des Deux Guinées.	23 nov. 1847. - Dakar.	Fièvre.	35	11m.
9	P. Plantaz <i>Philippe.</i>	1 juil. 1848. - N. O. du Gard.	Phthisie.	22	1m.
10	P. Le Bronnec <i>Hervé.</i>	11 déc. 1848. - Marseille.	Fièvre.	24	1. 2m.
1849-1850					
11	P. Vidal, <i>Laurent.</i> Tréf. ap. du Sénégal.	7 sept. 1849. - A St Louis.	Fièvre.	40	1. 10m.
12	M ^{gr} Monnet <i>Alexandre,</i> vic. ap. de Madagascar.	1 déc. 1850. - Mayotte.	Fièvre.	37	2. 6m.
13	P. Pierce <i>Luiset.</i>	6 juil. Groisy-en-bornes (Savoie).	Phthisie.	20	1. 2m.
14	P. Morel-Lyriel <i>Claude.</i>	29 sept. - Gambie.	Fièvre.	26	1. 6m.
15	P. Siméon <i>Hugues.</i>	22 sept. - Ngazobil.	Fièvre.	26	3

n. d'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof.
1851					
16	P. Allard Maurice.	11 mars. - Gorée.	Fièvre.	34	11m.
17	P. Renard Jean-Mie.	23 mars. - Plonéour (Finistère).	Epuisement.	36	3. 5m.
18	P. Choulouze Alphonse, Sup. à Cayenne.	16 juil. - Cayenne.	Fièvre jaune.	41	3m.
19	P. Arlabosse Jean, v. Préf. ap. m. Sénégal.	15 sept. - Hôpital St-Louis.	Dysenterie.	44	1. 1m.
20	F. Auguste Lagnier.	4 août. - N. D. du Gard.	Phthisie.	21	4m.
1852.					
21	Le Vénérable Père Libermann.	2 fév. - Paris.	Hépatite.	48	11
22	P. Chevalier Claude.	25 fév. - Paris.	Phthisie.	34	4. 11m.
23	P. Ramboz Louis.	sept. - Gorée.	Fièvre.	29	2. 9m.
24	P. Lairé Charles.	nov. - Grand-Bassam.	Fièvre.	26	3. 9m.
25	P. Jean-Bapt. Thiersé.	30 juil. - Hochfelden.	Phthisie.	27	7
26	P. Joseph Baumann.	28 mars. - Gabon.	Fièvre.		4. 6m.
1853-1854					
27	P. Clément Charles.	24 mai 1853 - Gabon.	Fièvre.	34	4. 9m.
28	P. Boulanger Isaïe, Préf. ap. du Sénégal.	2 avril 1854 - Toulon, revenant d'Afrique.	Epuisement.	50	7. 3m.
29	P. Thiercard Jean-Bte.	13 juin - Gabon.	Fièvre bil.	30	5. 4m.
30	P. Lammucien Louis, Fondateur du Sém. français.	5 sept. - Rome.	Choléra.	31	9
31	P. Hurat François.	23 oct. - Paris.	Phthisie.	35	6. 10m.
32	P. Oréano Hoilaire.	27 nov - Alger, venant du Sénégal.	Dysenterie.	34	7. 9m.
1855					
33	P. Orégon Stanislas.	30 mars. Golfe de Gascogne.	Epuisement.	36	10. 5m.

N ^o D'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Temps de prof.
34	P. Mignon Eugène.	11 août 1855. Cayenne.	Fièvre.	28	3. 5m.
35	P. Klein Jean-Marie, 1 ^{er} Sup ^r de la Guadeloupe.	9 sept. - Basse-terre.	Fièvre.	39	3. 5m.
36	F. Adolphe Charles.	4 mai. Bourbon.	Fièvre typhoïde.	21	11m.
— 1856 —					
37	P. Bouchet Pierre-Mic.	23 mars - Gabon.	Fièvre.	35	9. 3m.
38	P. Paulus Joseph.	10 nov. - Martinique.	Fièvre jaune.	28	3. 1m.
39	F. Elie Simonin.	3 sept. - Cellule.	Epuisement.	64	3. 8m.
40	F. Etienne Durand.	9 oct. - St-Louis.	Noyé.	29	8. 4m.
41	F. Bertrand Pierre	13 déc. - Martinique.	Fièvre jaune.	28	8. 6m.
— 1857 —					
42	P. Hüss Jean-Baptiste.	8 mai - Martinique.	Fièvre jaune.	29	3. 7m.
43	P. Guerlesquin François.	13 août - Portudal.	Dyssentérie.	29	3. 8m.
44	P. Hilz Louis.	10 sept. - Gabon.	Fièvre.	31	4. 5m.
45	F. Nicolas Robinot.	30 mars - St-Ilan.	Phtisie.	47	9. 6m.
46	F. Grégoire Sey.	20 avril - En mer.	Epuisement.	33	10. 5m.
47	F. Chrysostôme Dilmeyer.	1 ^{er} mai. - Gorée.	Phtisie.	22	8m.
48	F. Florentin Capellier.	5 sept. - Gorée.	Angine aigüe.	25	4.
— 1858 —					
49	P. Gouemil Joseph.	16 mars - Bourbon.	Pulmonie.	25.	7m.
50	F. Marie-Jules Guillouzie.	17 février - St-Ilan.	Malincomus.	20	1. 3m.
— 1859 —					
51	P. Brassel Eugène.	13 avril - Pauillac, ^{venant de} Sénégal.	Gastrite.	27	8m.
52	P. Barbier Emmanuel, Sup. à Dakar. (anc. Préf ^t ap.)	12 août - Dakar.	Fièvre jaune.	31	7. 5m.
53	P. Logier Pierre.	20 oct. - Gorée.	Fièvre jaune.	33	9. 6m.

N ^o No. d.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof ^e
54.	P. Stefan Joseph.	14 déc. 1859. Gambie.	Fièvre jaune.	30	2. 4m.
55.	P. Lamouroux François.	14 déc. - Martinique.	Phthisie.	28	4m.
56.	P. Reinhard Fr ^{ois} . Xav.	29 déc. - Paris.	Phthisie.	24	4m.
57.	F. Cyprien Stopper.	12 nov. - Dakar.	Fièvre jaune.	25	11. 2m.
1860					
58.	P. Janin Joseph.	17 mai - Paris.	Phthisie.	27	4. 9m.
59.	P. Moyon François, v. Procureur gén ^l .	7 août - Martinique.	Phthisie.	30	5.
60.	P. Kapfer Nicolas.	24 août. Obllingen (Bas. Rhin)	Phthisie.	30	2
61.	F. Lazare Leroy.	8 avril - Paris.	Gastrite.	3½	4. 2m.
1861					
62.	P. Holley Mic. Louis.	7 mai - Monsivry.	Phthisie.	28	3
63.	P. Jaronbey Léonard.	3 juil. - Bourbon.	Malade cœur.	30	10m.
64.	P. Marchandeau Théop ^l .	26 nov. - Gabon.	Phthisie.	29	14. 3m.
65.	F. Michel Maurer.	8 mars - Bourbon	Fièvre putride.	47	5. 1m.
1862					
66.	P. Guennégan J ^e . Fr ^{ois} .	3 mars - Gabon.	Fièvre bil.	27	2. 6m.
67.	P. Piquet Pierre-Mic.	26 oct. - Langomet.	Dyssentérie.	27	2. 2m.
68.	F. Blaise Pénault.	5 juin - Carlan.	Epuisement.	65	6. 4m.
69.	F. Augustin Mersy	7 août - Bourbon.	Phthisie.	28.	8. 2m.
1863					
70.	P. Seloup Aimable.	13. juill. - Martinique.	Phthisie.	25	1. 11m.
71.	P. de Regnier Louis.	24 août - Paris.	Epuisé en Afrig.	41	12. 5m.
72.	P. Wavnet Nicolas, anc. Sup. g ^e du St. Esprit.	30 août - St. Man.	Epuisement.	68	29. 2m.
73.	P. de Beaurepaire Gustave.	9 nov. Paris (rev ^e de la Mar.	Phthisie.	32.	2. 4m.

n ^o d'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof ^o .
74.	F. Félix Sacarret.	5 juin 1863. Langonnet.	Phtisie.	19	1. 8m.
75.	F. Barthélemy Maison.	11 juil. - Langonnet.	Fièvre typhoïde.	39	7. 10m.
76.	F. Modeste Vally.	31 juil. - Gabon.	Fièvre bil.	25	4. 10m.
77.	F. Ange Guyomard.	24 sept. - St Jean.	Malie du cœur.	42	13. 10m.
78.	F. Jean-Marie Gay.	30 oct. - Gabon.	Noyé accident.	28	9.
79.	F. Francis d'Assise Lichot.	14 nov. - Langonnet.	Phtisie.	20	1. 7m.

1864

80.	P. Blanc Félix.	17 janv. - St-Louis.	Phtisie.	35	9. 5m.
81.	P. Le Cœur Méléard.	22 juill. - Langonnet.	Phtisie.	28	1. 11m.
82.	P. Laval Jacques, Provint de Maurice.	9 sept. - Port-Louis.	Epuisé de travail.	61	22.
83.	P. Corbet Jr-Baptiste.	25 déc. - Paris.	Fièvre pernie.	33	10. 4m
84.	F. Dominique Deschêlé.	20 mars - Ngazobil.	Fièvre bil.	30	1. 6m.
85.	F. Julien Mugnier.	8 juil. - Gorée.	Fièvre.	42	15. 11m.
86.	F. Aloïse Schmoderer.	9 nov. - Ngazobil.	Fièvre bil.	25	4. 1m.
87.	F. Pierre Mersy.	16 nov. - Bordeaux.	Apoplexie.	38	19.

1865

88.	P. Durand Antoine.	11 mars - Cayenne.	Fièvre bil.	42	16. 3m.
89.	P. Koeberlé Joseph.	21 juill. - Sierra-Léone.	Fièvre bil.	27	3. 11m.
90.	P. Chenay Gabriel.	15 août. Jacmel (Haïti).	Fièvre.	38	11. 10m.
91.	P. Pascal Jean-Bapt., Sup ^r en Haïti.	16 août. Saltrou (Haïti).	Fièvre.	51	5.
92.	P. Schmoderer Sébast.	22 nov. - Paris.	Epuisé en Afriq.	36	10. 3m.
93.	F. Francis Jb. Carey.	3 mai. Chandernagor.	Choléra.	29	2. 7m.
94.	F. Guillaume Tourniol.	26 nov. - St-Michel.	Apoplexie.	73	9. 10m
95.	F. Nil Auffray.	19 déc. - St-Michel.	Petite vérole.	35	9. 3.

1866

96.	P. Vincent Simon.	17 mars - Nancy.	Phtisie.	32	5. 7m.
-----	-------------------	------------------	----------	----	--------

N ^o D'ord.	Noms	Décès.	Cause.	Age	Prof.
97	P. Neu André.	26 mai - Martinique.	Mal ventrals	37	11. 9m.
98	P. Rouvre Léonard.	29 juin - St Louis.	Phtisie.	33	10. 10m.
99	P. Vandel Emile.	10 sept. - Gambie.	Fièvre jaune.	32	5.
100	P. Engel Léger.	10 nov. - Gorée.	Fièvre jaune.	33	7. 2m.
101	P. Risch Martin.	10 nov. - Dakar.	Fièvre jaune	30	5. 3m.
102	E. Barnabé Tissot.	15 mai - Gabon.	Fièvre bil.	39	10. 8m.
103	F. Jean-Mie Fournier.	22 mai - Chevilly.	Epuisé en Afriq.	41	18. 8m.

— 1867 —

104	P. Bracken Thomas.	23 juil. - Sierra-Léone.	Phtisie.	27	11m.
105	P. Dufrien Antoine.	26 juil. - Tours (Somme)	Anémie (Martyr)	41	12. 11m.
106	P. Chauvière Alphonse.	26 sept. - St Louis.	Fièvre jaune.	30	4. 1m.
107	F. Patrocle Brünner.	4 janv. - Cayenne.	Phtisie.	22	2. 3m.
108	E. Léonard Philippe.	9 juil. - St Ilan.	Noyé accident.	29	4. 4m.
109	F. Ferdinand Tranquilli.	14 oct. - Dakar.	Fièvre jaune.	25	6. 7m.
110	E. Auguste Fabillier.	26 nov. - Ngazobil.	Fièvre bil.	38	11. 10m.

— 1868 —

111	F. Samuel Keating.	4 sept. - Chandernagor.	Fièvre.	19	1.
112	F. Théodule Nivet.	1 ^{er} déc. - Langonnet.	Phtisie.	48	12. 10m.

— 1869 —

113	P. Epitallie Antoine.	28 mars - Soanda.	Congest. céréb. ^{le}	26	4. 7m.
114	P. Gaultier Mathurin.	13 mai - Toulon.	Pulmonie.	66	31. 5m.
	1 ^{er} assistant général.				
115	P. Maillet Léon.	30 juin - Martinique.	Apoplexie.	38	6. 10m.
116	P. Suard François.	11 nov. - Martinique	Fièvre jaune.	31	11. 3m.
117	P. Chevalier Louis.	7 déc. - Martinique.	Fièvre jaune.	26	2. 3m.
118	F. M ^{ie} Patrick O'Reilly.	19 août - Trinidad.	Fièvre jaune.	35	6.
119	F. Oswald O'Dwyer.	6 sept. - Trinidad.	Fièvre jaune.	29	2.
120	F. M ^{ie} Auguste Eliey.	8 déc. - Langonnet.	Phtisie.	21	3. 3m.

n ^o Dord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof ⁿ
1870					
121	P. Lapeyre Fulgence.	19 janv. - Soanda.	Fièvre.	28	3. 5m.
122	P. Deckel Fidèle.	3 avril - Chevilly.	Anévrisme.	27	7m.
123	P. Dupraz Victor.	7 juin - Gabon.	Fièvre bil.	37	12. 9m.
124	P. Baumgartner Etienne.	31 août - Sierra-Léone	Fièvre bil.	29	2.
125	P. Couzé Jean. B ^{te} .	2 oct. St-Méen (ille et vil.)	Rougeole.	43	1m.
126	P. Poussot Jean-Joseph, v. Tréf. ap. du Congo.	3 oct. - Richelbourg, (Seine-et-Oise.)	Fluxion de poit.	48	22. 3m.
127	P. Houlagban Thomas.	9 oct. - Langonnet.	Phthisie.	25	1m.
128	F. Méline Caignard.	4 fév. - Gabon.	Fièvre.	29	2. 5m.
1871					
129	P. Raoux Louis.	24 juill. - Martinique.	Pulmonie.	30	4. 8m.
130	F. Bernardin. Jean.	4 janv. - Toulon (hôpital mil.)	Pulmonie.	26	4. 4m.
131	F. Arsène Sébille.	16 avril - Langonnet.	Gastrite.	57	15. 3m.
132	F. M ^r . Hyacinthe Renaud.	19 août - Langonnet.	Gastrite.	46	10m.
1872					
133	P. Sigavan François.	31 mai. St-Pierre (Mart.)	Phthisie.	28	1. 9m.
134	P. Pecnot François.	20 juil. - Fort-de-Fr. (Mart.)	Epuisement.	43	17. 11m.
135	M ^r . Kobès Aloïse, vic. ap. de Sénégal.	11 oct. - Dakar.	Epuisement.	52	25. 6m.
136	F. Isaac Guillaume.	20 avril - Bagamoyo.	Scrofules.	37	6. 7m.
137	F. Silvain Piac.	5 mai - St-Hen.	Hydrops pulmon.	60	16. 3m.
138	F. Hugues Hoidt.	23 août - Bagamoyo.	Fièvre bil.	24	6. 11m.
139	F. Amand Martin.	4 oct. - Langonnet.	Epuisé en Asiq.	52	21. 9m.
140	F. Edouard Flynn.	21 oct. - Gambie.	Fièvre jaune.	28	5. 7m.
141	F. Olivier Rivière.	3 déc. - Langonnet.	Apoplexie.	70	27. 8m.
1873					
142	P. Petit Jean.	27 fév. - Maurice.	Fièvre.	31	6m.

N ^o D'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof ^e
143	P. Maistrice François.	16 juin - Haïti.	Fièvre.	42	17. 10m.
144	P. Boujean Alexandre.	16 déc. - Trinidad.	Apoplexie.	29	2. 3m.
145	F. Gélase Heuchel.	24 sept. - Bagamoyo.	Fièvre bil.	26	7. 6m.
1874.					
146	P. Welty Aloyse.	2 janv. - Gabon.	Phtisie.	50	23. 8m.
147	P. Richard Alexandre.	17 mars - Bordeaux.	Pulmonie.	37	8. 7m.
148	P. Ryan Guillaume.	4 avril - Blachrock.	Phtisie.	30.	1. 7m.
149	P. Metz François.	13 juill. - Toulon.	Phtisie.	29	5. 10m.
150	F. Elzéar James.	9 oct. - Rockwell.	Phtisie.	25	6.
1875					
151	P. Kempt Jean-Bapt.	25 fév. - Bourbon.	Hépatite.	33	7. 6m.
152	P. Lambert Prosper.	6 mars - Maurice.	Epuisement.	64	30. 4m.
153	P. Freyd Melchior, Sup ^r du Semin. français.	6 mars - Rome.	Fluxion de poit.	56	20. 6m.
154	P. Jougx Guillaume.	29 nov. - Gorée.	Phtisie.	34	8. 3m.
155	P. Le Strat Pierre.	9 déc. - Cayenne.	Pulmonie.	44	22. 2m.
156	P. Myr Duret J ^r . Claude, Vic. apost. de Sénégal.	29 déc. - Dakar.	Apoplexie.	51	26. 1m.
157	F. Benoit Bruno.	14 fév. - Langonnet.	Phtisie.	37	12. 11m.
158	F. Gatien Lang.	18 av. - Martinique.	Fièvre typhoïde.	26	1. 1m.
159	F. Alexis Jouan.	19 mai - Cellule.	Epuisement.	69	19. 4m.
160	F. Jean-B ^t e Meugnier.	5 oct. - Chevilly.	Cardite.	48	27. 4m.
1876					
161	P. Leveubrunck J ^r -B ^t e, Anc. Assist ^t gén ^l .	5 mars - Angers.	Epuisement.	81	28. 4m.
162	M ^r . Bessieux J ^r -Reni, Vic. ap. des Deux Guinées.	30 avril - Gabon.	Epuisement.	73	33. 5m.

n ^o D'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof ^o
163	P. Contoz Louis-Stanisl.	1 ^{er} juil. - Martinique.	Dysenterie.	27	4. 9m.
164	P. Thomas Jean-Mie.	25 août - Chevilly.	Phthisie.	41	14.
165	P. Mulleady Daniel.	22 nov. - Gambie.	Fièvre typhoïde.	27	3.
166	P. Jeannet Pierre-Mie.	14 déc. - Chevilly.	Hépatite Mart ^o .	33	6. 3m.
167	P. Finot Théophile.	30 déc. - Maroni.	Fièvre jaune.	29	4. 4m.
168	F. Valentin Merle.	18 janv. - Gabon.	Fièvre.	42	13. 10m.
169	F. Jules Maguie.	21 fév. - Rome.	Phthisie.	46	23. 9m.
170	F. Louis-Marie Schüll.	10 juil. - Sangonnet.	Phthisie.	31	6. 9m.
171	F. Damase Willms.	18 déc. - Bagamoyo.	Fièvre bil.	29	4. 3.

1877

172	P. Chevaux François, Sup ^o prov ^o à Maurice.	21 janv. - Fort-Louis, (Maurice).	Epuisement.	57.	32. 2m.
173.	P. O'Keefe John.	9 mai - Blackrock..	Phthisie.	25	8m.
174	P. Maître Jean Jean-Jb.	16 juil. - Fort-de-France.	Insolation.	46.	17. 11m.
175	P. Gloeckler Ignace.	10 oct. - Martinique.	Apoplexie.	50	24. 6m.
176	F. Mie-Vincent Jeantot.	7 janv. - Bagamoyo.	Fièvre jaune.	32	3. 5m.
177	F. Mie-Léonard Duval.	6 mai. - Cayenne.	Fièvre jaune.	35	3. 8m.
178	F. Albert Vally.	30 déc. - St-Ilan.	Phthisie.	33.	16. 3m.

1878

179	P. Marcot Casimir.	7 mai - Chevilly.	Paralytie.	40	14. 8m.
180	P. Mac-Langblin-Archibald.	9 août - Trinidad.	Fièvre.	29	3.
181	P. Vuillaume Nicolas.	12 août - Gorée.	Fièvre jaune.	26	2.
182	P. Thoreux Alexandre.	31 août - Chevilly.	Phthisie.	31	6.
183	P. Renoux François.	5 oct. - Gambie.	Cardite.	42	13. 1m.
184	P. Aubry Paul.	25 oct. - St-Louis.	Fièvre jaune.	27	2. 2m.
185	P. Ernst Charles.	2 déc. - Sédhieu.	Fièvre.	28	3. 4m.
186	F. Félicien Guineissen.	2 fév. - Bagamoyo.	Fièvre bil.	40	15. 4m.
187	F. François Nassy.	12 fév. - Bagamoyo.	Epuisement.	60	29.

N ^o d'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof. ^a
188	F. Zacharie Turber.	17 fév. - St Han.	Rhumatisme.	56	23. 4m.
189	F. Edouard Klein.	25 mai - Chevilly.	Epuisement.	51	25. 8m.
190	F. René Brillet.	23 juin - Langonnet.	Epuisement.	71	25. 9m.
191	F. Théogène Jansen.	22 sept. - Chevilly.	Carie des os.	33	2. 6m.
192	F. Honoré Dacheux.	8 nov. - Langonnet.	Pulmonie.	54	26. 7m.
193	F. Gerbaud, Sévannier.	9 nov. - Chevilly.	Phthisie.	23	1. 2m.
194	F. Exarpe Weber.	10 nov. - Zanzibar.	Dyssentérie.	30	7. 1m.
195	F. Floribert Bader.	25 nov. - Ngazobil.	Fièvre bil.	25	3. 3m.
196	F. Noël Tambour.	28 nov. - Chevilly.	Phthisie.	34	6. 6m.

1879

197	P. Dubowicz Pierre-Mie.	9 avril - Bordeaux.	Phthisie.	29	2. 7m.
198	P. Lévadoux André.	10 juin - Haïti.	Fièvre jaune.	27	10m.
199	P. Pommepuy Cyprien.	16 juil. - Cayenne.	Epuisement.	43	14. 10a.
200	P. Costes Jean.	18 nov. - Basse-Terre.	Fièvre jaune.	38	8. 2m.
201	P. Mies Jacques.	18 déc. - Chevilly.	Phthisie.	26	2. 4m.
202	F. Apollinaire Lang.	18 avril - Bagamoyo.	Fièvre.	21	2. 7m.
203	F. M ^{ie} Georges Monjotin.	21 mai - Bagamoyo.	Phthisie.	33	12. 8m.
204	F. Bienvenu Petitpas.	1 ^{er} juil. - Chevilly.	Phthisie.	20	3m.

1880.

205	P. Chopin Pierre.	28 mars - Maurice.	Phthisie.	26	1. 7m.
206	P. Callu Cyrille.	13 avril - Chevilly.	Epuisé (Maurice).	54	27. 1m.
207	P. Horner Antoine, Tréf. ap. du Zanguebar.	8 mai - Cannes (Var), venant d'Afrique.	Pulmonie.	53	26. 4m.
208	P. Thiersé François.	11 mai - Grand-Port.	Epuisement.	65	34. 8m.
209	P. Leman Jules, Fondateur des Clés d'Irlande.	3 juin - Blackrock.	Cardite.	54	29. 1m.
210	P. Delclaux Augustin.	28 juin - Pondichéry.	Fièvre scarlatine.	26	10m.
211	P. Backès Eugène.	11 août - Côte de Sierra-Lé.	Naufrage.	33	1.

N ^o D'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof ^e
212	P. Klein Charles.	25 sept. - Trinidad	Fièvre.	27	2. 1m.
213	P. Payen Louis.	11 déc. - Paris.	Affect. ganglion ^{ne} .	46	11. 3m.
214	F. Antoine Roussel.	5 fév. - Paris.	Epuisement.	66	30. 2m.
215	F. Emile Cadz.	19 fév. - Grèce.	Epuisement.	50	28. 6m.

1881

216	T.R.P. Schwindenhammer. Ignace, 2 ^e Sup. g ^l de la Long.	6 mars - Paris.	Cardite.	63	37.
217	P. Wurtz Emile.	5 avril - Grèce.	Fièvre.	30	4. 7m.
218	P. Robo Jean-Marie.	27 juin - Martinique.	Hémorrh ^{ie} intest ^{le} .	42	14. 7m.
219	P. Le Goas Jean-Louis.	13 août - Basse-Terre.	Méningite.	28	2.
220	P. Espinasse André.	30 août - St Louis.	Fièvre jaune.	29	4.
221	P. Ledhui Charles.	10 sept. - Cayenne.	Fièvre.	55	29. 5m.
222	F. Emilien Florian.	2 fév. - Bagamoyo.	Fièvre.	32	14. 5m.
223	F. Gustave Gerz.	24 fév. - Chevilly.	Carie des os.	55	14. 1m.
224	F. Amédée Selaing.	18 mars - Ngazobil.	Fièvre.	23	4.
225	F. Jean-Pierre Loues.	21 avril - Mhonda.	Fièvre typhoïde.	42	9.
226	F. Charles Guy.	23 mai - Ngazobil.	Anémie.	53	31. 6m.
227	F. Ange Lemarchand.	13 nov. - Dakar.	Fièvre.	32	2. 8m.

1882

228	T.R.P. Levavasseur Frédéric, 3 ^e Sup. g ^l général.	16 janv. - Paris.	Abcès au côté.	71	40.
229	P. Schmitt Mathias.	9 fév. - Mborna.	Fièvre.	30	5. 6m.
230	P. Koubex Jean-Bapt.	28 fév. - Freetown.	Fièvre bil.	32	5. 6m.
231	P. Haecquard Alexandre.	2 mars - Bagamoyo.	Fièvre bil.	38	11. 6m.
232	P. Stréller Eugène.	17 mars - Mandera.	Fièvre bil.	31	4. 7m.
233	P. Späumer François.	14 juil. - Ngazobil.	Phtisie.	45	22. 11m.
234	P. Cyprien Gustave.	9 août - Mahébourg.	Goutte.	70	5.
235	P. Fritsch Ferdinand.	5 sept. - Bagamoyo.	Fièvre bil.	27	2.

n ^o d'ord.	Noms.	Décès.	Cause.	Age.	Prof.
236	P. Souffrant Julien.	14 sept. - Rouxière (Soire Inf.)	Phtisie.	30	5. 1m.
237	P. Favrat Joseph.	13 oct. - Haïti.	Fièvre jaune.	39	8. 2m.
238	P. Bœhnex Ferdinand.	14 oct. - Haïti.	Fièvre jaune.	29	5.
239	P. Acker Georges.	18 oct. - Haïti.	Fièvre jaune.	26	1. 2m.
240	P. Guillaoux Victor, Prêtr. ap. de Mayotte, etc.	20 nov. - St. Suzanne, (Réunion.)	Apoplexie.	59	20. 3m.
241	F. Odilon Dugué.	8 juin - St. Ilan.	Phtisie.	44	20. 8m.
242	F. Aurélien Tigeon.	26 juin - Chevilly.	Phtisie.	24	2. 10m.
243	F. Numérien Flickinger.	28 juin - Chevilly.	Phtisie.	23	4. 10m.
244	F. Donatien Meyer.	28 juin - Chevilly.	Phtisie.	27	3. 10m.
245	F. Wenceslas Senger.	28 juil. - Arkansas.	Fièvre typhoïde.	45	13. 4m.
246	F. Norbert Roderburg.	11 sept. - Martinique.	Fièvre bil.	40	14. 7m.
247	F. Aristide Milkau.	14 sept. - Buganoyo.	Rougeole.	29	2.
248	F. Adrien Bertrand.	25 sept. - Martinique.	Epuisement.	63	25.
249	F. Clément Becker.	26 sept. - Arkansas.	Fièvre.	56	13. 1m.
250	F. Hyacinthe Alauçon.	3 oct. - Chevilly.	Phtisie.	20.	1m.
251	F. Sébastien Heintz.	24 oct. - Haïti.	Fièvre jaune.	22	3. 2m.
252	F. Hubert Grünwald.	27 oct. - Ngazobil.	Fièvre bil.	24	4. 2m.
253	F. Alain Loubières.	27 oct. - Chevilly.	Phtisie.	21	2. 2m.
254	F. Léonien Guadt.	29 nov. - Chevilly.	Fièvre typh.	29	5. 8m.
255	F. Fulgence Dinjeau.	10 déc. - Rambervilliers.	Fluxion de poit.	63.	37. 6m.
256	F. Brendan Fitz-Latrick.	21 déc. - Blackrock.	Phtisie.	41	10. 3m.

Relevé des décès par pays.

	Pères.	Frères.	Total.
Morts en Afrique ou au retour.	67	41	108
Morts en d'autres pays d'outre-mer.	61	18	79
Morts en Europe.	26	43	69
Nombre des Pères et des Frères.	154.	102.	256.



LE P. THIERSE

Supérieur de la Cité de N. D. du Grand-Port (Maurice),
décédé dans cette Cité le 11 mai 1880.

Le vaillant et zélé missionnaire, dont le nom se trouve inscrit en tête de ces pages, était l'un des plus anciens membres de la Cong^g, et il en a été aussi l'un des plus méritants par ses travaux apostoliques. A ce double titre, il ouvre dignement ce recueil, consacré à la mémoire de nos confrères défunts.

I. Jeunesse et vocation du P. Thiersé.

— François-Joseph Thiersé naquit le 7 juin 1815 à Hochfelden (Bas-Rhin), diocèse de Strasbourg, et fut baptisé le même jour. Ses parents, honnêtes cultivateurs, étaient surtout de solides chrétiens. Sa mère était Catherine Fuchs. Son père, qui portait comme lui les prénoms de François-Joseph, avait été condamné à mort, en septembre 1793, par le moine apostat d'Autre-Rhin, le trop fameux Schneider, pour avoir caché un prêtre dans la maison de ses ancêtres; il n'échappa que par la fuite à la guil-
lotine, et demeura dans le Grand-Duché de Bade jusqu'en 1802. Ses souvenirs de famille, imprimés de bonne heure dans le cœur du jeune François-Joseph, ne servirent pas peu à retremper son âme et à lui inspirer cet esprit de foi énergique et vigoureuse qui le distingua.

Etant l'aîné de ses frères, il resta avec ses parents jusqu'à l'âge de 22 ans pour les aider dans leurs travaux agricoles. — Il avait même songé à s'établir, raconte le T. Bangratz, l'un de ses amis d'enfance, lorsqu'un jour il se dit: « Travailler

toujours pour cette misérable terre, quelle vie ! » Et de ce pas, à 9 h. du soir, le voilà qui prend le chemin du presbytère, et déclare résolument à M. le curé de la paroisse qu'il veut se faire prêtre : Huit jours plus tard, le mariage projeté était rompu, et M.^r l'abbé Mai commençait à lui apprendre les premiers éléments de la langue latine.

Après trois années de leçons de latin et de grec chez le bon curé, leçons étudiées le plus souvent durant les heures de nuit, après de pénibles travaux dans les champs pendant la journée, le jeune Chiersé alla en seconde au petit séminaire de Strasbourg. Mais ensuite il se trouva retardé par une longue et grave maladie, et ce ne fut qu'en 1841 qu'il put entrer au grand séminaire. Il y reçut la tonsure et les ordres mineurs en 1842, le sous-diaconat en 1843, et le diaconat le 1^{er} juin 1844.

— Le vénérable Père venait de passer au grand séminaire de Strasbourg, quand y arriva l'abbé Chiersé, et son souvenir y était encore tout vivant. Ce fut sans doute ce qui inspira au jeune séminariste la pensée de la vocation religieuse et apostolique. L'heure redoutable du sacerdoce allait approcher pour lui. La vie et les fonctions du prêtre séculier ne pouvaient suffire aux aspirations de son âme ardente.

Quelques mois après avoir reçu le diaconat, durant les vacances de 1844, il alla faire une retraite à la Trappe d'Elenberg, où il se rencontra avec le P. Bangratz, alors vicaire à Mulhouse. Il prit la résolution de se donner tout entier à Dieu pour le salut des pauvres noirs ; et le 15 avril de l'année suivante, il arrivait au noviciat de la Neuville avec son plus jeune frère, Jean-Baptiste, alors âgé de 20 ans, qu'il avait décidé à suivre la même vocation, en qualité de Frère coadjuteur.

Les généreuses dispositions dont il était animé et le pressant besoin que l'on avait d'ouvriers apostoliques, firent abréger

pour lui le temps d'épreuve du noviciat. Le 24 août, il fut élevé à la prêtrise par M. gr. Mioland et le 8 sept. suivant, il faisait avec joie, entre les mains de notre V^{lle} Fondateur, sa consécration au Très-Saint Cœur de Marie.

II. Le P. Thiersé en Australie, Rudes épreuves - Admirables sentiments.

Le P. Thiersé reçut aussitôt son obédience, avec le P. Chevaux, le P. Maurice Bouchet et les F. F. Vincent et Théodore, pour la Mission de l'Australie occidentale, que le V^{lle} Père avait eu devoir alors accepter, sur la recommandation de la S. C. de la Propagande. Le 17 sept. 1845, tous les cinq s'embarquèrent à Gravesend sur la Tamise, à bord de la frégate l'Isabella, et n'arrivèrent à leur destination qu'au bout de 4 mois. On leur confia le district de King-Georges-Sound. Ils durent s'y rendre à pieds à travers les bois.

Dire tout ce qu'ils eurent à souffrir serait impossible. Le P. Bouchet avait succombé quelques jours après son arrivée en Australie, par suite des fatigues d'une longue et pénible traversée. Les P. P. Chevaux et Thiersé se trouvèrent bientôt absolument sans ressources, au milieu des forêts vierges du continent océanien, qui n'avaient à peu près d'autres habitants que les animaux sauvages.

— « Dans tout le district qui nous est confié, écrivait le P. Thiersé, c'est à peine s'il y a quatre cents habitants, tant Européens qu'indigènes ; la population indigène est nomade et vagabonde. Dans un mois on pourrait à peine trouver six sauvages.

« A notre départ, on nous a donné des vivres pour 4 mois, mais pas d'habits, si bien qu'au bout de quelque temps nos vêtements étaient en lambeaux. Après des journées de travail et de fatigues, nous n'avons pour tout lit la terre nue et une pauvre couverture, et pour nourriture, quelques pommes de terre,

que nous mangeons avec la peau, afin de n'en rien perdre. Heureux quand nous pouvons prendre des rats, des grenouilles, des Kangourous! Un jour, la faim nous pressait tellement, que nous avons dévoré un corbeau qui, depuis plusieurs jours, servait de jouet aux enfants et qui enfin était crevé. ... » (Lett. des 14 juin et 14 août 1847.)

Une telle position n'était pas tenable. Le P. Chevaux réclama plusieurs fois avec instances. Pour toute réponse il se vit frappé de suspense⁽¹⁾. Et enfin, sur l'avis du V^{te} Père, il s'embarqua pour Maurice, où le retint le P. Laval, heureux d'avoir un tel collaborateur. Le P. Thiersé restait donc seul Père sans même avoir un confrère pour se confesser; et il fut réduit à ce triste et pénible isolement pendant près d'une année. Rien de beau, de touchant comme les lettres écrites par lui à cette occasion. Dans ces lignes, pleines d'humilité et de simplicité, on sent battre et palpiter un vrai cœur d'apôtre.

« Mon bien cher Père, écrivait-il à notre V^{te} Fondateur, le 14 juin 1847, bénissons N. S. Jésus-Christ et sa très-S^{te} Mère qui, par un amour tout spécial, veut que vous et vos enfants participent aux souffrances de son Cœur immaculé! Le P. Supérieur part pour la France, mais je crains qu'il ne meure en route, parce qu'il était malade en partant. Le P. Vincent et moi, nous nous étions embarqués avec lui pour nous rendre tous ensemble à Maurice. Le vaisseau partit trois fois, le P. Chevaux avait déjà fait une maladie dangereuse; je devins très-malade à mon tour, et ainsi après 48 jours de navigation sur une mer furieuse, qui toujours nous repoussait en arrière, nous fûmes obligés de revenir à King-Georges. On me mit à terre; à peine y étais-je que le vent devint favorable et le navire partit.

« Me voilà donc maintenant seul! Je n'ai aucun secours

(1) Le P. Chevaux ne fut pas la seule victime de coups si arbitraires. Aussi M^{gr} Brady dut-il bientôt donner sa démission.

que le Cœur adorable de N. S. et le très-S^t Cœur de Marie, notre bonne Mère; mais aussi il me semble que jamais Marie ne m'a autant protégé. Le jour du départ du P. Supérieur, je sentis d'abord un petit frémissement dans mon cœur et un peu de tristesse. Je me prosternai devant l'image de Marie et lui dis: « Ma bonne Mère, je n'ai plus que vous et votre divin fils. » — Aussitôt toute crainte disparut, et la consolation que j'éprouvai au fond du cœur fut si grande que mon corps même en fut fortifié. Mon mal passa, et je me trouvai plus fort que jamais dans ce pays. J'ai recommencé mes travaux comme auparavant et dans dix jours je m'en retournerai dans les bois. . . »

Le bon Père exprime ensuite la consolation qu'il a eue de ramener à Dieu un jeune soldat, un vieux berger qui, depuis 26 ans, n'avait pas fait ses devoirs, une femme noire malade qu'il avait pu baptiser et qui, quelques jours après, pendant l'absence des missionnaires, fut assassinée. Puis, après quelques mots sur le denuement dans lequel il se trouve, il ajoute paisiblement:

« Je suis néanmoins parfaitement content ici, et je veux bien y rester si vous, mon Père, le voulez ainsi. J'aime beaucoup ce pauvre peuple, quoiqu'il n'ait aucune qualité qui puisse donner de la confiance. Toute celle que j'ai me vient de ce que je sais que le Cœur adorable de N. S. désire infiniment leur salut et que pour cela il les a toutes données à Marie. . . »

« Quelques méchants protestants se sont déchaînés contre nous. Ils disent en termes de mépris que nous sommes de pauvres gens et que la faim nous fait dévorer des cierges. (sic) Au premier moment, j'ai éprouvé une petite peine à cause de cela; cependant je suis très-content maintenant qu'on me méprise, parce que cela me fait voir combien je suis orgueilleux; je ne puis pas encore désirer une croix ou une humiliation. . . »

« J'aime la Règle plus que jamais, et je tâche d'y être fidèle pour l'avenir. . . J'ai depuis huit mois un grand désir d'aimer

le Cœur adorable de N. S. Je prie toujours la Ste Vierge qu'elle daigne me l'apprendre. Je voudrais être tout-à-fait à ce Cœur divin; et pour cela j'ai fait j'ai fait un vœu par le quel j'ai constitué la Ste Vierge dépositaire et maîtresse de toutes les prières et de tous les sacrifices qu'elle m'aidera à faire, pour qu'elle en dispose d'après son intention pour la plus grande gloire de son Fils. Je m'en trouve fort heureux. . . »

— Il en était là de sa lettre, quand lui arrivèrent enfin des nouvelles de la Neuville, en date du 17 février 1847.

« Oh ! quelle consolation pour moi, ajoute-t-il, de recevoir de si bonnes nouvelles ! Quelle bonheur ! Un évêque dans notre Cong^e, un nombreux noviciat, tant de bonnes choses par rapport à la Guinée ! Que toutes les croix viennent sur mon cœur ; cela ne fait rien du tout, pourvu que la Cong^e prospère, que le bon Dieu soit glorifié, les âmes sauvées ! Quand je resterais ici comme enchaîné à ne pouvoir rien faire, cela ne me fait encore rien. Le bon Dieu n'a pas besoin de moi. Bienheureux encore si, par une croix ou une souffrance supportée dans le pur amour de Dieu, je puis expier mes péchés, et n'être plus un obstacle aux grâces que N. S. veut répandre sur notre petite Cong^e. . . » (Lett. du 24 oct. 1847.)

Le Vénérable Père lui avait écrit d'aller rejoindre à Maurice le P. Thévaut par la première occasion qui se présenterait. Cette occasion, il dut l'attendre pendant près d'une année. Mais, toujours abandonné sans réserve à la divine Providence, il écrivait : « Je voudrais bien avoir un supérieur et pouvoir me confesser ; cependant, avant tout ce que le Bon Dieu veut ; je ne désire que de pouvoir l'aimer comme j'en sens le besoin. La Mission d'Haïti me tient beaucoup au cœur. Annoncez-moi donc, mon cher Père, qu'il y a de nos Pères qui y sont établis. J'aurais même le désir d'y aller, si je ne sentais le besoin d'être avec l'un de ces hommes de Dieu, comme le P. Sévasseur et le P. Laval.

Tous savez, mon Père, que la pensée d'Haïti m'occupe depuis le troisième mois de mon noviciat. Mais à la volonté de Dieu ! qu'il soit béni de tout ! . . . » (14 juin 1848)

III. Passage à Maurice.

Premiers travaux à Port-Louis et au Grand-Port.

Enfin il se présenta un navire faisant voile pour Maurice. Le Père Thiersé s'y embarqua et parvint dans cette île en sept. 1848. L'accoutrement du pauvre missionnaire australien disait assez son état de dénuement. — Beaucoup de ses contemporains, raconte à ce sujet un journal de Maurice, le *Days*, se souviennent des conditions lamentables de son arrivée ici : il avait pour bagage un bonnet tout usé, présent d'un matelot, et un frac troué, marque de la générosité d'un gouverneur de province. »

Le P. Laval, qui avait grand besoin de coopérateurs, fit au nouvel arrivant le meilleur accueil. Il l'associa à ses travaux auprès des noirs à la cathédrale de Port-Louis, et le chargea d'une manière spéciale de la jeunesse.

Là, ce n'était pas comme en Australie, les âmes et le travail n'y manquaient pas. Aux soins du ministère, le P. Thiersé dut peu de temps après ajouter ceux de l'économat. En tout, il employait un zèle que rien ne semblait pouvoir lasser. Confessions, catéchismes, visites des malades et autres fonctions occupaient à tel point ses journées que, pour écrire une lettre, il fallait en dérober le temps au sommeil.

Lorsque, en 1850, le P. Thevaux alla donner une mission à l'île Rodrigues, le P. Thiersé dut encore ajouter à son travail la desserte de la petite Rivière, dont la chapelle est à une lieue et demie de Port-Louis. C'est la première chapelle élevée à Maurice par le vénéré P. Laval ; et c'est pourquoi il avait voulu la dédier au St Cœur de Marie. Voici, d'après une

lettre du P. Thiersé, quelle était alors sa journée du dimanche et encore elle était moins fatigante que celle des jours ouvriers.

« Tous les dimanches, vers 3 h. du matin, je pars pour la Petite-Rivière, j'arrive là à l'aurore, je vais au confessionnal jusqu'à 8 h. Alors la s^{te} Messe, l'instruction, puis les baptêmes. Quand j'ai fini, je monte sur mon âne et je reviens au Port-Louis faire l'instruction à 11 h. 1/2. A 3 h. catéchisme pendant une heure pour la jeune persévérance de la s^{te} Vierge. A 4 h. vêpres et salut. Ensuite réunion du vieux monde pour le rosaire vivant, dévotion qui fait le plus grand bien parmi nos enfants. Tous ces exercices se font à la chapelle de N. D. des Sept Douleurs, que j'aime beaucoup. Enfin à 7 h. du soir je chante les vêpres à la cathédrale du Port-Louis, et le P. Beaud ou moi faisons alternativement une instruction, chacun son dimanche.

« J'ai toujours un grand nombre de nouvelles conversions, environ 3000 confessions par mois et 600 communions, beaucoup de baptêmes et de mariages. » (Lett. du 2 janv. 1851.)

— Ce fut aussi vers cette époque qu'il commença son ministère dans ce vaste quartier du Grand-Port, qui devait être jusqu'à la fin le principal théâtre de ses travaux apostoliques. Il y était envoyé pour aider M. l'abbé Henry, curé de la paroisse.

« Depuis 4 mois, dit-il dans la lettre citée plus haut du 2 janv. 1851, j'ai commencé une nouvelle Mission à Mahébourg. C'est là que le diable a établi sa citadelle; j'ai bonne confiance que la bonne Mère va l'en chasser; elle a déjà fait beaucoup pour cela. J'y vais passer tous les mois 9 jours, le travail ne manque pas. Cette paroisse a un périmètre de plus de 40 milles, de sorte que, pour la desservir, il faut avoir des jambes bien lestes et une bonne monture pour les endroits où les chemins sont impraticables.

« Sans le secours de la Reine du Ciel, je me serais certain

noyé, il y a peu de temps, dans l'une de mes excursions. Pour aller au Vieux-Port, il me faut passer un bras de mer de six milles de largeur. Un jour que je le traversais, un orage épouvantable est venu fondre sur moi au beau milieu du trajet. Mes deux bateliers, très-peu habiles pour la manœuvre, ne surent pas parer un coup de mer, qui nous lança contre un rocher. Une assez forte avarie fut la suite de ce choc terrible. La barque se remplissait d'eau à vue d'œil : nous étions perdus si, par des efforts surhumains, nous n'étions parvenus à boucher le trou et à vider l'embarcation. Mais, ajoute-il, je m'estime toujours heureux de souffrir un peu, pourvu que les âmes soient sauvées ; et je serais content de donner même ma vie, si je voyais auparavant arriver des confrères pour continuer et mener à bonne fin l'œuvre commencée. »

« Le 26 de ce mois, je vais avoir une 1^{ère} Communion. Ce sont des enfants de 13 à 17 ans, d'une simplicité admirable, d'une grande piété et d'une foi bien vive. Je compte faire ce jour-là une procession. L'on y verra pour la première fois une assez belle statue de la St^e Vierge portée en triomphe. Tout le monde ici, même ceux qui ne pratiquent pas encore, s'en réjouissent d'avance. J'espère que ce premier hommage rendu à Marie dans ce quartier sera le signal de la défaite du démon et de la conversion des âmes. » (Lett. 23 avril 1852.)

IV. Le P. Chiersé revient en France.

Voyage en Alsace. Mort de son frère, le F. Jean-Baptiste.

Cependant les fatigues d'un travail pénible et incessant, venant s'ajouter à celles qu'il avait éprouvées en Australie, eurent bientôt mis à bout de forces le généreux missionnaire. « Je me trouve très-affaibli, écrivait-il lui-même le 23 avril 1853 ; et au lieu de me reposer, je dois recommencer plus fort que

jamais, le bon Dieu en soit béni ! » — A Maurice, en effet, devant l'abondante moisson qu'il y avait à recueillir, le repos était impossible. On jugea donc nécessaire de faire revenir en France le P. Thiersé, afin de lui faire reprendre de nouvelles forces. Au commencement de mai 1853, il vint à Bourbon, où il s'embarqua quelque temps après avec le R. P. Collin, alors supérieur principal de nos C^{tes} de Maurice et de Bourbon.

A son arrivée à la Maison-Mère, il apprit la nouvelle de la mort de celui de ses jeunes frères qu'il avait amené au noviciat. Envoyé en Afrique, le F. Jean-Baptiste Thiersé en était revenu au mois de février 1852, atteint d'une grave affection de poitrine. Le P. Thiersé lui écrivait à la nouvelle de sa maladie avec cet accent de foi qui le caractérisait : « Je vous dis franchement que votre maladie ne m'a pas du tout effrayé ; car j'ai pensé qu'elle sera pour vous le plus court chemin pour aller au Ciel... Est-ce que nous n'avons pas promis tous les deux à la S^{te} Vierge, quand nous avons fait nos adieux à Marienthal, que nous voulions sacrifier tout au bon plaisir de Notre-Seigneur ? Il ne faut pas revenir maintenant sur nos pas et commencer à marchander avec le bon Dieu... » (Lett. 30 sept. 1852.)

Mais le bon F. Jean-Baptiste ne put voir cette lettre. Envoyé dans sa famille, à Hochfelden, pour s'y reposer, il avait succombé le 31 juillet de la même année.

Après la retraite qu'il fut heureux de faire avec ses confrères à N. O. du Gard, le P. Thiersé fut autorisé à aller passer quelques semaines en Alsace. Ce temps de repos, il sut l'utiliser en vrai missionnaire. Ses récits apostoliques, où tout avait l'attrait de la nouveauté, excitaient partout le plus vif intérêt et furent, on peut le croire, la semence de plusieurs vocations. — « Le P. Thiersé, nous dit le P. Bangratz, encore vicaire à Mulhouse, ne tarissait pas quand il parlait des Missions. — « Ce P. Thiersé, disait le vénérable curé de Mulhouse,

M. Uhlmann, voilà, à mon avis, le type du vrai missionnaire. Quelle foi colossale, et quelle sainte simplicité ! Oh ! comme il nous a intéressés et édifiés par ses récits ! » Un tel éloge dans la bouche d'un si saint prêtre honore certainement l'auxiliaire du P. Laval. » (Note du P. Bangratz.)

V. Retour à Maurice.

Epidémie. Zèle des missionnaires.

Le P. Thiersé se trouvait maintenant assez bien rétabli, et il avait hâte de repartir pour sa chère Mission de Maurice, qu'il ne devait plus quitter désormais. Il partit de Bordeaux le 13 janvier 1854 et débarqua à Port-Louis le 5 mai. La nouvelle de son arrivée se répandit bientôt dans la ville.

« En un instant, écrit-il le 13 du même mois, nos pauvres noirs s'étaient rendus en si grande foule sur le bord de la mer, que j'avais de la peine à passer. Pendant deux jours, je n'avais rien à faire qu'à dire continuellement : Bonjour, mes enfants, bonjour, bonjour, c'était comme une procession du matin au soir ; toutes les figures étaient rayonnantes de joie. On n'entendait rien que ces mots : « Grand merci, bon Dieu, le père li fini veni ; c'est la Ste Vierge qui amène li ; nous di bien ploré quand li parti ; à cet' heure là nous contents, contents même. »

Au moment où arrivait le Père Thiersé, le choléra commençait à se déclarer à Maurice. Ce fut pour l'intrépide missionnaire une occasion de montrer tout son dévouement. Il décrivait ainsi quelques mois plus tard les douloureuses péripéties du terrible fléau :

« La ville de Port-Louis faisait pitié ; on n'entendait plus que des pleurs et des gémissements, et le sombre roulement des voitures qui charriaient les morts. Mais que de pauvres âmes cela a ramenées au bon Dieu ! L'église ne désemplissait pas de grand matin jusqu'au soir bien tard ; plusieurs se mariaient

dans la matinée en bonne santé, le soir ils étaient au cimetière. tout travail cessait, les boutiques et les magasins restaient fermés; dans les rues on ne rencontrait que des personnes en pleurs qui couraient pour chercher le médecin et un Père... Le bon Dieu avait répandu une si grande grâce sur ces pauvres noirs, qu'on peut dire que tous les malades que nous voyions recevaient les sacrements avec les meilleures dispositions... Oh! que le bon Dieu est bon et miséricordieux, lors même qu'il châtie! Il a attendu notre arrivée avant d'envoyer l'ange exterminateur; il a prévenu de sa grâce ceux qui étaient de bonne volonté, il a ramené les autres par la crainte, et leur a laissé le temps nécessaire pour revenir à lui... Tout le monde a travaillé autant qu'il était possible, et même plus, car le bon Dieu nous a donné des forces extraordinaires. Si le bon Dieu ne ne m'avait fortifié, la douleur et la peine que j'éprouvais à la vue de tant de maux m'auraient causé la mort.» (Port-Louis, 4 août 1854. Vie du P. Saval, p. 418 et suiv.)

Le choléra fut suivi à bref intervalle de la variole, qui fit presque autant de ravages. A l'exemple du vénéré P. Saval, tous nos confrères continuèrent à rivaliser de zèle et d'intrépidité, mais en cela le P. Thiersé ne le cédait à personne.

« Nous sommes venus, disait-il, en temps opportun pour la moisson. Trop indignes de subir le martyre du sang, nous saurons du moins, s'il le faut, souffrir le martyre de la charité... D'un autre côté, le salut de ces pauvres âmes, et le grand besoin qu'elles ont de prêtres me fait presque souhaiter de vivre encore longtemps. Nous faisons tous les jours au bon Dieu le sacrifice de notre vie; toutefois je prie Notre Seigneur de me laisser vivre jusqu'au moment où l'épidémie cessera et qu'il y aura assez de confrères pour faire la besogne. » (22 déc. 1855.)

L'épidémie disparut, grâce à Dieu, sans avoir atteint le zélé missionnaire, et au moment où il croyait à chaque instant toucher la récompense, elle s'éloignait de lui pour 25 années. Mais c'était

pour qu'il la méritât plus brillante et plus riche, par de nouveaux travaux.

VI. Le P. Thiersé, Curé du Grand-Port.

Grand bien opéré. Chapelles bâties.

L'abbé Henry, curé de Mahébourg, ayant demandé à se retirer, le P. Thiersé, qui le secondait depuis environ six ans, fut désigné en 1856 par Mgr Collier pour le remplacer. Une fois proposé à l'administration d'une paroisse dont la population s'élevait, d'après les recensements, à 40.000 âmes, en comptant les émigrés indiens et chinois, il dut y établir définitivement sa résidence.

Le nombre des catholiques est aujourd'hui de 15.000; à cette époque, on en comptait environ 8,000, disséminés sur un vaste territoire à plusieurs lieues de la ville de Mahébourg, qui forme à peine la moitié de la paroisse. Le ministère était donc des plus fatigants. On en jugera par ces lignes du P. Thiersé: « Avant-hier, écrivait-il en 1867, j'ai fait 11 lieues, partie par mer et partie à pied, sous une pluie torrentielle, pour aller voir 3 malades; et ces sortes de courses sont assez fréquentes. »

Tu leur éloignement du chef-lieu, la plupart des paroissiens étaient nécessairement privés de la Messe le dimanche, et privés aussi de toute instruction religieuse; d'ailleurs l'église de Mahébourg pouvait à peine contenir 600 personnes. Aussi la situation morale de la paroisse, bien qu'améliorée depuis quelques années, était-elle lamentable: la corruption, l'impiété, le mépris de la religion et de ses ministres y avaient depuis longtemps les coudées franches. Au rapport du P. Thiersé, quand il y commença son ministère en 1850, sur les 8,000 catholiques que l'on comptait alors, il n'y avait certainement pas 100 personnes à fréquenter les sacrements. » (lett. 7 janv. 1850.)

Mahébourg était donc bien, comme il le disait dans son langage expressif, la citadelle du diable à Maurice. Mais le vaillant soldat du Christ n'était pas homme à reculer devant

l'esprit infernal. Il se mit résolument en campagne avec les confrères qui lui furent donnés comme auxiliaires, et ses efforts furent bientôt couronnés d'un succès merveilleux.

Il commençait, en chaque quartier, par réunir dans une maison particulière les quelques personnes bien disposées qu'il pouvait rencontrer. Il les encourageait et excitait leur zèle. L'élan ainsi donné se communiquait peu-à-peu; les premiers convertis se faisaient une joie d'en amener d'autres. Le petit troupeau se grossissait en peu de temps, et alors le Père faisait élever une chapelle pour y dire la Messe et faire les catéchismes. C'était là, du reste, le plan de campagne que l'on avait suivi à Port-Louis, sous la direction du vénéré P. Laval, et partout il avait admirablement réussi. (Vie du P. Laval, chap. 20.)

En peu d'années, le P. Thiersé fit ainsi construire jusqu'à 16 chapelles; les premières, il est vrai, n'étaient, selon son expression, que des paillottes, rappelant bien l'étable de Bethléem. Ensuite on les agrandit petit à petit, le bois et la pierre remplacèrent le chaume des plus importantes: Dieu seul sait au prix de quels sacrifices; mais elles n'en étaient que plus chères aux bons noirs qui avaient aidé à leur construction.

Le P. Thiersé avait ainsi réglé le service de ces chapelles: Messe et catéchismes tous les dimanches dans les chapelles principales, à N. D. du Refuge, à St Patrice et à St François-Xavier; de temps en temps pendant la semaine dans les chapelles moins importantes, Ste Philomène, N. D. du Bon Secours, N. D. des Sept Douleurs, le Sacré-Cœur, Ste Elisabeth et Ste Anne. — Dans les autres: St Joseph, St Pierre, Ste Madeleine, St Michel, Ste Cécile, la Ste Couronne, N. D. de la Réparation, on se bornait à faire le catéchisme et à entendre les confessions.

L'énumération seule de ces sanctuaires peut donner une idée du travail immense que le P. Thiersé avait sur les bras. Régulièrement il devait avoir deux Pères avec lui; mais souvent il n'en avait qu'un; et parfois même l'absence ou la

maladie de ses confrères l'obligeait à porter seul le lourd fardeau d'une immense paroisse.

Le P. Guilmin écrivait en 1876 : « Pour suffire convenablement au ministère du Grand-Port, il faudrait six prêtres au moins. Le P. Thiersé, à qui le bon Dieu avait donné des forces et un zèle au-dessus du commun, a pu, pendant 20 ans, se multiplier et faire face à tout. Le P. Stervennou et moi, bien qu'un peu plus jeunes, nous sommes plus usés que lui. C'est lui qui est encore le plus vaillant des trois. » (9 nov. 1876.)

VII. Charité du bon Père.

Le quartier de Mahébourg fut cruellement éprouvé par la disette, la famine et l'épidémie en 1865, 1866 et 1867, par des ouragans en 1868 et 1874, par la fièvre d'engue en 1872. Les pauvres noirs, réduits à une extrême indigence, sans pain, sans vêtements, recouraient au P. Thiersé comme à une providence inépuisable. Son bonheur, c'était de les soulager; mais que de fois dans ses lettres sa tendresse pour ses chers enfants, comme il les appelait à l'exemple du P. Laval, gémit de l'insuffisance de ses ressources : « Ah! s'écriait-il, si je pouvais seulement avoir 100 £. par mois, ou même par jour, à distribuer à mes enfants! Mais où les trouver? Je m'adresse à tous les hommes, j'ai recours à tous les saints du paradis. » (4 mai 1866.) — « A l'heure qu'il est, disait-il en 1872, nous avons plus de 10,000 personnes atteintes de la fièvre. Il faut trouver médicaments et vivres; personne ne peut plus travailler; personne dans la plupart des familles qui puisse donner un verre d'eau aux autres; il me faut par jour un flacon de quinine et 200 biscuits, sans parler du reste. Oh! priez le bon Dieu pour le pauvre Grand-Port. » (28 mai 72.) — Et en 1876 : « La misère est à son comble depuis le coup de vent. On vient de tous côtés me demander de quoi manger, et je n'ai plus rien à donner, et je ne sais plus à qui m'adresser pour avoir quelque

chose. » (27 fév. 76.) — « Oh ! si vous vouliez me le permettre, écrivait-il au T. R. Père, je m'imposerais volontiers des privations en faveur des pauvres — j'ai la conviction que le bon Dieu soutiendrait ma santé. » (mars 1870.)

Qui ne reconnaît là les tendres accents du bon Tuteur prêt à tout sacrifier pour ses brebis ?

« L'amour du P. Thiersé pour les pauvres, disaient à sa mort les journaux de la colonie, le portait à ouvrir à tout moment sa bourse pour les nourrir ou les vêtir. . . Sa porte ne leur était jamais fermée ; il relevait leur courage abattu, et ils s'en retournaient contents, heureux, raffermis. . . Qui ne lui était redevable de quelque chose ? qui ne devait, au moins, à cette grande expérience, un conseil salutaire, une consolation dans les moments difficiles de la vie ? Quel désintéressement que d'actes de charité accomplis par lui dans l'ombre du silence que de maux adoucis ! que de larmes séchées ! que d'honorables infortunes, sans lui, se seraient éteintes dans l'oubli ! Pendant que sévissait la fièvre, le choléra, on peut dire que, partout où il y avait un malade, on y trouvait les traces des pas du Père Thiersé. Les médecins avouaient n'être jamais entrés dans une maison de pauvres qui n'eût été d'abord été visitée par lui. Il semblait avoir le don d'ubiquité. Son dévouement rappelle les plus beaux jours du christianisme. » (Journaux de Maurice : Le Pays, Le Cernéen, etc. 1880.)

VIII. Écoles chrétiennes

établies au Grand-Port par le P. Thiersé.

Le soin des pauvres et les travaux d'un ministère accablant ne faisaient pas oublier au zélé missionnaire l'œuvre importante des écoles. Il savait trop bien que l'espoir de l'avenir réside avant tout dans la bonne éducation de l'enfance. Le Gouvernement avait à Mahébourg 6 écoles largement dotées, réunissant un total de 250 enfants, tandis que les catholiques, laissés pour ainsi dire

à leurs propres ressources, n'avaient que de petites pensions ayant ensemble 120 enfants. Il fallait de toute nécessité créer de nouvelles écoles vraiment catholiques, pour empêcher le protestantisme de s'emparer de la jeunesse.

Plein de courage et de confiance en Dieu, le P. Thiersé bâtit d'abord une école de filles et un orphelinat, et le 8 août 1865, il y installa les Filles de Marie. L'orphelinat compte actuellement 240 enfants pauvres. C'était la consolation du bon Père. — « Ces enfants, autrefois si débordées, disait-il, deviennent pieuses et laborieuses, elles se tiennent très-bien et leurs travaux à l'aiguille sont admirés de tout le monde. J'ai la confiance que cela deviendra une pépinière de bonnes chrétiennes. » (15 sept. 1866, 15 nov. 1867.)

Le P. Thiersé songeait en même temps à une école de garçons. Il en entreprit la fondation en mettant tout son espoir en son bon patron, St Joseph, auquel il voulait, disait-il, en confier la responsabilité et la direction. Sa confiance dans le glorieux patriarche ne fut pas déçue; et l'œuvre fut heureusement achevée en 1867. Ce n'est pas que les difficultés et les contradictions fussent défaut; le bon Père recueillit à cette occasion une abondante moisson d'épreuves. Mais il n'était pas homme à regarder à la peine quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et tous les orages, loin d'empêcher l'établissement de l'œuvre, ne servirent qu'à la consolider.

Trois autres écoles furent fondées par ses soins en 1874, et deux en 1875; c'était donc 9 écoles catholiques, donnant une éducation chrétienne à plus de 1000 élèves, et dont les succès, appréciés et loués par les inspecteurs, ont fait rapidement décliner les écoles rivales et hétérodoxes. Le P. Thiersé s'en réjouissait devant Dieu; car il voyait par là la plus grande partie de la jeunesse arrachée à l'hérésie.

Pour résumer les œuvres accomplies à Mahébourg et au Grand-Port par le P. Thiersé, laissons parler un interprète de la population mauricienne : « A son arrivée au Grand-Port,

la religion était le privilège du petit nombre. Le R. P. Thiersé arrive, et de toutes parts les œuvres de charité s'organisent: l'église de Mahébourg s'achève, 16 chapelles s'érigent dans les campagnes, un orphelinat fonctionne sous la direction des Religieuses de Bourbon, deux écoles de garçons s'installent à Mahébourg, d'autres s'élèvent dans tout le district, et au moyen de ces véhicules, de ces canaux, le souffle divin de la foi coule et pénètre jusque dans les couches les plus infimes de la population. »

« Pour mener à terme ces entreprises, il fallait toute la fermeté et l'indomptable énergie du P. Thiersé. Créé à l'école des difficultés, rien ne l'arrêtait. L'hostilité le voyait avec cette confiance qu'inspirent seules la conscience du droit et la sainteté d'une cause. Cependant à cette fermeté, parfois nécessaire, il joignait dans l'exercice ordinaire de ses fonctions, une douceur, une aménité, une simplicité de manières qui lui attiraient la confiance et la sympathie. A de vertes sermons succédait bientôt un calme parfait où les accents d'un père affligé, mais clément, se faisaient entendre et allaient jusqu'au cœur de l'enfant rebelle. » (Art. nécrologiques des journaux de Maurice.)

IX. Mission du P. Thiersé au Cap.

Une fois seulement, depuis son retour à Maurice, le P. Thiersé eut à interrompre son pénible et fatigant ministère au Grand-Port. Le Vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, Mgr Grimley, avait exprimé au C. R. P. Schwindenhammer, en 1870, son vif désir de nous confier une grande partie de son vicariat, dépourvue de prêtres, la Préfecture actuelle du Cap central. Le P. Thiersé parlant la langue anglaise, fut chargé par le C. R. Père d'aller examiner les choses sur les lieux. Il s'acquitta parfaitement de cette mission de confiance, donnant avec soin tous les renseignements demandés, et exposant impartialement les raisons

pour et contre l'acceptation. Mais, après mûr examen, et malgré les instances faites encore depuis lors de différents côtés, la Maison-Mère ne crut pas devoir accepter cette nouvelle œuvre, à cause des difficultés d'y observer la vie de communauté, et surtout des besoins nombreux de personnel de nos autres Missions d'Afrique.

Le P. Thiersé était parti pour le Cap en décembre 1870. Il rentra à Maurice le 8 avril 1871, et reprit avec un nouveau zèle ses œuvres ordinaires auprès de ses chers noirs, pour les continuer désormais sans la moindre interruption jusqu'au terme de sa carrière.

Nous n'entrons pas ici dans plus de détails sur ses travaux apostoliques : c'est un récit qui appartient spécialement au Bulletin et aux Annales de la Mission de Maurice. Nous nous bornons à ajouter quelques mots pour notre commune édification, sur les traits les plus caractéristiques, comme missionnaire et comme religieux, de ce regretté confrère.

X. Portrait du P. Thiersé comme missionnaire et religieux.

Le P. Thevaux, qui fut longtemps le supérieur du P. Thiersé, et qui était à même de le connaître parfaitement, en traçait ainsi le fidèle portrait dans son compte-rendu de 1867.

« Le P. Thiersé est toujours un bon et vaillant missionnaire, rempli de zèle et d'ardeur pour le salut des âmes. Les années, les fatigues, les maladies, rien n'est capable de tempérer cette ardeur qui est toujours la même. C'est toujours un saint homme, plein d'amour de Dieu, de délicatesse de conscience, un bon religieux, aimant la règle, et fidèle à toutes ses observances. Je trouve seulement qu'il est un peu excessif en certaines choses, du moins quant à l'action extérieure. »

Ce que le P. Thevaux fait remarquer dans ces dernières

lignes, au sujet du bon Père dont nous faisons la notice, c'étaient, comme on dit, les défauts de ses qualités. Celui-ci du reste était le premier à reconnaître les déficiences auxquelles pouvait l'entraîner parfois l'ardeur de sa nature. Et loin de chercher à les excuser, il était porté plutôt à les exagérer; il recevait avec reconnaissance les avis et observations qu'on lui faisait, tâchant de les mettre à profit de son mieux.

Il n'avait d'ailleurs rien de caché pour ses supérieurs, surtout pour ses supérieurs majeurs, et s'en remettait pleinement à eux en tout ce qui le concernait, les envisageant toujours avec esprit de foi : « Si nous étions, disait-il, de bons religieux, nous serions tous contents des supérieurs que la divine Providence nous donne. » (16 août 1867) — Tous les ans, régulièrement, il écrivait avec confiance et simplicité au T. R. Père Général pour lui rendre compte de son année, et lui demander humblement ses conseils, afin de devenir de plus en plus fidèle à la grâce de Dieu.

La Cong^g et ses œuvres avaient toutes ses affections. Il était heureux de lui appartenir, parcequ'en travaillant au salut des âmes, on y trouve en même temps tous les moyens de se sanctifier soi-même. « J'ai éprouvé, disait-il, un grand plaisir en lisant le Bulletin, quand j'ai vu le nombre si considérable des scolastiques et novices. que le Bon Dieu bénisse notre petite société et la fasse fructifier pour sa gloire et le salut des âmes ! C'est là mon grand désir. Pour ce qui nous concerne, nous ferons toutes les économies possibles pour venir en aide à notre Maison-Mère, car nous l'aimons tous comme un enfant aime sa mère. » (13 mai 1854 - 6 janv. 1875.)

En écrivant après la retraite annuelle de 1874, il reconnaissait avoir reçu de la bonté divine deux faveurs : l'une par rapport à la S^{te} Eucharistie ; l'autre, un désir et un amour singulier pour l'observance de nos saintes Règles.

(2 fév. 1874)

C'est dans les tribulations et les difficultés que se manifestaient surtout l'esprit de foi et de générosité du bon P. Thiersé. Le zèle et l'énergie qu'il déployait contre le vice et les désordres, lui ont attiré plus d'une fois des avanies et des outrages. Il supportait tout cela en vrai disciple de Jésus-Christ. « Mon Dieu, disait-il dans une de ces occasions, il est bien juste que je sois humilié; j'accepte cette humiliation de tout mon cœur; donnez-moi la grâce de m'y complaire, seulement daignez réparer le mal que je puis avoir fait par mes sottises... Je suis, au reste, un bien pauvre sire pour faire quelque chose de bon pour le divin Maître. » (3 mars 1864.)

Il ajoutait plus tard : « Les peines, les croix, les insultes et les outrages qui me sont assez souvent prodigués au Grand-Port, ne m'émeuvent presque plus; je conserve le calme, quand ce ne sont que des choses à moi faites; je me trouve sous ce rapport dans une espèce d'indifférence... Et Dieu bénit mon ministère... Si je pouvais faire mon oraison et si je n'avais tant de péchés, je serais l'homme le plus heureux du monde. Pour ces deux choses, je ne puis que gémir devant Dieu et ne compter que sur sa divine miséricorde... J'aime toujours le travail, quelque pénible qu'il soit; mon cœur est toujours attaché à ces pauvres noirs, quelque vicieux et méchants qu'ils soient dans certaines circonstances. Je les aime, et si je pouvais les sauver en donnant ma vie, à l'instant ce serait avec bonheur que je la donnerais. » (23 août 1870.)

Ses lettres sont pleines de ces sentiments d'humiliation qu'il exprime de la façon qui lui était propre. — « Il n'était pas le bon Dieu, qu'un chiffon de piété, Il n'aimait pas le bon Dieu, et vivait trop en dehors de lui. Pour le bien opéré par ses travaux, c'est le bon Dieu et St^e Philomène qui avaient tout fait. Combien de fois, me suis-je dit, ajoute-t-il ailleurs: si j'avais seulement le cœur de mon chien qui m'aime pour rien! Ce

pauvre animal sera peut-être un jour là pour me condamner
(18 août 1859.)

XI. Dévotion au Sacré Cœur, à la S^{te} Vierge.

On a vu par les lettres qu'écrivait d'Australie le Père Chiersé, quelle était sa dévotion pour le Cœur Sacré de Jésus. C'était, avec la passion du Sauveur, le sujet qu'il aimait le plus à méditer; c'est là qu'il puisait le courage et la force dont il avait besoin. « Il écrivait à son frère malade: « Prenez la croix pour votre matelas, la couronne d'épines de N. S. pour votre oreiller; la lance, les fouets et les clous pour votre couverture: ainsi couché, vous reposerez bien mieux. Voilà disait-il humblement, tout ce que j'ai lu et appris dans les livres. » (30 sept. 52.)

Mais il l'avait appris mieux encore par sa propre expérience.

Il était une fois tourmenté d'un violent mal de dents. Soit de s'en plaindre, il trouvait que ce mal lui rendait de grands services, en lui permettant de passer les nuits en prières. (1854)

En 1866, il resta quelque temps comme paralysé par suite de violentes douleurs rhumatismales. Le divin Maître récompensa sa générosité à les supporter pour son amour, par de douces consolations: « Moi, disait-il, qui avais tant de peine à prier et à faire oraison, je reste maintenant les nuits entières à prier, et je vois presque sensiblement N. S. portant sa croix sur ses épaules meurtries. Je ne trouve nullement le temps long la nuit. Je me traîne d'un côté et de l'autre, et je suis heureux... j'ai défendu aux Filles de Marie de demander ma guérison. Je leur ai permis seulement de prier pour que le bon Dieu me donne l'usage de mon bras, la patience, l'amour des souffrances et la force de pouvoir travailler, tout en me laissant mes douleurs. Eh bien! ces bon-

Filles ont obtenu cela de Dieu. Oh! que je suis obligé d'admirer la bonté de Dieu et la valeur de la prière! Je puis faire mon ouvrage, et mon âme est dans la joie. Je regarde cela comme une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites. Remerciez le bon Dieu pour moi et avec moi.» (4 mai 1866.)

Un mot aussi de sa dévotion envers la Bonne Mère, comme il se plaisait à appeler la Ste Vierge. C'était une dévotion toute filiale, aussi tendre que simple et naïve. Il avait une prédilection pour une de ses chapelles, celle de N. D. des Sept Douleurs — « C'est là mon lieu favori, écrivait-il, surtout si j'éprouve des misères... Qu'il est bon de souffrir aux pieds de Marie dont le Cœur est percé de sept glaives!... C'est là que la bonne Mère me fait bien souvent des reproches. Il me semble qu'elle me dit « Regarde maintenant si tu es digne de moi. » Je ne quitte jamais cette chapelle sans éprouver un grand soulagement et de nouvelles forces dans mon âme. Oh! si j'étais aussi fidèle enfant du St Cœur de Marie, que Marie m'est une bonne Mère! » (1^{er} Janv. 51.)

Il était parfois tourmenté par de violentes peines intérieures. Notre Seigneur voulait ainsi sans doute purifier de plus en plus son âme, pour la remplir de son divin amour. Quelque fois aussi la grâce inondait son cœur et absorbait en quelque sorte toutes ses facultés. C'est ce qu'il éprouvait surtout pendant ses retraites, qu'il était heureux de pouvoir faire en communauté. Voici ce qu'il écrivait le 20 juillet 1879 après la dernière de ses retraites: « Cette année le bon Dieu m'a fait la grâce de pouvoir faire les exercices annuels au Port-Louis avec mes confrères. J'avais bien peur d'en être encore privé, car huit jours auparavant je fus atteint de la dysenterie qui, pendant les mois d'avril, de mai et de juin, a fait tant de victimes au Grand-Port. Heureusement, au bout de 3 jours, j'ai réussi à combattre ce terrible mal et ainsi j'ai pu suivre tous les exercices de la retraite. Ces quelques jours

de recueillement ont fait du bien à mon âme : j'ai commencé à ne plus travailler machinalement, mais à faire tout en union avec Dieu et pour Dieu, à bien observer nos saintes Règles et à les faire observer dans notre C^{té} qui d'ailleurs marche assez bien, ayant de bons confrères avec moi. Je bénis le bon Dieu et le remercie, ainsi que vous, mon Très-Révérénd Père, de m'avoir procuré cette consolation dans mes vieux jours.

XII. Derniers instants.

Funérailles, monument, épitaphe.

Le bon Père, épuisé par les fatigues et les maladies, pressentait qu'il approchait du terme de sa carrière. Le P. Corbet, Supérieur provincial, écrivait le 15 sept. 1879 : « Le P. Chiersé est bien faible depuis une quinzaine de jours. Il ne mange presque pas, et sa digestion est très-difficile : il croit qu'il n'est pas éloigné de sa fin. »

Le P. Chiersé ajoutait lui-même deux mois plus tard : Il ne faut plus compter sur moi. Je dépériss à vue d'œil ; je n'ai plus que la peau sur les os. J'ai faim et soif, et ne puis ni manger ni boire rien de fortifiant. Pas moyen d'avaler ; il y a là, sans doute, une paralysie des organes. Que le bon Dieu soit béni de tout ! Je veux ce que veut N. S. Je ne désire ni la vie ni la santé, ni la délivrance de mes douleurs ; seulement que le bon Dieu me reçoive dans sa miséricorde ! Je demande pardon à Dieu, à vous, mon Très-Révérénd Père, et à toute la Cong^g de ce que j'ai pu faire de défectueux depuis 35 ans. Je vous remercie pour tous les avantages que j'ai trouvés dans notre saint Institut. »

« Dans ses derniers moments, raconte un Mauricien, ce bon Père édifiait ses nombreux visiteurs par une patience, une résignation qui leur remuait le cœur. Il nous souvient de lui avoir dit un jour dans une de nos conversations particulières : -

« Vous avez bonne mine aujourd'hui, mon Père; j'espère que vous sortirez bientôt de là. — Ah! mon enfant, me dit-il, ma vie est terminée: il y a là (mettant la main sur sa poitrine) quelque chose qui est sans remède. Mes affaires en ce monde sont réglées, et, dans quelques jours, dans l'autre monde, je rendrai compte de mon ministère. » (Le Day. 19 mai 1880.)

Voici les détails que transmettait sur ses derniers instants le P. Roserot, qui avait succédé au P. Corbet comme Supérieur provincial à Maurice.

« Port-Louis, le 31 avril 1880. — Le bon P. Thiersé approche de plus en plus de sa fin. Il y a huit jours, il était un peu mieux; mais ce n'était qu'une accalmie. Les symptômes deviennent de plus en plus graves. Il y a quinze jours, une crise a failli l'emporter. Appelé par dépêche, je suis allé le voir. Mgr Scarrisbrick est venu aussi. Le cher malade a conservé toute sa lucidité d'esprit: il est admirable de piété, de résignation, quoique les souffrances soient continues et bien cruelles. »

« 19 mai 1880. — Le bon P. Thiersé s'est éteint doucement après de bien vives souffrances, le mardi 11 mai à 8 h. 1/4 du matin, assisté par le P. Hattler. Il avait reçu l'Extrême-unction le 26 février et n'a cessé depuis lors d'être menacé d'expirer d'un moment à l'autre. Ses douleurs, pendant les dernières semaines, étaient devenues intolérables; mais il s'était offert au Sacré Cœur pour tout souffrir, et il ne demandait qu'une chose, le courage de souffrir pour Dieu. Son admirable résignation a édifié tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

« A six heures du soir, ajoute le Bulletin de la C^{té}, les restes du cher défunt furent placés dans une chapelle ar-
gente où ils demeurèrent jusqu'à jeudi, jour de l'inhumation. Aussitôt tous les abords de l'église étaient inondés d'une foule recourue de tous les points du district. Hommes, femmes et enfants, riches et pauvres, grands et petits, formaient un

va-et vient incessant de leurs demeures à l'église. . . Après la fermeture du cercueil, on a exposé le buste du défunt, (fait par le F. Vital), et d'une ressemblance parfaite : ainsi les paroissiens n'ont cessé jusqu'au dernier moment de jouir de la vue de leur curé (Le Pays.)

« Ses funérailles ont eu lieu aux frais de la fabrique avec la plus grande solennité. La paroisse n'a pas voulu consentir à ce que le corps du défunt fût transporté à la Petite-Rivière auprès de nos autres Pères. Il a été inhumé dans le cimetière de la paroisse. Mgr l'Evêque assistait lui-même au cimetière. Plus de 25 prêtres, y compris les Pères de la Congⁿ, ont pris part à la cérémonie. La Grand' Messe a été chantée par le P. Roserot. Après la Messe, M. l'abbé Mazuy a raconté, en termes bien éloquents, les travaux apostoliques et les souffrances du R. P. Thiersé. Nous n'avons malheureusement pu recueillir ses paroles, que notre propre émotion ne nous permettait pas d'écrire. Il avait pris pour texte ces paroles de l'Ecriture : *Patientia autem opus perfectum habet.* (Jac. 1, 4.) Après cette allocution, Monseigneur a fait l'Absoute, puis le cortège s'est dirigé vers le cimetière. Pendant ce parcours qui a duré plus d'une demi-heure, le corps, au lieu d'être placé comme d'habitude dans le corbillard, était porté par les bons noirs qui se disputaient cet honneur. Au cimetière Mgr a béni la fosse et récité les dernières prières. Le bon M. Vallet, grand ami du P. Thiersé, qu'il avait assisté libéralement de sa bourse dans ses œuvres de charité, était là et versait des larmes. Son gendre, M. Dumontey, administrateur de Ferney, était là aussi, ainsi que M. Adelson Pierrot, président de la fabrique, M. Ad. Macquet et M. Dalais, tous fabriciens. Beaucoup de personnes étaient venues de Curepipe, des quartiers et du Port-Louis, notamment M. Létard, qui rappelait avec émotion avoir assisté au débarquement du P. Thiersé, lors de son

arrivée dans la colonie... Tous les journaux ont parlé de notre défunt en termes émus et reconnaissants...

« Les paroissiens du Grand-Port prirent aussitôt la résolution d'élever un monument à leur regretté pasteur. Un comité d'hommes honorables et influents se forma immédiatement; chacun voulut contribuer à cet acte de piété filiale, à cet hommage rendu à la religion et à la vertu. « Ce monument, lisons-nous dans le Cervein, journal de Maurice, est d'un aspect imposant par sa forme, par ses proportions grandioses, la beauté et la dimension des pierres, et surtout par son caractère grave et religieux. Le plan en a été fait par le F. Vital. Il a été parfaitement exécuté par l'entrepreneur, M. Latreille, sous l'habile direction de M. F. Sésueur, architecte.

« Le jeudi, 26 octobre 1882, a eu lieu la translation du corps. Une foule immense accompagnait la dépouille mortelle du vénérable missionnaire, qui a laissé des souvenirs impérissables dans sa paroisse. Une douzaine de créoles parmi les nombreux convertis, laissant de côté le corbillard, ont porté sur leurs épaules, sur un parcours d'environ un mille, en se relayant à l'envi les uns les autres, les restes de celui qui fut leur père, leur bienfaiteur. A 6 h. 1/2, le corps fut déposé à l'église, et à 10 h. 1/2 a été célébré le service solennel, présidé par Monseigneur, assisté d'un assez nombreux clergé. Après les dernières prières, le corps fut inhumé dans le tombeau élevé dans la partie septentrionale du terrain de l'église, vis-à-vis du couvent. Le monument était littéralement couvert de fleurs et de bouquets.

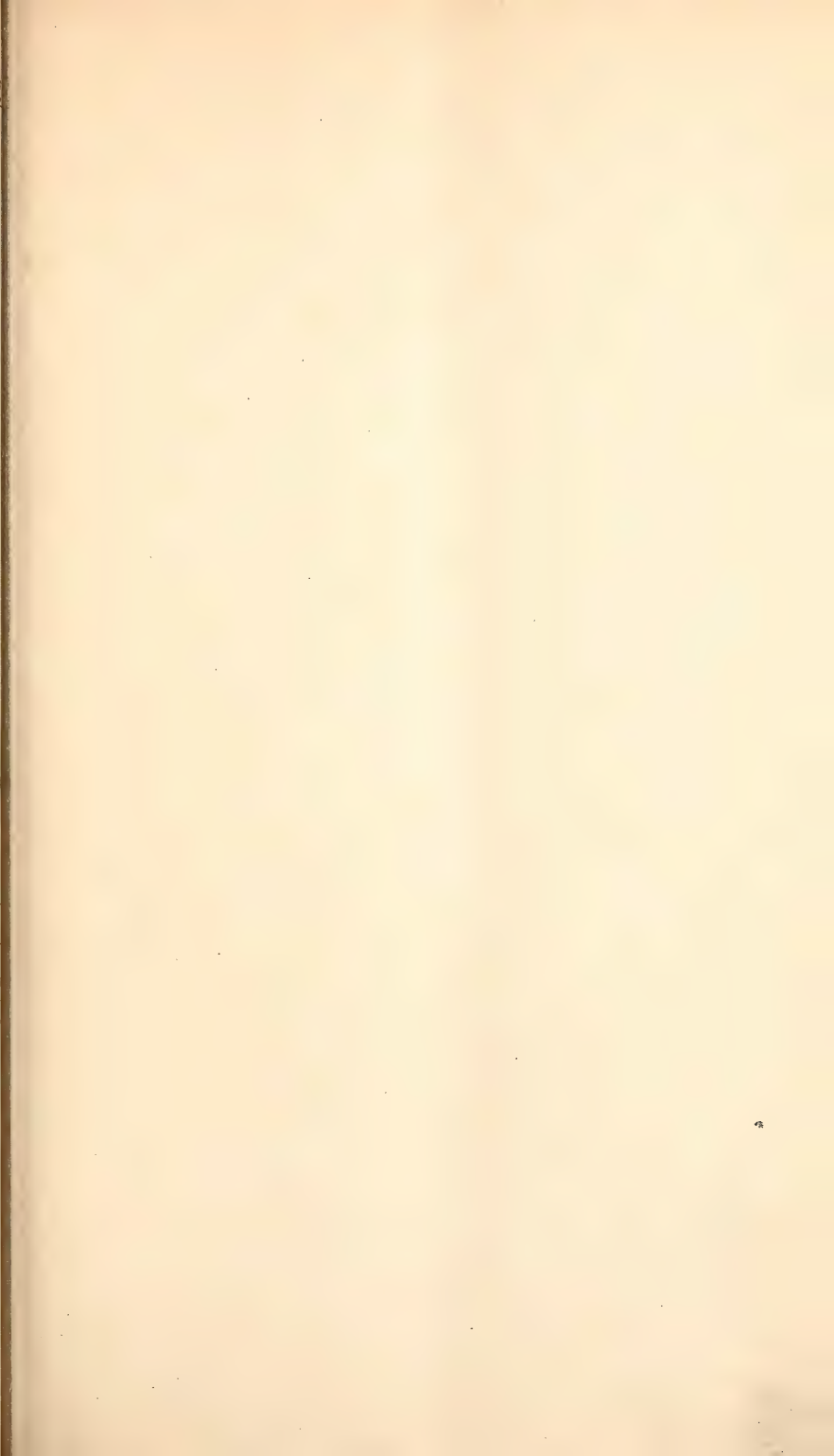
Voici l'épitaphe, dont la rédaction fut arrêtée par le comité de construction dans sa dernière séance.

Ci - git
 F. S. Thiersé,
 Curé du Grand-Port,
 Vrai père des pauvres.
 Il les évangélisa
 avec un zèle infatigable,
 Leur fit ériger de nombreux
 Sanctuaires et écoles,
 Leur prodigua tous ses soins
 Dans leurs souffrances.
 Les paroissiens reconnaissants
 Lui ont élevé ce monument.

1882.

« La journée du 26 octobre 1882, dit en terminant le journal déjà cité, restera l'une des plus mémorables du Grand-Port ; elle formera une intéressante page de l'histoire locale de ce beau district, puisqu'elle rappellera la vie d'un ecclésiastique qui a su ainsi honorer le sacerdoce, et qu'elle dira en même temps le témoignage de reconnaissance de la population au milieu de laquelle il a exercé son ministère pendant un quart de siècle. »







LE R. P. LEMAN

DE LA CONGREGATION DU ST ESPRIT ET DU ST CŒUR DE MARIE

Fondateur du Collège Français de Blackrock

pieusement decède dans le Seigneur le 3 Juin 1880



LE P. LEMAN

Fondateur et Supérieur principal

de nos maisons d'Irlande,
décédé à Blackrock le 3 juin 1880.

I. Jeunesse du P. Leman.

Sa piété. Son entrée au séminaire.

Le P. Jules Leman naquit à Ousemont, diocèse de Cambrai, le 29 juin 1826. Au rapport de l'un de ses oncles, M. Vienne, négociant à Roucy (Nord), il manifesta dès son enfance un grand attrait pour la prière. La fonction de clerc paroissial que son père ajoutait à celle d'instituteur, lui donnait l'occasion d'aller souvent à l'église. Il aimait à se prosterner au pied des saints autels et priait avec un sentiment de foi vive et ardente. Rarement il se mêlait aux jeux de ses jeunes compagnons de classe : il préférerait se retirer à la maison pour étudier ou y rendre quelques petits services. — « Nature douce et aimante, caractère droit et loyal, tendre et affectueux pour ses parents, ne leur désobéissant jamais, tel était, ajoute M. Vienne, le regretté Père Leman dans ses premières années. » (Lett. du 8 mai 1882.)

Sa digne et pieuse mère veillait sur lui avec la plus tendre

sollicitude, et le formait par son exemple à la piété. Il la perdit à l'âge de 11 ans. Mais, en le quittant, elle voulut le consacrer d'une manière toute spéciale à Marie.

« Pendant la dernière maladie de ma mère, racontait-il lui-même au P. Eberrecht, j'étais pour elle aux petits soins et je la quittais rarement. Elle m'aimait beaucoup, et jusqu'à la fin de sa vie, elle ne cessa de me prodiguer ses bonnes leçons. Un jour, m'appelant près d'elle et se penchant vers moi, elle me dit : « Jules, tu vois, je vais mourir ; demain peut-être tu n'auras plus de mère ! Rappelle-toi, mon enfant, que la S^{te} Vierge sera pour toi une mère et qu'elle ne t'abandonnera point. Fais-moi la promesse, avant que jemeure, de réciter une Ave Maria chaque fois que tu passeras devant sa statue ; cela te portera bonheur. »

Le P. Leman, ajoute le P. Eberrecht, n'a jamais oublié cette promesse suprême, aussi la très-S^{te} Vierge l'a-t-elle protégé, dès son enfance, d'une façon particulière. Un fait que le même confesseur tient encore de la bouche du cher défunt nous en donne la preuve.

« C'était au fort de l'hiver ; la rivière était glacée, et les patineurs en profitaient pour y prendre leurs ébats. Le jeune Leman ce jour-là était du nombre. Après s'être avancé au loin, il s'aperçoit que ses camarades sont partis. Il est saisi d'un moment d'effroi, en se voyant seul sur une large nappe de glace. Voilà qu'alors un vieillard, aux cheveux blancs, à l'air affable, se présente à lui : « N'avance pas dans cette direction, mon enfant, lui-dit-il, il y a là-bas un jour, rebrousse chemin ! » — A peine a-t-il remercié ce bienveillant Mentor, que regardant autour de lui, il ne voit plus personne : le vieillard avait disparu ; mais le P. Leman n'a jamais douté qu'il ne dût à la G. S^{te} Vierge, par l'intercession de son glorieux Epoux, St Joseph, d'avoir été en cette circonstance préservé d'une mort certaine, »

La Vierge immaculée veillait plus soigneusement encore sur l'âme du jeune orphelin qui lui avait été confié. M. le Curé de Deleumont rend ce témoignage sur sa jeunesse : « On parle encore avec vénération du jeune Leman, de sa piété, de sa bonté et de sa charité. Il ne se contentait pas d'être bon et pieux, il aurait voulu communiquer ses sentiments à tous ses camarades. Un de ses condisciples, devenu prêtre, me disait dernièrement que, dans son enfance, il avait été souvent repris de sa légèreté par ce cher ami défunt; et qu'il en avait toujours reçu des avis salutaires. Aussi, déjà tout le monde disait à cette époque : « Le petit Jules sera prêtre et un bon prêtre. »

Bientôt, en effet, Jules Leman manifesta le désir de se consacrer à Dieu; et, loin de s'opposer à ce projet, ses parents encouragèrent sa vocation naissante. Après lui avoir fait commencer ses études latines au collège d'Armentières, ils l'envoyèrent au petit séminaire de Cambrai, où il se fit remarquer par sa piété et son application à l'étude. Il entra ensuite au grand séminaire de la même ville, d'où il passa à St Sulpice.

II. Apostolat du T. Leman dans sa famille.

Ce n'était pas seulement un de leurs enfants que ces parents vraiment chrétiens désiraient donner au bon Dieu. Une des sœurs du T. Leman, qui fait partie de la Cong^{re} de St Joseph de Cluny, écrit à ce sujet : « Notre cher père ne cessait de nous répéter : « Mon désir, avant de mourir, c'est de vous voir tous religieux. » Et ce désir fut à peu près réalisé. Nous étions dix enfants : cinq moururent en bas âge; deux autres, avant de mourir, avaient manifesté le désir d'entrer en religion; parmi les trois survivants, une sœur et filleule du T. Leman, dont il développa la vocation, devint religieuse chez les Filles de l'Enfant Jésus à Lille;

et il me prépara aussi moi-même à prendre le voile. J'avoue que je n'en avais d'abord nulle envie. J'attribue en partie la grâce de ma vocation aux prières de mon cher frère. » - « Tous n'aimez pas, m'écrivait-il de N. O. de Langonnet en 1859, que je vous parle de vous faire religieuse. Mon désir n'est pas que vous le soyez, si ce n'est pas la volonté de Dieu. » (Lett. de S^r Agathe au R. P. Barillet, 11 mai 1882.)

Cet apostolat dans sa famille, qui rappelle si bien celui de notre V. Père, le P. Leman le continua toute sa vie. Deux de ses cousines durent pareillement à ses conseils le bienfait de la vie religieuse; et il ouvrit à une de ses tantes une retraite dans une communauté, où elle fit une fin édifiante.

Son père fut aussi particulièrement l'objet de son zèle aussi ardent que tendre et affectueux. Rien de plus touchant que les avis qu'il lui adressait pour le porter à sanctifier son humble et pénible fonction d'instituteur. Il lui traça même un règlement détaillé de chaque jour, où tout est prévu et bien déterminé. On nous saura gré d'en citer ici quelques extraits :

« Bien régler votre temps, ne rien laisser au caprice, mais le déterminer par amour pour Dieu. Si vous saviez que de mérites on peut acquérir en agissant pour l'amour de Dieu et parce qu'on l'aime. Elever de temps en temps votre cœur vers Dieu, vous mettre en sa sainte présence.

« En classe, patience et douceur, égalité pour tous, plutôt des égards pour les pauvres, les amis de Dieu : Notre-Seigneur était pauvre. . . Si vous pouviez de temps à autre faire à vos enfants une lecture sur les grandes vérités qui se trouvent à la fin du combat spirituel, vous feriez une bonne œuvre, Dieu vous en récompenserait. Du moins, faites-le, je vous prie, pour vos pensionnaires dont vous êtes le père, et dont vous devez former le cœur. . . quand même cela ne ferait éviter qu'un seul péché, ce serait un fort grand gain.

« Avoir bien soin, quand vous allez à l'église, d'animer

vosre foi et de ne jamais manquer de faire une visite au S^t Sacrement et de saluer la S^{te} Vierge. Continuez votre habitude pour le chapelet tous les jours. Ne manquez pas un seul jour votre lecture

« Le soir, prenez paisiblement votre petite récréation à une heure que vous ne passiez jamais. Cette v^oction peut aussi se faire pour Dieu et par conséquent être méritoire.

« Je vous conjure enfin, comme de la chose la plus importante, d'examiner comment vous avez passé la journée, si vous vous êtes impatienté, si vous n'avez pas mené une vie inutile et capricieuse. En demander pardon à Dieu...

« De cette manière, en vivant comme je vous le dis, votre maison sera un petit paradis. Vos jours seront pleins de bonnes œuvres. L'habitude vous rendra ce genre de vie doux, facile et agréable.

« Vivent Jésus, Marie, Joseph ! Tout à Dieu seul ! »

Le zèle du fervent séminariste ne demeurera pas stérile ; et il eut la consolation de voir ce père bien-aimé, à la sanctification duquel il s'était tant efforcé de contribuer par ses avis et ses prières, faire une fin des plus édifiantes, digne des sentiments chrétiens qui l'avaient animé durant sa vie et qu'il avait su communiquer à ses enfants.

III. Vocation religieuse.

Voie marquée par le V^{le} Père. Emplois à N. D. du Gard.

L'abbé Leman ne demeura pas longtemps au séminaire. Pressé du désir de se consacrer à Dieu sans réserve dans la vie religieuse, il alla faire un essai au noviciat des Jésuites à St. Acheul. Mais ce n'était pas là que sa place avait été marquée par la Providence. Au lieu d'y trouver cette paix, ce contentement que l'on rencontre habituellement quand on est dans sa véritable vocation, il fut en proie à de grandes peines intérieures, en même temps qu'il souffrait d'une affection du cœur.

Le Père Maître des novices de St. Acheul l'adressa lui-même

au V^{lle} Père. Voici comment le Père Leman raconte la première entrevue qu'il eut avec notre S^t Fondateur dans la maison du faubourg Noyon à Amiens, où le noviciat venait d'être transféré de la Neuville. Ce récit est tiré de la déposition qu'il fut appelé à faire pour l'introduction de la cause du Vénérable Père.

« Je vis, dit-il, le serviteur de Dieu pour la première fois, à l'époque où j'étais livré au trouble et à l'inquiétude, à des peines intérieures très-cruelles, ne sachant trop quelle route suivre. C'était à la fin de Mai 1847, à Amiens. Je ne saurais exprimer tout l'effet de cette première entrevue, ni combien la douceur prévenante du Vénéré Père me fit du bien. Il n'était rien dont j'eusse plus besoin que de cette charité si bienveillante et si aimable. Mon âme était triste : le joug du Seigneur n'avait pour moi aucun attrait. La promptitude avec laquelle le V^{lle} Père vit mon mal et le remède qui me convenait, m'a toujours paru extraordinaire. Il s'appliqua à me débarrasser de cette tristesse, et, je puis le dire avec vérité, il réussit si bien qu'après quelques moments de conversation avec lui, mon âme se sentit heureuse, soulagée, et je commençai à entrevoir la vraie route que je devais suivre pour aller à Dieu. »

— Le P. Leman sentit dès lors que Dieu l'appelait dans la société naissante des enfants du S^t Cœur de Marie ; sa résolution fut prise aussitôt ; et depuis nulle hésitation n'entra dans son âme, jusque-là si troublée. Dès le 27 mai 1847, quelques jours après son entrevue avec le Vén. Père à Amiens, il allait frapper à la porte de l'abbaye de N. O. du Gard, pour y continuer ses études théologiques, puis après la fusion, il vint les achever au séminaire du S^t Esprit à Paris, où étaient appelés pour quelque temps les étudiants de la Cong^e. Il avait déjà reçu la tonsure à Amiens le 17 juin 1848 ; il fut promu aux ordres mineurs à Paris le 3 mars de l'année suivante.

Retourné à N. D. du Gard pour y faire son noviciat, le 21 Mars 1850, il est ordonné sous-diacre à Amiens le 25 mai, et diacre le 21 décembre. Le samedi de la Passion, 5 avril 1881, il reçoit l'onction sacerdotale des mains de Mgr de Salinis, en même temps que le C. R. T. Emonet. Et enfin le jour de Tâques, 20 avril, il a le bonheur de faire sa consécration religieuse à N. D. du Gard entre les mains du Vén. Père.

« En sortant du Noviciat, dit le P. Hubert, M. Leman, (on ne s'appelait pas du nom de Père à cette époque) fut placé à la tête des étudiants de N. D. du Gard en qualité de Directeur. Il était alors chargé du chant, de la discipline et professait la philosophie. Après plus de 30 ans, j'en ai point oublié les qualités charmantes du premier directeur que j'eus dans la Cong^g. Nous aimions son esprit doux, humble et aimable, son laisser-aller avec nous et par dessus tout les délicieuses conférences spirituelles qu'il nous faisait chaque soir. On y sentait un homme tout imbu de la doctrine de notre saint fondateur. Aussi, bien qu'à cette époque la liberté la plus entière existât sur le choix de son directeur parmi ceux qui s'occupaient de nous, la plus grande partie des étudiants avait donné sa confiance à M. Leman. Je n'ai pas oublié non plus quels regrets il laissa parmi nous quand l'obéissance l'appela à Rome en 1853. Beaucoup alors versèrent des larmes, et ce fut avec une vraie joie que 18 mois plus tard, en décembre 1854, nous le vîmes revenir de la Ville éternelle et installé comme notre sous-maître des novices dans la maison de l'impasse des Vigues, où se trouvait alors établi le noviciat. »

iv. Le P. Leman à Rome.

Son zèle pour la restauration du chant grégorien.

Le Ciel avait ravi le Vén. Père à l'amour de ses enfants. Un des premiers actes de son successeur, le C. R. T. Schwin.

denhammer, fut d'envoyer à Rome le P. Lannurien, pour y représenter la Cong^e, en qualité de Procureur. A cette procuration s'adjoignit bientôt l'œuvre importante du séminaire français. Le P. Leman fut désigné peu après pour secourir le P. Lannurien dans cette fondation. Voici en quels termes le S. R. Père l'annonçait au P. Lannurien, le 5 déc. 1853. « Le P. Leman vous sera, nous le pensons tous, très-utile, soit pour le chant, les cérémonies et la discipline, soit pour les répétitions. Il sera tout dévoué à l'œuvre. » Celui-ci rend compte ainsi lui-même de ses fonctions, dans les annales du séminaire français dont il fut le continuateur après la mort du P. Lannurien. « Je devais accompagner les élèves aux cours, leur faire les conférences théologiques, veiller à la discipline, et suivre l'ensemble de la maison pour l'ordre et l'économie des détails. » Pour le soulager dans ces occupations si diverses, on envoya le P. Lurât comme directeur des études. Le séjour de ce dernier à Rome, ne devait pas être de longue durée : atteint d'une maladie de poitrine, il dut revenir à Paris, où il succomba le 23 oct. 1854.

Cette même année, M. Lecoffre, libraire éditeur, voulut faire hommage au Souverain Pontife de la nouvelle édition de chant grégorien qu'il venait de publier sous la direction de la commission Rêmo-Cambrésienne, dont le P. Gaultier était membre. Le P. Leman, très-entendu dans la partie, se chargea volontiers de présenter au S^t Père les deux in-f^o richement reliés qui contenaient le Graduel et l'Antiphonaire du nouveau chant.

Le P. Leman se plaisait à raconter les détails de l'audience dans laquelle il offrit à Pie IX ces deux magnifiques volumes. On ouvrit l'Antiphonaire aux Vêpres des Confesseurs Pontifes. Le S^t Père essaya de chanter l'Ecce sacerdos : il y réussit tant bien que mal, et les Pères de rire un peu sous cape. « Ah ! j'en arrive pas, dit alors Sa Sainteté. Voyons, vous, en frappant sur l'épaule du P. Leman,

chantez-nous cela comme chez vous. » Et le P. Leman chanta l'antienne aux applaudissements de T^{ier}X, qui en parut très-satisfait. Peu de temps après, sa Sainteté adressait à l'éditeur des nouveaux livres de chant une lettre de félicitations et d'encouragement⁽¹⁾. (23 août 1854.)

A ce propos, on lira avec intérêt quelques extraits d'une lettre écrite de Rome par le P. Leman. On y verra son zèle religieux pour tout ce qui touchait au culte divin : « Je viens, écrivait-il au P. Gaultier, faire appel à votre zèle pour la St^e Eglise, et en particulier pour la restauration du chant liturgique. Vous savez, je pense, en quel état ces choses sont ici. Malgré les Décrets des Papes et des Congrégations romaines, la musique a pris généralement la place du chant consacré par l'Eglise, et ce que l'on fait de plain-chant n'est guère brillant. Je travaille un peu par ci par là à jeter quelques idées de réforme; mais jusqu'ici j'ai prêché un peu dans le désert, excepté toutefois auprès d'une Communauté de bons P^{er}s polonais, et dans une prison d'enfants patronnée et dirigée par M^{gr} de M^{er}ode, où je vais donner quelques leçons de plain-chant, et où je l'espère, nous pourrons, dans quelques mois, donner un spécimen du vrai chant grégorien. Qui sait si le Bon Dieu ne se servira pas de ce moyen, quoique bien faible, pour faire reflourir à Rome les mélodies de St Grégoire ? » (Lett. du 20 mars 1854.)

V. Retour de Rome. Emplois à la Maison-Mère.

Publication des écrits du V. Père.

Le P. Lannurien étant mort de choléra, dans la nuit du 4 au 5 septembre 1854, fut remplacé par le P. Freyd, lequel

(1) Le chant de la Commission de Reims et de Cambrai avait été adopté dans la Cong^g dès 1849. On l'inaugura le jour de la fête de l'Immaculée Conception auparavant on avait eu à N. O. du Gard d'abord le chant d'Avignon, puis celui de Dijon, qu'on avait également au Séminaire de l'Esprit avant celui de Reims.

fut accompagné du P. Stumpf. Le P. Leman leur remit la direction de l'œuvre naissante du séminaire français; et quelque temps après, le T. R. Père Schwindenhammer ayant fait le voyage de Rome, à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le ramena avec lui en France pour l'employer dans les maisons de formation. C'est à ces œuvres importantes que devait désormais être consacrée sa vie à peu près tout entière.

Cependant, deux ans après, il dut encore retourner à Rome. Le Séminaire français venait d'être transféré de la petite rue Degli Ibbirnasii dans le bel emplacement qu'il occupe aujourd'hui au centre de Rome, et le nombre des élèves augmentait. Un troisième Père était nécessaire afin de pourvoir aux soins multipliés de l'Economet. Le Père Leman, qui avait déjà eu cet emploi, fut de nouveau appelé à le remplir pendant une année, jusqu'à l'arrivée du P. Bricchet. (1856-57.)

Dans l'interval, le 26 août 1855, le P. Leman avait eu la joie de se consacrer solennellement à Dieu par l'émission publique des vœux perpétuels, qu'il avait déjà faits en particulier lors de sa Profession. C'était à la première cérémonie des vœux qui se faisait dans la Cong^g, selon les nouveaux points de règle que le St Siège venait d'approuver. La fête du St Cœur de Marie qui avait été choisie pour cette importante cérémonie eut, cette année, un éclat extraordinaire; tous les membres de la Cong^g, depuis le Supérieur Général jusqu'aux nouveaux profès, prononcèrent publiquement leurs vœux. La veille, les scolastiques avaient dit adieu à la solitude de N. D. du Gard, et le jour même de la fête, réunis au centre de la Cong^g, ils assistaient avec émotion à cette solennité mémorable dont les témoins ne perdront jamais le souvenir.

A son premier retour de Rome en 1854, le P. Leman

avait d'abord été employé comme sous-Directeur du noviciat, alors établi dans l'impasse des Vignes. Quand le grand-scolasticat vint remplacer dans cette maison le noviciat, transféré à Monsivry, il fut chargé de l'économat au séminaire, mais il faisait en même temps les cours d'Ecriture s^{te} et d'Histoire ecclésiastique aux séminaristes ainsi qu'aux scolastiques; et il avait de plus la direction spirituelle des Sœurs de la Maison-Mère de S^t Joseph. Quand il revint de Rome en 1857, il reprit les mêmes fonctions.

Mais son travail le plus important, au point de vue de la Cong^g, durant ses trois années de séjour à la Maison-Mère, ce fut la publication des écrits du Vénérable Père. Ses sentiments de pieuse et filiale reconnaissance, la vénération toute particulière qu'il avait pour sa mémoire lui firent accepter cette tâche avec joie, et il s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Il dit lui-même dans sa déposition au procès de notre S^t Fondateur. « J'ai beaucoup lu les écrits du P. Libermann, surtout ses lettres, ayant été chargé autrefois de les faire lithographier; j'y ai trouvé, avec une onction toute spéciale, une doctrine sûre, claire et substantielle, et en abondance des preuves manifestes de son grand esprit d'humilité, etc. » (ad 23^{ème})

Le P. Leman commença ce travail dès son retour de Rome en 1854, étant sous-Directeur au noviciat. Le premier écrit qu'il fit lithographier, ce furent les Instructions aux Missionnaires. Il entreprit ensuite la publication des Lettres. Notre cher Père était plein d'amour, d'estime et d'admiration pour ces écrits. Il en parlait avec enthousiasme et aimait à communiquer ses impressions à ce sujet.

Ce travail lui était d'autant plus agréable qu'il avait par là l'occasion de se pénétrer d'avantage de l'esprit de notre Vénérable Fondateur. Il s'en nourrissait avidement lui-même,

et il s'en servait aussi pour le bien des âmes qu'il avait à diriger. Son action sur ces âmes était une impulsion douce et forte vers la vraie et solide piété. Et tous ceux qui furent soumis à sa conduite ont gardé le meilleur souvenir de sa piété, de son zèle et de sa charité.

Dès son séjour à Rome, le P. Leman s'était occupé avec le P. Lannurien de la question de l'introduction de la Cause de Notre Vlle Tère. Il n'avait rien tant à cœur. Aussi ce fut avec un vrai bonheur qu'il revint d'Irlande en 1868, apporter son précieux témoignage dans cette chère Cause. « Ce que j'avais éprouvé la première fois que je vis le P. Libermann, dit-il dans sa déposition je le ressentis dans la suite toutes les fois que j'ouvris mon cœur au Serviteur de Dieu : il savait si bien calmer toutes les inquiétudes, adoucir toutes les amertumes, que la paix du Seigneur se répandait dans les âmes avec une efficacité étonnante par le seul fait de ses paroles... Je dois déclarer que personnellement je l'ai toujours considéré comme un saint. Je n'ai jamais vu chez lui, pendant les quatre ans et demi que j'ai eu le bonheur de vivre dans sa compagnie, la moindre faute, ni même la moindre imperfection. » (ad 9^{ème} et 35^{ème})

Après trois années passées à la Maison-Mère, le P. Leman fut envoyé à N. D. de Langonnet (sept. 1858) pour y diriger le noviciat des Frères. Ce fut là que bientôt la divine Providence vint le chercher pour lui confier la direction d'une œuvre qui devait être le couronnement de sa vie.

VI. Le P. Leman en Irlande.

Fondation de Blanchardstown et de Blackrock.

Depuis plusieurs années, il était question de fonder quelque

établissement en Irlande, afin de recruter des sujets dans ce pays si catholique et si fécond en vocations. Notre V^{bl} Père en avait lui-même exprimé le désir dès la Neuville, notamment dans une lettre écrite par lui, en 1842, à M. l'abbé Hand, supérieur du séminaire des Missions étrangères d'Irlande. L'exécution de ce projet fut enfin arrêtée en 1858, et le P. Holley, de pieuse mémoire, qui connaissait la langue anglaise, fut envoyé pour préparer les voies. D'après les renseignements qu'il put recueillir, on résolut de commencer provisoirement un scolasticat à Blanchardstown près Dublin. La nouvelle fondation fut décidée par décret du 2 oct. 1859, fête des SS. anges gardiens, et le P. Leman en fut nommé Supérieur. On lui adjoignit comme auxiliaires les P. P. Jérôme et Holley avec un Frère. En se rendant en Irlande, nos confrères furent assaillis dans la Manche par une violente tempête qui les obligea à retourner à Dieppe. Ils purent enfin mettre pied à terre à Kings-town, le 28 octobre, fête des SS. Apôtres Simon et Jude.

Ses débuts ne furent pas sans difficultés; tout était à faire; mais grâce à l'activité, au zèle et à la prudence de celui qui avait été jugé à la hauteur de la tâche, grâce aussi à cette généreuse sympathie que toute institution religieuse est assurée de rencontrer dans cette terre classique de la foi, l'œuvre naissante sortit avec bonheur des épreuves et des embarras qui entourèrent son berceau.

« Déjà, le 20 janvier 1860, le P. Leman écrivait au G. R. Père : Notre petite Cl^é augmentée un peu. Nous avons huit scolastiques, et nous en attendons plusieurs autres. Nous sommes obligés d'avoir trois ou quatre divisions : le P. Jérôme a les aînés, le P. Holley les moyens, et moi les plus petits, avec une subdivision de deux autres plus petits encore. Ces enfants sont charmants, fort intelligents, quoique un peu espiègles. » Et le Bulletin de

cette même époque ajoutée : « Les Tères choisis pour fonder cette Clé s'applaudissent de ce que la Cong^e s'implante en Irlande : Ils y voient, dans un avenir prochain, l'espoir de nombreuses vocations. »

Cependant pour suffire aux dépenses d'entretien des aspirants qui se présentaient, il fallait se créer des ressources; et le moyen qui paraissait le plus utile, c'était d'ouvrir un collège. Mais où et comment l'établir ? Le P. Leman chercha de divers côtés, sans se laisser décourager par les peines et les difficultés; et enfin il finit par fixer son choix sur la propriété actuelle de Blackrock. Une lettre adressée par lui au P. Freyd le 2 juillet 1860 nous fera assister aux premiers commencements de l'œuvre. Nous l'insérons ici d'autant plus volontiers que le Bulletin de cette époque est un peu laconique.

« Nous sommes venus ici, disait-il, au mois d'octobre de l'un dernier, trois pauvres gens, avec le F. Philippe, par-dessus le marché. Il était d'abord question de commencer un grand scolasticat; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que la chose serait fort difficile, sinon impossible. Les vocations pour le grand scolasticat sont rares en France; ici elles le sont plus encore... Il vaut donc mieux prendre des enfants que nous formerons nous-mêmes; et c'est ce que le G. R. Père a décidé. Le travail sera long, mais le résultat sera meilleur.

« Par suite de cette décision pour un petit scolasticat, nous avons cherché toute l'année à établir un collège, comme moyen de recrutement et d'allègement de dépenses. Après beaucoup de démarches et de pourparlers de plusieurs côtés, nous nous sommes arrêtés au choix d'une grande maison qui a été autrefois un pensionnat protestant, et nous l'avons louée pour 84 ans. La position est belle; c'est près de la mer, à 1 lieue de Dublin, il y a des trains

outes les demi-heures. Nous allons nous y installer prochainement; et au mois de septembre, nous commencerons un internat et un externat. Triez pour cette œuvre, elle peut voir son importance, s'il plaît à Dieu de la bénir.

« Nous avons en ce moment 8 petits-scolastiques; les deux plus anciens sont en troisième et reçoivent l'habit ce soir. Ce sont d'excellents jeunes gens très-bien disposés et qui promettent de bien prendre l'esprit de la Cong^g. Ils sont le fondement de notre petit établissement. Les autres sont plus jeunes; j'espère que le bon Dieu leur donnera la persévérance et les fera croître en vertus. »

Cette maison, située entre Williamstown et Blackrock, portait le nom de Castle Odowson. Le P. Leman voulut la dédier, ainsi que l'œuvre elle-même, au St et Im^le Cœur de Marie. Et sachant combien l'Irlande était sympathique à la France, il proposa de donner à l'établissement le nom de French collège (collège français), qu'il continue de porter avec honneur.

« Jamais, disait-il, les circonstances n'ont été plus favorables pour ouvrir un collège français, tant à cause des relations commerciales qu'à cause du prix que l'on attache à l'éducation française. Je vais rédiger et publier un prospectus sur ces bases, en demandant à sa Grâce, Mgr. l'Archev. de Dublin, qu'il veuille bien prendre l'établissement sous son haut patronage, »
(fin 1860.)

« Le mardi 10 juillet, ajoute le P. Leman dans une autre lettre, le P. Holley est allé avec deux Frères et quelques menuisiers et maçons s'installer dans la nouvelle maison. Pour faire notre déménagement d'une manière plus économique, nous avons acheté un petit cheval et une petite charrette; nous transportons les choses nous-mêmes. » (13 juil. 60.)

« Mais pendant qu'on procédait à l'installation, il survint un incident assez singulier, qui fit mettre un instant.

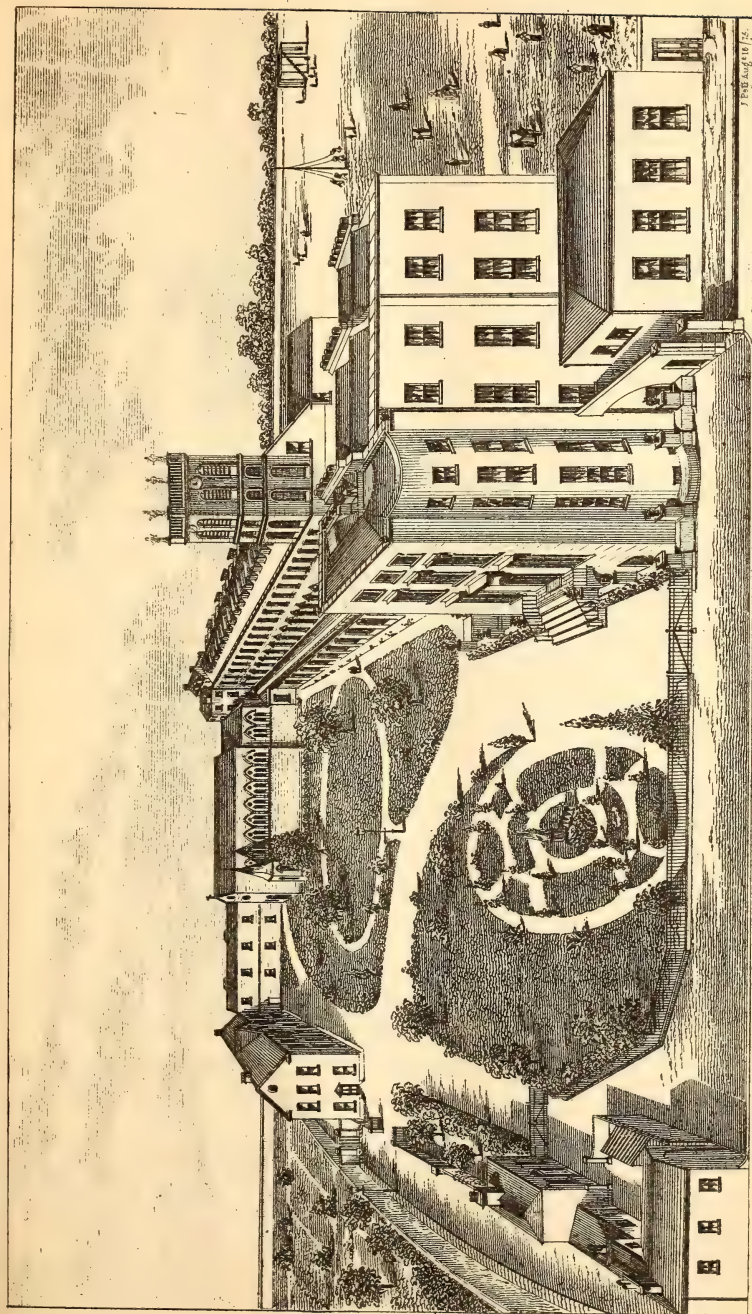
en question si l'on ne devait pas résilier le bail. Le P. Leman en rend ainsi compte au G. R. Père :

« Le P. Holley et les Frères qui habitent la nouvelle maison, ont été épouvantés en entendant une sonnette s'agiter violemment, pendant environ une minute. Le portier, qui occupait encore sa loge ces jours derniers, leur a dit qu'il en était ainsi depuis une vingtaine d'années; deux ou trois fois par mois on entend cette sonnette, et l'on n'en voit bouger aucune autre. Tout le monde sait cela dans le quartier, et les bonnes femmes racontent là-dessus beaucoup d'histoires. Jusqu'aujourd'hui, elle a, je crois, toujours été habitée par des protestants. Il ne serait donc pas étonnant que le diable y ait pris domicile, sans payer de loyer mais, j'espère que lorsque Notre Seigneur y habitera, le démon n'y demeurera pas longtemps, supposé qu'il soit l'auteur de ces bruits. En attendant, j'ai fait mettre des Immaculée-Conception sur toutes les portes, et la maison a été bénite. » (20 juillet 1860.)

Depuis, en effet, l'on n'entendit plus rien, et le P. Leman ajoutait plus tard: « Nos anciens revenants sont maintenant, dit-on, dans une maison voisine, dont le locataire s'est coupé la gorge il y a quelques mois; et personne ne se présente pour la louer. C'est fort heureux que nous ayons pu être débarrassés si facilement de tels hôtes car le bruit seul que notre maison était ainsi hantée aurait pu ruiner notre œuvre. » (6 juin 1861.)

Le 25 juillet, fête de l'apôtre St Jacques, le P. Leman avait, à son tour, quitté Blanchardstown pour aller à Blackrock; et la nouvelle C^{te} était définitivement installée⁽¹⁾.

(1) La maison de Blanchardstown fut cédée aux Sœurs de St Joseph, qui plus tard l'abandonnèrent pour M. Sackville, où elles sont présentement établies.



COLLÉGE FRANÇAIS. BLACKROCK. 1873.



Quelques jours après il revenait en France pour assister à la retraite de la Maison-Mère et régler avec le C. R. Père l'organisation de l'établissement. A cette occasion, il demanda la permission de visiter en passant son vieux père fort affaibli par l'âge et les infirmités. Mais, par la manière dont il demandait cette autorisation, on voit qu'il ne la demandait nullement pour sa propre satisfaction, mais pour la consolation de son père; il ne resta du reste que quelques jours auprès de lui. (1).

VII. Développement de l'œuvre de Blackrock. Orphelinat de Glasnevin.

Les débuts du collège français furent bien humbles et bien modestes. — « Malgré les prospectus lancés de tous côtés, écrivait le P. Leman, notre rentrée s'est opérée tout simplement avec 2 internes et 6 externes; cela peut paraître un fiasco complet, cependant je ne me décourage pas. Pour juger, il faut attendre au moins jusqu'en octobre; car ici chacun arrive à son gré, quand il est prêt. . . . Nous avons maintenant (24 sept.) 16 externes et 7 pensionnaires. Je pense que le nombre de ces derniers sera doublé pour la fin de la semaine, et je ne serais pas étonné qu'il dépassât la trentaine. Ce serait un fort beau commencement déjà pour de pauvres gens qui baragouinent la langue du pays et qui sont entourés d'institutions du même genre. J'espère que nous parviendrons à faire voir la force de nos études. Nous avons un certain nombre de jeunes gens qui ont fait un an ou deux de latin; ils sont moins forts que nos enfants qui n'en ont que 4 mois chez nous. (9 et 24 sept.)

« Nous sommes obligés, pour suffire à notre travail, de nous doubler et de nous dédoubler, comme le dit le P. Collin.

(1) Le père du P. Leman mourut peu de temps après, le 22 janv. 1861, heureux d'avoir donné ses enfants au bon Dieu: il récitait chaque jour le petit office de l'Im^{te}-Conception.

« Je ne sais ce qui sortira de ces petits commencements; mais cette œuvre d'Irlande me devient chaque jour plus chère, quoique tout ce travail d'organisation soit bien pénible, et qu'il y ait peu de consolations naturelles dans une œuvre encore si restreinte et si chétive, sans compter les ennuis et les humiliations qu'occasionnent à chaque instant l'ignorance de la langue et la différence des usages. » (30 sept. 1860.)

Le P. Leman avait raison de ne pas se décourager. L'année suivante, il écrivait au P. Delaplace, alors chargé de la rédaction du Bulletin :

« Notre petit collège va passablement, malgré les difficultés des commencements. Nous avons actuellement 23 pensionnaires et autant d'externes. La plupart sont des enfants bons et dociles; ils paraissent heureux et contents avec nous. Il est probable que la St^e Vierge en choisira quelques-uns pour le scolasticat.

« Nous sommes déjà gênés pour le logement et les classes; la maison actuelle ne nous permet pas de recevoir plus d'une cinquantaine d'enfants. Nous construisons un bâtiment de 106 pieds de long sur 32 de large.

« En résumé, cette œuvre paraît actuellement fondée; elle se fortifie peu à peu sous la protection du Saint et Immaculé Cœur de Marie. C'est Elle qui l'a établie; Elle lui fera porter quelques fruits, nous en avons la confiance, pour la gloire de Dieu. Opus unum sumus, o Maria, perfice illud. » (6 juin 1861)

Le petit grain de sènevè commençait, en effet, à devenir un arbre, et cet arbre croissait de plus en plus, grâce aux bénédictions de sa puissante patronne. Au bout de quelques années, il abrite sous ses rameaux plus de 50 élèves pensionnaires et de 20 scolastiques, sans compter

les internes ; et ce nombre s'accroît d'année en année. Un noviciat de Frères, fécond en bonnes vocations, achève de compléter l'œuvre. Le personnel des Pères est lui-même successivement augmenté ; de nouveaux bâtiments, avec une belle chapelle, s'ajoutent aux anciens, et la réputation du collège français grandit de plus en plus.

Au mois de mai 1862, le R. P. Frédéric Levavasseur, répondant aux vifs desirs de toute la C^{te}, va en faire la visite ; il revient enthousiasmé de l'Irlande, de la piété des enfants, de la prospérité de l'établissement, et des succès plus grands encore qu'il promet pour l'avenir.

La faveur dont l'œuvre jouissait dans le pays nous fit offrir, au mois d'octobre de cette même année (1862), par les membres de la Conférence de St Vincent de Paul de Dublin la direction de l'orphelinat de Glasnevin, près de cette ville. Le P. Leman qui avait, selon l'esprit et la fin de la Cong^e, une prédilection particulière pour les petits et les pauvres, fut heureux d'appuyer ces offres auprès de la Maison-Mère. On accepta, en effet ; et le 2 octobre 1862, fête des Sts Anges gardiens, le bon P. Kieberlé alla prendre, avec trois Frères, la direction de cette maison. Un grand bien fut opéré parmi les enfants. L'orphelinat prospérait ; et annonçait de nombreuses vocations pour le noviciat des Frères ; le Cardinal Wisemann venait même de lui consacrer les bénéfices d'un sermon de charité, quand survinrent avec quelques membres du comité protecteur de l'œuvre des difficultés qui obligèrent nos confrères à s'en retirer au bout d'une année. Le cher P. Kieberlé le regretta beaucoup, ainsi que le P. Leman. Il en fut consolé par sa nouvelle destination pour la Mission de Sierra-Léone, où il devait bientôt succomber, martyr de son généreux dévouement pour le salut des pauvres noirs.

VIII. Œuvre de Rockwell.

Cependant, pour compenser l'abandon forcé de Glasnevin, la divine Providence allait donner à nos Pères, au cœur même de l'Irlande, une œuvre bien plus importante ; nouveau détaché de Blackrock, mais qui lui resterait toujours uni comme une fille à sa mère, sous la direction supérieure du P. Leman : nous venons de nommer Rockwell.

Fondé par un riche et pieux commerçant français, M. Chiebbault, qui s'était enrichi par le négoce en ce pays, le séminaire écossais de Rockwell avait été confié d'abord aux prêtres de l'Immaculée Conception de Rennes, qui, faute de personnel, se virent bientôt obligés de l'abandonner. Il fut offert alors au P. Leman et, selon son avis, accepté par la Maison-Mère (1864). Le digne évêque de Glasgow, Mgr Murdoch, mettant de côté tout orgueil national, avait dit à M. Chiebbault, dont il était l'ami et le conseiller : « Frères des religieux français ; ils feront mieux que tous les autres pour la formation de prêtres zélés. »

On commença bien modestement. Le P. Huvellys, nommé sur la proposition du P. Leman, supérieur de la nouvelle C^{te}, n'avait avec lui que deux scolastiques et quelques Frères. Dans le comté de Tipperary, beaucoup pensaient que les nouveaux venus auraient bientôt le même sort que leurs prédécesseurs. Cependant les préventions et les défiances qu'avaient naturellement excitées l'arrivée de gens inconnus et étrangers, se dissipèrent peu à peu ; et la nouvelle fondation s'affermir en se développant. Outre le séminaire écossais, assez longtemps l'œuvre principale on commença, comme à Blackrock, un collège, un petit-scolasticat et un noviciat de frères.

La nouvelle C^{te}, solennellement consacrée à l'Immaculée

Conception, sous le titre de N. D. de Rockwell, eut besoin d'une aussi puissante patronne pour résister à toutes les épreuves qui, plusieurs fois, mirent son existence en péril. Nous n'avons pas à raconter ici les longues péripéties de ces épreuves qui, par un bizarre changement des choses humaines, lui vinrent du fondateur même, devenu plus ardent à détruire son œuvre qu'il avait été zélé pour l'établir. Disons cependant que le bon Père Leman en ressentit cruellement le contre-coup, en sa qualité de Provincial d'Irlande, et en reçut un surcroît bien pénible de travaux et de soucis.

On ne saurait dire combien cela lui coûta de peines, d'ennuis et de démarches de tout genre. L'œuvre du séminaire écossais dut être sacrifiée; les évêques d'Ecosse préféraient, d'ailleurs, garder auprès d'eux leurs élèves et les former sous leur direction. Mais le P. Leman eut la consolation d'avoir pu conserver à la Cong^e le bel établissement de Rockwell, avec la magnifique propriété sur laquelle il est situé. Et depuis, grâce à sa sollicitude, les deux Ets d'Irlande ont suivi un développement presque analogue, conservant sous une même direction, un même esprit et un même cœur.

IX. Zèle du P. Leman

pour former les enfants à la vertu et à la piété.

En tête du premier prospectus de l'œuvre qu'il avait été appelé à établir en Irlande, le P. Leman avait écrit ces paroles : « On apportera la plus grande attention à tout ce qui peut favoriser la formation religieuse et morale des enfants. » Il s'attacha toute sa vie à remplir fidèlement ce programme. Inspirer aux enfants qui lui étaient confiés l'esprit de foi, l'amour de la vertu,

le zèle pour la sainte Eglise et le salut des âmes, c'était le but suprême de ses préoccupations et de ses efforts. Instructions et Conférences, cérémonies belles et touchantes, retraites annuelles prêchées par des religieux distingués, exhortation à la fréquentation assidue des sacrements, associations et confréries, rien n'était par lui négligé de ce qui pouvait former les jeunes âmes à cette vraie piété qui, utile à tout, l'est spécialement au succès d'une bonne éducation.

C'est ainsi que le 20 avril 1862, à la fête de Pâques, il érige la confrérie du St et Immaculé Cœur de Marie, affiliée plus tard à N. D. des Victoires. « Dans toutes les réunions, est-il dit dans le Bulletin, on prie avec ferveur pour le salut des âmes, et spécialement pour la conversion des pauvres noirs de l'Afrique. Jusqu'à présent, pas une réunion n'a eu lieu sans qu'on les ait recommandés d'une manière spéciale. »

Le C. R. P. Schwindenhammer voulut bien lui accorder, en souvenir du vénéré fondateur de l'Archiconfrérie, un tableau du portement de la croix, dont M. Desgenettes avait fait présent au Noviciat, lors de son dernier séjour à Monivry. Ce précieux tableau, cher à tant de titres, fut placé au-dessus de l'autel, ce même jour de Pâques où fut érigée l'Archiconfrérie.

Peu de temps après, à la retraite du commencement de l'année scolaire, le 8 déc. 1862, une petite congrégation de la St^e Vierge était établie sur le modèle de celles qui existent dans la plupart des collèges catholiques. Elle fut affiliée à celle de Rome, servit à maintenir, à propager le bon esprit parmi les enfants et opéra même de véritables conversions. Le petit scolasticat y gagna plusieurs vocations. Le 28 du même mois, le P. Leman se vit enlever, par une mort presque subite le premier des enfants confiés à ses soins paternels ; mais ce qui le consola dans sa douleur, c'est

la tendre pitié de cet enfant, le premier préfet de la nouvelle association.

Pour témoigner publiquement que la *Ç. St^e Vierge* était la Maîtresse et la Reine de la maison, une belle statue de N. D. des Victoires fut placée solennellement, le 31 mai 1864, à l'entrée du collège : aussi cette puissante Patronne s'en est-elle toujours montrée la gardienne et la Mère. Le P. Leman voulut aussi ériger une statue semblable dans le dortoir principal des élèves. Il établit une procession annuelle pour la clôture du mois de Marie, et veilla toujours à ce que le *St^e Scapulaire* fut donné à tous les élèves et à toutes les personnes de la maison : de sorte que, jour et nuit, tout l'établissement était sous la protection de la Reine des Cieux. *Toruerunt me custodem.*

Le P. Leman s'attachait également à inspirer aux élèves une grande dévotion envers le *Ç. St^e Sacrement* : c'était sa grande dévotion à lui-même. Pour remplacer la chapelle provisoire des premières années, il fit bâtir en 1868, une magnifique chapelle du style romano-byzantin, qu'il fallut encore agrandir en 1879. Dès le commencement, il avait demandé et obtenu la permission d'avoir plusieurs fois l'an un jour d'exposition du *Très-St^e Sacrement*; et alors on pouvait le voir, à différentes reprises dans la journée, agenouillé des heures entières en surplis et en étole, conversant cœur à cœur avec Notre Seigneur, et le priant pour les enfants qu'il lui avait confiés. C'est au divin Cœur de Jésus qu'il attribuait tous ses succès. « Nous croyons, écrivait-il avec simplicité, que ce qui a surtout amené les choses au point où elles sont présentement, ce sont les communions fréquentes et la dévotion au Sacré-Cœur. » (Notes du P. Ebenezer.)

Son zèle affectueux suivait encore les anciens élèves après leur sortie de l'établissement; et ce fut cette pieuse

sollicitude qui le porta, en 1879, à faire imprimer, pour ses chers anciens, un court règlement de vie que l'Eminent Archev. de Dublin voulut bien revêtir de sa haute approbation.

X. Application du P. Leman à stimuler les études.

Hommages rendus à ses succès.

Tout en plaçant la piété comme pierre fondamentale de l'œuvre confiée à ses soins, le P. Leman ne négligeait pas, loin de là, le côté de l'instruction proprement dite. Ce n'était sans doute à ses yeux qu'un moyen, en égard du moins à la fin principale de l'établissement, mais il voyait en ce moyen une condition nécessaire, indispensable de réussite.

Or, tout le monde sait combien, sous ce rapport, son zèle fut encore béni de Dieu. Malgré ses humbles commencements, en effet, la réputation de la maison de Blackrock alla toujours grandissant, et bientôt elle conquit sur tous les autres collèges d'Irlande, catholiques et protestants, une supériorité que personne ne lui conteste aujourd'hui, et que chaque année marque de plus en plus. Mais pour arriver là, que de soucis, que de peines et de travaux pour le cher Père, comme pour nos confrères!

Rien n'était omis par lui pour élever le niveau des études et les rendre vraiment solides et fortes. Il les encourageait par des séances académiques, des examens, des concours, devant un public d'élite. Grâce à ces stimulants, les élèves ne tardèrent pas à faire des progrès; ils participèrent aux concours publics, et bientôt ils obtinrent le premier rang. Non content de cela, le P. Leman ouvrit à Blackrock une école préparatoire aux examens

exigés par le Gouvernement pour les hautes carrières administratives et autres professions libérales. De cette école sont déjà sortis de très-brillants sujets.

Ces succès firent en peu d'années doubler et quadrupler le chiffre des élèves. De 50 ou 60 qu'ils étaient en 1865, leur nombre s'élevait dix ans plus tard à 200 ; et à la mort du cher Père il dépassait 300.

Dès 1862, il avait fait agréger le collège de Blackrock à l'université catholique de Dublin. Il entretenait toujours depuis avec les éminents professeurs de cette université les relations les plus cordiales.

Plus tard, à la suite du détachement de l'Eglise anglicane en Irlande, fut agitée la question vitale de l'enseignement. Les écoles de la Reine, que les enfants laïcs plus ou moins obligés de fréquenter, étaient un foyer de propagande protestante. Les lois nouvelles ont amené une situation meilleure. Et c'est un honneur pour la mémoire du P. Leman d'avoir contribué, pour sa part, à ce changement si longtemps réclamé, et si important pour l'influence légitime de l'Eglise.

Sir Patrick Keenan, le noble député irlandais qui a été l'un des principaux promoteurs des réformes accomplies à ce sujet, écrivait au P. Roffé, après la mort du P. Leman : « J'apprends que le bon P. Leman n'est plus. Je suis triste, bien triste, triste jusqu'au plus profond de mon cœur... Je ne puis dire combien je sens cet évènement déplorable, aucune parole ne saurait exprimer mes angoisses. Cette mort est une terrible calamité, un grand chagrin pour moi-même, un désastre pour le pays.

« Je ne pourrai jamais oublier les conférences que vous et lui eûtes avec moi pendant que j'étais à préparer ce plan d'éducation intermédiaire (secondaire) en Irlande ; plan dont la première pensée me fut suggérée à l'occa-

de votre collège de la Trinidad, sur lequel j'eus à écrire un rapport en 1869. Ces conférences et les incidents intéressants qui s'y passèrent reviennent, en ce moment, à mon esprit, et me font sentir plus vivement encore l'immense perte que le pays vient de faire.» (Lett. du 5 juin 1880.)

Un des grands journaux catholiques de Dublin, *The Freeman's*, dans un article publié sur le P. Leman, lui rend publiquement le même témoignage.

« C'est avec une profonde affliction, disait ce journal, que nous avons annoncé hier la mort de cet ecclésiastique vénérable et distingué. . . . Débarqué sur nos côtes en 1869, il commença l'année suivante avec deux ou trois autres prêtres de la même société, la fondation d'un établissement qui, sous le nom de Collège français, est devenu un établissement si brillant et si utile. C'est la principale, la grande œuvre de cet homme vraiment apostolique ; elle parle assez par elle-même. . . .

« Vingt ans à peine se sont écoulés depuis qu'il est venu de France ici, ne sachant pas un seul mot d'anglais et dans ce court espace de temps, il a élevé le beau collège qu'on voit actuellement et qu'il laisse comme un noble monument de son zèle et de son énergie. . . » (N^o du 5 juin 1880.)

XI. Action extérieure du P. Leman.

Zèle et charité. Œuvre des bons livres.

Les extraits que l'on vient de lire montrent assez quel rang le P. Leman occupait en Irlande. Sa position comme supérieur du collège français de Blackrock, relevée encore par son mérite personnel, l'avait mis en rapports fréquents avec les hommes les plus marquants de la société civile et ecclésiastique. Il sut entretenir avec ces hauts personnages les relations les plus amicales, et nos deux établisse-
ments

furent souvent honorés de la visite des archevêques et évêques d'Irlande et de l'étranger. Deux fois, il fut invité par le Lord-Maire de Dublin, qui avait son fils au collège français. Il se trouvait le plus petit, disait-il, dans ces réunions composées d'évêques, de juges, d'avocats et d'ecclésiastiques de distinction. Mais les autres n'en jugeaient pas ainsi ; car tout le monde le vénérât comme un homme hors ligne et comme un saint prêtre.

Le cher Père avait, en effet, le rare talent de se concilier l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'abordaient ; il n'avait que des amis et point d'ennemis. Rien de touchant comme l'affection filiale, la tendre et vive reconnaissance que lui manifestaient les anciens élèves quand ils venaient le visiter. C'est que son bon cœur, son humeur joyeuse, sa bonté et sa douceur, sa sollicitude toute paternelle le faisaient aimer et respecter de tous ses enfants. —

« Le nom du cher P. Leman, écrivait l'un de ses anciens élèves, est connu au loin dans tout le pays, et tous parlent de lui comme d'un saint. Ceux qui l'ont connu ne tarissent pas d'éloges sur sa bonté, ses vertus. Partout, du nord au sud, de l'est à l'ouest de l'Irlande, et dans toutes les conditions sociales, on rencontre des élèves formés à Blackrock ; tous, médecins, prêtres, commerçants, n'ont qu'une voix pour louer ce bon Père, et ce qu'il a fait pour notre cher pays. »

Le P. Leman a fait aussi beaucoup de bien parmi les maisons religieuses de l'Irlande. Il était confesseur extraordinaire en plusieurs communautés ; et de tous côtés, chez les Carmélites, les Dames de Lorette, les Sœurs de St-Joseph, etc, on le demandait pour prêcher des retraites, à cause des fruits de grâce que produisait sa parole pleine de foi et de piété ; il aimait à consacrer à ce ministère le peu de loisir que lui laissaient les vacances. Quelques

mois avant sa mort, au mois de mars 1880, il alla donner ces exercices aux Enfants de Marie, chez les Dames de la Merced. « Il souffrait déjà, écrivait la Supérieure, c'est sans doute son dernier acte de charité, en dehors du collège; quel zèle et quel dévouement, malgré ses souffrances! Au pied de la lettre; c'était vraiment un homme de Dieu. » (6 juin 1880.)

Les Frères de St Jean-de-Dieu l'avaient aussi en grande vénération. Ces bons religieux n'ont pas oublié ce qu'il a fait pour eux. Ce fut lui, en effet, qui les attira dans le pays, et ce fut lui encore qui, à leur arrivée, se fit leur introducteur. Il les présenta à l'autorité diocésaine et aux sommités médicales; aussi se plaisent-ils à l'appeler « leur fondateur en Irlande ». (Notes du P. Ebnerich.)

A l'exemple du grand Apôtre des nations, le P. Leman se faisait tout à tous pour gagner tous à Jésus-Christ; ainsi il s'était fait véritablement Irlandais en Irlande, s'intéressant à tout ce qui pouvait contribuer à sa prospérité, et unissant dans un même amour deux pays toujours unis par leur Foi. Aux fêtes nationales, à la St Patrick, combien il était heureux de voir les emblèmes de la Verte Erin, la Harpe et le Shamrock, briller à côté du drapeau de la France!

Quand la famine et la misère vinrent désoler l'Irlande en 1880, le P. Leman adressa aux évêques de France une lettre des plus touchantes pour implorer leur charité. Il y rappelait les titres particuliers des Irlandais à la sympathie de leurs frères de France, soit dans les temps passés, soit plus récemment dans nos malheurs de 1870. Ces pauvres Irlandais, disaient-ils, aiment tant la France qu'il leur serait pénible dans leur malheur de penser que la France les oublie... Oserais-je demander d'ouvrir pour eux une quête dans les églises. Cet acte de charité ne nouerait les liens qui unissent l'Irlande à la France. catho-
lique,

et attirera sur notre pays, qui en a grand besoin, les bénédictions de Dieu. »

Le bon P. Leman était dès lors gravement malade; et il devait bientôt succomber. L'une de ses dernières actions a été ainsi un acte de charité pour le pays auquel était vouée sa vie. Il eut la douce consolation de voir son appel entendu. Un évêque cita même sa lettre en entier dans son mandement, et des sommes importantes, qui servirent à adoucir bien des misères, prouvèrent que le pacte d'amitié, tant de fois renouvelé entre l'Irlande et la France catholique, n'a jamais été rompu.

« Le cœur du cher P. Leman, ajoute ici l'un de ses confrères, était ouvert à tous. Il suffisait d'avoir des croix, des misères, pour s'assurer des droits à son affection et à sa sympathie. Sa charité était si ardente, son âme si compatissante, qu'il trouvait des moyens inconnus à d'autres pour satisfaire aux besoins de son zèle, tout en sauvegardant la vertu de pauvreté! « On voudrait-êre riche pour soulager tous les malheureux, disait-il quelquefois. Les prières des pauvres sont une grande bénédiction. » C'est à ces prières, en effet, qu'il attribuait, en grande partie, le succès de nos œuvres en Irlande.

Si sensible aux souffrances corporelles du prochain, le cher Père l'était bien plus encore au malheur de tant d'âmes qu'il voyait se perdre dans l'hérésie. Il ne pouvait en parler sans émotion, et souvent il se préoccupait des moyens de remédier au mal. Une œuvre qu'il avait particulièrement à cœur dans ce but, c'était la propagation des bons livres, et notamment de tracts ou petits traités sur les principales vérités de la religion: Catéchismes de controverse, Pensez-y bien, Combat spirituel, Imitation de Jésus-Christ, Nouveau Testament, etc. — « Oh! disait-il, quel bien il y aurait à faire là! — Et quand on objectait-

les difficultés, mais n'y aurait-il qu'une âme de sauvée, cela n'en vaudrait-il pas la peine? Faut-il emprisonner la vérité, quand l'erreur circule partout? Les protestants répandent leurs pamphlets de toutes manières: ils les laissent dans les omnibus, dans les salles d'attente, dans les voitures des chemins de fer; ils les déposent sous le seuil des portes, ils les envoient par la poste; ils se servent de tous les moyens pour propager l'erreur; pourquoi n'en pas faire autant pour propager la vérité!"

Cette œuvre préoccupait beaucoup le P. Leman dans les derniers temps de sa vie. Une Dame très-riche et très-charitable était entrée dans ses vues et s'était offerte à faire les premiers frais de cette propagande. La mort du bon Père vint détruire ces projets; il n'en aura pas moins le mérite devant Dieu. (Notes du P. Ebnercht.)

XII. Le P. Leman comme religieux.

Le R. P. Carbery, Provincial des Dominicains d'Irlande, écrivait le 7 juin 1880: « J'ai rencontré bien d'excellents prêtres jusqu'à présent; mais il en est peu qui m'aient si bien impressionné, comme l'a fait aussitôt le P. Leman par sa douceur, sa simplicité, son amabilité, son dévouement pour son ordre, son zèle pour ses devoirs et ses profonds sentiments de religion... Souvent j'ai parlé de lui à nos Pères, et je lui dois de la reconnaissance pour cette grande édification que m'ont valu mes courtes relations avec lui. » — Les lettres nombreuses que l'on a reçues à l'occasion du bon Père, renferment toutes, sous de formes diverses, le même témoignage.

Cependant, avant de conquérir ce calme et cette paix recueillie où vivait son âme, malgré les embarras d'une

administration compliquée, il avait dû lutter énergiquement contre lui-même. Nous trouvons les traces de ces combats intérieurs dans ces lignes qu'il écrivait, le 27 sept. 1871 :

« Ma retraite m'a fait voir, ou plutôt Dieu m'y fait voir que je perdais beaucoup de temps. J'ai vu que si je ne pre-
ais quelque moyen efficace et énergique, je rendrais ainsi
une grande partie de ma vie inutile, je ne remplirais
qu'imparfaitement mes devoirs, et ne ferais aucun progrès
dans les voies de la perfection, que j'enseigne aux autres,
sans trop les suivre moi-même... Une des premières cho-
ses que j'ai résolu de sacrifier, c'est le journal. Actuelle-
ment je profite d'une sortie par semaine pour me tenir un
peu au courant des affaires, et cela me suffit.

« Pour éviter le caprice ou l'indolence dans le reste de mon
temps, j'ai pris un moyen dont je me trouve fort bien ; c'est,
chaque matin, de faire pour la journée, le vœu de ne pas
perdre un moment de mon temps à faire autre chose que
ce que je crois être la volonté de Dieu. Avec cela, je trouve
plus de facilité à m'occuper sérieusement. Il me semble
que si je persévère, comme j'en ai l'intention, avec la
grâce de Dieu, je ne resterai pas sans faire quelque pro-
grès, plus en tout cas que je n'en ai fait jusqu'ici.
Ensuite j'ai l'âme plus en paix, et il me semble que le
mur qui existait auparavant entre Dieu et moi n'exis-
te plus ; quoique je n'aie pas précisément de facilité
pour la prière, le recueillement et l'union à Dieu, j'en
ai cependant un tout petit peu plus qu'auparavant... »

C'est donc par un travail assidu, recommencé cha-
que jour, que le P. Leman était arrivé, malgré sa na-
ture vive et sensible, à posséder son âme dans la pa-
tience, le recueillement et la paix.

L'abandon à la s^{te} Volonté de Dieu, la conformité à son
bon plaisir en toutes choses, par un complet renoncement

à lui-même : tels étaient l'aspiration habituelle de son âme, le but de ses efforts, selon ce souhait qu'il exprimait dans une de ses lettres : « Puisse la bonté divine nous accorder d'être indifférents à tout, excepté à accomplir sa volonté avec fidélité, persévérance et générosité ! »

« Cette persévérante énergie, qui fait les âmes supérieures et qui produit les grandes œuvres, le P. Leman possédait, dit le P. Reffé, à un degré vraiment remarquable. Lent à prendre une décision, du moment qu'il était convaincu que c'était la volonté de Dieu, il ne regardait plus en arrière, les obstacles ne comptaient plus pour rien. Sa prière et la patience, soutenues par une foi vive et ardente, étaient ses armes. Pour ranimer le courage parfois défaillant de ses confrères, il aimait à redire cette maxime du Vén. Père : « Lorsqu'on se trouve au pied du mur, on aller jusqu'à ce que le mur tombe, et puis on se met de nouveau en route. » Dans le commencement de notre fondation d'Irlande, seul, sans crédit, sans ressources, dans un pays étranger dont il ignorait la langue et les habitudes, il eut certainement besoin, pour ne pas se rebuter, d'une force d'âme peu commune. Plusieurs s'attendaient à un complet insuccès. Pour lui, tout en voyant très-bien les difficultés, il ne se laissa pas arrêter un instant. Dieu l'avait envoyé par la voix de ses supérieurs ; il allait avec courage et confiance en la Providence ; et c'est ainsi qu'il a pu mener à bonne fin la grande œuvre à laquelle il a consacré sa vie. »

Cette énergie qu'il déployait au dehors, il l'appliquait tout d'abord à se dominer et à se vaincre lui-même ; à acquérir cet esprit de calme, de patience, de douceur qu'on admirait en lui.

« Il s'est trouvé parfois, dit l'un de ses confrères, dans des circonstances très-difficiles, de nature à provoquer

un ange; pas un mot de réplique ne sortait de ses lèvres; il avait à un haut degré « le don de se taire » dans ces occasions. Il élevait son âme vers Dieu, gardait le silence et demeurait impassible.

« Dans une circonstance où j'avais moi-même beaucoup d'ennuis, raconte un autre Père, il me conseilla de faire chaque matin, à la *ste* Messe, le vœu pour la journée, de souffrir patiemment et sans rien dire tout ce que je pourrais avoir à souffrir. Son conseil fut pour moi un remède efficace. C'est un moyen qu'il avait employé le premier, et avec succès. Je l'ai vu souvent supporter avec une héroïque patience les choses les plus pénibles, sans manifester même un mouvement d'aigreur.

« Il avait dans un degré remarquable cet autre don que *S^t* François de Sales, et après lui le P. Faber disent être un des caractères de la sainteté : une mauvaise mémoire pour les torts qu'on pouvait avoir à son égard. — « J'oublie ces choses-là, disait-il; à quoi bon, du reste, s'en souvenir ? Cela ne fait que troubler la paix et offenser le bon Dieu. Oublions beaucoup; le bon Dieu oublie tout... Quelques moments avant sa mort, je lui demandai d'obtenir pour moi l'esprit de prière et d'humilité. Il ajouta : « et la grâce d'oublier. »

« C'est au pied du *S^t* Sacrement, ajoute le P. Ebenrecht, que le bon Père aimait à aller puiser la grâce et la force dont il avait besoin dans ses moments de peines et de difficultés. La *ste* Eucharistie, on l'a déjà dit, c'était sa dévotion par excellence; ce fut son soutien et sa consolation jusqu'à la fin de sa vie. A l'exposition des 40 heures, il choisissait de préférence son temps d'adoration de minuit à 1 h^{re}. C'est là, dans le calme et la tranquillité de la nuit, qu'il aimait à répandre son cœur devant le divin Maître. Le lendemain, il n'en était pas moins le premier à l'oraison.

« A l'autel, il faisait, au dire des élèves, l'impression d'un ange célébrant. Il disait habituellement la messe de

communauté des Frères, à 5 heures. Son esprit de mortification le portait à préférer cette heure matinale, qui lui faisait gagner pour la piété et le travail un temps enlevé au sommeil.

« Il apportait aussi beaucoup de piété à la récitation du St office. Souvent il le disait à genoux devant le St Sacrement; d'autres fois il le récitait en marchant dans sa chambre, et alors il tenait toujours sa croix de missionnaire à la main. Pour signets, il se servait de petits billets écrits de sa main et portant des sentences de l'Écriture Sainte, de l'Imitation, ou des Saints. Il était, du reste, très-soigneux pour conserver en bon état son bréviaire. Pendant près de 20 ans, il n'en eut pas d'autre que celui du P. Paulus, et il ne consentit à en accepter un nouveau que par nécessité. »

Quoique le P. Leman n'ait pas été destiné par l'obéissance aux Missions, il n'en était pas moins missionnaire dans l'âme, selon l'esprit de la Cong^e. Prière et travailler pour les Missions, c'était sa vie. Il établit en Irlande, avec l'autorisation de Mgr le Card. Arch. de Dublin, l'Association de prières pour les Noirs, et la propagea dans toute l'Irlande. Dans la seule année 1867, il envoyait dans cette s^te ligue de prières plus de 8000 associés, et recueillait d'abondantes aumônes pour les Missions d'Afrique. Son zèle savait imaginer pour cela toutes sortes de petites industries.

Mais son bonheur surtout, c'était de recruter des vocations pour le scolastique et le Noviciat des Frères, en vue des Missions, et pour le salut des pauvres âmes abandonnées. En définitive, c'est vers ce but que tendaient les efforts de son zèle : former des missionnaires pour la Cong^e. « Nous ne pouvons pas tous aller prêcher aux infidèles, disait-il souvent à sa C^{té}; mais nous pouvons vivre et souffrir pour les âmes, pour ces âmes confiées à nos missionnaires. » La lecture du Bulletin des Missions l'intéressait vivement. Combien il eût voulu répondre

à ce cri si souvent répété : *Messis quæ n. multa, operarii autem pauci!*

Le modèle sur lequel il s'efforçait de former les aspirants, scolastiques et Frères que la divine Providence amenait sous sa direction, c'était spécialement le Vénérable Père. Autant il s'appliquait à se pénétrer lui-même de plus en plus de l'esprit de notre St. Fondateur, autant il avait à cœur de le répandre parmi les autres. Durant les retraites, il aimait à faire lire et à expliquer ses lettres et ses autres écrits; et dans les directions, il en conseillait aussi la lecture. « Un fils, disait-il, doit aimer et imiter son père. Notre fondateur, c'est le père que le bon Dieu nous a donné. Nous devons reproduire en nous ses vertus, nous animer de son esprit; c'est par là que nous serons de vrais et bons membres de la Congⁿ. » (notes des P. P. Ebenrecht et Reffé.)

Une lettre de la R^{ev}^{de} Mère Calixte, supérieure principale des Sœurs de St. Joseph en Irlande, résume ainsi parfaitement le portrait du P. Leman, comme religieux et homme apostolique :

« Le P. Leman ne vivait que pour les intérêts de Dieu et des âmes. Les plus jeunes Pères qui partaient pour l'Afrique lui faisaient envie. « Ah! Ceux-là, disait-il, sont de vrais hommes de Dieu! Ils peuvent faire du bien, ils peuvent se sacrifier. » L'obéissance le retenait dans son collège; mais c'était toujours en vue des Missions qu'il travaillait. Dans les commencements surtout où il a eu tant de difficultés, c'est la pensée principale qui l'a soutenu.

« Son âme brûlait réellement du désir du salut des âmes. Il ne pouvait entendre parler des protestants ou de quelques autres pécheurs, sans être visiblement ému de compassion et sans penser immédiatement aux

moyens de les ramener dans les voies du salut.

« Son âme s'ouvrait à tout ce qui pouvait procurer tant soit peu la gloire de Dieu. Sans parler des soins si dévoués, si désintéressés, si constants qu'il nous a donnés pendant 20 ans, par combien d'autres moyens ne semblait-il pas vouloir se dédommager de ne pouvoir sacrifier sa vie dans les Missions? Pendant ses dernières années de longues souffrances, quand on le voyait plus fatigué que de coutume, on n'avait qu'à lui parler de quelques nouvelles conversions, aussitôt sa figure s'épanouissait.

« Sa modestie était telle qu'il fallait avoir eu de long et fréquents rapports avec lui pour découvrir et surprendre, pour ainsi dire, les trésors de charité, de zèle, d'abnégation et d'humilité qui étaient en lui et qui s'augmentaient à mesure qu'il approchait de sa fin. Pour moi qui l'ai connu pendant 20 ans, il est un modèle du parfait religieux. Naturellement ardent et expansif, il s'était fait une étude de mourir sans cesse à tous les mouvements où la nature, le tempérament, le caractère pouvaient avoir la moindre part. Vivant de paix, de renoncement, d'obéissance et d'humilité, il avait surtout une phrase qu'il répétait et écrivait souvent dans ses avis et directions : « Nous reconnaissons que nous ne sommes rien, le rien ne peut rien, ne vaut rien, et le mieux pour le rien est de rester dans son néant, afin de recevoir la vie et l'impulsion de l'esprit de Dieu. » On sentait que, sans se douter, il faisait le portrait de son âme. Dans les dernières années de sa vie, il ne nous parlait plus que de l'amour de Dieu, de l'abandon à la divine Volonté dans l'anéantissement et la destruction de tout ce qui n'est pas Dieu. »

(Lettre du 19 janv. 1883.)

XIII. Maladie et derniers instants du P. Leman.

Depuis 1876, la santé du P. Leman, fatiguée par tant de soucis et de travaux, inspirait de sérieuses inquiétudes. Il éprouvait souvent des maux d'estomac persistants, suivis parfois de vomissements de sang. En 1878, on lui conseilla les eaux de Harrogate en Angleterre. L'effet produit fut à peu près nul. « Jusqu'ici, écrivait-il de là au C. R. Père, il n'a pas plu à Dieu que je sois du tout mieux. Les nuits sont, sans exception, extrêmement pénibles, et rien absolument ne me donne du soulagement. Ce matin, je n'ai pas osé me hasarder à dire la 5^{te} Messe, de crainte de me trouver mal à l'autel. Dans cet état de choses, je dois vous proposer de ne pas m'appeler à la Maison-Mère cette année; pour la retraite; je suis incapable de la faire en ce moment. Toutefois, je suis entre vos mains, tout disposé à faire sans hésitation ce que vous déciderez. C'est pour moi une grande pénitence d'être hors de ma Communauté. » (10 août 1878.)

Le traitement hydrothérapique de Harrogate n'ayant amené aucune amélioration, on l'envoya faire une saison à Vichy. « C'est la seule eau, disait-il plus tard, qui semble m'avoir soulagé. » Le médecin en chef de l'hôpital lui prescrivit comme une chose nécessaire d'y retourner pendant 3 ans consécutifs. Cependant il ne se crut pas assez malade pour y aller en 1879. Mais le mal s'aggrava en 1880, et le 8 avril, le P. Eberrecht écrivait à la Maison-Mère :

« Depuis 3 ou 4 semaines, le bon Père Supérieur est très-malade. Les crampes d'estomac le travaillent jour et nuit. Le Jeudi-Saint, c'est à peine s'il a pu célébrer la grand'messe. Le Samedi-Saint, il est allé à Mount Sackville confesser les Soeurs de St Joseph. A son arrivée, il fut pris de vomissements et eut de la peine à nous revenir, et sans avoir pu

confesser. Le dimanche matin, il a fait un suprême effort pour chanter la grand'Messe. Mais dès le mardi de Pâques, il souffrit d'horribles tortures presque sans répit. »

Le 9 avril, il dicta lui-même pour le G. R. Père une lettre dans laquelle il disait : « Ma santé est devenue très-misérable ces temps derniers. J'ai vomie du sang de l'estomac en grande quantité, plusieurs fois, et je suis actuellement complètement alité. Les Pères ont insisté pour une consultation de médecins. Ils déclarent que certains symptômes favorables leur donnent espoir que j'en reviendrai, mais en tout cas ce sera bien long. Il paraît que je souffre d'une ulcération chronique de l'estomac, avec une irritation et restriction de l'orifice pylorique. Je n'ai pas besoin de me rappeler à votre souvenir pour les saints sacrifices et les communions dont vous disposez. Pour moi personnellement, je crois être indifférent à la vie et à la mort, et je crois que j'aimerais bien mourir; mais si c'est la volonté de Dieu que je vive encore quelque temps pour travailler et souffrir, je le veux volontiers. »

Un mois s'était écoulé sans apporter de mieux sensible. Le P. Leman fit écrire, le 10 mai, au G. R. P. Général : « Votre lettre du 12 avril m'a été une grande consolation. J'ai été fort touché de la bonté avec laquelle vous avez reçu la nouvelle de ma maladie et des prières que vous avez fait faire pour moi. Dans de pareils moments on apprécie le bonheur d'appartenir à une famille religieuse et de n'être pas isolé sur cette terre. »

« Mon état a été s'améliorant fort doucement jusqu'à la fête de l'Ascension. . . Ce jour-là, j'avais une quasi-permission du médecin de dire la 5^e Messe; dans la même matinée, j'ai eu un vomissement. Je doute fort qu'il y ait amélioration réelle dans mon état depuis trois semaines. Je ne sors guère du lit que pour me cou-

sur un canapé. Il me répugne beaucoup de vous dire que les médecins s'accordent à vouloir m'envoyer aux eaux de Vichy. Un religieux est là hors de son élément, il mène une vie oisive et inutile, qui est cent fois plus mortifiante et plus pénible que les plus grandes fatigues d'un laborieux ministère. Je laisse cependant cette affaire entre vos mains.

« Il me semble du reste très-peu probable que je puisse aller à Vichy, cette année, à moins d'un changement considérable et inattendu; je ne pourrais supporter la fatigue du voyage. »

Durant l'espace de trois mois, ajoute le Bulletin de la Eté, le P. Leman demeura cloué sur son lit de douleur; il reçut alors de toutes parts des témoignages de sympathie bien consolants pour nous. Le clergé, les parents des enfants, les anciens élèves s'informaient souvent de ses nouvelles. Son Eminence le Cardinal Archevêque de Dublin, M^{gr} Mac-Cabe, qui l'avait en très-haute estime, vint tout exprès pour cela de Dublin. Plus tard, à la fin de la cérémonie de confirmation que le Prélat était venu donner à quelques-uns de nos enfants, il voulut bien encore monter auprès de notre bon Père Supérieur, pour lui porter quelques paroles de consolation.

Par une faveur exceptionnelle, Son Eminence daigna accorder l'autorisation de dire la st^e Messe dans un appartement pour le cher malade, qui put ainsi chaque jour assister au St Sacrifice et recevoir son Sauveur. C'était sa plus douce consolation. Rien de plus touchant que de le voir, au Sanctus, se mettre à genoux sur son lit et, dans l'attitude d'un ange adorateur, les mains pieusement jointes, rester dans cette pénible position jusqu'après la sainte communion. Il voulut aussi toujours recevoir la st^e Eucharistie à jeun, et pour cela, on la lui administrait ordinairement un peu après minuit.

Les jours de salut, il ne manquait jamais de s'unir à la communauté. Il pouvait de sa chambre suivre le chant des litanies, du *Tantum ergo*; et au moment auguste de la Bénédiction du S^t Sacrement, il s'agenouillait pour la recevoir en se tournant vers le sanctuaire. Tous les jours du mois de mai 1880, il put ainsi donner libre cours à sa dévotion.

Comme il s'affaiblissait de jour en jour, on lui donna l'Extrême-Onction le jeudi 27 mai, fête du S^t Sacrement. L'hémorragie lui avait beaucoup fait craindre, ce jour-là, une rechute : Un autre accès, disait-il, à ses confrères, pourrait bien me faire mourir subitement, par suite de la rupture d'une artère, ce qui arriva en effet.

Cependant, le jour octave de la fête, le jeudi 3 juin, il se trouva exceptionnellement bien toute la journée : il se leva et fit quelques pas dans sa chambre. Ce mieux inattendu nous faisait espérer que le Vénérable Père allait nous le rendre parfaitement remis avant la fin de la neuvaine que nous faisions en son honneur. Et le Père disait lui-aussi : « Si le mieux continue, j'espère dire la s^{te} Messe le jour du Sacré-Cœur, s'il plaît à Dieu. »

« J'avais passé la journée, continue le P. Ebenrecht, à confesser chez les Sœurs de S^t Joseph à Mountsackville; à mon retour, vers 5 h. du soir, je me rends de suite auprès du P. Supérieur. Il me dit qu'il va bien, qu'il ne souffre pas. Mais un peu après 6 h., on m'appelle auprès de lui. Je vois, hélas ! que sa fin était proche. Il souffrait beaucoup, il était très-agité et tout faisait craindre une nouvelle hémorragie. A 7 h., en effet, il a coup sur coup deux vomissements de sang. Alors le bon Père ne songe plus qu'à se préparer à mourir. Il me prie de lui donner de nouveau l'absolution, qu'il recut, ainsi que l'indulgence de la bonne mort, avec les plus vifs sentiments de foi et de résignation.

« Pouvant à peine parler, il appelle tout près de lui plusieurs Pères, à genoux autour de son lit, leur serre la main, leur dit quelques mots en particulier à voix basse.

« Il me fit à moi-même ses dernières recommandations et ajouta ces paroles : « Dites bien au Z. R. Père combien je suis heureux de mourir, et de mourir religieux et membre de la Cong^g, et d'offrir mes souffrances et ma vie pour la conversion des pauvres Noirs, auprès desquels j'aurais tant aimé travailler, et aussi pour les œuvres d'Irlande et surtout le Scolasticat... »

« Ce furent ses dernières paroles ; mais il continua longtemps encore à indiquer par un signe de tête qu'il comprenait et prononçait intérieurement les prières, les aspirations et les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, que je lui suggérais ; et lorsqu'il ne put plus donner signe de vie de la tête, il le fit encore par le serrement de main le plus cordial, le plus affectueux. Il élevait fréquemment ses mains, les joignait pieusement, tandis que sa figure était comme illuminée et rayonnante d'un bonheur indicible. De temps en temps il baisait sa croix, la portant lui-même à ses lèvres presque glacées par les étreintes de la mort.

« Le médecin, qui était arrivé dès le commencement de cette crise, essaya tous les moyens pour soulager les grandes souffrances de notre bon Père. Il ranima quelque peu la circulation du sang, et prolongea la vie par le moyen d'injections sous-cutanées d'éther dans la poitrine. Les Pères et les Frères, tous présents et éplorés, ont prié pendant tout le temps de la longue agonie du cher Père et ne l'ont quitté qu'après son dernier soupir. Il a rendu sa belle âme à Dieu quelques minutes avant minuit (jeudi 3 juin), pour aller recevoir sans nul doute la récompense de ses travaux pour Dieu et pour les âmes....

« Hélas ! ajoutait, en terminant le P. Eberrecht, quelle

cruelle et douloureuse nouvelle pour nos scolastiques et nos élèves, encore profondément endormis, quand, à leur réveil, ils vont apprendre que leur bon Père n'est plus !!! »

XIV. Obsèques du P. Leman.

Vifs et profonds regrets causés par sa mort.

Le P. Huvétys avait été appelé dans la journée du jeudi par une dépêche télégraphique. Il n'avait pas encore quitté Rockwell qu'un nouveau télégramme lui annonce la consommation du sacrifice. Le lendemain, il écrivait lui-même de Blackrock au G. R. Père : « Je suis à peine capable de vous tracer quelques lignes. Ainsi que le P. Ebenrecht vous en a informé, notre saint Père Provincia n'est plus ! Que Dieu prenne en sa très-sainte garde notre pauvre et désolée province ! Comment ne pas être dans la désolation ? Notre bon Père, le zélé fondateur de nos maisons d'Irlande, nous est enlevé au moment même où nous en avions le plus besoin. Cependant que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Notre devoir ici, Mon Très-Rév. Père, c'est de soulager votre douleur, en vous promettant que nous ferons tout notre possible pour imiter le fondateur de nos œuvres, et que tous nous travaillerons comme lui, jusqu'à notre dernier soupir, pour les intérêts de Dieu et de la Congrégation. »

De bonne heure, ajoute le Bulletin de la C^{té}, on envoya à l'un des premiers journaux catholiques de Dublin pour y être insérée, le matin même, la nouvelle de la mort du P. Leman. De nombreuses lettres de condoléance ne tardèrent pas à affluer de tous côtés, de la part du clergé, des amis et des anciens élèves de la maison, des parents des élèves, et de laïques très-haut placés. Dans la matinée, le P. Ebenrecht se rendit à l'Archevêché,

pour prier Son Eminence de vouloir bien honorer de sa présence les obsèques du pieux défunt. Mgr. Mac-Cabe exprima les vifs regrets qu'il ressentait de la perte que la Cong^e venait de faire, et il assura le P. Ebenrecht qu'il n'aurait pas eu besoin de l'inviter, après l'annonce du journal. Il aurait, ajouta-t-il, remis tout autre engagement pour venir rendre ses devoirs à la mémoire de notre Vénéré Supérieur. Et en présence de plusieurs personnes, il se plut à faire l'éloge de ses qualités et de ses vertus.

Le défunt, en vêtements sacerdotaux, fut étendu sur un lit de parade au parloir, sa croix de missionnaire et son chapelet entre les mains. On eût dit qu'il dormait paisiblement, tant il conservait un air tranquille et serein. Les Sœurs de S^t Joseph vivrent, avec un sentiment de pieuse et filiale reconnaissance, s'unir à nos prières pour l'âme de celui qu'elles vénéraient aussi comme un père. Plusieurs autres Communautés religieuses s'associèrent pareillement à notre douleur.

Le service funèbre et l'enterrement avaient été fixés au samedi 5 juin à 10 h. 1/2. Bien que ce jour, veille du 1^{er} dimanche du mois, permît difficilement aux prêtres de quitter leurs paroisses, il en vint cependant un nombre considérable; et il y en aurait eu bien plus encore, si la nouvelle avait eu le temps de se répandre. Mgr. l'Archevêque vint présider la cérémonie avec deux chanoines assistants; il était entouré d'un nombreux clergé séculier et régulier.

Le P. Huvétys chanta la grand Messe, le P. Reffé fit diacre et le P. Brady sous-diacre. Sa Grandeur donna l'absoute après la Messe.

Puis, comme tout n'était pas arrangé pour déposer le cercueil dans le caveau, on le laissa à la chapelle entouré de son nombreux luminaire. A 5 h. du soir, la C^{té} entière se réunit; on chanta de Libera, et le corps

fut déposé dans un caveau établi sous la chapelle. Ce bon Père repose ainsi au milieu de ses enfants.

Le 30^{ème} jour, il y eut, selon l'usage en Irlande pour tout prêtre, un second service. L'Archevêque voulut encore y assister. Beaucoup de prêtres et d'anciens élèves y vinrent aussi, comme pour le jour de l'enterrement. Plus tard, les Pères allèrent à l'Archevêché remercier Monseigneur de la bonté qu'il avait eue de présider cette double cérémonie. Il leur répondit qu'il avait été heureux de rendre ce dernier devoir à l'un des prêtres qu'il regrettait le plus dans son diocèse, et à nous témoigner la part qu'il prenait à notre douleur.

De nombreuses lettres de condoléance se succédèrent presque sans interruption pendant plusieurs semaines. Mgr. Duboin, que sa santé avait obligé d'aller à Vichy, écrivait le 7 juin 1880 : « Arrivé ici, j'ai eu le pressentiment que le P. Leman avait terminé sa laborieuse carrière. On m'a placé dans la chambre qu'il occupait il y a deux ans. Les personnes qui l'ont connu ici, disent toutes que c'était un saint. Ce bon Père m'était cher à plus d'un titre. Je l'avais connu au Gard, où il m'avait fait un grand bien par ses conseils et par ses exemples. Mort le jour de l'octave du St Sacrement, le Sacré Cœur l'aura introduit dans les tabernacles éternels... »

« Le Freeman's journal, dont on a déjà parlé, après avoir retracé le caractère, et les œuvres du Supérieur de Blackrock, traduisait ainsi l'impression commune, en terminant son article nécrologique : « Nous pouvons sans exagération lui appliquer les paroles de l'historien sacré : « Ne savez-vous pas qu'un prince, un grand homme est tombé aujourd'hui en Israël ? Un prêtre éminent, un bon prêtre est perdu pour l'avancement de la religion et de l'éducation en Irlande ! »

Le Consul de France à Dublin, M. Heritte, louait de

même le P. Leman, comme un saint et excellent homme, une âme forte, d'une foi ardente et d'une résignation à la hauteur des épreuves. — Le prédécesseur de ce consul, M. Livio, ainsi que son fils, consul en Allemagne, écrivirent dans le même sens, rendant hommage « à ce prêtre éminent, à cette âme d'élite à laquelle l'enseignement catholique, en Irlande, avait de si grandes obligations. »

Mais c'est surtout parmi les fils spirituels du P. Leman, dispersés en grand nombre de tous côtés, qu'éclatèrent les regrets avec une touchante unanimité. « Il me semble, dit l'un de nos anciens élèves, aujourd'hui Carme déchaussé que je viens de perdre le meilleur ami de ma vie. . . . Je n'ai cessé de pleurer toute cette journée, écrit un autre. . . . Sa mort, dit un troisième, m'a causé plus de chagrin que celle de mon père selon la nature. . . . Nous sommes très-profondément attristés. Qu'ils aient ses enfants de Blackrock suivre ses exemples et devenir à leur tour sa gloire au Ciel! »

Les diverses Communautés religieuses où le P. Leman avait l'occasion d'exercer le saint ministère, les Sœurs de St Joseph, les Frères de St Jean-de-Dieu, les Sœurs de Bon secours, les Dames de Lorette, les Carmélites, la Mère Générale des Dames de la Merci, les Filles de St Dominique, etc, etc, s'empressèrent d'envoyer à notre C^{te} l'expression de leur vive condoléance, et aussi la promesse de prières ferventes adressées au Ciel pour le repos de l'âme du vénéré défunt. Une de ces Communautés, celle des Dames de Lorette, Comté de Cork, offrait pour lui comme bouquet spirituel, 60 Communions, 180 messes entendues, 170 chapelets, 9 chemins de Croix, 160 Memorare.

Partout aux regrets et à la douleur se sont unies la reconnaissance et la vénération; et tous ont voulu avoir un exemplaire de la carte mortuaire qu'on a fait impri-

avec quelques textes tirés de l'Ecriture S^{te} et résuman sa vie.

Et maintenant, du haut du Ciel où il jouit du fruit de ses travaux et de ses souffrances, nous en avons l'espoir, le cher et vénéré défunt continue de prier pour le Cong^o, pour ses enfants, et pour ses œuvres auxquelles il avait voué sa vie.

Maison. Mère, le 28 oct. 1883,
24^e anniversaire de la première fondation d'Irlande.





NÉCROLOGE

— 1883. —

	Noms.	Décès.	Cause.	Age	Prof.
1	P. Dume Michel	4 janvier — Rockwell	Phthisie	37	6. 4 m.
2	P. Conceição Antoine	30 mars — Zanzibar	Phthisie	36	9 m.
3	P. Tambour Désiré	2 mai — Basse-Terre	Phthisie	42	15. 7 m.
4	P. Drézen Alain	11 mai — St Ilan	Ulcère à l'estom.	40	1. 8 m.
5	P. Orinel J ⁿ Bapt.	8 juin — St Ilan	Apoplexie	61	22. 7 m.
6	P. Le Cléach Joseph	18 août St Pierre (Mart ^{que})	Phthisie	27	1 jour.
7	P. Duilland Joachim	29 déc. — Langonnet	Épuisement	54	30. 3 m.
8	P. Scheuermann Ant ^{re}	29 déc. — Mayotte	Fièvres	42	16. 4 m.
9	F. Hugolin Jolivet	11 avril — St Ilan	Phthisie	28	8. 1 m.
10	F. Jean Ratellier-Tarbat	2 mai — Merville	Épuisement	63	31. 7 m.

L'année 1882 avait été pour nous une année de cruelles épreuves, de deuil presque continu. Commencée le 16 janv. par le nom du Très Révérend Père Sévassateur, la liste nécrologique de cette époque comptait au 21 déc. jusqu'à

On a omis de numérotier la notice sur le P. Leman, qui forme le 2^{ème} fascicule de ce recueil; elle doit porter le N^o 2.

29 décès, 13 Pères et 16 Frères. Grâce à Dieu, à la douce protection du Saint Cœur de Marie et de St Joseph, ces coups de la mort se sont heureusement ralentis.

Durant l'année qui vient de s'écouler, nous n'avons perdu, en effet, comme le montre le tableau ci-dessus, que 8 Pères et 2 Frères : c'est un chiffre relativement inférieur à celui des années précédentes.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sur ces 10 défunts, il n'y en a que 2 qui appartiennent à nos Missions d'Afrique : le P. Conceição et le P. Scheuermann, et nous n'avons même eu aucun décès sur le continent africain, puisque le P. Scheuermann est mort à l'île Mayotte, et le P. Conceição, à l'île de Zanzibar, où il avait été envoyé déjà malade.

Daigne la divine Providence continuer à protéger nos confrères, afin qu'ils puissent travailler longtemps encore au salut des âmes confiées à leur zèle !...

Sit memoria eorum in benedictione et inter sanctos socios illorum!



LE P. SPEISSER

décédé à St Joseph de Ngazobil, en Sénégambie,
le 14 juillet 1882.

I. Jeunesse et vocation.

Parmi les papiers qui nous sont restés de l'humble et pieux confère auquel est consacrée cette courte notice nous trouvons une petite feuille sur laquelle il avait consigné les dates les plus mémorables de sa vie, sous ce titre : jours à célébrer à cause des grâces que le bon Dieu nous a faites. Ce pieux calendrier, qui va nous servir de jalons dans ce récit, porte les dates de 27 anniversaires, dont le retour était pour le P. Speisser une nouvelle occasion de ranimer sa ferveur. Il commence par ces mots :

« 13 et 14 octobre, jours anniversaires de ma naissance et de mon baptême. Prendre de nouveau la résolution d'employer toute ma vie à travailler pour la gloire de Dieu, à ma propre sanctification et à celle du prochain. »

Ces mots résument sa vie tout entière.

Né le 13 oct. 1837 à Hipsheim, petite commune de l'arrondissement de Schelestat (Bas-Rhin), le P. Speisser recut le lendemain, sur les fonts baptismaux, les noms de François-Louis. Après l'anniversaire de son baptême, vient celui de sa première Communion, qu'il fit le dimanche de

quasimodo, 27 avril 1851, dans sa quatorzième année.

Ce fut sans doute à cette époque que se fit entendre à son âme la voix de Dieu l'appelant au service de l'autel. Déjà même il avait dû commencer ses études de latin dans l'humble presbytère de la paroisse de Hipsheim, car dix-huit mois après, en octobre 1852, il entra au petit séminaire de Strasbourg. Il y fit sa quatrième et sa troisième. Application assidue au travail, succès satisfaisants, conduite constamment bonne : telles sont les notes fournies sur son séjour au petit séminaire et signées par le vénérable M. Reich, alors supérieur de cette maison qui abrita la jeunesse d'un si grand nombre de nos confrères.

Sur la fin de l'année scolaire de 1854, il se produisit dans cet établissement, parmi les élèves des premières classes, un mouvement extraordinaire du côté de la Congrégation, un élan généreux vers les Missions d'Afrique; et, au mois d'octobre, une recrue de douze nouveaux postulants frappaient à la porte du scolasticat de N. D. du Gard. François-Louis Speisser se trouvait du nombre. Il était le plus jeune et le plus timide de la bande; et sa timidité naturelle se trouvait encore augmentée par son peu d'habitude de la langue française et certaine difficulté qu'il avait à s'exprimer; mais il n'était ni le moins fervent ni le moins résolu dans sa vocation, et ces généreuses dispositions ne firent que s'affermir.⁽¹⁾

(1) Le jeune postulant se trouva fort déconcerté au premier repas qu'il fit à N. D. du Gard. On avait servi des artichauts, dit un de ses confrères de l'époque, et voici mon bon M. Speisser qui s'arme de sa fourchette pour en découper les feuilles. Ses voisins sourirent bien un peu sous cape; cependant, par charité, on n'eut pas l'air de s'en apercevoir; et l'exemple des autres vint le tirer de son embarras. (Ces détails et ceux qui suivent ont été fournis par le P. Renaud, arrivé la même année.)

II. Scolasticat et noviciat.

La retraite de la rentrée fut prêchée, cette année, par le *G. R. P.* Schwindenhammer, venu exprès de Paris. Elle contribua puissamment à allumer dans le cœur de tous une ferveur nouvelle et à développer l'esprit religieux. Le recueillement était si grand dans cette sainte solitude, le silence était si scrupuleusement gardé, que l'on voyait des scolastiques passer des années entières sans proférer une parole aux heures interdites. *M.* Speisser fit sa rhétorique au Gard, sans que rien le distinguât du commun ; d'un esprit exact et positif, où l'imagination avait une faible part, il se sentait peu de goût et d'attrait pour les fleurs de la littérature.

Cette année 1854-1855 devait être la dernière que la Congrégation passât à N. D. du Gard. Au mois d'août 1855, les diverses *etés*, jusque-là réunies dans cette antique abbaye, allaient se disperser. Pendant que le noviciat des Frères se transférait à St Ilan, récemment cédé à la Cong^g, les scolastiques théologiens allaient s'installer dans la maison de l'Impasse des Vignes à Paris, près du séminaire des colonies, et les philosophes partaient pour la maison de Gourin, que l'on venait d'acquérir de *M.* Maupied.

Des raisons supérieures d'administration avaient commandé ces mesures, autant pour simplifier le personnel des œuvres, que pour réduire les dépenses considérables occasionnées par la maison de N. D. du Gard. Ce ne fut pas cependant sans de vifs regrets que l'on quitta cette vieille abbaye cistercienne. Les scolastiques de philosophie et des classes inférieures eurent spécialement à regretter ce départ.

Autant l'année de N. D. du Gard avait été calme et recueillie, autant la vie de Gourin, surtout la première année, fut agitée, tourmentée, presque tumultueuse. On vit

accourir de tous les coins de la France et se grouper dans les étroites limites du pauvre et petit collège de M. Maupied, une légion de nouveaux venus, tant scolastiques que séminaristes, au nombre de plus de cinquante; et tous, malgré la différence des vocations et des études, durent être réunis en une seule communauté, comprenant philosophes, rhétoriciens et humanistes, sans distinction de ceux qui se destinaient à la Cong^g et des élèves du séminaire des colonies. Impossible alors, vu l'exiguïté du local, d'établir entre les uns et les autres de démarcation.

Les six pauvres scolastiques de N. D. du Gard se trouvèrent donc tout-à-coup jetés, perdus dans un milieu tout étranger, composé d'éléments divers, et où tout était encore à organiser. C'est là que se montrèrent la vertu et la piété solides de M. Speisser. Malgré le désordre qui pouvait régner autour de lui, son recueillement était inaltérable; dans cette salle commune où tous étaient réunis, rien ne pouvait troubler son application au travail. Sans chercher à exercer d'influence autour de lui, il n'en était pas moins le modèle de tous, et son exemple encourageait et soutenait ses confrères. *Fac quod in te est et Deus adiecit bonae voluntati tuae.* Fais ton possible et Dieu t'aidera, disait-il à ceux qui se plaignaient ou lui demandaient conseil.

« Le P. Speisser, écrivait le P. Barthet en apprenant par le Bulletin la nouvelle de sa mort, a été l'un de mes contemporains du scolasticat; il a toujours été exemplaire par sa piété, sa régularité et sa charité, tant que je l'ai connu. Nul doute qu'il se soit maintenu tel, et qu'il ne fût mûr pour le Ciel, lorsque le bon Dieu l'a appelé à lui. » (Lett. du 16 sept. 82.)

L'étude de la philosophie était plus conforme aux goûts sérieux du P. Speisser que la littérature. Aussi, cette année, eut-il un plein succès; et dès lors il révéla cette

rectitude de jugement, cette justesse de vues, ce bon sens pratique dont il a fait preuve dans les diverses fonctions qu'il a occupées.

Toujours docile et charitable, jamais on ne l'entendit proférer une plainte contre un supérieur ou un confrère. Son esprit de mortification lui faisait prendre et accepter simplement, sans rien dire, tout ce qui se présentait. Voici à ce sujet, un petit trait digne des souvenirs de la Neuville, et qui mérite une place dans cette notice.

Pendant les promenades d'été, le savant M. Maupied donnait en pleins champs, aux élèves des hautes classes, une leçon de botanique. C'était au beau mois de mai; les prairies étaient émaillées de fleurs, les bordures des champs commençaient à se couvrir de jeunes pousses de fougères. La leçon, agrémentée d'une multitude d'analogies étymologiques entre les nez, les museaux et les renonculees, allait prendre fin, quand le savant professeur annonça solennellement que, suivant l'usage, chacun devait rapporter, en rentrant, sa botte de fougères; car il avait une expérience pratique à faire avec cette espèce particulière d'asparaginées. Le Docteur ne plaisantait pas, et tous sans exception durent faire leur provision, sans savoir dans quel but. Mais quelle ne fut pas la surprise générale quand au souper, on vit apparaître un plat insolite, copieusement servi! C'était la cueillette de la promenade, que le bon F. Fulgence s'était fait scrupule de cuire et de servir toute fraîche. Au carré des philosophes, un malin, voulant faire les honneurs du plat, l'offrit au bon M. Speisser qui, sans grimaces, se servit et mangea comme il l'eût fait d'un plat d'asperges. La leçon fit tomber les rires, et chacun baissa les yeux, se contentant cependant d'admirer l'exemple sans oser l'imiter.

À la fin de 1856, les philosophes, revenus à Paris, commencèrent la théologie sous la direction du R. P. Libermann.

M. Speisser y passa deux ans et demi, montrant la même application, la même régularité, sans pourtant se faire remarquer par rien d'extraordinaire.

Le 19 décembre 1856, il reçut la tonsure des mains de Mgr Sibour, qui devait quelques jours après tomber sous le couteau du fameux Terger, et au mois de juin suivant, il fut appelé aux ordres mineurs. Il passa les vacances de 1857 en Alsace, mais loin de le distraire, ce voyage ne lui inspira qu'un dégoût plus grand pour le monde et un plus vif attachement à sa vocation. « Je ne me plais guère ici, écrivait-il au P. Directeur, je n'y suis point content, car je ne puis faire mes exercices spirituels comme au scolasticat. »

Le 5 mars 1859, il entra au noviciat. Des raisons exceptionnelles avait hâté d'une année l'émission des vœux à tous les scolastiques de son cours. Ce noviciat précoce ne fit qu'augmenter la ferveur du jeune novice. Le 9 avril il reçut le sous-diaconat des mains de Mgr Bessieux dans la petite chapelle de Monsivry. Quelques jours après, il écrivit au R. T. Libermann, alors à Rome, la lettre suivante, qui révèle l'esprit de ce cher confrère et son abandon complet et aveugle entre les mains de ses supérieurs. (23 avril 1859)

« Me voici novice comme par surprise. Je suis content au noviciat; en peut-il être autrement au sein de l'atmosphère de piété qu'on respire dans cette chère solitude. Cependant un léger nuage de tristesse vient parfois en troubler la sérénité; car je suis toujours le pauvre homme qui vous a tant de fois ouvert son cœur.

« Les jours les plus solennels et d'ordinaire les plus féconds en joie ne sont pas exempts d'ennui pour moi. C'est ainsi que se sont passés les jours qui ont précédé et suivi mon ordination au sous-diaconat. Pendant que je voyais mes confrères contents et joyeux, toute pensée de bonheur m'échappait, mon âme était triste, mais cette tristesse n'en

troublait point la paix. J'ai fait le grand pas, non pas tant parce que je l'ai voulu, que parce qu'on l'a voulu. C'est là ma grande consolation; que le bon Dieu fasse maintenant de ce pauvre homme ce qu'il lui plaira; qu'il le façonne comme il l'entendra, c'est là tout le désir de mon cœur ! »

II. Le P. Speisser à Monsivry et à Chevilly.

Son zèle et son dévouement durant la guerre et la Commune.

C'est le 28 août 1859 que le P. Speisser fit sa Profession religieuse. Il n'était encore que sous-diacre, n'ayant pas l'âge requis pour le diaconat. Son cœur était déjà enchaîné depuis longtemps à la Congrégation par les vœux privés et par le vœu de stabilité, qu'il avait émis dès le 8 décembre 1855, et renouvelés avec ferveur à sa prise d'habit le 30 mai 1857.

Après sa Profession, le C. R. Père Schwindenhammer voulut le garder auprès de lui comme un aide utile dans les divers travaux qu'il avait entrepris pour l'organisation de la Cong^g. Mais au bout de quelques-mois, la mort inopinée du P. Bernhard et le départ du P. Düllmann pour la Martinique, obligèrent à lui donner une nouvelle destination. Il fut alors attaché à la C^{te} du grand Scolasticat comme préfet de discipline; et un peu plus tard, au mois de septembre 1860, il fut transféré au Noviciat, en remplacement du Père Barillec, appelé à la Maison-Mère à Paris.

Le P. Speisser demeura quatre années dans la paisible solitude de Monsivry comme économe et vice-préfet du Noviciat dirigé par le R. P. Burg. Après l'acquisition de Chevilly, en 1864, il fut nommé sous-directeur de la vice-C^{te} des Frères du nouvel établissement, ainsi que de leur noviciat central qu'on y institua dès cette époque.

Survint la guerre désastreuse de 1870. Après avoir présidé, le 17 septembre, au triste déménagement de cette grande Cité et en avoir vu se disperser tous les membres, le P. Speisser rentrait à son tour à Paris, où il devait passer le temps du siège avec le R. P. Collin et quelques autres Pères. Sa santé, toujours un peu faible, eut beaucoup à souffrir de l'hiver et des privations. Il était miné par une petite toux accompagnée de fièvre. Son mal s'aggrava au moment où il fallut s'installer dans les caves, pour se soustraire aux dangers du bombardement. De plus, la présence des nombreux malades entassés au séminaire, transformé en ambulance, avait vicié l'atmosphère ; il avait besoin d'un air plus pur pour se remettre et se fortifier. Aussi, dès la délivrance de Paris, on l'envoya à St Jean sur le conseil du Dr Ozanam. Mais il n'y resta qu'un mois à peine ; au 15 mars il était de retour à Chevilly, s'occupant activement de réparer les ruines de la guerre.

Le cher Père, après avoir traversé les périls et les fatigues d'un premier siège et vu saccager la propriété par les étrangers, ne s'attendait guère aux nouvelles épreuves qu'il allait subir. À peine avait-il commencé les travaux de réparations les plus urgents, que l'insurrection de la Commune l'obligea à les suspendre. Le séjour même de Chevilly, à partir du 23 mars, devient dangereux, mais le péril ne l'intimide pas.

« Malgré tout ce qui se passe, écrivait-il, j'ai toujours confiance qu'il n'arrivera pas grand mal, ni à notre Cité de Paris ni à celle d'ici. Je suis fermement résolu à n'abandonner mon poste qu'à la dernière extrémité. Je ne me sens aucun trouble. A la garde de Dieu !!! » (Lett. du 6 avril 71)

Le 20 avril, Chevilly subit un véritable siège. Placée sur la zone d'opération des deux armées, la maison était exposée au feu des fédérés, qui occupaient les Hautes-Bruyères et à celui des troupes régulières, cantonnées à Rungis et dans les environs. C'est à peine si les habitants du pauvre

village pouvaient se procurer les vivres nécessaires. Dans ces circonstances critiques, le cher Père a recours avec confiance à la prière. « Hier, 20 avril, nous avons commencé des prières, écrivait-il, afin que la S^{te} Vierge nous protège. Avant l'examen particulier, nous récitons les litanies de la S^{te} Vierge, suivies d'une petite prière à N. D. des Anges. Tous les dimanches nous faisons le Chemin de la Croix en commun. Plus tard, quand tout danger sera passé, il y aura un jour de jeûne pour les personnes habitant la C^{té} et une Messe d'actions de grâces sera célébrée. Si nos prières sont exaucées, je ferai mon possible pour faire honorer la S^{te} Vierge dans nos deux C^{tés}, sous le vocable de N. D. Préservatrice. » (lett. 21 av.)

« Quant à certains moments critiques, racontait-il ensuite, je sentais mon anxiété redoubler, quand je commençais à désespérer, je disais à la S^{te} Vierge: « Sera-t-il donc dit aujourd'hui pour la première fois qu'on vous a invoquée avec confiance et que vous n'avez pas exaucé? » — Je la grondais presque de l'embarras où elle nous laissait, après que j'avais tant compté sur elle. »

La pieuse et filiale confiance du bon Père ne fut pas déçue. Le 24 avril, par une protection toute particulière de Marie, il échappa aux mains des fédérés. Mais la résidence de Chevilly devint de jour en jour plus dangereuse, il fallut se résoudre à la quitter encore une fois. Le 29 avril, il prit le chemin de Versailles, pour y rejoindre le R. P. Sévassieur, réfugié avec quelques autres Pères dans un des bâtiments du grand séminaire.

Le P. Speisser ne resta que quelques jours à Versailles; il importait de surveiller la propriété de Chevilly; dans ce but il vint le 6 mai s'installer à Rungis, dans une maison laissée par son propriétaire à la garde d'un jardinier. Avec lui étaient deux ou trois Frères. Comme, on le pense bien, ils ne s'y trouvaient pas très à l'aise: des caisses, des malles,

des planches leur servaient de chaises, de tables, de lits. Cependant, disait gaiement le cher Père : « nous avons fini par n'être pas trop mal, ayant de quoi nous nourrir, de quoi nous couvrir, et un gîte pour reposer la nuit. »

Pendant son séjour à Rungis, le P. Speisser remplit dans ce village, depuis longtemps sans prêtre, les fonctions du séminaire. Il visitait Chevilly quand les obus ne lui fermaient pas le chemin. Son désir eût été de s'y fixer, mais vu le danger, il n'osait le faire de lui-même. « Je ne veux pas, disait-il, m'exposer au danger en dehors de l'obéissance, mais, fort de l'obéissance, il me semble que je braverai tout ! Je ressens force frissons chaque fois que j'entreprends ce voyage. Le calme ne me revient que lorsque je me sens fort d'un devoir à accomplir. Généralement, le cœur me bat fort tout le long du chemin, jusqu'à mon arrivée, parce que je ne sais ce que je vais rencontrer en arrivant. Une fois rendu, je me sens à l'aise, je me retrouve chez moi. »

La grande pensée qui domine toute la correspondance du Père, pendant cette lugubre période, c'est son grand esprit de foi et surtout sa vive confiance en Marie. C'est à cette bonne et tendre Mère qu'il aimait à recourir dans ses difficultés ; et c'est à elle aussi qu'il se plaisait à attribuer sa délivrance de tous les périls auxquels il avait été exposé. Aussi s'empressa-t-il ensuite de demander au C. R. Père qu'il voulût bien autoriser l'érection d'un ex-voto de reconnaissance envers Marie. Et c'est à la suite de ces pieuses instances, jointes à celles de quelques autres confrères, que fut érigée la statue de Marie-préservatrice au-dessus de la grande porte du séminaire, du côté de la cour intérieure. (V. Bull. t. VIII. p. 285.)

« Dans la première lettre que je vous ai écrite du Saint Cœur de Marie, disait-il à ce sujet au C. R. Père, je vous

ai parlé de quelque chose à faire en l'honneur de la s^{te} Vierge. Veuillez me pardonner de revenir là-dessus. Si l'on ne faisait rien, je crois que la bonne Mère ne serait pas contente. Si au contraire vous voulez bien accéder à nos prières, je retournerai avec jubilation à Chevilly.

« Je ne saurais jamais oublier ma journée du 24 av. dernier. Dans ma lettre qui contient le récit des événements de ce jour, j'aurais bien voulu rendre toute l'inextricabilité, toute la gravité des circonstances, pour rendre plus sensible la protection de Marie; quelque explication qu'on donne des choses, je ne laisserai jamais enlever à la gloire de la Sainte Vierge que c'est à sa protection que nous sommes redevables d'avoir été préservés. » (Lett. du 22 mai)

Enfin, le 25 mai, les forts qui entourent Chevilly tombaient au pouvoir des troupes de l'armée régulière, et le P. Speisser rentrait joyeusement au S^t Cœur de Marie. Le 27, les exilés de Versailles ralliaient la C^{te}, et le lendemain, jour de la Pentecôte, tous célébraient avec une double joie leur délivrance et la solennité de la fête.

III. Le P. Speisser en Mission.

Le vrai missionnaire. S^t Joseph de Ngazobil. S^{te} Marie de Gambie.

Pendant le séjour du P. Speisser à S^t Ilan, en mars 1871, un médecin de S^t Brieu, qu'on lui avait fait consulter pour le larynx et les bronches, conseilla son envoi au Sénégal, comme avantageux pour lui. Le G. R. Père se décida donc à l'envoyer dans ce pays, tant à cause de sa santé que pour satisfaire aux désirs de son zèle. Ce fut le 6 oct. de cette même année que notre confrère reçut l'avis de cette décision. Dès le lendemain, il s'empresse d'en exprimer sa vive reconnaissance au G. R. Père.

« Soyez remercié, lui dit-il dans l'effusion de son cœur, d'avoir bien voulu penser à ma petitesse pour les œuvres si pénibles de la Sénégambie. Je suis loin d'avoir les capacités, les qualités et les vertus du missionnaire d'Afrique; mais je puis dire que, si je n'ai pas un cœur transporté de joie et de zèle, je me sens du moins un cœur résolu et disposé à faire de mon mieux. Hier soir, après avoir pris connaissance de votre billet, je me suis rendu immédiatement à la chapelle, pour faire l'offrande de moi-même à Notre Seigneur et à la St^e Vierge. » (Lett. du 7 oct. 71.)

Le 24 décembre suivant, il s'embarquait à Bordeaux et le 2 janvier 1872, au bout d'une traversée de 9 jours, il mettait le pied pour la 1^{re} fois sur le sol africain. Après quelques semaines passées à Dakar et à Gorée, il en repartait pour St-Joseph de Ngazobil, sa destination, où il arrivait le 23 janvier. « Je ne pouvais, écrivait-il, arriver un meilleur jour. C'était la fête des Epousailles de la St^e Vierge et de St-Joseph et le 8^e anniversaire de la fondation de l'établissement. Il y a eu procession et salut; et l'on a renouvelé la consécration de l'œuvre au glorieux Chef de la St^e Famille. J'en ai profité pour me mettre moi-même de nouveau sous sa puissante protection, en lui demandant santé, force et courage pour pouvoir faire quelque bien. » (Lett. 1 juin 72.)

A son arrivée à St-Joseph, le nouveau missionnaire fut chargé de l'économie. De plus, il dut faire le cours de morale aux deux jeunes théologiens indigènes, la géométrie aux philosophes, et l'école aux novices-Frères de la Mission.

Mais la plus vive de ses préoccupations, c'est l'étude du wolof, de même que la plus ardente de ses aspirations, c'est le zèle pour la conversion des pauvres noirs. Point d'enthousiasme ni d'exagération dans sa conduite ou sa correspondance, tout y est mesuré, réfléchi, mais avec une admirable justesse de vues. Huit mois après son arrivée à St-Joseph,

il écrivait au T. R. Père ces lignes admirables sur les qualités d'un bon missionnaire :

« Me serait-il permis, mon T. R. Père, de vous exprimer mon avis sur les qualités que doivent avoir, autant que possible, les missionnaires, Pères et Frères, à envoyer en Afrique.

« Parmi ces qualités, je mettrai en première ligne l'amour des noirs ; mais un amour positif ; un amour négatif ne suffirait pas. Il faut un amour qui engage le missionnaire à s'occuper du Noir ; à se mettre à sa portée ; à supporter ses grossièretés, ses incivilités ; un amour qui le prévienne contre l'indifférence, le dédain ou même l'aversion envers le Noir. Quelqu'un qui n'a pas cette charité ferait mieux de ne jamais venir en Afrique. Il n'y sera pas un sujet d'édification. Il ne pourra jamais assez retenir sa langue pour ne pas parler en mal du Noir ; il n'aura pas le courage de supporter ses défauts, et ne pourra guère s'empêcher d'éclater contre lui en impatiences et même en injures.

« Il faut que ces missionnaires aient ensuite un grand amour de la vie de C^{te}, qu'ils aiment sincèrement les pratiques de la vie religieuse, afin de se prémunir contre le relâchement et la négligence. Ceux qui recherchent trop volontiers les satisfactions de la vie naturelle ne sauraient être de bons religieux. Ils n'auraient pas le courage suffisant pour accepter les contrariétés qui arrivent à tout instant ; ils seraient mal à leur aise et embarrasseraient souvent les autres. » (10 sept. 73.)

Le Père s'exprimait avec la même justesse sur les moyens d'étendre la Mission, sur la prédication extérieure, la formation de familles et de villages chrétiens, et sur les vocations parmi les enfants noirs au sacerdoce et à la vie religieuse : tous ces moyens efficaces d'évangélisation qu'avait indiqués notre Vénérable Père lui-même et qui, employés avec patience et persévérance, peuvent seuls assurer le développement des Missions.

Cependant il sentait avant tout et par dessus tout le besoin la nécessité du secours de la prière; et ce sentiment faisait jaillir de son âme ce cri d'appel, auquel vient de répondre l'Ecl. des Missions d'Afrique, avec un succès qui dépasse les premières espérances.

« Oh! combien on sent ici l'impuissance de l'homme et le besoin de prières! Combien l'on voudrait que toutes les âmes ferventes et pénitentes des cloîtres et des monastères priassent pour la conversion des Noirs et fissent violence au Ciel! Serait-il donc impossible de former une immense croisade de toutes ces âmes ferventes, une vaste coalition de prières pour la conversion de l'Afrique entière? Bienheureux serait celui qui oserait entreprendre l'exécution de cette pensée et surtout la mener à bonne fin! Mais c'est pour l'Afrique entière qu'il faut cette union de prières, et non pour quelques Missions, à l'exclusion des autres. Le bras de Dieu semble appesanti sur l'Afrique. Il faut fléchir sa justice et obtenir miséricorde.

« Pour moi, ajoutait humblement le cher Père, je me trouve comme incapable d'une bonne pensée. L'âme, en ce pays, semble devenir aride et stérile. Et cependant, ce qu'il faut avant tout, c'est la prière, une prière fervente, brûlante, pour faire violence au Ciel... Que de fois ne me suis-je pas dit: si du moins tu savais prier! Cette grâce, me sera-t-elle accordée un jour? Je le souhaite... J'espère que le bon Dieu bénira ma bonne volonté et me donnera le courage de ne pas faiblir devant les défaillances physiques et morales qu'on éprouve si souvent dans ces pays! (lett. 10 sept. 82.)

Malgré son état de fatigues, le P. Speisser ne laissa pas, en effet, de travailler avec zèle. Il passa deux ans et demi à S.^t Joseph de Ngazobil dans la charge importante d'Econome, accompagnée de plusieurs autres fonctions. Il s'acquitta de ces emplois avec prudence, fermeté,

patience, abnégation, charité.

« Votre dernier vœu, à mon départ, écrivait-il au T. R. P. Sevasseur, a été de me souhaiter beaucoup de misères. Vous n'avez pas voulu sans doute prophétiser, car autrement vous auriez été mauvais prophète. J'ai quitté la France avec la perspective d'avoir, en effet, beaucoup de misères, et je suis étonné de n'en pas trouver. Pour les misères venant de mon propre fond, je tâche d'y couper court par l'abandon à Dieu; et pour celles qui pourraient me venir d'ailleurs, je fais en sorte de les prévenir, en allant droit mon petit chemin et remplissant mon devoir de mon mieux... En arrivant ici, j'étais nouveau et tout était nouveau pour moi. J'ai regardé et laissé faire, patient, conseillant et priant, plutôt que de commander, sauf à me tenir ferme contre ce que je ne trouvais pas bien... De cette manière, autant que je puis en juger, tout est assez bien allé jusqu'ici. » (12 sept. 72.)

Cependant au mois de septembre 1874, Mgr Duret fut obligé de retirer le T. Speisser de l'établissement de St Joseph, pour lui confier le soin de la Mission de Ste Marie de Gambie. C'était le mettre à une rude épreuve. Sa timidité naturelle, sa difficulté à parler en public, sa répugnance à paraître lui rendaient cette charge des plus pénibles. — « C'est vraiment, disait-il, en exposant humblement ses peines, une situation au-dessus de mes capacités, de mes aptitudes, de mes forces morales... Néanmoins, puisque l'obéissance m'y a placé, je me suis efforcé de m'armer de bonnes résolutions pour me surmonter. »

Au bout de deux mois, une fièvre bilieuse assez grave le força de quitter ce poste. Il y retourna avec un nouveau courage en 1875, et y fit beaucoup de bien. Plus tard cependant, suivant ses vœux, il fut rendu à sa chère Mission de St Joseph; et, en 1878, il y remplaça, comme

supérieur, le P. Riehl, pendant le voyage que celui-ci fit en France.

V. Dernières années du P. Speisser.

Force et courage dans les épreuves. Travaux sur la langue indigène.

Fin édifiante.

Jusqu'en 1879, la chétive santé de notre cher confrère avait pu se soutenir; mais cette année, il se trouva plus fatigué; le médecin en chef du service de santé à Dakar, qu'on lui fit consulter, le déclara atteint de phthisie laryngée, arrivée à la 3^e période, et exigea un retour immédiat en France avant la mauvaise saison. Le Père revint donc à la Maison-Mère qu'il fut heureux de revoir, comme on l'est de revoir la maison paternelle. Toujours souffrant, il dut passer presque tout l'hiver renfermé dans sa chambre à Chevilly. Au bout de quelques mois cependant, contre toute attente, il parut reprendre quelque force, et il eut l'espérance de pouvoir encore retourner en Afrique. « Je mène ici une vie de reclus, écrivait-il au P. Losseda; j'assiste seulement à la messe le matin; il ne m'est pas encore arrivé de la manquer. Je tousse et crache toujours et ai la respiration embarrassée. Mais c'est déjà beaucoup de n'être pas plus mal par la température rigoureuse que nous avons. Que le bon Dieu soit béni et loué de tout ce qu'il fait! En venant en France, j'arrivai avec la pensée de n'avoir plus longtemps à vivre. Mais, puisque le divin Maître ne paraît pas encore vouloir de moi, priez-le toujours que j'emploie mieux à l'avenir pour son service la santé qu'il veut bien me laisser. » (18 déc. 79.)

Au mois de septembre 1880, il reprit courageusement le chemin de la Sénégambie. On avait eu d'abord la pensée de le remplacer comme supérieur à Bulhurst. Il était prêt à tou-

cependant, il lui en aurait bien coûté, disait-il, d'avoir une charge, sans prendre pour lui une bonne part de la besogne, de se trouver dans la situation d'un supérieur, obligé de dire : faites, plus souvent que : faisons. (23 fév. 1880.)

« Ce cher confrère, écrivait le P. Kiehl, a consacré la dernière année de sa vie à revoir la grammaire volofe, dont il s'occupait depuis longtemps à ses moments de loisir. Il a fait un travail vraiment précieux ; il a découvert des aperçus nouveaux et donné des explications très ingénieuses qui font ressortir l'harmonie des différentes parties de la langue. Voici une prière que j'ai trouvée dans ses papiers relatifs à cette grammaire :

« O Marie ! c'est sous vos auspices que je recommence aujourd'hui la rédaction d'une grammaire élémentaire volofe. Obtenez-moi de conduire ce travail à bonne fin. Faites qu'en facilitant aux missionnaires l'intelligence et l'acquisition de la langue volofe, elle contribue à glorifier le saint Nom de votre divin Fils, à hâter l'avènement de son règne, à faire connaître les trésors de miséricorde de votre Cœur très pur et Immaculé. Ainsi soit-il. Le 21 novembre, fête de la Présentation. » (15 juil. 82.)

« Cet excellent religieux, ajoute Mgr Dubois, a laissé dans la Mission une impression de sainteté qu'il est bon de signaler. La première chose qui frappait en lui, c'était son amour de la règle. A bout de forces, il l'observait encore. Il ne manquait jamais aux exercices à moins d'un empêchement grave. Son amour de la règle lui faisait surmonter tous les obstacles. Dans les derniers mois de sa maladie, il devait souvent faire des efforts héroïques pour dire la S^{te} Messe ou pour venir y assister et communier, quand il lui était absolument impossible de célébrer.

« Ce cher Père a été une victime immolée pour les âmes. Toujours souffrant, au physique comme dans son

âme, il supportait toutes ses peines sans se plaindre. Dans ses derniers jours surtout, il avait des suffocations de toux tellement pénibles qu'il faisait pitié à voir. Au milieu de ses tourments, il ne perdait jamais la patience et le calme. Il s'oubliait lui-même devant le spectacle de tant de pauvres âmes qu'il aurait voulu sauver. Il se reprochait toujours de ne pas faire assez pour elles; il offrait généreusement ses souffrances pour leur salut. »

Humble, timide et modeste, il lui en coûtait beaucoup de voir à paraître ou à parler en public, ou de se trouver en rapport avec les européens et même avec les indigènes. Pour vaincre sa timidité naturelle, il avait fait par écrit, le 24 août 1871, avant de partir pour l'Afrique, la promesse de ne jamais omettre de parler en public, toutes les fois qu'il aurait à le faire pour le bien des âmes. Il y a été courageusement fidèle.

« Je l'ai particulièrement admiré en Gambie, continue Mgr Duboin. Sans se laisser arrêter par les difficultés, il remplissait avec générosité ses fonctions de missionnaire et de supérieur. Pendant le peu de temps qu'il y a passé, il y a fait un grand bien. Il a mis de l'ordre partout, et malgré tous les obstacles, il a pu établir et faire bénir par le Vicaire apostolique un beau cimetière pour les catholiques.

« Ce qui le rendait surtout précieux, c'est l'édification que produisaient sa régularité, son dévouement, son amour pour le travail. Quel que fût son état de fatigue dans un climat par lui-même si pénible, on le trouvait toujours occupé, même dans ses maladies. Ce travail assidu avait orné son esprit de grandes connaissances en fait de théologie morale et dogmatique, de liturgie et de droit canonique. Il possédait très bien ces matières, qu'il avait étudiées au point de vue de la Mission. Aussi ses confrères et le Vicaire apostolique trouvaient-ils auprès de lui d'excellents conseils.

« Malgré les difficultés particulières qu'il dut rencontrer dans l'étude de la langue wolof, à cause de son accent alsacien, il était arrivé à la bien posséder, et à bien de faire comprendre des indigènes. Il était très goûté par eux dans ses catéchismes et ses instructions. Il possédait à un tel point les principes de cette langue, qu'il a pu, dans des règles claires et faciles, diminuer les difficultés que pouvait présenter la grande grammaire wolof de Mgr Lobès.

« Âme droite et délicate, d'un jugement excellent, il appréciait les hommes et les choses avec une sûreté de vues, qui lui venait sans doute de ses qualités naturelles, mais qui lui était surtout donnée, par Dieu. Aussi peut-on dire en vérité que la Mission a fait en lui une grande perte. »

— Nous terminons par les détails que donnait le P. Richl sur les derniers moments du cher et regretté défunt, dans une lettre du 15 juillet 1882.

« Notre excellent confrère, le P. Speisser, vient de terminer sa vie de souffrance. Hier, à 7 h. 20 minutes du matin, il a rendu le dernier soupir, après une agonie bien douce et de peu de durée. A 7 heures, je l'avais trouvé tout défait, et entrant en agonie. Il me comprenait encore très bien, et me répondait par des signes de tête. Je lui donnai alors la dernière absolution, et le laissai un instant avec le P. Girod. A peine étais-je parti, que celui-ci me fait dire de revenir. Il avait commencé les prières de la recommandation de l'âme avec le P. Amann. Nous les continuâmes tous les trois, faisant baiser le crucifix à notre cher moribond, et lui répétant les noms de Jésus et de Marie. C'est ainsi que notre cher confrère a échangé cette vie contre une vie meilleure.

« Nos enfants aimaient beaucoup à le veiller. « Ah ! c'est un saint, disait l'un, il ira tout droit au Ciel. — Je m'attacherai à son bras, reprenait un de ses camarades,

et comme cela je suis sûr d'aller en paradis. . . »

« Comme tous les poitrinaires, le P. Speisser ne voyait pas sa fin si prochaine. Le jour de la fête de St Pierre, il eut un assez long évanouissement, ce qui nous fit craindre un accident de nature à l'emporter à l'improviste. Sur l'avis du F. infirmier, je lui proposai de lui donner l'Extrême-Onction. Il accepta, tout en faisant observer que ses derniers moments n'étaient pas si proches.

« Ce jour-là, il me dit : « Écrivez à la Maison-Mère, et dites qu'après Dieu et Marie, je dois mon salut à mon entrée dans la Congrégation. Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser, comme je pardonne, de mon côté, à tous ceux qui ont pu m'offenser. - Je suis venu en Afrique, ajouta-t-il, pour y laisser mes os, ce qui va s'accomplir conformément à mon intention. Je ne puis cependant pas dire que je suis content de mourir. » - Je l'interrompis et lui dis : « vous n'êtes pas mécontent non plus ? - Non, répond-il, je suis content que la volonté de Dieu se fasse, mais je ne puis pas dire que je m'en réjouis, parce que je ne le sens pas. Je souffre avec résignation pour expier mes péchés, et en union avec les intentions qu'a eues Jésus-Christ en souffrant. »

« Dans ce peu de paroles, notre excellent confesseur s'est dépeint tout entier. Une grande sincérité était toujours, en effet, le fond de son caractère, et il ne pouvait rien supporter de ce qui aurait pu paraître exagéré, ou comme le fruit de l'imagination. Cette conformité à la volonté de Dieu l'accompagnait jusqu'à la fin ; et, parmi les prières qu'on lui suggéra pendant ses moments de douleur, il goûtait avec une satisfaction particulière celles qui avaient cette

divine volonté pour objet, telles que celles-ci : *Fiat voluntas tua, sit nomen Domini benedictum.*

« Quatre jours avant sa mort, il eut une crise qui fit croire ses derniers moments arrivés. Je lui proposai alors de lui donner l'indulgence in articulo mortis. « Volontiers, dit-il; vous demandez, n'est-ce pas, que je fasse le sacrifice de la vie. Eh bien ! oui, le moment en est venu. Je suis prêt, je le fais de tout cœur, et me remets entre les mains de Dieu... » — C'est dans ces sentiments qu'il a rendu sa belle âme à son Créateur. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* »





I. M. I.

Le F. Odilon Duqué,
décédé à St Ilan le 8 juin 1882.

La notice que nous donnons sur le F. Odilon a été écrite par le P. Guyot, l'un de ses compatriotes, qui l'a connu dans sa famille et a vécu ensuite à peu-près constamment avec lui depuis sa profession. On l'a complétée, sur quelques points, par les renseignements et les témoignages fournis par le P. Bangratz, Supérieur de la Cte de St Ilan, et par le P. Lejeune, qui a aussi connu ce bon Frère à Langonnet.

Il serait à désirer qu'à la nouvelle de la mort d'un membre, les confrères qui ont eu avec lui des rapports particuliers, voulussent bien envoyer ainsi sans retard à la Maison. Mère les détails qu'ils pourraient connaître à son sujet : cela aiderait à donner aux notices biographiques plus d'intérêt et de variété.

Le 8 juin 1882, il a plu au bon Dieu de faire passer la Cte de St Ilan par des émotions bien différentes. La veille, elle se préparait à une journée d'allégresse ; et, le sur lendemain, à peine était-elle réunie à la chapelle pour la célébration de la Fête. Dieu, qu'on vint lui annoncer le trépas d'un de ses membres et réclamer un de profundis pour le repos de son âme. Le reposoir n'était pas terminé qu'il fallut commencer un cercueil. Jamais nous n'avions eu sous les yeux une image plus frappante de ce qu'est la vie de l'homme sur la terre : une succession de joies fugitives suivies, à de courts intervalles, de tristesses, trop fugitives elles-mêmes, eu égard au peu de profit qu'on en tire ordinairement.

Dieu qui aime les âmes fidèles, avait daigné

exaucer les vœux du bon F. Odilon : aller au ciel, le jour de la Fête-dieu, et d'unir aux Anges pour célébrer à jamais, avec eux, la fête éternelle du Dieu de l'Eucharistie.

C'est bien le cas de s'écrier avec les livres saints : *Beati qui in Domino moriuntur* ! Aussi notre tristesse était-elle grandement adoucie par le souvenir des vertus du cher et pieux défunt. Et l'on entendit dire à plusieurs, ce que tous ont dit probablement : « que je voudrais bien être à sa place ! » Quisse le souvenir de ce cher Frère durer longtemps parmi nous ; puissent surtout ses exemples trouver de nombreux imitateurs dans toutes nos Eglises ! C'est le but de cette courte mais fidèle notice.

I. Premières années du F. Odilon.

Le F. Odilon (Pierre Dugué) naquit à Moréac (Morbihan) le 21 décembre 1838, d'une famille sans fortune, il est vrai, mais non sans vertu. Sa mère, décédée environ deux ans avant lui, était une femme vraiment chrétienne, dont la première préoccupation consistait à élever ses enfants dans la crainte du Seigneur. Pierre était l'aîné. Il fut de bonne heure envoyé à l'école communale qui venait d'être fondée, et dont son père, d'abord secrétaire à la mairie, fut titulaire pendant quelque temps, avant d'être nommé garde champêtre de la commune. Il était en outre enfant de chœur, et se trouvait ainsi plus immédiatement sous l'œil du clergé de la paroisse, ce qui ne contribua pas peu, sans doute, à développer en lui, dès l'enfance, l'amour de la vertu.

Aussi, lorsqu'à l'âge de 13 à 14 ans, le jeune Pierre fut obligé, par suite de la mort de son père, de se faire domestique de ferme, afin d'aider sa mère à élever ses trois petits frères, il continua, comme par le passé, non-seulement à remplir pieusement ses devoirs de chrétien, mais encore à

chanter au lutrin les dimanches et les fêtes ; et les prêtres de la paroisse lui étaient d'autant plus reconnaissants de ce service, qu'il avait dans sa jeunesse une fort belle voix.

Comme fils aîné de veuve, le jeune Dugué se trouvait exempt du service militaire. Libre de sa personne, et se sentant poussé par la grâce à embrasser une vie plus parfaite, il obtint, non sans peine, de sa mère et de son confesseur, la permission de quitter le monde, dont il commençait à comprendre les dangers, pour se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Sa mère qu'il aimait tant et qui le lui rendait bien, pouvait à la rigueur se priver désormais de son secours, attendu que ses autres enfants, devenus grands, étaient à même de pourvoir à ses besoins. La séparation n'en fut pas moins pénible. — « Mais, disait la pieuse mère, mon fils est à Dieu avant d'être à moi ; en me le prenant il prend son bien, que sa sainte volonté soit faite ! » — Femme vraiment chrétienne, Dieu lui tiendra compte de son généreux sacrifice ; elle ne sera pas abandonnée, le pain du corps ne lui manquera pas, et le fils auquel elle a appris à aimer Dieu, avant tout, altérera sur elle, par ses ferventes prières, des trésors de grâces pour l'éternité.

II. Épreuve du noviciat à N. D. de Langonnet.

Ce fut le 31 mai 1860, sous les auspices de la *G. S^{te} Vierge*, que le jeune postulant, Pierre Dugué, vint frapper à la porte de N. D. de Langonnet. Il arrivait assez à temps pour participer, à 7 h. du soir, à la bénédiction du *G. S.* Sacrement, qui clôturait ce mois de grâces ; il mit sa vocation sous la protection de Marie, sa bonne Mère, en lui demandant de tout son cœur d'y être à jamais fidèle. Que ses ferventes prières aient été exaucées, nul ne le contestera, car ce bon Frère a été constamment un modèle, non-seulement

pendant les épreuves du noviciat, mais encore, ce qui est malheureusement peut-être plus rare, durant toute sa vie.

Le jeune postulant avait alors 21 ans accomplis. Tout en remplissant exactement ses devoirs et ses fonctions, il évitait de se singulariser, ne voulant jamais attirer sur lui l'attention. Mais il était d'une conduite si régulière et si édifiante qu'au bout de six mois d'épreuves exigés par la règle les portes du noviciat lui furent ouvertes aussitôt par les suffrages unanimes des Pères et des Frères de la C^{te}. Lui seul se croyait indigne d'une faveur si grande. Je le vois encore tout transporté d'allégresse et plein de reconnaissance monter de l'abbaye à St-Michel, pour me faire part de son bonheur et se recommander à mes prières afin d'obtenir de la St^e Vierge un surcroît de grâces et la persévérance.

C'est à cette époque de sa vie que se rattache le fait suivant, une courte mais rude épreuve, qui témoigne à la fois de la sincérité de son âme, des humbles sentiments qu'il avait de lui-même et du vif désir qu'il ressentait d'être tout à Dieu dans la Cong^e. Réfléchissant un jour sur une explication donnée par le P. Directeur des Frères, sur un point de nos Constitutions relatif à l'exclusion des sujets, il en conclut qu'il ne pouvait être gardé. Saisi d'un chagrin inconsolable, il demande à venir me confier sa douleur et arrive à St-Michel le cœur bien gros, les yeux en larmes. De quoi s'agissait-il donc ? D'une chose de peu de gravité, arrivée autrefois à son père dans ses fonctions de garde-champêtre. Mais la conscience délicate du novice n'aurait rien voulu cacher à ses directeurs et le portait à se regarder comme indigne d'être reçu dans la Cong^e. C'est, du reste, la seule tentation de ce genre qu'il ait eue à combattre pendant ses 22 ans de vie religieuse; tellement sa vocation était ferme et solide.

Le jeune novice passa dans la paix le reste de son

temps de noviciat, le cœur tout à Dieu, ne vivant que de sa sainte volonté manifestée par la Règle et les avis de ses Supérieurs. Tout abandonné entre les mains de ceux qui représentaient pour lui Notre Seigneur, il leur ouvrait son âme avec confiance. Il écrivait au R. P. Levassieur : « Pour ma direction, je trouve que le jour où je dois y aller n'arrive pas assez tôt. Chaque fois que je sors de chez mon Directeur, j'ai le cœur content, et je reviens en pensant aux avis qu'il m'a donnés. Je lui demande chaque fois les défauts qu'il aurait pu remarquer en moi ou entendre remarquer; et je fais mon possible pour m'en corriger. » Il conserva toute sa vie ces pieuses dispositions. Pour ses occupations, tout emploi lui convenait. Qu'on le considérât au travail, à la chapelle ou n'importe dans quel exercice de C^{te}, il était partout le même, s'attachant à bien faire ce qu'il faisait, mais sans la moindre prétention, comme vivant toujours et partout sous les regards de Jésus et de Marie.

— Le P. Jean-Marie Lejeune, qui était alors Econome et sous-Directeur du noviciat des Frères, confié au P. Pernot, ajoute à ce sujet le témoignage suivant :

« D'une foi robuste et d'une bonne volonté à toute épreuve, le F. Odilon ne tarda pas, dès son arrivée à Langonnet, à rivaliser de ferveur avec les meilleurs postulants et même avec les novices les plus avancés. Il ne me souvient pas de l'avoir vu le moindrement en défaut, pendant son temps d'épreuve. Ses emplois, il les remplissait avec zèle et ponctualité; et tous ses efforts tendaient à acquérir les aptitudes et les vertus qui font le bon Frère de la Cong^e. Une volonté pleine d'énergie, un dévouement sans bornes, un désir de se rendre utile malgré les sacrifices, un grand esprit de prière, une docilité d'enfant, et une humilité qui lui faisait dévorer toutes les peines pour dominer un caractère naturellement vif et presque susceptible : tels sont les traits qui me paraissent;

à vingt ans de distance, avoir caractérisé le postulat et le noviciat de ce cher Frère. »

— Peu après sa prise d'habit, le F. Odilon avait demandé et obtenu de faire les vœux privés de religion et le vœu de stabilité. Il se montrait si exemplaire, au sentiment unanime des Pères et des Frères, qu'on crut devoir abréger de six mois son temps d'épreuve ; et le 22 sept. 1861, il fit avec joie sa profession à N. D. de Langonnet, sous la protection de N. D. des Sept-Douleurs.

III. Le F. Odilon à la colonie de St. Michel.

Son dévouement pour l'œuvre et son zèle pour le bien des enfants.

Initié dès le noviciat à certains emplois de la colonie de St. Michel, le F. Odilon fut attaché à cette œuvre dès le lendemain de sa profession. C'est là qu'il fit le rude apprentissage des fonctions pénibles et difficiles de surveillant, d'instituteur et de chef de section des jeunes colons. Il était d'ailleurs disposé à tout ; les Supérieurs seraient fort heureux s'ils trouvaient en tous leurs subordonnés des dispositions semblables à celles de ce bon Frère.

« En 1861, l'œuvre de St. Michel était à son début ; tout était encore, sinon à créer, du moins à développer et à perfectionner. Le nouveau Profès devint, pour le travail et le dévouement, l'émule du bon et regretté F. Théodule, ce qui n'est pas peu dire. Il se donna courageusement, sans compter ni avec les difficultés, ni avec ses forces.

Placé d'abord, durant quelque temps, à la tête d'une section d'enfants, son premier soin fut de chercher à en faire de bons chrétiens, en les portant à la piété, à l'amour du travail, au respect de l'autorité. D'une bonté et d'une charité sans bornes, il était en même temps plein de zèle et de fermeté pour le maintien de la discipline. Aussi parvint-il à conquérir bientôt parmi le nombreux

personnel de la colonie, un ascendant remarquable. Il aimait les enfants, et les enfants l'aimaient. Je ne me souviens pas qu'il soit jamais arrivé à un seul d'entr'eux de lui manquer gravement. C'est que, tout en étant ferme, il était bon, juste et patient.

Ce bon Frère nous révèle lui-même, dans la lettre suivante qu'il écrivait au R. P. Levarasseur en 1863, le secret de ses pieuses industries pour le bien des enfants qui lui étaient confiés :

« Je me trouve très heureux d'être au milieu de ces pauvres enfants. Dieu merci, je m'arrange bien avec eux, je me trouve même trop heureux ; car un pécheur comme moi devrait avoir la plus difficile section à diriger. Voici, mon C. R. Père, comment je fais : 1^o je tâche de connaître leurs sentiments et leur caractère, pour savoir la manière de les prendre ; - 2^o je parle à chacun d'eux en particulier, selon que je peux. Au commencement j'ai eu un peu de peine avec quelques-uns. Maintenant, ils viennent eux-mêmes me trouver. Je leur parle alors de leurs défauts, et ils sont très attentifs à écouter mes avis ; - 3^o je tâche de leur faire comprendre quel est leur bonheur d'avoir été tirés du monde pour apprendre ici à aimer Dieu, et remplir leurs devoirs, etc. ; que si je suis obligé de les punir, ce n'est que pour leur bien etc, etc. Je leur dis que je prierai Dieu pour eux, et je les engage à aller souvent trouver leur confesseur ; - 4^o Quand je les vois faire quelques manquements, si ce n'est pas public, je leur en fais l'observation en particulier, et j'en profite pour leur donner des avis. Souvent, après avoir fait des fautes, ils viennent eux-mêmes se déclarer, parce qu'ils savent qu'ils ne seront pas tant punis que s'ils étaient découverts.

« Les dimanches, pendant que le Père assiste au rapport chez les autres sections, j'apprends à mes enfants la prière,

la manière dont ils doivent faire la confession, la 5^{te} Communion; je profite aussi de ce moment pour leur apprendre la civilité, etc.. Je les recommande souvent au bon Dieu dans mes prières, et c'est là aussi mon premier devoir. Ma plus grande joie est de les voir s'aimer les uns les autres, s'aider dans leurs travaux, et surtout à les voir pratiquer leurs devoirs de religion; je n'ai qu'à remercier Dieu de tout mon cœur de leurs bonnes dispositions en général.»

Au bout de quelque temps, le F. Odilon dut être déchargé de sa section, pour être appliqué comme aide aux écritures, devenues de plus en plus nombreuses avec le développement de l'œuvre. Mais à cette nouvelle fonction, il ajoutait celle de professeur de chant, de chef de musique et d'organiste. Il s'acquittait de tous ces emplois avec la plus grande diligence; on pouvait entièrement s'en reposer sur lui.

« Avec tout cela, ajoute le P. Lejeune, il trouvait encore le temps de courir après les déserteurs; et il me souvient qu'il s'était, dans ce but, donné pour auxiliaire un chien, Fadol, qu'il avait eu la patience de former à dépister les colons en rupture de ban.

« Tout dévoué pour l'œuvre, ni le temps, ni les difficultés, ni les fatigues résultant d'une santé depuis longtemps délabrée, ne pouvaient le faire hésiter quand il s'agissait de faire du bien, d'épargner à la colonie soit une dépense, soit un désagrément de la part de l'administration. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu rentrer épuisé de courses entreprises sans provisions suffisantes, ou poussées bien au-delà des limites prévues? — Encore quand il rentrait en ramenant les pauvres égarés qu'il cherchait, tout était bientôt oublié... Mais lorsque la course avait été infructueuse, quelle était sa tristesse de laisser derrière lui ces pauvres enfants exposés à toutes les suites d'un coup de tête? J'ai

vu ce dernier cas précisément le jour de mon arrivée à la colonie, le 11 sept. 1875. — Un malheureux avait profité d'une promenade de faveur, pour se soustraire à la surveillance et prendre la clef des champs. Dès le soir même, le F. Odilon prenait ses mesures; mais il eut beau battre la campagne pendant deux grands jours, le déserteur ne fut pas retrouvé.

IV. Le F. Odilon à St. Ilan.

Accident et maladie. Fin édifiante.

Cependant les travaux et les fatigues auxquels se livrait le F. Odilon menaçaient sa santé qui n'était pas des plus fortes. On crut devoir l'envoyer en changement d'air à St. Ilan, où il arriva le 18 sept. 1875. Le bon air de la côte, les bains de mer, et des soins assidus amenèrent d'abord une sensible amélioration dans son état. Mais les maladies de poitrine ne pardonnent pas, et telle paraissait être celle de ce cher Frère.

Voyant sa santé décliner, le P. Supérieur le déchargea de la 1^{re} classe qu'il dirigeait avec tout le succès désirable. Ensuite il lui adjoignit un auxiliaire pour le bureau et un autre pour le chant.

Le bon Frère allait ainsi tant bien que mal, lorsque le 6 oct. 1881, un accident de voiture faillit lui coûter la vie. Il s'était rendu à St. Brieuc pour consulter le médecin. En rentrant sur les terres de l'établissement, la voiture heurta contre une borne et se renversa complètement. Les trois compagnons du F. Odilon n'eurent aucun mal; mais il n'en fut pas de même du pauvre malade qu'on releva la jambe brisée au-dessus de la cheville.

Alors commença pour lui une série de souffrances aiguës. Plus de sommeil, plus de repos, pendant de longues semaines; c'est à peine s'il pouvait prendre un peu de nourriture. Et

pourtant jamais une plainte n'effleura ses lèvres. Bien au contraire, il aimait à témoigner au bon Dieu sa vive et sincère gratitude de ce qu'il lui accordait la grâce de faire son purgatoire en ce monde.

Dès qu'il put un peu marcher, appuyé sur un bâton, il s'efforça de suivre en tout les exercices communs. Et dès lors, on le vit régulièrement assister à l'oraison, à la St^e. Messe, à la lecture, ainsi qu'aux repas et aux récréations de la Cl^e. Il faisait pitié, tant il était amaigri. Une toux opiniâtre lui laissait à peine un moment de répit. Repos, régime, remèdes, rien n'y faisait. Enfin le médecin lui-même, déclara qu'il n'y avait plus d'espoir.

On se résigna donc à le conduire à l'infirmerie des Frères, comme pour le mettre sur la route de sa dernière demeure. Il comprit que c'était fini et se mit à pleurer. J'en fus ému et même peiné, craignant en ce cher malade un moment de faiblesse. — « Pourquoi pleurez-vous, lui-dis-je, tenez-vous à cette vie misérable ? — « Oh ! non, mon Père, oh ! non, reprit-il ; mais, j'ai tant offensé le bon Dieu, et il est si bon pour moi !... »

Le cher Frère, abandonné tout entier à la volonté de Dieu, ne songe plus qu'à y conformer la sienne ; et pour se rappeler sans cesse sa sainte présence, il a soin de tenir sous ses yeux les images sacrées de Jésus et de Marie et de presser souvent contre son cœur sa croix de religieux, la médaille miraculeuse, ses scapulaires et les reliques de notre Vénérable Père.

Les cinq longues semaines qu'il a été couché sur son lit de douleur, de fin d'avril au 8 juin, ont été pour lui bien douloureuses. Presque jamais de sommeil ; toujours cette toux cruelle qui lui déchirait la poitrine. Néanmoins, il n'avait garde d'omettre aucun de ses exercices de piété : prières, oraison, lecture, examen, confessions et communions. A la dernière période de la maladie, il fallut même lui interdire la

lecture et la prière vocale qui le fatiguaient trop. On lui dit de les remplacer par l'offrande, à Jésus mourant sur la croix, de chaque battement de son cœur et de chacune de ses douleurs. « Merci, répondit alors le patient, je ferai comme cela. »

L'heure de Dieu approche. Le cher Frère se consume lentement, tout abandonné à la volonté du Seigneur. Le 28 mai, le P. Supérieur, qui le visitait souvent, pour le fortifier par ses consolantes exhortations, lui offre l'Extrême-Onction. Le pieux malade accepte volontiers; mais il ne veut pas quitter cette terre d'exil sans renouveler ses vœux perpétuels, qu'il avait émis dix-huit ans auparavant, le 29 sept. 1864; et il en prononce une dernière fois la formule, de sa voix défaillante. Tous les Frères disponibles assistaient à cette touchante cérémonie.

On lui portait fréquemment la ^{Ste} Communion. Ce fut pour ainsi dire son unique aliment pendant les trois dernières semaines; il put encore la faire l'avant-veille de sa mort. Le 7 juin au soir, avant le coucher de la C^{te}, le P. Bangratz alla lui donner une dernière absolution, et lui renouveler l'indulgence de la bonne mort. Quelques heures après, commença l'agonie. On vit le malade faire de grands efforts pour prononcer les doux noms de Jésus, Marie; Joseph; et bientôt après il rendait sa belle âme à son Créateur, à 3^h 1/4 du matin, le 8 juin, jour de la Fête-Dieu. Quel beau jour pour lui, et quels beaux exemples pour nous !!!

Le lendemain se célébrèrent ses obsèques. Au service funèbre, chanté par le P. Supérieur, les P. T. Guyot et Orinel faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre. M. le Recteur de Langueux y assistait avec un autre ecclésiastique. Il appréciait et affectionnait beaucoup le cher défunt; et dans une allocution adressée par lui aux enfants le jour de la Fête, il en parla dans les termes les plus élogieux.

— « Le F. Odilon, ajoute le P. Bangraty en transmettant les détails qui précèdent, a toujours été un fervent religieux, plein de foi et esclave de sa Règle. Parmi toutes ses vertus, l'une des plus remarquables en lui, c'était son amour pour la Règle, sa fidélité scrupuleuse à l'accomplir sur tous les points, prières, exercices communs, silence, etc.

« Ses différentes fonctions, il les remplissait toujours de son mieux, mais sans jamais pour cela manquer à ses exercices, à moins d'une permission particulière. Tout le monde sait dans la C.^{te} qu'il poussait la régularité jusqu'au scrupule.

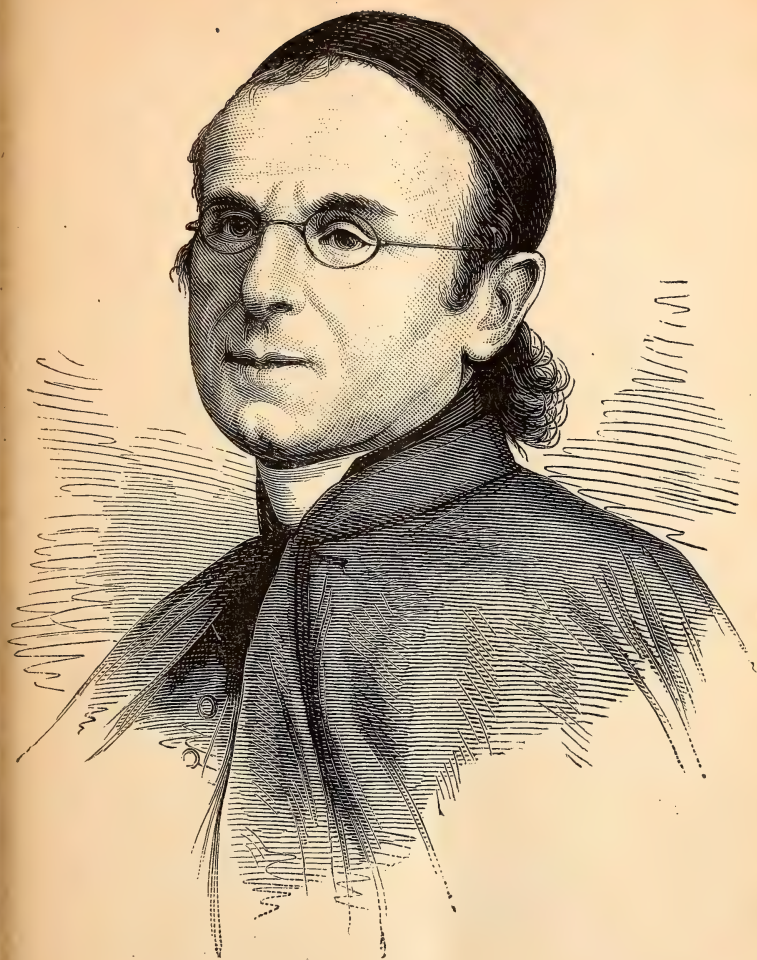
« Il avait à un très haut degré le talent de tenir et de conduire les enfants. « En classe, disait-il souvent, la discipline est tout, et il la maintenait en effet parfaitement.

« Plein de dévouement pour ses confrères, il se montrait toujours disposé à leur rendre service, et jamais dans les conversations, on ne l'entendait manquer à la charité: à cet égard, il était extrêmement sur ses gardes. Plus d'une fois, il a soutenu par ses bons avis des novices ou des confrères que le découragement commençait à gagner. Jamais, disait-il, quelles que soient les peines que l'on puisse avoir, on n'aura à regretter, surtout à la mort, d'avoir persévéré dans sa vocation, tandis qu'au contraire l'infidélité à sa vocation ne peut laisser que d'amers regrets ⁽¹⁾.

« D'une piété tendre et filiale envers Marie, il avait aussi une grande confiance dans le Vénérable Père, aimait à l'invoquer, à lire ses lettres. C'était en un mot, un vrai et bon membre de la Congrégation.

(1) Avec la biographie du F. Odilon, le P. Guyot nous en a envoyé une autre qui justifie bien cette parole. C'est elle d'un ancien Frère entraîné par l'orgueil hors de sa vocation, et qui, après certains succès éphémères, a traîné une triste et misérable existence, qu'il est allé terminer à l'hôpital.





LE T. R. P. SCHWINDENHAMMER

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

De la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur-de-Marie



LE

T. R. P. SCHWINDENHAMMER

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

Un grand deuil vient de se répandre dans la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Le dimanche, 6 mars, à 9 heures du matin, succombait à une maladie de cœur, après de longs mois de souffrances, le supérieur général de cet institut, le T. R. Père Ignace Schwindenhammer.

Le digne supérieur était né à Ingersheim, près Colmar (Haut-Rhin), le 13 février 1818, d'une famille très considérée dans ce pays, toujours cher à la France, où, non moins que le sentiment patriotique, se sont encore si bien conservés les sentiments religieux. C'est une sève féconde qui y fait naître comme tout naturellement les vocations distinguées, les sublimes dévouements. Ignace Schwindenhammer avait trouvé dans ses parents et ses ancêtres, aussi haut qu'il remontât, des types d'honnêteté, d'attachement au devoir et de vie foncièrement chrétienne. Formé à cette forte école, on le vit enfant obéissant et studieux, jeune homme rangé et d'un sérieux précoce. Elève du lycée de Colmar, et bientôt du petit séminaire de la Chapelle, puis de Strasbourg, il égala toujours ceux qui se distinguaient le plus par leurs talents, mais surpassa, sans conteste, tous ses émules en piété et en régularité.

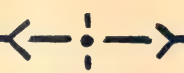
Au grand Séminaire, l'étude des sciences ecclésiastiques le captiva tout entier; mais docile à l'action de la grâce il fit surtout chaque jour des progrès dans l'esprit de sa sainte vocation. De peur que le goût très-prononcé qu'il avait eu jusque là pour la musique instrumentale ne l'absorbât trop et ne fût ainsi un obstacle à son avancement spirituel, il

y renonça avec générosité. Cependant, une de ses plus douces satisfactions était toujours de chanter les louanges de Dieu ; et il était un de ceux qui prêtaient le plus volontiers leur concours à l'abbé Mühe, de sainte mémoire, pour les chants pieux à exécuter dans ses réunions de bonnes œuvres à la cathédrale de Strasbourg.

Le grand séminaire diocésain fut le théâtre où il commença particulièrement à exercer son zèle. L'action du jeune et fervent séminariste était d'autant plus puissante qu'il cachait, sous un extérieur humble et modeste, un fonds remarquable de science théologique, au jugement de ses doctes maîtres. Il était à peine dans les ordres sacrés, que déjà la flamme de l'esprit sacerdotal jetait en lui un vif éclat et rayonnait avec grand fruit d'édification parmi ses condisciples. Pour plusieurs d'entre eux, une vocation spéciale avait déjà marqué une place distinguée, soit dans la pieuse société où il allait bientôt entrer lui-même, soit dans les rangs du clergé séculier. Il était l'âme de ce groupe d'élite de pieux séminaristes. Parmi eux se faisaient surtout remarquer celui qui devait être plus tard supérieur du Séminaire français de Rome, le P. Freyd, mort en 1875, honoré des regrets particuliers du grand Pie IX ; et celui qui, pendant plus de vingt années, a ensuite évangélisé l'Afrique occidentale, Mgr. Kobès, évêque de Modon et vicaire apostolique de la Sénégambie.

Cette sainte contagion du bien ne se fit pas moins sentir au sein de sa famille. Deux de ses frères, comme entraînés par ses exemples de vertu, devinrent à sa suite prêtres et religieux ; le troisième, le plus jeune, voulut s'attacher à lui dans la même société, et ses deux uniques sœurs, guidées par ses conseils, choisirent, elles aussi, le Seigneur pour partage et entrèrent dans la congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Louvencourt, à Amiens. La famille était du reste, selon le dire populaire, une famille sacerdotale ; au milieu de beaucoup d'autres, nous nous contenterons de citer M. l'abbé Simonis, cousin germain du supérieur défunt et député de l'Alsace au Parlement de Berlin.

Avant de gravir les derniers degrés des saints Ordres, l'abbé Schwindenhammer eut à offrir à Dieu un double sacrifice, celui de sa mère et de son père, qui moururent à peu de distance l'un de l'autre ; et il le fit avec générosité. Il était





accouru lui-même au chevet de ses chers parents, pour les préparer au dernier passage, et il avait eu la consolation de les voir mourir de la mort des prédestinés.

Ordonné prêtre par les mains du vénérable Mgr Rœss, il célébrait pour la première fois les saints mystères, dans sa paroisse natale, le jour de l'Assomption 1842, au milieu d'une population heureuse et fière d'avoir offert un tel ministre aux saints autels ; mais, pour lui, au milieu de la joie commune, il est tout soucieux de son avenir sacerdotal. La vie isolée d'un presbytère, les soins du ministère ordinaire ne répondent pas suffisamment à ses aspirations. Son âme soupire vers une vie plus parfaite et vers des œuvres de zèle, qui lui permettent de se dépenser sans réserve pour la gloire de Dieu et l'édification de son église.

L'homme qui devait l'aider à trouver sa voie, la Providence le lui avait, quelques mois auparavant, donné comme ami et confident au grand séminaire de Strasbourg : c'était le vénérable Père Libermann. Celui-ci était revenu de Rome, apportant les encouragements du Saint-Siège pour la fondation d'une société destinée à l'évangélisation de la race noire ; et il avait passé quelque temps dans cette pieuse maison, à fortes études théologiques, pour s'y préparer à la réception du sacerdoce. Un aimant secret avait aussitôt rapproché et bientôt étroitement uni ces deux âmes, si bien faites pour se comprendre, nous dirions presque pour se compléter mutuellement. Le Père Libermann connaît les perplexités de son ami au sujet de son avenir. Or, à Notre-Dame des Victoires, le vénéré M. Desgenettes vient de lui demander un prêtre pieux et zélé, pour y remplacer comme sous-directeur de l'Archiconfrérie le Père Tisserant, à qui Mgr Affre a enfin permis de suivre sa vocation à l'œuvre des noirs. C'est un trait de lumière pour le Père Libermann. Il appelle l'abbé Schwindenhammer aux pieds de N.-D. des Victoires. Celui-ci, après avoir prié, répond à cet appel, dans l'espérance de travailler plus utilement au bien des âmes, et d'y connaître sa propre vocation. Sa confiance ne fut point trompée. On ne saurait dire de combien de grâces et de réconciliations avec Dieu il fut l'instrument, pendant une année entière qu'il fut attaché à ce sanctuaire béni, qui attirait déjà un si grand nombre de pécheurs. Il y reçut des abjurations de protestants et fit rompre des pactes avec le démon que de pauvres égarés

avaient eu le malheur de faire, pendant qu'il préparait et formait à une vie plus parfaite des âmes généreuses, dont plusieurs devaient se consacrer plus tard à l'œuvre des missions, etc. Mais bientôt le nouveau sous-directeur entend à son tour la voix de Marie qui l'invite à entrer dans la société de son Cœur immaculé, à la Neuville, sous la conduite du P. Libermann.

Le fervent novice parut dès les premiers jours comme un vétéran de la vie religieuse, par son esprit de régularité, de recueillement, de travail, d'union avec Dieu. Le saint fondateur eût bientôt apprécié plus encore le trésor qui lui avait été donné par Marie; dès lors, il en fit l'homme de son conseil et de toute sa confiance. A peine le P. Schwindenhammer eut-il fait sa profession, (19 mars 1844) qu'il dut accepter les charges de professeur, de maître des novices, puis, peu de temps après, la fonction de supérieur.

Établi par le P. Libermann pour diriger la maison de N.-D. du Gard, quand celui-ci dut venir à Paris, en 1848, lors de la fusion de la congrégation du Saint-Cœur de Marie avec celle beaucoup plus ancienne du Saint-Esprit, le P. Schwindenhammer put montrer davantage ses qualités supérieures pour l'organisation et l'administration. Rien n'était plus régulier que cette nombreuse communauté de N.-D. du Gard, composée de scolastiques, de novices et de frères. Le zélé supérieur aimait, en outre, à évangéliser par lui ou ses confrères les différentes paroisses des environs; et par la piété, la beauté des offices célébrés à la chapelle de la communauté, il y attirait des fidèles en grand nombre; les jours de fête, il n'était pas rare d'en voir accourir d'une, de deux et trois lieues. Nous ne le suivrons pas dans l'humble ministère du tribunal de la pénitence, où tant d'âmes étaient attirées vers lui par sa réputation de science et de vertu; nous ne l'accompagnerons pas davantage dans ces célèbres conférences d'Amiens sur les questions sociales du jour, après la révolution de 1848, où le P. Schwindenhammer ne passait pas inaperçu, au milieu d'un clergé d'élite, à côté de Mgr de Salinis et des abbés Gerbet et de Ladoue, morts depuis évêques de Perpignan et de Nevers.

Toujours, cependant, plein de modestie et rempli de la plus haute estime pour le R. P. Libermann, dont il ne pouvait se lasser d'admirer les éminentes qualités et les héroïques

vertus, il faisait chaque jour, sous sa précieuse direction, de nouveaux progrès dans l'art de discerner les esprits, de diriger les âmes, de conduire les personnes et les choses, avec ce *fortiter* et ce *suaviter* que le saint fondateur avait pour maxime fondamentale et toujours suivie.

Ainsi se formait à cette humble, mais grande école, le successeur du P. Libermann. Quand vint, pour ce grand serviteur de Dieu et de l'Église, l'heure de la récompense, un de ses fils les plus intimes, celui-là même qui avait eu, à Saint-Sulpice où il était élève, la première pensée de l'œuvre des noirs, le conjura de lui dire sa pensée intime, pour guider ses enfants, à la veille d'être orphelins, dans le choix de son successeur. Inspiré sans doute d'en haut, car le malade avait demandé deux jours de réflexion devant Dieu, il désigna le P. Schwindenhammer, « comme étant, disait-il, celui qui devait après lui se sacrifier ». (2 fév. 1852.)

Celui-ci, néanmoins, voulut faire auprès de Dieu un effort suprême de foi et d'amour, pour conserver la vie si précieuse du *vénéré Père*, comme l'appelaient ses enfants. — « Redoublons d'instances auprès de N.-D. du Gard, écrivait-il aux Pères, Frères et aspirants de cette communauté. Que chacun s'offre en victime à la place de notre cher Père. J'ai fait moi-même l'offrande de ma personne, ce matin, à N.-D. des Victoires, mais il nous faudrait être à plusieurs pour être l'équivalent de notre saint Supérieur. »

Cependant la Providence avait d'autres desseins, et le Père Schwindenhammer devait se sacrifier d'une manière différente, dans les travaux et les souffrances. Le Révérend Père Schwindenhammer s'est en effet, sacrifié sans réserves, pendant un supériorat de près de trente années. La vie du Père Libermann avait été si courte ! Il restait tant à faire pour réaliser les pensées, les plans de ce saint fondateur ! Le nouveau supérieur se mit résolument à l'œuvre ; les yeux sans cesse fixés sur le but à atteindre, il ne se permit plus le moindre délassement qui eût pu l'en détourner tant soit peu, en lui ravissant une parcelle de temps, pour lui toujours précieuse. L'étude, les travaux d'administration, les correspondances particulières, des circulaires nombreuses et variées à toutes les maisons de l'Institut, la fondation d'établissements nouveaux, en France, en Irlande, dans les Antilles, sur les côtes orientale et occidentale d'Afrique et

jusque dans les Indes, tout cela l'absorbait en entier, ainsi que les aides qu'il s'était adjoints et dont il dirigeait lui-même avec assiduité les travaux. Tous ses efforts tendaient à ce but unique : le bien de sa congrégation, la plus grande gloire de Dieu, le salut et la sanctification des âmes, et spécialement l'œuvre de l'évangélisation des noirs.

Nous devons nommer aussi les diverses colonies françaises où il a envoyé de ses fils, pour l'éducation de la jeunesse, l'évangélisation des âmes, et enfin, pour ne pas trop prolonger cet exposé, le Séminaire français de Rome, l'une de ses premières œuvres et des plus chères à son cœur, due à son ardent amour pour l'Église romaine, et à son grand attachement pour les pures doctrines enseignées pareille (1853).

Malgré les nombreuses préoccupations de sa charge, il savait encore se ménager quelques loisirs pour diriger les âmes; c'était pour lui son seul délassement, après ses travaux d'administration. Et l'on ne saurait dire le bien qu'il a fait dans ce ministère modeste, mais où l'on puisait largement, avec des conseils élevés, ce généreux dévouement, cette force chrétienne qui étaient comme le fond de son propre cœur. Il n'indiquait pas seulement la voie, il entraînait en quelque sorte, dans le chemin de la perfection, ceux qui étaient de bonne volonté.

Les congrégations religieuses avaient une place particulière dans son dévouement, parce que les âmes y sont plus près de Dieu, plus chères à l'Église, et des auxiliaires plus utiles pour le bien du prochain. Il s'est, à ce titre, voué plus spécialement au soin spirituel de la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et à celle de l'Immaculée Conception, parce que l'une et l'autre se consacrent aux missions d'Afrique, et se dépensent en admirables sacrifices, à côté des fils du vénérable P. Libermann. A ces deux Congrégations, il unissait dans ses soins spirituels celle des Sœurs de l'Adoration réparatrice, si admirablement suscitée de Dieu, dans ces derniers temps, pour fléchir sa justice et attirer ses miséricordes.

On n'oubliera jamais dans ces communautés, notamment à la Maison-Mère des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les retraites annuelles qu'il y a données avec les plus grands fruits, pendant plus de vingt années. Ses instructions, religieusement recueillies, y servent encore d'aliment à la piété,

dans les méditations et les retraites. Il fut pour l'œuvre de la R. M. Javouhey, cette femme si admirable par son zèle et ses saintes entreprises dans les deux hémisphères, une vraie providence et comme un second fondateur. Car c'est à son infatigable dévouement que sa pieuse Congrégation se reconnaît redevable de son organisation religieuse et de ses heureux développements.

Cet Institut, voué à l'apostolat lointain, rappelle tout naturellement une autre œuvre, qui n'a pas été sans épines mais non plus sans mérites, pour le P. Schwindenhammer, l'Œuvre--Apostolique, destinée à procurer aux missionnaires des objets de culte et des ornements sacrés ; c'est lui en effet qui l'a établie en 1854, avec la bénédiction et les encouragements du Saint-Siège, et qui l'a organisée et dirigée pendant plusieurs années.

Autour du zélé supérieur florissaient aussi des œuvres plus humbles, mais auxquelles il accordait également protection, conseil, encouragement. Il était heureux, par exemple, de voir ses fils s'occuper de réunions de Sainte-Famille, de Patronage, ouvrir des asiles pour les orphelins, etc. Il comprenait trop bien les besoins de la société actuelle, pour ne pas soutenir ces œuvres qui, en réalité, n'ont de vitalité et ne produisent des fruits de vie chrétienne, que sous la direction de prêtres zélés qui se quittent chaque jour eux-mêmes, pour mieux se donner à leurs frères et se faire tout à tous, même dans les plus basses régions de la société.

Une vie semblable aurait dû se prolonger de longues années encore, pour les intérêts sacrés de l'Église, des missions et des âmes ! Mais le T. R. P. Schwindenhammer, s'était usé avant le temps, par ses nombreux et incessants travaux, joints à des études abstraites qui l'absorbèrent jusqu'à la fin ; car il est mort, on peut le dire, sur la brèche, les armes à la main. Il était attristé à la vue des maux qui pèsent aujourd'hui sur l'Église et les sociétés humaines ; il eut désiré pouvoir rester encore au milieu de ses enfants, pour les soutenir dans les luttes présentes et à venir. Mais pour lui la couronne était prête. Il avait d'ailleurs affermi et développé son Institut ; il l'avait doté de constitutions que le St-Siège a approuvées sans restrictions, après l'examen d'un des plus éminents théologiens de Rome ; il avait réussi à faire introduire la Cause du pieux fondateur de l'institut, le P. Li-

bermann, déclaré vénérable en 1876; il laissait des jalons plantés pour les travaux restant encore à faire en vue de l'achèvement de son œuvre. Il fut donc rappelé de son exil, pour recevoir, nous en avons la confiance, l'éternelle récompense.

Sa fin fut semblable à sa vie. Soumis, abandonné entre les mains de Dieu, il se préparait à mourir et donnait en conséquence ses instructions à ses fils alarmés de son état. Mais sachant aussi que Dieu conduit aux portes du tombeau et en ramène, il parlait de même volontiers de ce qui restait à faire pour le bien de la Congrégation, exprimant le désir de pouvoir le réaliser encore; puis il revenait finalement à cette parole, qui fut la dernière expression des sentiments de son âme : « Comme le bon Dieu le voudra. » C'est dans ces dispositions qu'il reçut une dernière fois la sainte Communion. Quelques heures après, une crise mortelle se fit sentir. Il put prononcer encore les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, recevoir une dernière absolution, avec l'indulgence de la bonne mort; et pendant que l'on récitait autour de lui les prières des agonisants, il rendit paisiblement son âme à son créateur.

Le corps du vénéré Supérieur a été exposé, la veille de l'enterrement, au grand parloir du Séminaire du Saint-Esprit; et beaucoup de personnes sont venues avec un religieux respect lui offrir, avec leurs prières pour le repos de son âme, un dernier hommage de leur vénération. Le pieux coadjuteur de S. E. le cardinal archevêque de Paris, Monseigneur Richard, à la nouvelle de sa mort, s'est empressé lui-même de venir prier près de sa dépouille mortelle. Un reflet de repos et de douce paix en Dieu reposait sur ses traits à peine altérés par la mort.

Ses obsèques, célébrées dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, le mardi 8 mars, ont été comme un véritable triomphe, et une récompense déjà décernée ici-bas à cette grande âme, qui n'avait vécu que pour Dieu et les intérêts de sa gloire. Mgr l'évêque d'Angers, compatriote du vénéré défunt, tint à être présent à cette cérémonie. L'archevêché de Paris y était représenté par les vicaires généraux, MM. Lagarde, Caron et Conil. Il s'y trouvait également, confondus avec les membres de la famille du défunt, des représentants de tous les rangs du clergé, de tous les ordres

religieux, et de la plupart des institutions catholiques établies dans la capitale. Des laïques distingués, pour la plupart amis personnels du vénéré défunt, étaient aussi venus, pour unir leurs prières et leurs respects à ceux des fils du Père Schwindenhammer, et des membres des diverses communautés religieuses, qui pleuraient un guide et un père.

Mgr l'évêque de Grenoble, uni au T. R. Père par des liens particuliers, vint tout exprès de son lointain diocèse, pour célébrer la Ste-Messe. Après l'absoute, il prononça une chaleureuse improvisation, où l'on sent vibrer toute son âme et se refléter dans un miroir fidèle les traits principaux de cette vie si pleine d'œuvres et de mérites. Voici à peu près textuellement ses paroles.

*Ad insulas longe divulgatum
est nomen tuum et dilectus es
in pace tua.*

Aux îles lointaines ton nom
est connu et tu es aimé dans
ton amour pour la paix.

(Ecclesiastique, ch. XLVII, 17.

Messieurs,

Que nul de vous ne s'étonne de me voir au sein de cette assemblée, avec les membres de la famille du R. P. Schwindenhammer, avec les pieux lévites de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie : j'y suis appelé à plus d'un titre, pour déposer au pied de ce cercueil, où repose la dépouille mortelle du P. Schwindenhammer, le tribut de ma pieuse vénération.

Ce saint religieux était déjà supérieur général de la congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie lorsque, jeune prêtre encore, je le rencontrai sur ma voie, et que je lui ouvris mon âme. Alors Dieu me poussait vers la côte orientale d'Afrique. Tandis que des conseils d'une extrême prudence m'en éloignaient, le R. P. Général me dit : « — Allez, ayez confiance, commencez cette œuvre ; un jour, peut-être, nous viendrons à vous pour la continuer. » Cet espoir était prophétique.

De conseiller, le Très Révérend Père devint pour moi un frère dévoué, et plus tard, un ami.

A ces divers titres, ma place est auprès de ce cercueil. Toutefois, messieurs, je me hâte de dire que hier, en quittant mon diocèse, ma pensée a été de venir représenter dans cette cérémonie funèbre les îles lointaines, où le nom de celui que nous pleurons est connu, loué, aimé et béni. J'ai nommé l'île de la Réunion, île particulièrement chère au cœur du Père Libermann et de son vénéré successeur, pays de naissance du pieux directeur de cette maison, premier assistant de la congrégation, terre admirablement cultivée par elle, où plusieurs religieux qui m'entendent ont passé des années nombreuses, gravant dans les âmes l'amour du Christ, et dans les cœurs le souvenir impérissable de leur zèle et de leurs bienfaits.

J'ai nommé, dans ces mêmes parages, l'île Maurice, qui compte parmi ses plus illustres bienfaiteurs le P. Laval. Il fut pour la classe du peuple, dans cette île au cœur français, ce que l'abbé Mazuy a été lui-même pour la classe élevée. J'ai plaisir à réunir ces deux noms et à les redire auprès de ce cercueil, car ils furent longtemps unis sur ces lèvres aujourd'hui muettes, et dans ce cœur qui savait si bien sentir la noblesse du dévouement.

J'ai nommé Pondichéry, car la congrégation ne s'arrête ni devant les distances, ni devant les sacrifices, ni devant l'inconnu.

J'ai nommé Zanzibar et le Zanguebar lui-même, où les Pères de la congrégation ont entrepris un travail immense, avec la sagesse et le zèle qui les distinguent. Leur nom est aimé sur ces rivages lointains, et celui de leur supérieur béni par ces insulaires, qui n'avaient pas même l'idée du dévouement gratuit et surnaturel.

J'ai nommé l'Orient, je nommerai l'Occident. Avant tout, les missions de l'Afrique occidentale, où sont allées se dévouer et s'éteindre les plus belles existences, pour y faire germer, sur des tombeaux, la moisson spirituelle des âmes ; car, dans le christianisme, la vie sort de la mort.

Je nommerai ensuite, avec amour, les Antilles, la Martinique, la Guadeloupe ; je ne saurais oublier la Guyane ; pays tout florissants des bienfaits de la congrégation, qui s'unissent, en ce moment, à Rome, à Paris, au Nord, à la Bretagne, à la Normandie, à Bordeaux, à l'Auvergne, à d'autres contrées encore, comme l'Irlande, pour bénir l'illustre Père

Général qui a guidé, depuis vingt-huit ans, avec autant de force que de haute sagesse administrative, sa congrégation.

Je regrette que le vénérable cardinal archevêque de Toulouse, ami de notre cher défunt, ne soit pas ici pour dire, avec l'autorité de sa parole, les services rendus aux colonies par le T. R. Père. Son Eminence, ainsi que mes vénérés collègues, les évêques des colonies, seraient heureux de lui offrir ce témoignage de gratitude, en leur nom et au nom des populations qui leur ont été confiées.

Notre-Seigneur disait : *mon Père j'ai gardé tous ceux que vous m'aviez confiés*. Notre cher Père Général a pu tenir aussi ce langage ; et au vénéré et saint Père Libermann, qui, avant de mourir, l'avait désigné pour lui succéder, il a eu le droit, en le retrouvant devant Dieu, de montrer son héritage cultivé avec autant d'intelligence que de zèle persévérant et de succès, héritage qui s'est considérablement agrandi depuis vingt-huit ans. Pour le dire, messieurs, il faudrait de longs discours, et l'heure actuelle n'est pas aux longs discours. Ce que je veux rappeler toutefois, c'est la prodigieuse activité du Père Général, qui, malgré la faiblesse de sa santé, était toujours à l'œuvre. Jamais il ne perdait une parcelle de ce temps, que d'autres perdent si facilement, quand ils ne le profanent pas d'une façon coupable. Le Père Général était l'homme du devoir, l'homme de la règle ; la prière, l'étude, ses devoirs d'état l'absorbaient tout entier ; et cependant, il trouvait encore des heures pour cultiver son esprit, pour se livrer à ces études ascétiques, dont son âme tenait à se nourrir, afin de s'élever de plus en plus dans la perfection intérieure. Si un jour on publie ce qu'il a écrit, à la suite du P. Libermann, sur la *vie intérieure* et l'oraison, on admirera l'élévation de cette belle âme, en même temps que la précision de sa méthode et de ses aperçus.

Il vous appartiendrait, à vous qui êtes ses fils, de prendre ici la parole, pour nous révéler les trésors de foi et de piété, cachés dans le cœur de votre supérieur général. Mais vos bouches n'ont pas besoin de s'ouvrir pour le louer ; votre attitude, votre formation religieuse, le cachet de piété et de simplicité qui vous distinguent, ont dès longtemps rendu témoignage et de vous-mêmes, et surtout de votre fondateur et de son successeur. J'ose parler de ces choses avec confiance, mes Pères, car j'ai eu le bonheur d'être le pénitent de

votre Père fondateur, l'ami constant de votre vénéré Père défunt, à qui j'ai voulu le prouver une fois encore ; j'ai travaillé avec vous, en Orient et en Occident, pendant vingt-cinq ans. Eh bien ! messieurs, je me fais un devoir de le dire devant vous : la congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie a été formée et basée sur l'obéissance.

L'obéissance, messieurs, a des rudesses, des âpretés, des sacrifices pour toute âme, même pour le religieux ; mais aussi une congrégation qui sait obéir sait opérer des merveilles : *Vir obediens loquetur victorias*, l'homme obéissant racontera ses victoires. Nous ne sommes pas des anges, messieurs, et nous ne saurions sans présomption dire que toujours l'amour nous soutiendra ; les anges aiment toujours ardemment, cela n'est pas donné à l'homme ; c'est pourquoi il y a des heures où l'âme religieuse elle-même ne sent pas l'amour divin, mais il n'en est aucune où elle ne doive obéir. Il faut donc que l'obéissance soit la base inébranlable et toujours respectée sur laquelle repose une congrégation : c'est là sa force, ainsi que celle des armées de la terre.

Le Très Révérend Père l'avait compris ; et ce matin, un bon Frère, qui était venu me chercher à la gare, me disait en revenant : « C'était l'homme de la règle ; quand il s'agissait de la règle, le Très Révérend Père ne laissait rien passer. »

J'ai parlé des Frères ; laissez-moi vous faire remarquer, en passant, que notre regretté défunt, doué d'un vrai talent d'administration, avait compris que le missionnaire ne saurait réaliser tous les desseins de Dieu sur lui, sans l'aide des Frères et des Sœurs. Aussi s'appliquait-il à former, en même temps que ses Pères à la science et à la vertu, des Frères à la piété et à l'amour du travail.

Que de larmes de reconnaissance et d'amour filial a déjà fait couler cette mort qui nous rassemble ! Vous, bien chers Frères ; vous, chères Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; vous, Sœurs de l'Immaculée-Conception ; vous, bien-aimées Filles de Marie, du diocèse de Saint-Denis, vous seules pourriez nous dire le bien que vous a fait le Révérend Père Général par lui-même et par ses fils.

Le nègre de l'Afrique pourrait dire aussi avec larmes la bonté de notre cher défunt, et il la dira. On priera pour lui

jusqu'aux contrées les plus lointaines, et le pauvre lépreux de l'île de la Réunion s'unira aux Pères de la congrégation, pour demander le repos éternel en faveur de leur Père Général, qu'il pourra nommer justement son bienfaiteur.

Ont-elles été muettes les lèvres de Léon XIII en apprenant cette mort? Non, pas plus que ne l'eussent été celles de Pie IX. Le P. Schwindenhammer est connu à Rome, connu par sa piété, sa haute intelligence, sa science, son amour du Saint-Siège; il est connu par ses fils, et Léon XIII, comme Pie IX, sait que le Saint-Esprit guide la congrégation dans le plus pur dévouement au souverain Pontificat et à l'Eglise. Oui, l'esprit divin, âme de l'Eglise, est aussi le guide de cette famille religieuse qui est allée planter sa tente auprès de Pierre pour lui préparer des serviteurs fidèles.

De sorte que, messieurs, cet homme, sorti du sein de sa famille, venu à Paris, et aujourd'hui arrivé au terme où va toute créature humaine, ce religieux devient comme un centre où viennent s'unir, de toutes les parties de l'univers, des âmes innombrables. L'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Europe, les îles lointaines se tourneront vers cette âme qui nous a quittés, vers ce cercueil qui nous réunit! Ah! messieurs, en face de cette mort qui est un vrai triomphe, comment pourrions-nous ne pas remonter jusqu'à Jésus-Christ lui-même? Comment ne pas se souvenir de cette réponse que ce divin maître fit à Pilate : Oui, tu l'as dit; je suis roi; *Tu dixisti, quia rex sum ego.*

Ils prétendent que Jésus-Christ n'est qu'un homme, et qu'il va disparaître des âmes et de ce monde! Qu'ils regardent donc, et en voyant que le Christ fait de ses fils, de ses plus humbles serviteurs, des rois, rois par l'amour des peuples, par la reconnaissance des îles lointaines, par la gratitude et l'admiration des continents, qu'ils désarment donc leur aveuglement, qu'ils désarment donc enfin!

Le Christ est non seulement Roi, mais il se plaît à partager sa royauté avec ses amis. Hier, c'était le P. Milleriot dont on portait en triomphe les restes vénérés; aujourd'hui, c'est notre Père; demain, ce sera un autre chrétien, et ils ne voient pas que cela n'est pas humain; ils ne comprennent pas qu'en dehors de la paternité naturelle, il y a la paternité des âmes, qu'au delà de la royauté de ce monde, il y a la royauté divine des âmes, la royauté du Christ, dont vous et

moi, mes frères, nous pouvons admirer un reflet, reflet qui va jusqu'à nos cœurs et les remplit d'amour pour le Christ, et aussi pour celui qu'il veut honorer en ce moment, comme il a voulu le consoler à sa dernière heure.

Je m'arrête messieurs, en confiant à votre piété ces paroles de la Sainte Ecriture : *Os prudentis quæritur in Ecclesia et verba illius cogitabunt in cordibus suis* : la bouche de l'homme prudent est recherchée dans l'Eglise, et l'on se souviendra de ses paroles dans les cœurs.

Monseigneur, en citant ce texte, j'ai le bonheur en même temps de parler à Votre Grandeur, qui a été choisie pour dire la vérité à ceux qui gouvernent la France, de Votre Grandeur dont je ne saurais oublier la noble amitié ; je parle aussi de notre cher défunt, et m'adressant à ses fils, à tous ceux qu'il a guidés, je leur dis : Gardez dans vos cœurs ses précieux enseignements, goûtez ses paroles, faites-en votre nourriture. En les écoutant et en les mettant en pratique, votre congrégation a été bénie de Dieu et des hommes ; elle le sera désormais encore.

O Père bien-aimé, vous ne reposiez vraiment votre cœur qu'en Dieu ; seul il était l'objet de vos désirs ardents sur la terre ; en lui était votre bonheur, en lui seul. Voici que maintenant vous avez quitté la terre, vous êtes dans l'éternité... Le temps, ce voile jeté entre vous et Dieu, s'est déchiré... Nous en avons l'espoir, Dieu s'est donné tout entier à votre âme, qui avait faim et soif de lui. Goûtez, goûtez à jamais ce repos éternel, et qu'un jour nous le goûtions avec vous.

Amen !

Après ces émouvantes paroles, religieusement écoutées, Mgr Fava a donné l'absoute ; puis l'assistance s'est retirée, emportant au cœur une profonde émotion. Certainement, comme l'a dit l'éminent prélat, ceux qui étaient là, assistant à ce triomphe dans la mort d'un humble religieux, garderont gravés dans leur esprit, ses conseils et ses exemples.

LE

T. R. P. LE VAVASSEUR







LE T. R. P. LE VAVASSEUR

TROISIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

DE LA

CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

LE T. R. P. LE VAVASSEUR

TROISIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

DE LA CONGRÉGATION

DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

ÉLOGE FUNÈBRE

PRONONCÉ A SES OBSÈQUES

PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE



PARIS

IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL, L. PHILIPON
51, rue de Lille, 51

—
1882



LE T. R. P. FRÉDÉRIC LE VAVASSEUR

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

DE LA

CONGRÉGATION

DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

Le jeudi 19 janvier, à 10 heures du matin, ont eu lieu, dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, les obsèques du R. P. Frédéric Le Vavasseur, troisième supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Le concours nombreux et recueilli des hauts dignitaires ecclésiastiques, des prêtres, des religieux, des fidèles de tout rang, qui se pressaient autour de sa dépouille mortelle, était déjà un éloge du vénéré défunt. Les larmes répandues par plusieurs, qui pleuraient en lui un guide, un ami, un père, disaient plus éloquemment encore, la vénération, la reconnaissance, la pieuse affection dont ce saint religieux était universellement l'objet.

Frédéric Le Vavasseur était né, le 25 février 1811, dans une de nos plus belles colonies, l'île Bourbon, aujourd'hui île de la Réunion. Comme toutes les bonnes familles d'alors, ses parents, auxquels il était extrêmement cher, l'envoyèrent en France pour y achever son éducation. Il devait revenir ensuite dans son pays natal, où non moins que d'autres Bourbonnais de son âge, il aurait pu occuper une des places les plus honorables ; et

telle était l'ambition de sa famille, car déjà en lui on ne savait ce qu'on devait admirer le plus, des qualités de l'esprit ou de celles du cœur.

Cependant, une fois en France, des études préparatoires à l'École polytechnique, puis de droit, ne satisfirent point son âme ardente, tourmentée d'un désir intime, celui de se dévouer à la gloire de Dieu et au bien du prochain. Des projets d'étude en médecine l'occupèrent aussi à leur tour ; mais, là encore, le bien à faire à l'humanité lui paraissait trop incertain et trop restreint. Enfin, Dieu avait placé près de lui plus d'un sage Ananie, qui lui montrèrent la route du sanctuaire ; c'était là qu'il devait entrer, et il y entra sans plus regarder en arrière. Toutes ses hésitations avaient disparu ; aussi rien, au séminaire de Saint-Sulpice, n'égalait sa régularité, sa ferveur. Bientôt il fut un des admirateurs, un des fils spirituels, et un des auxiliaires zélés dans l'œuvre dite des Bandes de piété, de l'abbé Libermann, qu'à cette époque une cruelle maladie retenait indéfiniment au séminaire, exclu des saints ordres, mais exerçant, sous les yeux des pieux directeurs, une sorte d'apostolat, que Son Éminence le Cardinal Pitra a si bien décrit dans la vie du vénérable fondateur de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie.

Au mois de juin 1840, Frédéric Le Vavasseur fit son adieu solennel au monde par la réception du sous-diaconat, et au mois du septembre 1841, il était ordonné prêtre. Déjà à cette époque, le sacerdoce lui avait apparu comme l'appel à un ministère tout apostolique. Ce n'était pas comme prêtre séculier qu'il voulait paraître au milieu des siens, mais bien comme missionnaire des noirs, alors encore dans l'esclavage des hommes et sous la tyrannie de l'esprit de ténèbres. Il y a plus, il plaidait déjà la cause des pauvres noirs de nos colonies parmi ses plus pieux condisciples, ce que faisait aussi,

de son côté, l'abbé Eugène Tisserand, descendant par sa mère de l'un des gouverneurs de Saint-Domingue. Le Père Libermann leur fut alors providentiellement donné comme trait d'union, comme guide et comme père dans la fondation de la Société du Saint-Cœur de Marie, destinée spécialement à l'évangélisation des âmes les plus pauvres et les plus délaissées. Le noviciat s'ouvrait en septembre 1841, à la Neuville-les-Amiens ; le 2 février de l'année suivante, en la fête de la Purification de la sainte Vierge et de la présentation de Jésus au Temple, le Père Frédéric Le Vavasseur faisait sa première consécration, comme membre de la Société naissante, et comme missionnaire des noirs, aux pieds de Notre-Dame des Victoires. Pour mieux s'y préparer, il avait passé la nuit tout entière dans ce sanctuaire déjà béni et devenu depuis si célèbre.

Le Vénérable Père Libermann l'envoya ensuite immédiatement commencer la mission des noirs à Bourbon, pendant que dans l'île-sœur, ou l'île Maurice, le Père Laval inaugurait un apostolat qui associe son nom à celui du B. Pierre Claver. Pendant huit années, c'est-à-dire de 1842 à 1850, le Père Le Vavasseur, d'abord seul, puis secondé de quelques confrères, se montre le père des noirs, à commencer par ceux de sa propre maison paternelle. Il les appelait ses enfants, et se multipliait en quelque sorte pour les instruire, les baptiser, les consoler et encourager, leur porter, et le jour et la nuit, souvent à de grandes distances, les secours de la religion. Nommé par le saint fondateur supérieur provincial des deux missions de Bourbon et de Maurice, il entretenait parmi elles l'union fraternelle, une sainte émulation pour le dévouement à l'œuvre des noirs ; et il alla de sa personne partager à Maurice, pendant tout un carême, les travaux de ses confrères de cette île, qui ne pouvaient suffire à la moisson des âmes.

L'émancipation des esclaves était prévue pour un avenir prochain; le Père Frédéric Le Vavas seur les prépara à recevoir pacifiquement et à mettre chrétie nement à profit cette liberté, à la fois si désirée par eux, et si redoutée par leurs anciens maîtres, qui craignaient de sanglantes représailles. Ses exhortations et la haute influence par lui exercée sur des milliers de noirs eurent tout le succès désirable; et cette transition de l'esclavage à la liberté, qui ailleurs fut sanglante, s'opéra sans le moindre trouble à Bourbon.

Pour compléter ce bienfait, et montrer comment la religion entend et pratique ces principes tant vantés de liberté, de fraternité et d'égalité, il fonda la Congrégation des Filles de Marie, destinée à recruter indistinctement, dans tous les rangs de la société, des âmes dési reuses de se consacrer à Dieu, et d'embrasser pour son amour toutes les œuvres du dévouement chrétien. Les pierres fondamentales de la nouvelle société, à laquelle Dieu ne ménagea ni les épreuves ni les bénédictions, selon l'esprit et les désirs du zélé fondateur, furent pré cisément quelques membres choisis de sa propre famille.

Cet objet spécial de sa sollicitude, avec l'œuvre per manente de ses chers noirs, ne l'empêchait pas de faire encore, trois ou quatre fois l'an, le tour de l'île, pour y entendre les confessions et y faire de chaleureuses exhortations dans les différentes communautés des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui ont élevé presque toutes les familles de la colonie. Dans son cœur d'apôtre toutes les œuvres de dévouement trouvaient largement leur place sans se nuire; elles auraient presque pu se croire chacune l'objet de sa prédilection.

Toutefois, sur un désir du Vénérable Père Libermann, le Père LeVavas seur quitta pour toujours et ses œuvres aimées, et ses bons parents, et son pays natal, et revint en France. C'était au commencement de 1850. Depuis

environ deux années, une fusion avait eu lieu entre la Société naissante du Saint-Cœur de Marie et l'ancienne Congrégation du Saint-Esprit, et le saint fondateur avait alors besoin de son concours pour l'aider à porter tout le poids d'une œuvre, que cette union faisait grandir chaque jour. Il se montra en effet son collaborateur plein d'affection et de zèle, jusqu'à ce que Dieu vint à appeler à Lui son fidèle serviteur.

A ce moment, se voyant menacé, par l'estime de ses confrères, d'être appelé à porter le fardeau de la supériorité, il n'omit rien pour obtenir du saint fondateur, déjà sur le bord de sa tombe, cette parole qu'il attendait de sa sainte amitié : *Je crois que c'est le Père Swindenhammer qui doit se sacrifier.*

Pour lui, il était libre de ce côté ; mais ce ne fut que pour demeurer plus que jamais attaché au joug de l'obéissance religieuse, en se liant au nouveau supérieur général. Directeur du noviciat de Notre-Dame du Gard, puis du séminaire du Saint-Esprit à Paris, premier assistant général, provincial et visiteur des maisons de France, en tout, partout, toujours, il put vraiment être proposé comme un modèle par son esprit d'humilité, de soumission, d'abnégation et de zèle. Il fut pendant près de trente années le bras droit du R. P. Ignace Swindenhammer, pour toutes les œuvres nouvelles à établir, à développer ou à protéger, en France, à Rome, en Irlande et en Allemagne. Que de nuits passées par lui en voyage pour s'épargner un temps précieux ; que de privations et de souffrances, dans ces pérégrinations, faites selon toutes les conditions de la pauvreté évangélique, et dans l'accomplissement de ces missions ! Les élèves du séminaire du Saint-Esprit, ainsi que les prêtres nombreux des colonies dont il a été le guide spirituel, n'oublieront pas avec quel généreux dévouement il s'appliquait à leur formation cléricale. Chacun d'eux trouvait en lui la

sollicitude d'une mère, ce n'est pas trop dire; et cela, non seulement pour les besoins de son âme, mais encore pour ses besoins temporels. Il trouvait toujours moyen de pourvoir à l'entretien de ceux qu'il savait être dans la gêne, et il usa même de son crédit auprès de personnes charitables dont il avait toute la confiance, pour fonder dans ce but une petite caisse de secours.

Nous ne dirons pas toutes les bonnes œuvres particulières dont il était le promoteur, ou dans lesquelles il prenait sa part; tous les services par lui rendus à une foule d'ecclésiastiques, de personnes religieuses, de laïques de toute sorte; les retraites si fructueuses qu'il donnait, au temps surtout des vacances, à diverses communautés religieuses; les conseils si remplis de l'esprit de Dieu qu'il faisait comme jaillir de son cœur dans une correspondance des plus actives, avec la France, les colonies et les missions.

Il se livrait sans relâche à tous ces travaux avec une ardeur qui ne vieillissait jamais, lorsque pour la seconde fois, en mars 1881, sa Congrégation se trouva orpheline par la mort du R. P. Schwindenhammer, qui y laissera longtemps des traces profondes de son génie d'organisation. Cette fois encore, le Père Le Vavasseur essaya de détourner de lui une charge pour laquelle, dans son humilité, il ne se croyait pas les qualités nécessaires; il porta même jusqu'à Rome l'exposé de ses objections contre la possibilité de sa nomination comme remplaçant du vénéré défunt. Mais la réponse ayant été, qu'il fallait laisser agir la divine Providence par la manifestation libre du choix des membres du Chapitre, il s'inclina devant cette parole venue de si haut, puis derechef il dut courber la tête, lorsqu'à la fin du mois d'août suivant, le suffrage unanime de ses frères se réunit sur sa personne. Malgré l'altération de sa santé et son âge déjà un peu avancé, on espérait le conserver, du moins

quelques années encore, d'autant que son père avait vécu jusqu'à 86 ans, et que sa respectable mère, alors encore existante, portait vaillamment ses 97 ans.

Nul autre que lui, d'ailleurs, à raison de ses mérites personnels et de la considération dont il jouissait au dehors comme au dedans de la Congrégation, ne semblait plus propre à l'aider à traverser ces jours mauvais, qui, comme une violente tempête, menacent d'emporter jusqu'aux institutions les plus utiles et les mieux assises.

Pour lui, cependant, les félicitations unanimes qui accueillirent sa nomination comme troisième supérieur général de l'Institut, ne purent le jeter dans l'illusion ; il avait le pressentiment de sa fin prochaine. Ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de mettre résolûment la main aux affaires de la Congrégation. Son esprit d'ordre et son activité, son amour paternel pour tous les fils spirituels, Pères et Frères, que Dieu lui avait donnés, son immense désir de conserver intact l'héritage qui lui venait du vénérable Père Libermann par son successeur immédiat, tout cela lui faisait comme multiplier son temps et ses sollicitudes ; on eût dit que pour lui les heures valaient des semaines, et les semaines des mois.

Mais bientôt il fut contraint de s'arrêter au milieu de ses travaux. Une opération douloureuse devint nécessaire, et malgré tous les remèdes et tous les soins, le mal fit incessamment des progrès. Il comprit que ses pressentiments ne l'avaient point trompé ; aussi rassembla-t-il ce qu'il avait de forces pour faire connaître de toute part ses dernières intentions, donner ses derniers conseils, et faire cet adieu suprême qui termine toute existence humaine ici-bas. On aimait cependant à se faire illusion, mais pour lui il souriait déjà à la mort et l'appelait de ses vœux. Il souffrait beaucoup, et pour ainsi dire de toutes les parties de son corps ; c'était une

vraie victime, étendue sur sa croix et ne sachant plus prononcer que la parole du plus entier abandon, de la plus parfaite confiance. « Comme le bon Dieu voudra », tel était son dire habituel.

On avait fait disposer un autel dans la tribune de la chapelle du séminaire, contiguë à sa chambre; chaque matin un des Pères y disait la sainte messe, et le malade faisait tous les jours la sainte communion. Agénouillé sur son prie-Dieu, et à la fin étendu sur son lit de douleur, il apportait à cette grande action un air si recueilli et si pieux, qu'on pouvait lire sur ses traits et dans toute son attitude la foi vive et l'ardent amour qui remplissaient sa belle âme pour Notre-Seigneur.

Depuis plusieurs semaines déjà, il avait demandé lui-même et reçu l'Extrême-Onction, en présence de la Communauté réunie et d'une députation d'élèves du séminaire; il avait suivi les prières et y avait répondu, puis, après la réception de ce sacrement, il avait adressé quelques mots à l'assistance émue jusqu'aux larmes, pour s'humilier de n'avoir pas assez aimé la souffrance et pour exhorter à aimer Dieu d'un amour généreux.

Ces sentiments d'humilité et d'amour l'accompagnèrent, avec un accroissement sensible, jusqu'à son dernier soupir. Il expira doucement, peu après avoir pressé son crucifix de ses lèvres mourantes et avoir redit avec amour les saints noms de Jésus, Marie, Joseph. C'était le lundi, dans la nuit du 16 au 17 janvier. Pendant deux jours ses restes furent exposés dans une chapelle ardente au grand parloir du séminaire; il y eut un concours non interrompu de personnes de tout rang qui vinrent prier, contempler cette figure de saint, et faire toucher à ses mains des chapelets et autres objets de piété.

Le jeudi suivant, devant les dépouilles mortelles du vénérable défunt, Mgr l'Évêque de Grenoble, venu tout

exprès de son lointain diocèse pour célébrer la sainte messe, rendit un dernier et éloquent hommage de son vieil et cordial attachement au Père Frédéric Le Vasseur.

Nous laissons la parole à l'illustre Prélat.



ÉLOGE FUNÈBRE

DU T. R. P. LE VAVASSEUR

PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE

*Qui curavit gentem suam et liberavit
eam a perditione.*

Il prit soin de son peuple et le délivra de la perdition.

*Livre de l'Ecclésiastique,
ch. L, v. 4.*

MESSIEURS,

Nous étions réunis, il n'y a pas encore un an, au pied de cet autel pour rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle du vénéré Père Ignace Schwindenhammer, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, et voici que nous nous retrouvons encore, messieurs, pour une cérémonie semblable, auprès du cercueil de son successeur, Frédéric Le Vavasseur.

Vous qui êtes ses fils et qui le pleurez comme un père bien-aimé, vraiment digne de l'être, vous pouviez craindre que ses jours ne fussent comptés lorsque, d'une voix unanime et d'un seul cœur, vous l'avez malgré lui nommé supérieur général de votre Congrégation. Ses travaux, plus encore que les années, avaient profondément ébranlé sa santé, et en quelque sorte tari en lui les

sources de la vie. Vous ne l'ignoriez pas ; mais la reconnaissance et la piété filiale parlaient bien haut à vos cœurs, et vous voulûtes avoir pour vous guider, au déclin de sa vie, celui qui avait porté votre Congrégation dans son âme, après l'avoir conçue, comme une mère son enfant. Cet hommage fut un honneur pour le saint religieux qui en était l'objet, et tous ceux qui connurent votre choix comprirent que l'esprit de Dieu, dont vous portez le nom, est vraiment avec vous.

Malgré vos prévisions, le coup qui vous frappe vous a surpris. Vous avez le droit de dire à la mort qu'elle s'est hâtée de franchir le seuil de cette demeure, pour en frapper de nouveau le chef, les larmes de votre dernier deuil étant à peine séchées. Mais vous avez appris, dès longtemps, à voir tomber vos frères, par phalanges, pour Dieu, pour l'Église, pour l'amour des populations délaissées qui errent à trouver le vaste continent africain ; vous savez adorer en tout la Providence et baiser sa main toujours bienfaisante.

J'ai partagé votre deuil récent, comment aurais-je pu demeurer étranger à celui-ci ?

Le Père Le Vavasseur est pour moi un ami. Il a été mon aîné dans ses travaux apostoliques à l'île Bourbon, où il a tracé un sillon si profond et si lumineux ; souvent il m'a servi de conseiller et de père spirituel ; j'ai connu son père et sa mère, son frère et sa sœur, toute sa famille ; puis, quand je revenais dans la mère-patrie, à peine entré dans cette demeure hospitalière, qui est le rendez-vous des missionnaires du monde entier, bien vite m'apparaissait sa bonne et souriante figure, en qui se reflétait si bien la bénignité du Sauveur Jésus.

J'ai donc regardé comme un devoir, mes chers Pères, de profiter des heures de la nuit pour avoir la consolation de m'unir à vous, au sein de votre deuil, et sur le bord de la tombe où va descendre ce corps vénéré, objet

de votre part d'un respect sans bornes, le respect que savent inspirer les saints.

Pour louer votre père, j'emprunte au livre de l'Ecclésiastique quelques paroles, dont l'Esprit-Saint s'est servi pour peindre la belle figure de Simon, fils d'Onias, grand-prêtre de l'ancienne loi.

« Simon, fils d'Onias, dit la sainte Écriture, a pris soin de son peuple et l'a délivré de la perdition. »

Ces paroles s'appliquent si bien à Frédéric Le Vasseur, qu'elles en résument la vie. Nous pouvons ajouter, avec l'espoir d'être compris, qu'elles lui assurent la reconnaissance de son pays, comme elles lui méritent un nom honoré sur la terre, et au ciel une gloire infinie.

Né à l'île Bourbon le 25 février 1811, Frédéric Le Vasseur descendait par son père d'une ancienne famille de la ville de Rouen, et par sa mère il appartenait aux Sigoyer de Bernardi, l'une des plus honorables maisons de la ville d'Apt, connue depuis longtemps dans la Provence (1).

Nous avons dit naguère comment la parole évangélique avait commencé un magnifique travail de civilisation chrétienne à Madagascar, à Bourbon, à la côte orientale d'Afrique; comment aussi la Révolution du dernier siècle avait détruit ces missions naissantes.

En 1811, les Lazaristes avaient disparu de l'île Bourbon, comme congrégation. Leur collège avait été fermé et leurs biens confisqués; les églises étaient peu nombreuses dans cette colonie, et les prêtres y étaient devenus plus rares encore. Il nous souvient qu'en 1851 on nous montrait à Saint-Denis, ville capitale de l'île, un

(1) Nous empruntons les passages placés entre guillemets à l'admirable ouvrage du cardinal Pitra : *Vie du V. Père Libermann*.

vénérable octogénaire (1) qui s'était dévoué à l'éducation des jeunes gens; et l'on nous disait que pendant longtemps il avait été le seul homme remplissant ses devoirs religieux. C'est là le milieu dans lequel a grandi le jeune Frédéric Le Vavasseur. « Heureusement qu'il trouva dans l'abbé Warnet, prêtre de la Congrégation du Saint-Esprit, arrivé dans l'île en 1825, un guide aussi intelligent que dévoué. Nommé vicaire de Saint-Denis, l'une de ses fonctions fut de catéchiser le collège. Frédéric répondit au zèle du bon prêtre et mérita d'être appelé à une première communion, qui donna les plus douces consolations au nouvel apôtre. Ce fut même un événement pour la colonie, qui, revoyant pour la première fois ces touchantes cérémonies, les suivit avec la vive curiosité des créoles.

Si vous voulez, messieurs, apprendre à connaître celui que nous pleurons, dans sa nature intime, impressionnable, aimante, accessible aux plus nobles élans, écoutez ce que dit de lui l'éminent historien du Père Libermann, le cardinal Jean-Baptiste Pitra :

« Les élus à la première communion durent entrer dans une retraite qui, sans les séparer de leurs parents, leur imposait une réserve facile à respecter. Pour Frédéric, il garda un silence complet pendant trois jours. Déjà, quand il avait dû s'approcher, pour la première fois, du tribunal de la pénitence, il avait été remué jusqu'à défaillir aux pieds de son confesseur.

« Le grand jour vint, une procession de plus de cent cinquante enfants, les blanches bannières déployées, traversa la foule émue de la population, qui, tout entière, suivit les rangs et se pressa dans l'église. Au moment de la rénovation des promesses baptismales, les jeunes

(1) M. Gallet, de vénérée mémoire.

compagnons de Frédéric eurent peine à prononcer tout bas la formule ; pour lui, il le prit sur un ton qui le fit entendre jusqu'au fond de l'église.

« Ainsi l'Esprit-Saint, âme de l'Église catholique, qui destinait ce jeune adolescent à une grande œuvre, veillait sur lui et le dirigeait intérieurement, tandis que le prêtre, son ministre, l'instruisait et le guidait par ses sages leçons. Le monde oublie trop, quand toutefois il la connaît, la vie surnaturelle, répandue dans l'âme de l'enfant par le baptême, entretenue en elle par l'esprit de Dieu, augmentée par la communion eucharistique, sans cesse rajeunie et fortifiée par la grâce divine ; le monde veut élever le jeune chrétien comme on élevait les païens, sans songer que l'homme a reçu de Jésus-Christ, pour tout son être, une plénitude de grâce et de vie que les peuples, avant l'incarnation du Verbe, ne connaissaient pas ; le monde ne sait pas que l'Esprit-Saint veille sur l'enfant baptisé avec plus d'amour que le père le plus dévoué, avec plus de sollicitude que la mère la plus tendre ; c'est pourquoi, loin de prendre souci de l'âme des enfants, il l'abandonne à elle-même, à son ignorance native au point de vue religieux, à ses penchants mauvais, en attendant qu'il la jette en pâture à tous les doutes, à toutes les erreurs et à tous les vices.

« Grâce au sage mentor placé par la divine Providence auprès de notre jeune Frédéric, ce pieux enfant écouta les inspirations de l'Esprit de Dieu, « sans qui, a dit saint Paul, nous ne pouvons pas même dire avec amour : Seigneur Jésus. » Il passa à travers les années et les dangers du collège en gardant sa foi et sa vertu. Ses succès ne l'enorgueillirent pas, et la société créole, alors surtout folle de plaisirs, ne sut pas ébranler sa jeune âme. Il savait trouver à la chasse, à la pêche et dans des courses à travers les collines et les montagnes de son île enchantée, des plaisirs purs et des émotions

saintes, qui gravent pour jamais dans un jeune homme l'amour du Créateur et l'amour de son pays natal. « Rentré dans sa famille, il veillait, entre un frère et une sœur plus jeunes que lui, soit pour les préparer à leur tour à une première communion, soit pour s'en réjouir avec eux. C'était le cantique des trois enfants montant à Dieu, dans un ciel que l'on dit si beau sous cet autre firmament. » — Ainsi s'exprime le cardinal Pitra.

Il faut avoir vu, messieurs, ces magnifiques colonies de Bourbon, de Maurice, des Seychelles, pour comprendre jusqu'à quel point les âmes les mieux douées par la nature ont besoin du catholicisme pour ne pas choir aux abîmes les plus profonds de la misère morale ; mais aussi à quelle hauteur sublime elles savent avec lui s'élever dans la vertu ! Le catholicisme, oserai-je dire, c'est le lest des âmes, qui leur permet de s'avancer, en sûreté, à travers les écueils et les tempêtes ; le catholicisme seul peut parfaire les sociétés, avec leurs caractères et leurs penchants divers, changer leur égoïsme en dévouement, leur orgueil en une bienveillante humilité, leurs instincts parfois sauvages en nobles passions pour la vertu et le bien ; sans lui, messieurs, vous avez bientôt, en haut le despotisme injuste et cruel, et en bas l'esclavage, avec toutes ses horreurs.

Telle était la société de Bourbon à l'époque dont nous parlons. Les maîtres et les maîtresses de maison y étaient pleins d'urbanité, de courtoisie, d'intelligence et même de savoir. Héritiers des plus grands noms de France, ils avaient gardé de leurs aïeux les nobles manières et souvent le caractère chevaleresque ; mais aussi, livrés à leurs penchants naturels, ils avaient cessé de comprendre que le nègre est leur semblable et, disons le mot vrai, ils le traitaient comme les animaux que l'on vend, que l'on achète, qu'on laisse vivre ou que l'on

immole, qu'on exploite, qu'on multiplie, afin d'en tirer le plus grand profit possible.

« Frédéric Le Vavasseur se sentit touché, lui, du sort des pauvres nègres ; ses premiers soins furent pour celui qu'on avait mis à son service. Puis, il aimait à instruire les plus vieux pour les préparer à la mort ; surtout il se réservait avec jalousie la joie de leur conférer de sa main le saint baptême. C'est le premier germe de l'œuvre des noirs. Pouvions-nous ne pas saluer, à son aurore, cette grâce qui commence à se lever, peut-être pour éclairer tout un monde enseveli à l'ombre de la mort ? »

Ainsi donc, messieurs, il suffisait à ce jeune homme d'être un vrai catholique pour sentir le malheur de l'esclave et appliquer au mal le vrai remède. Je dis le vrai remède, messieurs, parce que les chaînes de l'esclavage extérieur sont bien vite brisées, lorsque l'âme du pauvre esclave est devenue libre par l'instruction religieuse et le baptême. Alors, comme l'écrivait saint Paul à Philémon, à propos d'Onésime, il devient pour nous un frère bien-aimé. Oui, messieurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ a prononcé l'abolition de l'esclavage le jour où, envoyant ses apôtres au monde peuplé d'esclaves, il leur a dit : « Allez et enseignez toutes les nations, « baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer les commandements que je vous ai donnés. » La servitude cesse chez un peuple, à mesure qu'il devient chrétien ; elle règne toujours, au contraire, chez les païens et même chez les mahométans ; c'est pourquoi, on a pu dire cette parole d'un sens profond : « Un peuple d'athées est mûr pour l'esclavage. »

Comme il nous est doux, messieurs, de suivre pas à pas ce jeune homme que Dieu destine à devenir, non seulement l'ami des noirs, mais en quelque sorte leur sauveur après Dieu. Qu'il y a loin des œuvres suscitées

parla divine Providence, en faveur de ceux qui souffrent, à ces œuvres philanthropiques qui n'atteignent jamais jusqu'à l'âme, et ne guérissent le mal qu'à demi ! Pardonnez-moi, messieurs, je vous prie, de vous faire assister aux développements successifs du plan divin, dont l'exécution fut confiée à ce noble fils de l'île Bourbon, comme initiateur intelligent et zélé, plus tard comme ouvrier intrépide, puis comme guide sûr et maître d'une habileté consommée.

Frédéric Le Vavasseur avait dix-huit ans quand il quitta son pays natal pour venir achever son éducation en France. Au moment du départ son père lui dit : « Sois ce que tu voudras, mais jamais prêtre, ou tu ne seras plus mon fils. » Le jeune homme ne songeait pas non plus au sacerdoce, qu'il aurait redouté, si la pensée lui était venue d'y aspirer. Laissant courir à son gré son imagination, il rêvait l'École polytechnique et déjà se voyait, dans un avenir prochain, lancé dans les plus hautes sciences.

Ceux qui le voyaient agir, au contraire, frappés de sa régularité, de sa piété, de je ne sais quelle dignité répandue dans toute sa personne, reflet mystérieux d'une belle âme, ne pouvaient s'empêcher de le croire destiné au service des autels. Telle fut l'impression qu'éprouvèrent M. Guérin, ancien membre du séminaire du Saint-Esprit ; M. Barthélemy, pieux et docte vieillard ; M. Blanquart de Bailleul, vicaire général de Mgr Borderies, évêque de Versailles, auxquels il fut présenté à son arrivée en France.

Retiré à Versailles, pour échapper aux créoles, ses compatriotes, qui habitaient Paris, il travaillait avec ardeur à réaliser ses rêves et ceux de son père, sans jamais négliger toutefois ses devoirs religieux, qu'il remplissait, sous la direction de l'abbé Wavrechin, vicaire de la paroisse, né à la Guadeloupe.

Un jour, une parole intime se fit entendre à son âme, une de ces paroles mystérieuses dont il aurait pu dire avec saint Augustin : « Est-ce vous, Seigneur, qui me parlez ? Est-ce moi ? » Est-ce bien avec ces mathématiques, se disait notre jeune étudiant, que tu pourras témoigner ta reconnaissance à Dieu ? Et il se répondait qu'il pourrait glorifier Dieu par la science. — Mais, disait la voix intérieure, cet hommage est-il le meilleur ? N'y a-t-il pas un dévouement plus sûr, plus grand, plus digne de lui ?

Plein de ces idées qui le remuent profondément en le jetant face à face avec le sacerdoce, et en quelque sorte au pied de l'autel, il court chez M. Blanquart de Bailleul et lui ouvre son âme. « Vous avez beau faire, lui dit alors le sage conseiller, votre place est au séminaire. »

C'est là qu'il arriva bientôt, après avoir passé par des hésitations, des craintes pieuses, des attermoiements ; après avoir épuisé ses forces à des études mathématiques si peu en harmonie avec l'ardeur de sa nature ; après s'être vu obligé de rétablir sa santé, en suivant, dans son apostolat de charité, la Mère Rosalie, qui avait pris à cœur de refaire l'âme et le corps endoloris du jeune Bourbonnais ; enfin, après s'être décidé à aller revoir son père et sa mère, qui mettaient cette condition à son entrée dans la carrière ecclésiastique.

Il reparut donc dans son pays et au sein de sa famille revêtu de la soutane, que Mgr de Quélen lui avait permis de porter, comme élève du petit séminaire annexé au collège Stanislas. Les quatre mois qu'il passa à l'île Bourbon furent consacrés à une sorte d'apostolat domestique, où sa parole exerça sur les siens cette action profonde qu'elle devait exercer plus tard sur les âmes dans sa longue et laborieuse carrière. « L'une de ses causeries sur l'oraison et la vie de prière détermina deux pieuses demoiselles, tantes de sa belle-sœur, à commencer une vie de ferveur et de sacrifice, qui a doté la colonie d'une

institution précieuse, dit le cardinal Pitra : les Filles de Marie, longtemps gouvernées par les deux sœurs fondatrices, la Mère Marie-Madeleine de la Croix et la Mère Marie-Thérèse de Jésus. »

Il prit soin de son peuple et le délivra de la perdition : c'est bien ici qu'il faut rappeler cette parole et faire remarquer comment notre pieux lévite commence sa mission, sans le savoir lui-même, tant il est vrai de dire avec saint Augustin : « Dieu, par sa coopération, perfectionne en nous ce qu'il a commencé par son opération ; car c'est son opération qui produit en nous le commencement de la volonté, et c'est sa coopération qui perfectionne l'œuvre de cette même volonté. » Et avec saint Paul : « C'est Dieu qui opère en nous et la volonté et la perfection de l'œuvre. » Non certainement, Frédéric Le Vavasseur ne se doutait pas que sa causerie, si pieuse fût-elle, dût devenir le germe d'une congrégation religieuse de femmes, accueillant dans son sein des personnes de toute classe et de toute couleur, sur le pied de la plus complète égalité, ce qui est le relèvement de la classe noire jusqu'à la plus haute noblesse ; il ne voyait pas surtout que cette congrégation, non seulement édifierait la colonie et prendrait soin des esclaves et des pauvres, mais aussi qu'elle irait réchauffer de l'ardeur de la charité l'île Maurice et la côte orientale d'Afrique, où déjà elle exerce un vaste apostolat, soit à Zanzibar, ville capitale de ces immenses régions, soit à Bagamoyo, poste important du littoral, en attendant qu'elle pénètre jusqu'au cœur de l'Afrique.

Il y a vingt ans passés, messieurs, que j'abordais à Zanzibar avec ces chères filles du Père Le Vavasseur, et que pour la première fois, la nuit de Noël, j'offrais à Dieu le sang réparateur de son fils Jésus ; il y a vingt ans passés que ces admirables vierges apprennent aux peuples mahométans et aux nègres de ces contrées idolâtres à connaître

leur Sauveur, et déjà la vérité et la liberté se sont levées sur ces rivages comme une douce aurore ; les chaînes ont été brisées par le zèle apostolique pour des milliers d'esclaves devenus chrétiens, pères et mères de famille, bons ouvriers, la lumière de cette société encore sauvage et esclave, puisque le croissant veut qu'il y ait des esclaves. Voyez-vous, messieurs, comment Dieu conduit ses œuvres avec force et suavité, avec des moyens dédaignés des hommes, avec la faiblesse : *Infirma mundi elegit Deus* ? Un lévite et deux humbles Filles de Marie, voilà les instruments de la miséricorde divine pour tout un monde. Nous allons voir bientôt ce même lévite, devenu prêtre, s'en aller à la Neuville, près d'Amiens, avec le Père Libermann et le Père Collin, dont il m'est doux de redire ici le nom ami, et ces trois petits, ignorés du monde, commenceront la congrégation qui est celle du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, répandue de nos jours dans tous les mondes habités par les hommes ! Dites, messieurs, si Dieu opère des merveilles plus admirables dans la création étincelante qui frappe nos yeux ; dites s'il ne convenait pas qu'auprès de ce cercueil une voix vous racontât quelque chose de la grande vie du vénéré défunt, ravi à notre amour ; dites enfin , messieurs, si la gloire de Dieu lui-même n'exigeait pas de nous cette démarche et ce témoignage rendus à sa sagesse et à sa miséricorde infinies.

On affirmerait volontiers que le Seigneur a voulu que Frédéric Le Vasseur revît son pays natal, après une absence de six ans, pour qu'il jetât sur la société coloniale un regard plus intelligent, plus convaincu de ses misères et de ses besoins, afin que par là il se sentît porté de plus en plus à prendre soin de son peuple.

« De retour à Paris, il passa quelque temps au collège Stanislas, où il reçut la tonsure des mains de Mgr de Quélen. Il prit place, à la rentrée suivante, au séminaire

de Saint-Sulpice. Admis parmi les philosophes d'Issy, il fut reçu et introduit par M. Libermann, qui lui servit d'ami, d'ange et de moniteur. Il le paya d'un prompt retour et fut bientôt l'un de ses auxiliaires les plus utiles dans les réunions pieuses. Dès la première année, logé à Notre-Dame de Lorette, il en fut sacristain. Il recueillit les meilleures traditions de son dévot ermitage, et de concert avec son ami, en rédigea le coutumier, qui depuis sert de règlement à ses successeurs. »

Au milieu de ses études théologiques, pénibles à ce point de le fatiguer presque jusqu'au découragement, Frédéric Le Vavasseur trouva à ses côtés Eugène Tisserand, né d'une mère créole et descendant d'un ancien gouverneur de Saint-Domingue, dont le nom eut quelque célébrité.

« Sans s'être concerté avec son nouvel ami, il n'était pas moins que lui préoccupé du salut des nègres... Entre les deux séminaristes de sang créole, dit le cardinal Pitra, il y avait donc un attrait latent qui les poussait au même but, une aspiration commune qui sans s'expliquer encore, trouvait son centre dans leur confiance réciproque en M. Libermann, jusque-là cependant étranger à leur projet d'apostolat. Telle est, ajoute le cardinal, l'obscur origine de l'œuvre qui s'appellera plus tard la *Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*. Deux séminaristes, l'un rejeté d'abord de la cléricature, — Eugène Tisserand — comme incapable, l'autre désespérant de pouvoir faire ses études, tous deux devant se reposer, pour principale chance de succès, sur un acolyte exclu depuis dix ans des ordres sacrés, frappé d'une maladie ordinairement incurable, bientôt séparé d'eux et appelé, ce semble, à une autre destination : sur ce triple fondement Dieu bâtit son édifice. Quel que soit l'avenir de cette institution qui vit encore de sa première génération, Dieu veuille y maintenir jusqu'à la fin le

souvenir de cet humble début : *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum !* »

Vous avez vu, messieurs, les desseins de Dieu sur notre cher lévite, Frédéric Le Vavasseur. Ils sont évidents pour nous, qui les voyons aujourd'hui si bien réalisés ; mais ils restaient obscurs pour ceux qui devaient en être eux-mêmes les promoteurs. En effet, voici que tout à coup M. Libermann quitte Saint-Sulpice pour aller à Rennes, chez les Eudistes, en qualité de maître des novices, de sorte que Frédéric Le Vavasseur demeura chargé de veiller sur le germe obscur de la grande œuvre future.

« Pendant les vacances de 1838, il fit le voyage de Rennes et traita explicitement et pour la première fois, avec M. Libermann, de l'apostolat des noirs. Ces ouvertures ne furent accueillies que par de discrets encouragements, qui étaient loin de dessiner le rôle respectif des futurs missionnaires. » Ainsi s'exprime le docte historien du Père Libermann.

Au sein de cette nuit, Frédéric et ses amis tournent les yeux vers l'Étoile des mers, Marie. Ils vont à Notre-Dame des Victoires et obtiennent que le vénérable M. Desgenettes, en la fête solennelle de la Présentation de la sainte Vierge, le 2 février 1839, élève la voix pour la première fois, dans son pieux auditoire, afin de recommander le salut de la race noire.

Était-il possible, messieurs, de ne pas associer à la grande œuvre, dont le but était surtout le salut des peuplades africaines, la Vierge Marie, premier apôtre de l'Afrique, qui, aux jours de son exil, avait porté à ce pays idolâtre Jésus déjà persécuté par ses ennemis ? Était-il possible aussi que la Mère de Dieu demeurât insensible à de telles supplications, auxquelles la gloire de son Fils était si fort intéressée ? Non évidemment. C'est pourquoi, « à partir de ce moment, l'œuvre com-

mence, M. Le Vavasseur en déroule tout le plan à deux des principaux directeurs du séminaire, MM. Gallais et Pinault. Ce dernier met le doigt sur la création d'une congrégation nouvelle, destinée spécialement à porter aux noirs les secours et les consolations du christianisme. Ce mot fut regardé comme décisif et attribué aux prières de l'archiconfrérie. »

Aussi M. Le Vavasseur ne tarda pas à écrire à M. Libermann une lettre où il disait :

« Vivent Jésus et Marie ! Très cher Frère, que l'Esprit de Notre-Seigneur soit tout en vous. M. Pinault m'engage beaucoup à vous écrire au sujet d'une œuvre importante, et qu'il croit être dans les desseins de Dieu. Vous m'avez souvent entendu parler de l'état déplorable de la religion à Bourbon et dans les îles environnantes, et du délaissement absolu où se trouvent les nègres, les affranchis et les pauvres de ce pays.

« Les nègres, qui forment plus de la moitié de la population, sont surtout dans un état d'ignorance, de misère et de corruption, dont on ne peut guère se faire d'idée ici ; il n'y a rien sur la terre de plus bas, de plus vil ni de plus misérable dans la pensée du monde. Et tant qu'il n'y aura pas de prêtres assez remplis de l'esprit de Notre-Seigneur pour descendre jusqu'à eux, se confondre et se faire une même chose avec eux, jamais personne ne songera à sauver leur âme ; et comme leur liberté, qu'on attend, ne changera pas leur misère morale, mais au contraire l'augmentera, il s'ensuivra qu'ils ne sortiront peut-être jamais de l'état où ils sont.

« Mais où trouver de tels hommes ? Il semble que Notre-Seigneur prépare ici au séminaire quelques âmes pour une telle œuvre. Il a mis par une autre voie que moi, et sans que j'en susse rien, M. de la Brunière à peu près dans les mêmes désirs et les mêmes pensées,

M. Senez, M. Tisserand, et peut-être aussi deux ou trois à Issy l'embrasseraient certainement de toute leur âme. »

M. Libermann lui répondit :

« Vivent Jésus et Marie !

« Mon très cher frère,

« *Viriliter age, et confortetur cor tuum.* J'espère que Notre-Seigneur réalisera le projet qu'il vous a inspiré pour sa très grande gloire. Poursuivez-le avec confiance et amour envers notre très adorable Seigneur Jésus. Il a de bons desseins sur le salut de ces pauvres âmes, abandonnées jusqu'à ce moment et depuis longtemps.

« Je vous conseille donc, mon très cher, d'entreprendre cette grande œuvre et de vous y employer sérieusement. Ne comptez pas en cela sur vous ni sur vos industries, ne cherchez à persuader personne, ni ne forcez rien : mais laissez agir le Maître de la maison, c'est à lui de choisir les ouvriers qu'il y veut envoyer.

« Votre grande occupation doit être maintenant de vous humilier beaucoup devant Lui, de ce que vous êtes un grand *obstacle* aux desseins de miséricorde sur ces pauvres âmes qui lui sont chères. Entrez cependant dans de grands sentiments de confiance et d'amour envers lui et agissez fortement. Ne vous découragez pas des difficultés qui vous seront mises dans le chemin, des reproches, des faux jugements qu'on fera sur vous et votre conduite. En tout ce que vous ferez, on vous traitera de pauvre tête, d'imprudent, d'orgueilleux ; et l'on dira mille belles choses semblables sur vous, et cela non seulement dans votre pays, mais même à Paris. Même des hommes respectables vous désapprouveront, vous blâme-

ront et traiteront ce dessein d'idée de jeune homme, de folie, et le regarderont comme impossible; car voilà où en sont les hommes les plus sages et les mieux intentionnés : quand ils voient des difficultés insurmontables selon l'homme, ils regardent la chose comme impossible.

« Mais, très cher, ne vous laissez pas décourager, ni même arrêter un seul instant. Même si les hommes les plus pieux et les plus sages s'y opposent, persévérez dans votre projet devant Dieu, car ceux qui ne sentent pas le mouvement intérieur du bon Dieu vers une bonne œuvre semblable, regarderont cela comme impossible à cause des difficultés. Voilà pourquoi, mon très cher, vous avez besoin de vous tenir toujours en Notre-Seigneur dans un grand esprit d'humiliation et d'amour, le laissant faire plutôt que de faire vous-même. Suivez les mouvements qu'il vous donne et les désirs qu'il vous inspire, en toute douceur, suavité, paix, amour, et dans la plus profonde humilité de votre cœur. Dans toutes les difficultés que vous éprouverez, tenez-vous surtout dans la patience, la douceur, l'humilité et la paix devant Dieu et à l'égard de ceux qui vous causeront ces difficultés et ces peines. »

Le reste de la lettre contient des conseils qui ont pour but de modérer l'ardeur de M. Le Vavasseur, et il finit ainsi : « Tout à vous dans le très saint amour de Jésus et Marie, F. Libermann, acolyte. »

Cette lettre, datée du 8 mars 1839, nous révèle l'homme que Dieu a choisi pour mettre en œuvre les éléments préparés par la Providence et donner une suite sérieuse à l'initiative de M. Le Vavasseur. Ce simple acolyte, obéissant à la volonté de Dieu, s'arrachera au noviciat des Eudistes et au supérieur lui-même, qui voudrait le retenir dans sa congrégation; il prendra la route de Rome, dépourvu de tout moyen humain : il se

verra abandonné par son noble compagnon de voyage, M. de la Brunière, destiné à donner son sang pour la conversion de la Tartarie; il ira frapper de porte en porte, à Rome, pour intéresser les personnages éminents à l'œuvre des nègres. « Cette œuvre, disait-il humblement, a pour principaux promoteurs deux ecclésiastiques, dont l'un, petit-fils d'un ancien gouverneur de Saint-Domingue, est assuré de trouver dans cette île un bon accueil. L'autre, né lui-même dans l'île Bourbon, donne lieu d'espérer, dans sa patrie, le même avantage. Tous deux apportent à ce dessein une résolution ferme de tout souffrir avec la grâce de Dieu, pour le mener à bonne fin. »

La maxime, à Rome, est qu'*avec du temps et de la patience on arrive à tout*. Pénétré de cette pensée, M. Libermann prit la résolution d'aller se loger à un quatrième étage, dans une misérable chambre, et là de prier, d'étudier et de préparer les règles de la future Congrégation, Il y demeura un an, après quoi il revint en France.

Nous ne dirons pas les épreuves multipliées par lesquelles dut passer ce saint fondateur, avant de recevoir les ordres sacrés et monter à l'autel; redisons plutôt que le 27 septembre 1841, ce vénéré Père revenait à la Neuville, avec ses deux premiers compagnons que j'ai nommés déjà : M. Le Vasseur, qui était prêtre, et M. Collin, alors sous-diacre.

Dans cet asile de la pauvreté, la vie fut un reflet de celle de la sainte Famille à Nazareth. Les âmes y étaient plongées dans un océan de charité et les corps dans une pauvreté extrême.

« De bonne heure, l'ordre du jour et de l'année fut fixé comme il l'a toujours été. On vécut sur un règlement de famille qui avait sa base dans les constitutions écrites à Rome, sa sanction dans la confiance de

l'Évêque diocésain, sa principale autorité dans les encouragements bienveillants donnés à l'œuvre en général par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Jusqu'à la fusion avec le séminaire du Saint-Esprit, le sage fondateur s'en tint à ces règlements provisoires, et, comme saint Vincent de Paul, il voulut que l'expérience du temps, qui est comme la main de la Providence, perfectionnât son ouvrage. »

Hâtons-nous de dire qu'après quatre mois de noviciat, le Père Le Vavasseur partait pour l'île Bourbon. Déjà le Père Laval avait commencé la mission de Maurice, et le Père Tisserand allait, à son tour, faire voile vers Saint-Dominique.

Ainsi donc, messieurs, Frédéric Le Vavasseur, à peine âgé de trente ans, voyait déjà ses efforts couronnés de succès par la divine Providence, et la petite armée, qu'il avait si puissamment contribué à former, marchait désormais à de saintes et pacifiques conquêtes. Elle possédait son général, le Père Libermann, général expérimenté, préparé dès longtemps par la prière, l'étude, la science de Dieu et des hommes, aux œuvres apostoliques ; elle se composera bientôt de quarante missionnaires, et le nombre ira se multipliant de plus en plus. Aussi, devenu l'un des officiers de cette fière phalange, prêt à remplir bientôt le rôle de simple soldat, le Père Le Vavasseur surabondait de joie, et son âme se plaisait à confier aux cœurs de Jésus et de Marie sa reconnaissance et son amour. Le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, témoin de ses élans vers Dieu, recevait les vœux qu'il formait pour la mission qu'il allait entreprendre.

Avec quelle joie intime cet homme apostolique ne dut-il pas reprendre, à travers les mers, la route de Bourbon, où il allait enfin, comme prêtre de Jésus-Christ, verser dans les âmes la vie surnaturelle qui coule du Calvaire et de l'autel à tous les cœurs de bonne volonté !

Comme sa nature aimante dut tressaillir de bonheur à la pensée de presser sur son cœur son vénérable père, cet homme demeuré dans toute la colonie comme le type du savoir-vivre, de la droiture, et aussi le modèle du chrétien; sa mère, cette femme pleine de dignité, de bonté, de foi et de piété, trésors que lui avaient légués ses ancêtres et dont son fils, par la grâce divine, avait hérité si largement! Qui a connu le cœur créole et la puissance d'aimer que le Créateur lui a départie, comme une compensation au milieu des vastes solitudes de l'Océan, peut seul comprendre ce qui se passa dans l'âme de ce prêtre aussi richement doué de la grâce que de la nature, quand les flots propices l'emportèrent vers sa patrie.

Nous qui ne sommes pas né à l'île Bourbon, nous étions heureux de reprendre cette route connue lorsque la Providence nous avait ramené un moment dans notre patrie; il nous était doux de revoir ces chères populations bourbonnaises, si sympathiques, et leur pays si plein de charmes ravissants. Que devait-ce être, par conséquent, pour l'âme aimante du jeune missionnaire que nous louons, quand il partit pour aller enfin évangéliser comme prêtre son pays natal! Oui, son bonheur fut grand, sa joie profonde. Il lui tardait d'aborder à son île chérie et d'y redire à toute créature les noms sacrés et les aspirations célestes dont son âme était embrasée.

Ce n'est pas ici le moment, messieurs, de suivre notre apôtre, et de dire tous les travaux dont fut remplie son existence depuis 1842, époque de son arrivée à Bourbon, jusqu'à nos jours. Nous laissons le soin de raconter cette admirable vie à ceux qui se sont attachés à ses pas et ont vécu de sa vie. Notre but, à nous, a été surtout de vous montrer de quelle manière Frédéric, choisi de Dieu pour être le promoteur de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, a rempli cette mission; comment, par conséquent, nous avons pour

devoir de rappeler, en face de son cercueil, que les mérites de la Congrégation sont les siens, afin de lui en composer comme une couronne d'honneur que nous offrons à Dieu, avec nos prières et nos supplications.

Or, messieurs, ces mérites sont immenses. Ajoutés à l'apostolat du Père Le Vavasseur à l'île Bourbon, apostolat qui dura huit ans et qui fut marqué par diverses créations et par des dévouements incomparables, les travaux de la Congrégation devinrent les siens, à partir de 1850, époque de sa rentrée en France.

Associé au Père général, soit comme supérieur du séminaire colonial, soit comme assistant, toujours comme conseiller intelligent et respecté, il prit une large part aux créations nombreuses faites par la Congrégation. La série en serait trop longue.

Eh bien, messieurs, ce saint religieux dont le nom était connu dans toutes les contrées que j'ai nommées, n'avait qu'un seul souci : c'était de mettre en pratique ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Qui vult post me venire abneget semetipsum*. Se renoncer intérieurement, en aimant à être compté pour rien ; se renoncer extérieurement, jusqu'à souffrir avec joie de la faim, de la soif, des chaleurs excessives des régions tropicales, des froids intenses du Nord, jusqu'à tomber épuisé de fatigue, bien souvent, au milieu de ses labeurs ; se renoncer lui-même pour Dieu et pour les âmes, tout supporter, lui, nature vive, impressionnable, délicate, avec le sourire sur les lèvres, ou du moins avec une dignité qui confondait les autres, tel était son travail de chaque jour, de chaque instant. Il possédait son âme dans la paix : il était fort de la force divine, et la charité, reine et maîtresse de toutes les vertus, avait été abondamment versée en lui par l'Esprit-Saint.

Aussi chacun de vous le sentait, chers Pères, chacun de vous sentait son action, mes chers Frères : le Père Le

Vavasseur était au milieu de vous comme un brasier divin, réchauffant tous ceux qui s'approchaient de sa personne, réchauffant la maison, et même la Congrégation tout entière. Là où il n'était pas, on aurait voulu le posséder ; n'est-il pas vrai, chers élèves du séminaire ? Absent, il laissait un vide ; son retour faisait épanouir les âmes et réchauffait les cœurs : il aimait en Dieu ; il s'oubliait, il appartenait à ses frères, il était leur trésor, un autre Christ Jésus, dont l'amour l'enivrait.

Chères sœurs de Saint-Joseph, qui l'avez entendu dans ces conférences qu'il vous fit l'été dernier, alors qu'il vous parlait du Cœur sacré de Jésus, vous avez senti la flamme qui le consumait intérieurement et compris que le cœur du disciple et celui du Maître ne faisaient qu'un ; vous avez été profondément édifiées, et vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir encore une fois fait entendre la parole d'un saint apôtre de Jésus-Christ.

Ce serait à vous, bien chers Pères et bien chers Frères, à prendre ici la parole pour dire l'humilité avec laquelle il a reçu la charge du généralat, quand vous la lui avez imposée, malgré les efforts qu'il fit auprès de vous et auprès du Saint-Père, pour l'éviter ; sa bonté paternelle, quand il traitait avec vous, la confiance dont il honorait ses assistants et ses conseillers, la droiture de ses intentions, la franchise de sa parole, la loyauté de ses sentiments, sa force et sa persévérance à ne chercher jamais que le règne de Dieu et sa justice, en tout et partout ; ce serait à vous à nous retracer les grands exemples qu'il donna si simplement durant sa longue et cruelle maladie, ne se plaignant jamais, toujours résigné et s'occupant encore des autres, alors que la souffrance l'étreignait et lui permettait à peine de respirer. Il sut, malgré ses douleurs, se lever et se préparer à mourir en vrai chrétien, en vrai martyr. Il vous parlait de la mort comme d'une amie qui allait lui ouvrir la porte du ciel ;

et quand il sentit que l'heure du départ allait sonner, il dit à l'un de vous : « Le moment de partir est venu, je vais à Dieu » ; et son âme, échappant aux dernières étreintes du mal, s'envola vers cette patrie où le Père commun voudrait réunir tous ses enfants.

Un éminent prélat, le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, qui, comme moi, a pu suivre pendant longtemps le Père Le Vavasseur, m'écrivait ce matin même :

« J'ai vu le bon Père à l'œuvre pendant trente ans, et je crois pouvoir assurer que chaque battement de son cœur était pour procurer la gloire de Dieu. Cette belle âme de prêtre, riche de vertus et de mérites, a dû se présenter avec confiance au souverain Juge. »

Cependant le cardinal ajoutait : « Nous devons prier pour lui. Oui, nous prions pour lui, nous prions aussi pour vous. »

Vous êtes donc encore une fois orphelins, chers Pères et chers Frères ; nous prions pour votre père, et nous prions pour vous et pour votre Congrégation.

Chère Congrégation ! Dieu t'a confiée, alors que tu n'étais qu'un germe, à l'âme de cet apôtre que nous pleurons ; puis le vénéré Père Libermann t'a constituée et faite à son image, dans la simplicité, la vérité et l'amour des Cœurs de Jésus et de Marie ; puis son successeur, avec son esprit d'ordre, de régularité et de méthode, a étendu tes rameaux, et de toutes parts les oiseaux du ciel sont venus chercher sous ton ombrage l'aliment et la vie ; est venu enfin le Père Le Vavasseur lui-même, qui t'a reprise entre ses bras, comme un vieillard mourant presse sur son cœur sa fille bien-aimée ; il t'a fait reposer un moment sur sa poitrine, comme pour faire passer dans la tienne son esprit et sa charité, il t'a enrichie de ses souffrances et embaumée de ses vertus ;

PARIS. — IMP. DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL.

L. PHILIPONA, 51, RUE DE LILLE

chère Congrégation, laisse-moi te dire le mot habituel qui tombait des lèvres du Père Le Vasseur, quand il quittait ses amis : *Confiance et bon courage !*

Oui, aie confiance en Dieu, laisse-le faire par toi ce qu'il veut faire pour le salut des âmes et pour sa gloire ; aie bon courage dans ces vastes travaux et ces rudes labeurs, qui sont ton héritage ; celui que le Seigneur te donnera pour père et pour supérieur général, celui-là aussi, sa sagesse l'aura choisi, et sa miséricorde infinie le soutiendra.

Amen.



N^o 4.

Juin 1885.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

LE P. CYPRIEN

décédé à l'île Maurice le 9 août 1882.

La Notice que nous donnons sur le P. Cyprien a été composée en grande partie par le P. Béchot qui, après avoir travaillé longtemps auprès de lui à Bourbon, a été le compagnon de ses derniers travaux à l'île Maurice.

1. Premières années.

Trois ans de ministère au diocèse de Beauvais.

Le P. Cyprien⁽¹⁾ naquit à Valognes, diocèse de Coutances, le 21 août 1812. Il perdit son père en bas âge, et fut élevé par une mère ferme et d'un caractère éminemment chrétien. Tout enfant il aimait déjà les cérémonies de l'Eglise, et se plaisait à les imiter avec ses jeunes condisciples. Aussi sa vocation au sacerdoce se prononça-t-elle dès ses jeunes années.

Il fit ses premières études dans sa ville natale, et entra ensuite au grand séminaire de Coutances, où il reçut la tonsure.

(1) Nous conservons à ce Père le nom sous lequel il était généralement connu; mais il s'appelait en réalité Gustave-Antoine Lamoureux. Ce fut M. Lequay qui, trouvant ce dernier nom peu convenable pour un ecclésiastique, lui fit prendre à son arrivée au séminaire du St-Esprit, celui de Cyprien, prénom de son père.

et les ordres mineurs dans le cours de 1842. A la fin de cette année il passa dans le diocèse de Beauvais, où le besoin de prêtres se faisait vivement sentir. Il y fut promu au sous-diaconat le 10 juin 1843 et diacre le 23 déc. 1843. Ordonné prêtre par M^r Gignoux, le 6 avril de l'année suivante, il fut aussitôt chargé de la paroisse de Montagny, où il fut installé curé le jour de la Pentecôte 26 mai 1844. Pendant trois ans il remua ces gens indifférents, à un tel point qu'ils étaient désignés par les voisins sous le nom de « dévots de Montagny. »

Ce champ n'était pourtant pas assez vaste pour son cœur d'apôtre. Ayant appris le bien qu'il y avait à faire aux colonies surtout parmi les pauvres noirs, il demanda à partir pour ces pays lointains. Ce ne fut pas sans peine qu'il en obtint la permission de son évêque ; il dut l'attendre six mois. Monseigneur regrettait vivement son départ, le considérant comme une perte importante pour le diocèse.

II. Départ pour Bourbon.

Nouvelle paroisse au Bois-de-Nèfles. — Eglise et école bâties.

— Premières Communions. — Associations.

Après quelques semaines passées au séminaire du S^t Esprit le P. Cyprien fut selon son désir envoyé à l'île Bourbon, dans les premiers jours de juin 1847. M. Poncelet, qui était alors Préfet apostolique de cette colonie, le plaça d'abord à S^t Paul comme vicaire ; puis appréciant bientôt ses talents et son dévouement, il le choisit, après quelques mois, pour fonder la paroisse de N. D. de la Visitation, au Bois-de-Nèfles, sur une colline qui domine S^t Paul, et à environ 8 kilom. de cette ville.

Là, tout est à créer : il n'y a pas d'église, pas de presbytère, pas d'école, pas de fidèles. Le jeune apôtre se met courageusement à l'œuvre. Il construit une jolie petite église en pierre et bâtit une école. Il a le bonheur de rencontrer pour instituteur, M. Cochard, homme instruit et excellent chrétien. C'était un précieux

auxiliaire. Chaque jour, à 5 h. du matin, il se rendait au presbytère, et tous les deux faisaient en commun la prière et l'oraison. Ainsi fortifié par la régularité aux exercices de piété, le bon Père parcourt en tous sens sa paroisse, et suit à la lettre ces paroles du divin Maître : *Exi in vias et sepes, et compelle intrare.* — Il va par monts et par vaux, courir après les brebis errantes. Peu à peu le troupeau se grossit, et la nouvelle église devient trop petite. Il y fait ajouter un bas-côté. Cela ne suffisait pas encore. Il dit deux messes les dimanches et fêtes, et à chacune d'elles l'église est littéralement pleine. Pour exciter et soutenir cet élan religieux, il fait choix d'un bon nombre d'enfants de chœur et les forme aux cérémonies. On eût dit une petite cathédrale pour la pompe et la dignité des saints offices.

Le zélé missionnaire mettait tous ses soins à instruire les enfants et la foule des ignorants qui venaient à lui. Il s'appliquait à leur imprimer une haute idée de la première Communion et à les y bien préparer. Cette cérémonie était toujours annoncée longtemps à l'avance et précédée d'une retraite de trois jours. Pour en favoriser les exercices, il avait fait construire près de l'église deux grandes paillotes, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Le jour de l'ouverture de la retraite, l'on voyait chaque *ter* communiant arriver avec sa natte sous le bras, sa couverture, et s'installer dans ce nouveau logement, jusqu'au lendemain du grand jour. Une fois entré, défense de retourner à la maison sans raison grave. Les exercices étaient ceux d'une véritable retraite de séminaristes : silence absolu et parfaitement observé. Mgr Desprez et Mgr Maupoint ont plus d'une fois été frappés de cet ordre et de ce recueillement.

Les repas se prenaient dans une salle commune. Un des retraitants faisait la lecture et les autres écoutaient

religieusement. Le jour de la 1^{re} Communion, il y avait grand festin et force bonbons. On a vu même M^{gr} Maupoint présider avec joie ces saintes agapes. Les premiers communiant^s revenaient l'année suivante pour suivre les mêmes exercices. C'étaient eux qui faisaient la cuisine et les autres travaux manuels. Cette époque était toujours attendue avec impatience et personne ne manquait au rendez-vous.

Au temps du carême, le bon Père ne manquait jamais de faire trois solides instructions par semaine. Il établissait aussi la si touchante dévotion du mois de Marie. Il savait y mettre tant d'entrain que l'on y accourait en masse compacte. De temps en temps il faisait des processions aux flambeaux : c'était ravissant. Tout St Paul sortait pour contempler cette longue file de fidèles, en habits de fête, parcourant un cierge à la main, les sentiers sinueux de la colline. Il mettait un grand empressement à se procurer des prédicateurs et confesseurs extraordinaires pour les jubilés, le carême, le mois de Marie et les jours de 1^{re} communion; et il savait si bien s'y prendre que l'on a vu la ville de St Paul dans l'impossibilité d'avoir un prédicateur de carême, tandis que la petite succursale jouissait de ce privilège.

Une des œuvres de prédilection du pieux et zélé serviteur de Marie, c'était l'association de la S^{te} Vierge. Cette association qu'il créa lui-même, se composait des demoiselles de la paroisse blanches ou mulâtres. Elles étaient fort nombreuses. Leur règlement était assez sévère : assister à un bal était un cas d'exclusion. Ces jeunes filles devaient se réunir le 1^{er} samedi de chaque mois, aux fêtes de la S^{te} Vierge pour réciter l'office et assister en corps aux processions. Leur costume était une robe blanche et un voile blanc, une ceinture bleue et une médaille suspendue

à un cordon également bleu. La présidente s'acquittait de sa charge en vraie supérieure de Communauté.

Le cher P. Cyprien avait établi à N. D. de la Visitation deux autres associations qui, lorsqu'il a quitté la paroisse, étaient en pleine prospérité, mais qui n'existent plus : c'était la société de St François-Xavier pour les hommes, et celle de N. D. de Bon-Secours pour les femmes. De l'aveu de tous, il avait une paroisse modèle pour l'instruction religieuse ; la soumission à la voix du pasteur, et la fréquentation des sacrements. Pendant une administration de onze ans, il avait abondamment et même richement pourvu sa chère église de tous les objets nécessaires au culte. Aussi en quittant cette paroisse, y laissa-t-il une telle réputation que son souvenir y est toujours vivant.

III. Le P. Cyprien curé de St^e Suzanne, puis de St André.

M^{gr} Maupoint, voulant récompenser le zèle et les travaux de l'abbé Cyprien, le nomma, en 1861, témoin synodal et curé de St^e Suzanne. Ce fut les larmes aux yeux que le généreux missionnaire quitta cette chère montagne du Bois-de-Nèfles, qu'il évangélisait depuis douze ans. Ses regrets étaient d'autant plus vifs qu'il venait, à force de privations et de sacrifices de toutes sortes, de terminer une maison pour les Sœurs de St Joseph et d'inaugurer leurs écoles. Mais les ordres de Monseigneur sont formels ; il faut obéir.

Le nouveau curé de St^e Suzanne y continue son œuvre de dévouement avec la même ardeur, mais sur un champ plus vaste. St^e Suzanne, en effet, est chef-lieu de canton et compte de six à sept mille âmes. Comme dans sa première paroisse, il s'étudie à former de nombreux

enfants de chœur, à faire avec le plus de solennité possible toutes les cérémonies ; à embellir son église, à l'enrichir d'ornements, et entre autres choses de six chandeliers et d'une croix pour le maître autel, les plus beaux et les plus riches peut-être de la colonie.

Le P. Cyprien était à S^{te} Suzanne depuis un peu plus d'un an, quand arrivèrent à Bourbon des prêtres de la Congrégation de S^t Lazare. Ils avaient été appelés dans la colonie par M^{gr} Maupoint, pour y diriger les Sœurs de S^t Vincent de Paul que Madame Juvien de la Gravière avait fait venir en 1860 pour son hôpital de Bel-Air. Sa Grandeur leur donna la paroisse de S^{te} Suzanne, sur laquelle se trouvaient établies les Filles de la Charité. Le P. Cyprien dut donc quitter son cher troupeau, qu'il remit le 20 octobre 1862 à M. Pémartin, de la Cong^g de la Mission.

Mais Monseigneur ne voulut le changer de poste que pour lui en confier un plus important. Il le mit à la tête de l'une des principales paroisses de l'île, S^t André comptant de 9 à 10.000 âmes. A S^t André, ce fut comme à S^{te} Suzanne et à la Visitation : toujours le même zèle et la même ardeur ; mais des travaux plus pénibles encore, des œuvres plus multipliées et un empressement plus ardent.

IV. Voyage et séjour en France avec M^{gr} Maupoint. Cure de la Délivrance à S^t Denis.

Le P. Cyprien avait alors 50 ans. Sa forte constitution l'avait jusque-là soutenu ; mais enfin tant de fatigues l'accablent, et il tombe gravement malade. On l'envoie à l'hôpital de Salazie ; mais ce remède n'est point suffisant. Le conseil de santé déclare qu'il faut absolument un retour en France, et prescrit d'urgence son départ par le

plus prochain paquebot. Il débarquait à Marseille le 27 mai 1863.

M^{gr} Maupoint se trouvait lui-même en France, pour cause de santé, depuis la fin de l'année précédente. Il avait pour le curé de S^t André une grande affection. Après une saison à Vichy, il l'appelle auprès de lui à son domicile des Truffeaux au diocèse d'Angers. L'abbé Cyprien répond avec empressement à l'appel de son évêque, et durant plusieurs mois, il lui sert tour à tour d'infirmier, de médecin, de secrétaire, avec un généreux dévouement. Aussi sa Grandeur voulut-elle le retenir en France jusqu'à ce qu'elle pût retrouver elle-même à Bourbon, afin de l'avoir pour compagnon de voyage; il repartit avec Monseigneur au mois d'octobre 1864 et arriva le 4 novembre suivant.

Le digne prélat, qui avait su l'apprécier pendant près de deux ans qu'ils avaient vécu dans l'intimité, éprouvait une grande peine à se séparer de lui. Pour se ménager la facilité de le voir souvent, il le chargea du soin de la paroisse de N. D. de la Délivrance à S^t Denis. Le nouveau curé de la Délivrance fut dans cette paroisse ce qu'il avait été partout ailleurs : tout feu et flammes pour la majesté du culte, l'ornementation de l'église et le salut des âmes. C'est dans ce dernier poste que la grâce de Dieu va le chercher pour le porter à une vocation plus parfaite; et elle le presse si fortement qu'elle le rend enfin victorieux des résistances que lui opposait la nature depuis plusieurs années.

V. Vocation religieuse.

Demande d'admission dans la Cong^g — Incident du Camail.
Témoignage de M^{gr} Maupoint.

Avant son dernier voyage en France, l'abbé Cyprien avait dit à l'un de ses amis qu'il ne reviendrait pas et que son intention formelle était d'entrer dans la Cong^g du S^t Esprit et du S^t Cœur de Marie. S'il n'exécuta pas cette résolution, ce fut surtout par égard pour Monseigneur, qui lui témoignait tant de bienveillance. Il n'eut pas le courage de le laisser seul. Mais de retour à Bourbon, N. D. de la Délivrance lui fit enfin briser les liens qui le retenaient, et il demanda avec les plus vives instances la faveur d'être admis au noviciat.

Lors de son séjour en France, le P. Hervé l'avait déjà engagé à embrasser la vie religieuse. Ce fut par son intermédiaire qu'il fit parvenir sa demande d'admission dans la Cong^g.

« Bien cher et vénéré Père, lui écrivait-il, que ne vous-ai-je écouté quand vous me disiez : venez avec nous finir votre carrière, venez mourir paisiblement dans la vie religieuse !... Depuis 17 ans, je m'y sens fortement attiré ; mais toujours, il faut l'avouer à ma honte, j'ai résisté à cette inspiration... Dieu, dans son infinie miséricorde, m'a fait passer par de rudes épreuves pour me détacher du monde... Aussi je me rends à la voix de mon divin Maître que j'ai si mal servi et qui cependant me sollicite encore.

« Mais, continuait-il humblement, voudra-t-on de moi ? À mon âge, quels services puis-je rendre ? voudra-t-on de moi qui ne suis plus propre à rien ? Tout ce que je puis dire, c'est que j'apporterais une bonne volonté, un grand désir de bien faire. Mais je sens très bien que pour

m'accepter il faut une grande charité, une grande miséricorde... Ah! Mon Père, répondez-moi de suite et obtenez que je puisse aller au plus tôt me jeter aux pieds de votre vénérable Supérieur, pour le supplier de m'admettre au nombre de ses enfants..»

L'âge avancé du postulant était, en effet, d'après nos règles, un grave obstacle à son admission. Mais son zèle et sa bonne volonté, les services qu'il avait rendus aux colonies, le bon état de sa santé, firent lever cet empêchement; et le P. Hervé lui transmit sans retard une réponse favorable.

L'abbé Cyprien n'avait pas cru opportun de parler de ses desseins à Monseigneur; il avait craint sans doute de le contrister et de trouver peut-être quelque opposition dans l'affection même que lui portait le prélat. Ce fut l'occasion d'un incident assez pénible pour lui et qui fit alors beaucoup de bruit dans la colonie. Voici comment le racontait M^{gr} Dubois, alors Supérieur provincial de nos Pères de Bourbon, dans une lettre du 16 juin 1865 :

« Il vient d'arriver une fameuse affaire à M. Cyprien. En récompense de son généreux dévouement, Monseigneur avait résolu de le créer chanoine. Sa Grandeur devait se rendre le jour de la Pentecôte à N. D. de la Délivrance, et annoncer elle-même aux paroissiens l'honneur fait à leur curé. Tout était convenu, les invitations étaient faites, le canon devait se faire entendre, et le bon petit Père était bien content de partir avec les honneurs de la guerre, et de vous présenter un camail en arrivant dans la Cong^g. Mais voilà que la veille, à 6 heures du soir, Monseigneur reçoit la lettre que le P. Hervé écrit à ce cher Père pour lui annoncer son admission. Surpris et mécontent de ce que l'un de ses prêtres, qui possédait toute sa confiance, lui eût caché son projet, il prend immédiatement la résolution non-

seulement de ne pas le nommer chanoine, mais même de ne pas aller à la fête préparée à cette occasion. Sur les instances de M. Cyprien, il consent enfin à se rendre à son invitation. Mais la fête, comme on le pense bien, fut assez triste. Monseigneur ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement devant plusieurs prêtres et quelques laïcs qui se trouvaient là. Le cher abbé vous arrivera donc un peu déconfit; cependant il a bien pris cette humiliation pénible pour lui, et je crois que cela lui vaudra quelque chose. Il me paraît bien disposé. » (Lett. de Mgr Dubois 16 juin 1865.)

Mgr Maupoint, dont le bon cœur est connu de tous, revint d'ailleurs bien vite du premier sentiment de mécontentement qu'il avait éprouvé. L'abbé Cyprien lui fit ses excuses d'avoir pu le peiner, et le 7 juin, Sa Grandeur lui répondait par le billet suivant: « Le cher Père Cyprien est invité à venir déjeuner à l'évêché, aujourd'hui même, à 11 heures. Nous pourrions causer paisiblement ensemble soit avant, soit pendant, soit après le déjeuner. » — Puis Monseigneur lui donna toute permission pour son départ.

« Je ne vous donne pas de certificats, lui écrivait-il à ce sujet, parce que vous n'en avez pas besoin. Ceux chez qui vous allez vous connaissent aussi bien que moi. Ils n'ignorent pas ma façon de penser sur votre compte. S'il fallait la consigner ici, je répèterais que je ne connais rien en vous que d'édifiant. Vous avez toujours été dans le diocèse un prêtre zélé. Vous avez fait du bien partout où vous avez passé. Et si votre départ prive mon diocèse de vos bons services, je suis heureux d'apprendre que vous les continuerez dans une Congrégation que j'estime et que j'aime. Comptez que mes prières vous accompagneront dans votre noviciat, comme j'espère que les vôtres ne me feront pas défaut.

« Courage, cher Père ! Comme Marie de l'Évangile, vous choisissez la meilleure part : espérons qu'elle ne vous sera pas enlevée : Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.

« Croyez toujours à mes sentiments aussi affectueux que dévoués en Notre Seigneur et en sa très S^{te} Mère.
+ Amand-René, Ev. de St-Denis.

M^{gr} Maupoint écrivait aussi au T. R. P. Schwindenhammer pour lui recommander le nouveau novice. Après avoir raconté l'histoire du camail, il ajoutait :

« Quoiqu'il en soit, je regrette le T. Cyprien. J'ai passé en France une année avec lui et j'ai vu en lui une grande régularité et un grand esprit de foi. Il est d'une forte santé. Il pourra rendre encore de bons services à la Cong^e. Mais tous ces départs, cher Père, vous prouvent le besoin que j'ai de nouveaux prêtres. »

VI. Noviciat. — Joies et Épreuves.

M. Cyprien partit de Bourbon le 19 septembre 1865 et débarqua à Marseille le 15 novembre. Il entra tout de suite au noviciat de Chevilly, et se mit avec zèle et régularité à suivre tous les exercices. Aussi, dès le 19 mars 1866, fut-il admis sans difficulté à recevoir le S^t habit religieux.

« Oh ! que je suis heureux et content ici ! écrivait-il au T. R. Père en en faisant la demande. Quelle grâce, quelle faveur Dieu m'a faite en m'appelant à la vie religieuse. Oh ! que je regrette les années passées ou plutôt perdues dans le siècle ! Il n'y a qu'une chose, mon Vénéré Père, qui vient de temps en temps troubler la paix que je goûte dans cette sainte solitude : c'est le regret d'avoir si longtemps résisté à la voix du bon Maître.

« Je viens maintenant vous supplier de me permettre, malgré mon indignité, de prendre le saint habit de la Cong^e.

J'ose même espérer que le jour de ma vêtüre vous me permettrez de faire des vœux, de m'engager pour toujours.

Quand donc pourrai-je dire un suprême adieu au monde ? Je brûle du désir de ne plus m'appartenir, de me lier, de m'enchaîner pour toujours à Jésus-Christ, afin que le démon sache bien que je ne puis plus me rétracter, que je suis lié pour toujours, pour toute ma vie, pour l'éternité.

« Je vous demande cette faveur au nom de la Sainte Vierge et de St Joseph que j'ai tant priés pour décider ma vocation. J'avais même écrit une lettre à St Joseph, que j'avais déposée sous sa statue pendant le mois qui lui est consacré, pour le prier de m'obtenir une réponse favorable... »

Cependant au temps des joies et des consolations devait bientôt succéder celui du dégoût et des épreuves. Sa nature vive et ardente du nouveau novice, habitué jusque-là à un ministère des plus actifs, ne pouvait facilement s'habituer à la vie de solitude et de recueillement du noviciat. L'inaction extérieure lui devint un poids de plus en plus pesant, qui finit même par fatiguer sa santé. Ses médecins consultés déclarèrent qu'il n'y avait qu'un remède, c'était le retour à la vie active. Il demanda donc lui-même qu'on voulût bien l'employer dans une de nos Missions. Alors on lui proposa la Guyane, où il pourrait achever le temps voulu pour avoir plus tard sa pension de retraite.

VII. Le P. Cyprien à la Guyane.

Ce ne fut pas, il faut le dire, sans crainte et sans répugnance que M. Cyprien entendit ce mot de Cayenne. Cependant, malgré ses 55 ans, il accepta courageusement et partit pour cette colonie le 7 oct. 1866. Là il fut heureux de vivre avec les Pères ; il aimait la vie de communauté ;

et quoiqu'on l'eût laissé entièrement libre de rentrer dans le clergé séculier, il tenait à demeurer, autant que possible, uni à la Congrégation. Il était d'ailleurs tellement regardé comme de la maison, qu'il remplissait à la C^{te} de Cayenne les fonctions d'économe.

M^{gr} Dossat, Préfet apostolique, ayant bien jugé de son zèle et de ses aptitudes, lui confia en 1867 toutes les écoles de la ville, par conséquent toutes les 1^{ères} communions, avec la direction des enfants de chœur, la surveillance de l'église et de la sacristie, et le soin des cérémonies. Souvent, dans les premiers temps surtout, son souvenir s'était reporté vers Bourbon; il se surprenait à regretter les consolations qu'il y avait goûtées dans son ministère. Ses fonctions nouvelles qu'on lui donna le remirent dans son élément. — « Le bon Père Guyodo, écrivait-il au P. Lestrat à cette occasion, fait de moi tout ce qu'il veut; dernièrement il m'a fait prêcher quatre retraites. Ces retraites et les premières communions m'ont tellement épuisé que j'ai été forcé, à cause de mes malheureuses jambes et surtout de la fièvre, d'entrer à l'hôpital. Le médecin ne cesse de me répéter que c'est une folie d'être venu à Cayenne à mon âge. »

Malgré les dures du docteur, l'abbé Cyprien n'en resta pas moins courageusement à son poste. En 1871, le R. P. Hervé, successeur de M^{gr} Dossat, le nomma curé de Mana, en remplacement du P. Kraenner appelé à Cayenne. C'est là qu'il contracta cette maladie de la goutte, qui le fit plusieurs fois terriblement souffrir et qui plus tard devait le conduire au tombeau.

Durant les dix années environ qu'il passa dans la Mission de la Guyane, il y eut affreusement à souffrir de la fièvre et d'autres infirmités des plus pénibles.

Il fit deux voyages en France, mais sans résultat durable. A peine était-il rentré à son poste qu'il retombait malade. Et enfin, le conseil de santé lui fit donner un congé d'office, à la fin du mois d'avril 1874, en ajoutant que le retour dans la colonie lui était désormais impossible.

VIII. Rentrée en France — Admission à la Profession. —
Séjour et emploi à la Maison-Mère.

Le P. Cyprien avait passé 27 ans dans les colonies. A l'expiration de son temps de congé, il sollicita la pension de retraite, à laquelle lui donnaient droit les services qu'il y avait rendus; elle lui fut accordée en 1875. Il demeura encore assez longtemps souffrant; sa santé néanmoins se remit peu à peu. La pension dont il jouissait et la bienveillante hospitalité que lui accordait une famille riche et chrétienne, lui faisaient une position tranquille et heureuse humainement parlant. Lui cependant n'y trouvait point ce que son cœur désirait. Il voulait vivre et mourir religieux. Il fit donc bientôt la demande instante d'être reçu dans la Cong^g. — « Il ne m'est pas possible, mon Très Révérend Père, écrivait-il au C. R. P. Schwindenhammer le 4 mai 1876, de vous exprimer tous les regrets, toutes les craintes, tous les tourments auxquels ma pauvre âme est en proie depuis le jour où j'ai eu le malheur de quitter le pieux asile où vous aviez daigné me recevoir. . . Malgré mon indignité, mon infidélité, me confiant en la puissante protection de la Sainte Vierge Marie, en la protection du S^t fondateur de la Cong^g, je ne puis m'empêcher d'espérer pouvoir expier ma faute, redevenir encore votre enfant et membre de cette Congrégation que j'ai toujours tant aimée. . . Je viens donc me jeter entre vos bras et vous dire: faites de moi ce qu'il vous plaira, envoyez-moi où vous voudrez; mais laissez-

moi l'espoir que plus tard il me sera permis de faire mes vœux. »

Les généreuses dispositions que montrait l'abbé Cyprien et les mérites qu'il avait acquis par ses longs travaux dans les colonies portèrent le conseil général à faire une exception en sa faveur. Il fut réadmis comme novice le 10 mai 1876. Le 18 juin suivant, il en témoignait sa reconnaissance au T. R. P. Général dans une lettre où nous lisons ces lignes bien touchantes de la part d'un missionnaire blanchi dans les fatigues de l'apostolat : — « De grâce, mon T. R. Père, disait-il, traitez-moi et ordonnez qu'on me traite absolument comme un novice, afin que je puisse réparer le passé et mériter d'être bientôt un véritable enfant du St et Immaculé Cœur de Marie. »

Au bout d'une année d'épreuve, il fut admis à la Profession le 26 août 1877, et attaché comme économe local à la Maison-Mère. Il y remplit cette fonction pendant trois ans; il exerçait en même temps quelque ministère à l'extérieur, et allait à l'occasion donner des retraites dans des pensionnats ou des maisons religieuses.

Sa santé cependant s'était refaite d'une manière sensible, et il soupirait de nouveau après les Missions lointaines. Le T. R. Père Général, accédant à ses desirs, jeta les yeux sur lui pour aller continuer à Maurice l'apostolat du P. Thiersé, dans la vaste paroisse du Grand Port. Il partit pour cette île le 17 octobre 1880, en compagnie du P. Spielmann. Avec lui s'embarquait aussi le P. Béchet, qu'il venait d'attirer dans la Congrégation et qui restera désormais auprès de lui jusqu'à sa mort. Aussi lui laissons-nous entièrement la parole.

IX. Le P. Cyprien au Grand-Port, à Maurice.

Zèle pour le bien de la paroisse — Vertus religieuses.

Dès notre arrivée à Maurice, dit le P. Béchét, le Père Cyprien fut nommé curé du Grand-Port et par égard pour notre vieille amitié et aussi afin de me former à la vie religieuse, on me désigna pour être l'un de ses vicaires.

Ce qu'il avait été soit à Bourbon, soit à la Guyane, il l'est encore à Maurice. Il n'a rien perdu de sa première ardeur, et pour satisfaire aux besoins de la grande paroisse qui lui est confiée, il déploie un zèle, une activité vraiment extraordinaires.

Il fait blanchir l'église, peindre et orner le sanctuaire, marbrer et dorer les trois autels, et enrichit la sacristie d'un beau vestiaire, d'ornements et de vases sacrés.

Il montre encore un plus grand zèle pour le spirituel. Les mois de St Joseph, de la St^e Vierge et du Sacré-Cœur sont célébrés avec pompe. Les processions des 40 heures et de la Fête-Dieu se font avec une magnificence jusque-là inconnue. Il multiplie les catéchismes pour les adultes et les enfants, et forme aussi une Congrégation à l'instar de celles de Bourbon. Son zèle semble couronné de succès; plusieurs pécheurs reviennent sincèrement à Dieu et d'autres se sentent ébranlés.

Au dire de tous, il était extrêmement indulgent pour les pauvres pécheurs qui s'adressaient à lui, et, en même temps, rigide pour lui-même. Il avait cependant, me disait-il souvent, une crainte indicible de la mort. Son intention était de prier ses supérieurs de le décharger de sa vaste paroisse, afin de lui laisser le temps de s'y préparer. Il n'attendait pour cela qu'une circonstance après laquelle il soupirait aussi ardemment que moi : c'est celle où je serais admis à faire ma profession.

Son affection pour sa chère paroisse ne diminuait rien de ce qu'il avait pour la Cong^{re}. Il avait un profond respect pour les supérieurs et montrait à leur égard une entière soumission. Il voulait la règle et toujours la règle. Aussi ne manquait-il pas de nous reprendre lorsqu'il nous arrivait d'y manquer, et l'une de ses craintes était de ne veiller peut-être pas assez scrupuleusement à sa littérale observation. D'ailleurs, lui-même était le premier à donner l'exemple de la régularité. Il se confessait toutes les semaines, le samedi matin; et par un empêchement imprévu et sans doute providentiel, sa dernière confession, au lieu du samedi, s'est faite le dimanche avant sa mort. Malgré de violents accès de goutte, on le voyait se traîner avec peine à l'église pour l'oraison, l'examen particulier et la visite. Quoique souffrant, il restait toujours, pendant l'oraison, soit à genoux soit debout.

Tout en donnant ses principaux soins au spirituel, il savait accorder au temporel la vigilance et la sollicitude nécessaires. La maison était tenue avec un ordre parfait, et le terrain disponible transformé en verger et en jardin potager.

Il mettait un soin particulier à préparer ses instructions. Quoique déjà riche en manuscrits et pouvant parler facilement, *ex abundantiâ cordis*, il écrivait tout ce qu'il avait à dire, suivant que ses occupations multiples le lui permettaient. Ses prédications étaient, autant que possible, un cours suivi de doctrine catholique.

X. Derniers instants du P. Cyprien.

Ses funérailles — Regrets de tous — Monument projeté.

Tout nous faisait espérer qu'une existence aussi précieuse se prolongerait encore de longues années. Ce cher

confièrent avait un tempérament très fort, un appétit plus qu'ordinaire, et rien ne lui faisait mal. Son timbre de voix soit pour le chant, soit pour la chaire, était le même qu'à vingt ans. Il restait seul d'ordinaire à l'église de Mahébourg les dimanches et les fêtes, parce que nous étions obligés d'aller desservir les diverses chapelles; il disait deux Messes et prêchait longuement à chacune.

La seule incommodité qu'il ressentit, c'était la gorge qu'il avait contractée à Mana. Il en combattait les accès par le remède Laville. Les médecins lui parlaient des séquences fâcheuses qui pourraient en résulter, mais en vain. « Je m'en trouve bien, répondait-il, pourquoi y renoncerais-je ? » — Cependant, depuis près de six semaines, il se plaignait souvent d'oppression, d'étouffement. Il était quelquefois obligé de se lever pendant la nuit pour faciliter la respiration. Cet état commençait à l'inquiéter. Toujours dur pour lui-même, il ne faisait rien pour combattre ce mal.

Le mardi 8 août 1882, il se livre à ses occupations comme de coutume, et reste même tard à la sacristie pour finir un travail auquel il tenait beaucoup. Le soir il soupe assez bien, se couche comme à l'ordinaire et ne tarde pas à s'endormir. Le 9, vers 2 heures du matin, je l'entends se promener dans sa chambre. Vers 4 heures il se recouche; à 5 heures moins vingt, je sonne le réveil. Dix minutes après, il m'appelle d'une voix embarrassée. J'accours. Le pauvre Père était sur un fauteuil sous la varangue — « J'étouffe, me dit-il. Allez vite me chercher le médecin. » — Je fais préparer la voiture, pour envoyer quelqu'un. Il me dit d'y aller moi-même. J'obéis, mais je suis plein d'inquiétude. A 5 heures, le P. Talley arrive et le trouve dans sa chambre, ne pouvant ni se soutenir, ni respirer. Le malade fait signe de le conduire de nouveau sous la varangue. On l'y transporte. Le P. Talley voyant

alors le danger lui dit : « Mon Père, je vais vous donner l'absolution, » — Le mourant répond par un signe et expire au même moment, sans le moindre effort. On comprend quelle fut ma désolation lorsque, arrivant avec le docteur, je le trouve sans vie. D'après le médecin, la cause de ce fatal dénouement était la goutte remontée, et ce qui avait précipité l'accident, c'était l'usage du remède Laville.

À la nouvelle de cette mort inattendue, la stupeur est générale. Chacun parle du bon Père qui vient d'expirer, et en termes très élogieux. On comprend fort bien que si parfois il se montrait un peu sévère et s'il voulait que chaque chose se fit avec ordre, c'était pour le bien.

Notre première pensée fut de transporter le corps à la Petite Rivière, où la Cong^{re} possède un caveau, et où reposent quelques-uns de nos Pères ; mais le Conseil de fabrique s'y opposa, au nom de la paroisse. Le Président immédiatement donna ses ordres pour lui préparer un petit caveau, tout près du vénéré P. Thiersé.

La cérémonie de l'inhumation eut lieu le 11 août. La Messe fut chantée par le R. P. Beaud, vice-provincial. Le P. Garmy faisait diacre et le P. Terraud sous-diacre. Mgr l'évêque du Port-Louis avait une grande estime pour le cher défunt. Aussi voulut-il assister à ses funérailles et faire l'absoute. Il était accompagné de M. l'abbé Mac-Donald, vicaire général, de M. l'abbé Cox, chanoine honoraire, curé de Curepipe et de quelques autres ecclésiastiques.

L'assistance des fidèles était nombreuse ; pas une famille marquante du Grand-Port n'y manquait. Toute cette foule a tenu à accompagner son pasteur avec un vrai recueillement jusqu'à sa dernière demeure. Àuprès du cercueil, on voyait les associées de la Congrégation qu'il

venait de fonder; ces pieuses filles pleuraient comme des orphelines.

Huit jours après cette triste cérémonie, le Conseil de fabrique s'est réuni pour vérifier les comptes. En ouvrant la séance, le président fit consigner dans le procès-verbal les vifs regrets éprouvés par tout le conseil et la paroisse entière, à l'occasion de la mort imprévue de leur digne pasteur. Le Conseil fut étonné de trouver la caisse en état de prospérité, après tant de réparations et d'acquisitions utiles. Puis il émit ce vote: « A l'unanimité des membres du Conseil, il est décidé qu'une souscription sera immédiatement ouverte pour l'érection d'un monument sur les restes du R. P. Cyprien, au cimetière de Mahébourg. »

Séance tenante, quatre des membres présents souscrivent pour la somme de 250 s. Et l'un de ces Messieurs se charge ensuite de faire circuler la liste de souscriptions.

J'aime à le dire en terminant, la dernière acquisition du cher défunt pour son église de Mahébourg est le juste couronnement de toutes les autres: c'est celle d'un calice magnifique en vermeil. Hélas! il n'a pas eu le temps de s'en servir; mais Notre-Seigneur lui aura sans doute accordé une large part aux fruits de son sang précieux quand il y a été offert.



Le P. Ferdinand Fritsch,

décédé à N. O. de Bagamoyo le 5 septembre 1882.

« Né le 2 décembre 1855 au village de Hilsenheim (Bas-Rhin), je perdis mon père à l'âge de 7 ans. C'était un cultivateur. Nous étions sept enfants, trois garçons et cinq filles ; j'étais le plus jeune. Après m'avoir fait prendre les premières leçons de latin chez le vicaire de la paroisse, ma pieuse mère me permit volontiers de partir pour Langonnet, où m'avait attiré un scolastique venu en vacances, M. Hattler. »

C'est ainsi que le jeune Ferdinand Fritsch résumait ses premières années en demandant l'habit religieux. Il était entré en 4^{ème} à Langonnet le 29 septembre 1871. Durant son scolasticat il fut toujours d'une conduite pieuse et régulière ; mais les études le fatiguèrent beaucoup. Pendant les trois années qu'il passa au g^d scolasticat, de 1875 à 1878, il ne put suivre régulièrement les cours à cause de violents maux de tête. Il recevait, quand et comme il pouvait, des répétitions particulières. Employé comme surveillant à Cellule en 1878, il en revint l'année suivante pour entrer au noviciat, fit sa profession le 29 août 1880, et reçut peu après avec joie sa destination pour le Zanguebar. Voici ce que nous écrit le P. Le Roy sur le trop court espace de temps qu'y a passé le cher défunt.

— Le P. Fritsch arrivait à N. O. de Bagamoyo le 14 déc. 1880. La création du poste de Mandéra venait d'être décidée, et le 14 février suivant, le nouveau missionnaire allait rejoindre au delà du Wamé, à 25 lieues dans l'intérieur, le P. Striébler et le F. Alexandre, partis quelques semaines avant lui pour jeter les fondements de la station projetée.

Le chef de l'endroit, Kingarou, était fort bien

disposé; et loin dans le pays on parlait avec bonheur et enthousiasme des Blancs qui voulaient vivre au milieu des noirs pour leur donner de leur esprit. Mais par ail leurs tout était à faire, et, moins que personne, le Père Fritsch n'épargna sa peine. La colline choisie pour l'emplacement de la Mission était couverte de hautes herbes et de broussailles; on en prit possession en plantant une grande croix sur le sommet, et peu à peu les troupeaux d'antilopes et les animaux sauvages cédèrent la place aux missionnaires. La nuit on couchait sous la tente, et la journée on défrichait, on déblayait le terrain, on coupait du bois dans la forêt, on s'installait. Et bien tôt une chapelle s'éleva, puis une maison, puis des magasins, puis des cases destinées à recevoir les ménages chrétiens que Bagamoyo devait fournir. Plus tard, le P. Fritsch essaya de faire des brigues et il réussit.

Cette chère petite Mission de Mandéra, pour laquelle il avait déjà versé tant de sueurs, il l'aimait et il eût été heureux d'y rester toujours. Mais, soumis avant tout, il s'empressa de répondre à l'appel du R. P. Supérieur qui le 14 septembre 1881, le chargea de l'économet et du village chrétien de N. O. de Bagamoyo.

— Il écrivait vers cette époque à la Maison-Mère :
 « J'ai été un peu éprouvé par la maladie; on croyait même que j'allais succomber; le bon Dieu m'a rendu la santé et les forces pour me dépenser avec plus d'énergie en faveur des pauvres Noirs. J'ai fait avec joie ma retraite, en retrem pant mon âme dans la paix et la solitude. Étant un peu vif et sensible, j'ai à lutter dans la vie de communauté contre ma mauvaise nature, surtout au moment de la fièvre. Aidé par les avis d'un bon supérieur et par la grâce de Dieu, je suis arrivé à calmer un peu cette vivacité trop naturelle. Parfois

aussi, l'obéissance m'a paru un peu difficile, surtout quand il a fallu changer de poste; mais l'exemple du divin Maître obéissant à Joseph et à Marie, m'a rendu léger ce qui au premier abord me paraissait bien lourd; et j'ai pris de nouvelles et fermes résolutions d'être dorénavant plus fidèle aux obligations contractées au saint jour de ma profession religieuse. » (Lett. du 18 oct. 1881.)

Le P. Fritsch se mit en effet, avec ardeur à sa nouvelle fonction. Voyant combien l'emploi des briques aurait ici d'avantages pour la construction de maisons et de chapelles, il avait cherché dans ces derniers temps à donner à nos enfants chrétiens, pour que ceux-ci pussent les utiliser plus tard dans les stations de l'intérieur, les connaissances spéciales qu'il avait acquises en ce genre à N. D. de Langonnet. Un premier essai pour obtenir des briques sèches avait déjà été fait; mais désirant assurer un succès plus complet, il voulut faire lui-même un four et cuire les briques. Ce sont les peines et les fatigues excessives qu'il s'est imposées pour mener à bien ce travail qui l'ont affaibli et qui l'ont tué⁽¹⁾.

Le 29 il écrivait au R. P. Supérieur, alors à Zanzibar : « Nous aurons de bonnes briques. Malheureusement, je crois que je pince une bonne fièvre, ou qu'une bonne fièvre va me pincer. Hier, nous avions de la pluie, et j'ai dû faire un toit de feuilles de zinc au-dessus du four, mais les alternatives de chaud et de froid par lesquelles j'ai passé ne me feront pas de bien. . . »

Le vendredi suivant, en effet, le P. Supérieur de retour à Bagamoyo, trouva le P. Fritsch à l'hôpital de la

(1) Ce cher Père, il faut le dire pour l'instruction des jeunes missionnaires, s'était en effet trop laissé entraîner par son ardeur. Malgré les observations qui lui furent faites, il voulut rester, dit le P. Baur près du four à briques allumé, et cela nuit et jour. Si j'avais été là, je ne le lui aurais pas permis. C'est ainsi qu'il a gagné la fièvre qui l'a conduit

Mission atteint d'une forte fièvre bilieuse qui, trois fois déjà, depuis son arrivée en Afrique, avait fait craindre pour sa vie. Chez lui, du reste, le traitement était rendu particulièrement difficile à cause de l'extrême répugnance qu'il avait à prendre les médicaments et du peu d'effet que les purgatifs avaient sur sa constitution; cette fois, la fièvre extraordinaire du malade, la pensée arrêtée en lui que cette fièvre lui serait fatale, et aussi la mauvaise qualité de la quinine que nous avions reçue, inspirèrent bientôt des craintes sérieuses sur le dénouement de la maladie.

Le mardi de la semaine suivante, se trouvant plus mal, le P. Fritsch appela le P. Supérieur, se confessa et témoigna à cette occasion combien grand était son bonheur de mourir dans la Cong^e et la Mission, pour ces chers noirs qu'il aimait tant; à 11 heures du matin il reçut l'Extrême Onction. L'après-midi fut assez calme, malgré la faiblesse toujours croissante du malade et les fréquentes syncopes qu'il éprouvait chaque fois qu'il voulait faire quelque effort pour se soulever. Enfin le soir de ce même jour, après le repas, quelques confrères étaient allés passer avec lui la récréation — « J'ai soif, dit-il à l'un d'eux; je voudrais bien un peu d'eau. » — Et, au moment où il allait boire, aidé par le F. Zénon, il leva les yeux vers le ciel en disant: « O mon Dieu, que je souffre! Si je pouvais mourir!... In manus tuas... » Il retombe aussitôt sur son lit. Comme il le lui avait demandé, le bon Dieu venait de lui accorder de mourir!... C'était le mardi 5 septembre à 8 heures du soir...

au tombeau. » (Lett. du 17 sept. 1882.) — Nouvel exemple qui montre combien il importe d'éviter les imprudences et de suivre les avis de ceux qui connaissent le pays et le climat. (Note de la Maison-Mère.)



Le F. Aurélien Pigeon,

décédé au St Cœur de Marie le 26 juin 1882.

„ J'ai ici, à la Martinique, écrivait le P. Grasser, en 1877, un jeune homme de couleur, qui désire depuis longtemps se faire Frère dans la Cong^g. Le bon Dieu a partout des âmes choisies. Ce jeune homme me paraît de ce nombre. Né à Fort-de-France le 12 avril 1858, il a aujourd'hui 19 ans. Après avoir suivi l'école des Frères jusqu'à 14 ans, il a obtenu un emploi dans un magasin. Son confesseur m'en fait le plus bel éloge et désire vivement son admission. (Lett. du 28 août 1877.)

Arrivé au noviciat en janvier 1878, ce jeune postulant, Isidore Sébastien Pigeon, justifia, par sa conduite pieuse et régulière, les bons renseignements reçus à son sujet. Aussi fut-il admis le 8 septembre de la même année, à recevoir le St habit sous le nom de F. Aurélien, et l'année suivante, à la même époque, à faire sa profession.

Sa santé seule laissait à désirer. A la Guyane où il fut d'abord envoyé, elle ne tarda pas à s'affaiblir, et il dut rentrer en France. Il se rétablit assez bien, et l'on crut pouvoir l'envoyer alors en Sénégambie pour y tenir l'école de Dakar. L'instruction qu'il avait reçue dans sa jeunesse, chez les Frères de Fort-de-France, le rendait apte à cet emploi. Mais il perdit promptement la santé, et sur la décision du médecin, fut embarqué pour l'Europe. Parti pour l'Afrique avec le P. Simonet le 5 novembre 1881, il était de retour à la Maison-Mère le 6 avril 1882.

On constata bientôt qu'il était atteint d'une maladie de poitrine incurable. Lui-même en était persuadé et ne s'en affectait nullement. Le mal fit en peu de temps de rapides progrès : Le bon Frère demanda lui-même avec instance qu'on lui donnât les derniers sacrements ; il les reçut le 24 juin,

fête de St Jean-Baptiste et fit ensuite avec bonheur ses vœux perpétuels entre les mains du R. P. Grizard. Deux jours après, le lundi 26 juin, il s'éteignit tout doucement, vers 7 heures du matin, ayant le regard fixé sur son crucifix et une image de St Joseph qu'il tenait à garder auprès de lui.

Simple, doux, obéissant, tel a toujours été le bon F. Aurélien. Parfaitement résigné dans sa maladie, quand on lui demandait des nouvelles de son état, il répondait le sourire sur les lèvres : « à la volonté de Dieu. »

Le F. Donatien Meyer,
décédé au St Cœur de Marie le 28 juin 1882.

Né le 12 avril 1855 à St Croix-en-plaine, au diocèse de Strasbourg, le jeune Simon Meyer, qui reçut plus tard dans la Cong^g le nom de F. Donatien, prit après sa première Communion des leçons de latin auprès du vicaire de sa paroisse. L'état de fortune de ses parents ne lui permettant pas de continuer ses classes, il embrassa la carrière de l'enseignement primaire. Placé d'abord comme aide-instituteur à la commune de Nousсен le 1^{er} mars 1873, il fut ensuite nommé au mois d'octobre 1874 instituteur à Tüschheim, où sa conduite rangée et bien chrétienne le fit estimer et aimer de tout le monde. Mais dix-huit mois après, quand arriva le moment de la conscription, il ne put se résoudre à servir sous le drapeau prussien.

Depuis quelque temps, du reste, il se sentait appelé à la vie religieuse; et quoique l'aîné d'une nombreuse famille, qui comptait sur lui, il se décida à tout abandonner pour suivre sa vocation.

Ce fut le 5 juillet 1876, qu'il vint se réfugier au

S^t Cœur de Marie. Chargé de faire la classe aux postulants-Frères, il remplit cet office avec zèle; il avait aussi pour la musique de grandes aptitudes et touchait parfaitement l'harmonium; mais une vertu couronnait tout cela, c'était la modestie.

Admis à l'oblation le 19 mars 1877, et à la Profession le 8 septembre 1878, il resta un an au *S^t Cœur de Marie* pour faire la classe au noviciat des Frères; puis le 21 oct. 1879 il fut envoyé à la Guadeloupe, où l'on avait besoin d'un professeur de français. L'année suivante, à peu près à la même époque, à la suite d'un accès de fièvre, il eut deux vomissements de sang⁽¹⁾. C'était le début de la maladie de poitrine qui devait le conduire à la tombe. Revenu en France, il rentrait au *S^t Cœur de Marie* au mois de mai 1882, sans plus laisser d'espoir de guérison. Le bon Frère se fit encore quelque temps illusion à lui-même sur son état, comme il arrive fréquemment aux phthisiques. Mais bientôt cependant il comprit qu'il lui fallait faire le sacrifice de sa vie, et il le fit avec générosité. Le 24 juin, on lui administra l'Extrême-Onction et on lui fit faire les vœux perpétuels en même temps qu'au *F. Aurélien*. Depuis, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Il passait une grande partie de son temps à prier, et encourageait souvent l'un de ses jeunes frères, alors postulant, (le *F. Maxime*) à devenir un fervent et zélé religieux. Tout le monde admirait son calme, sa résignation, sa tranquillité. Le 26 juin, au moment où il s'asseyait pour prendre quelque nourriture, une crise se déclare. On court prévenir le *R. P. Emonet*, alors Vicaire général, qui se trouvait à l'infirmerie auprès du *P. Simonet*. Il arrive aussitôt; le malade entre en agonie. Le *R. Père* lui donne l'absolution et récite

(1) Il attribuait cet accident à un refroidissement qu'il aurait éprouvé, en laissant imprudemment sa fenêtre ouverte la nuit; cependant il paraissait naturellement prédisposé à la phthisie.

les prières des agonisants. Mais le bon Frère n'est pas encore au bout de ses souffrances. On avait cru qu'il s'éteindrait insensiblement; il eut une pénible agonie de 36 heures. Durant ce long martyre, les Pères, les Frères, les novices-Pères, les scolastiques viennent tour à tour lui suggérer de pieuses invocations; les comprenait-il? on serait tenté de le croire. Il semblait parfois en effet se pencher vers celui qui lui parlait et suivre du regard le crucifix qu'on lui faisait baiser, mais il ne pouvait le manifester plus clairement. Enfin, le 28 juin vers une heure du matin, son âme rompit ses chaînes pour s'en voler, nous en avons l'espoir, dans la bienheureuse éternité.



Le F. Numérien Flickinger,
décédé au S^t Cœur de Marie le 28 juin 1882.

Le F. Donation venait à peine de rendre le dernier soupir que le F. Numérien succombait à ses côtés, emporté par le même genre de maladie.

Alsacien comme son compagnon de souffrances, Joseph Flickinger naquit à Gueberschwihr le 17 avril 1859. Ayant perdu ses parents à l'âge de 14 ans, il fut recueilli, avec son frère plus jeune que lui, à l'orphelinat du S^t Cœur de Marie, d'où il entra au postulat des Frères le 16 mai 1875. Le 19 mars de l'année suivante, il avait la joie de revêtir l'habit de novice, et le 8 septembre celle de faire ses premiers vœux.

Après sa Profession, on l'envoya à Mesnières pour y diriger le chant et la musique instrumentale; il avait pour cela beaucoup d'aptitude et de goût, trop de goût même, eu égard à sa poitrine un peu faible, qui se trouva bientôt menacée.

Après quelques mois de repos à Chevilly, on crut pouvoir lui confier le soin de la musique au collège de Rambervillers; il retomba de nouveau malade. Un voyage qu'on lui permit de faire en son pays natal, pour essayer de s'y rétablir, demeura sans résultat. Bientôt même il se trouva plus mal, et l'on craignit qu'il ne succombât hors de la C^{té}. Enfin, profitant d'une petite amélioration, il rentra dans sa famille religieuse, au S^t Cœur de Marie. « Maintenant, dit-il à son retour, je puis mourir en paix; j'aurai des Pères pour m'assister, prier pour moi, et m'aider à bien mourir. »

Pendant les deux mois que vécut encore ce bon Frère, il eut cruellement à souffrir; ses jambes s'enflèrent, puis se couvrirent de plaies qui lui causaient de vives douleurs. A la suite d'une crise qu'il éprouva le 22 mai, on lui donna les derniers sacrements et on lui fit faire les vœux perpétuels. Ce fut pour le pauvre malade une grande consolation. Depuis lors surtout, il édifia tout le monde par sa douce patience, sa pieuse résignation, son bonheur de mourir religieux! » C'est dans ces pieux sentiments qu'il rendit son âme à Dieu le 28 juin 1882, vers 9 heures du matin, après avoir renouvelé ses vœux et reçu une dernière absolution.



Le F. Wenceslas Senger,
décédé à Marienstadt le 28 juillet 1882.

Le bon F. Wenceslas était l'un des premiers Frères de notre maison de Marienstadt en Allemagne. Entré comme postulant à Marienthal le 2 fév. 1865, il reçut l'habit religieux le 19 décembre de la même année, à la première cérémonie d'admission de novices qui eut lieu à Marienstadt.

Il avait alors 28 ans. Couvreur de son état, il jouissait d'une bonne santé. D'un caractère simple, un peu original, mais bon et bonace même, il était d'une humilité et d'une patience à toute épreuve. Un jour à Marienthal, un des prêtres démérités que l'on avait à la maison se fâcha tout rouge contre lui, en le menaçant d'un soufflet. Le bon Frère, sans s'émouvoir, lui présente tranquillement la joue, en se découvrant la tête. Son antagoniste resta désarmé, et dit que c'était là vraiment un saint religieux.

Admis à la Profession en Allemagne le 19 mars 1869, il y demeura jusqu'à notre expulsion de ce pays après la guerre. En 1873, il fut employé à N. D. de Sangonnet, puis en 1880 envoyé aux Etats-Unis dans la nouvelle maison de Marienstatt, en Arkansas, où il a succombé au bout de deux années, emporté par une fièvre typhoïde.

Voici les détails que nous transmet par ses derniers instants le T. Zielenbach, qui l'assistait à ce moment suprême.

« Le bon F. Wenceslas est la première victime que le Bon Dieu ait demandée à notre province des Etats-Unis. Depuis quelques semaines il se trouvait dans un certain état de langueur. On pensait que c'était la suite des fièvres du pays, et on lui donnait les soins ordinaires. Ce ne fut que l'avant-veille de sa mort, le mercredi 26 juillet, que l'on commença à concevoir des craintes sérieuses. C'était la fête de St^e Anne. Le matin il put encore venir à la chapelle faire la St^e Communion. Le soir, il se trouva plus abattu, et le lendemain parurent des symptômes de fièvre typhoïde. Le vendredi, la fièvre augmenta et le pauvre Frère perdit sa connaissance. Je m'empresse de lui donner l'Extrême-Onction. A peine avais-je

commencé qu'il revient à lui, m'exprime son contentement de recevoir ce sacrement, et suit les cérémonies avec la foi la plus vive; puis il retombe dans son assoupissement. Le mal fait alors de rapides progrès. A la fièvre s'était ajoutée une congestion cérébrale. Nous récitons les prières des agonisants; pendant que je dis la belle prière: *Commendo te*.. la respiration se ralentit, et le cher malade expire doucement à 3 h. 1/4 du matin.

« En perdant ici-bas ce bon Frère, nous avons acquis en lui, y'en ai la confiance, un protecteur au Ciel. Tous ceux qui l'ont connu savent quel était son amour pour la prière et les divers exercices de piété. Sa dernière retraite annuelle, faite au mois de juin, avait encore ravivé davantage ses bonnes dispositions et produit en son âme des fruits particuliers de grâce et de sanctification; Dieu voulait sans doute le préparer par là à une pieuse et sainte mort.

« Les Pères faisaient eux-mêmes, quand il tomba malade, leur retraite à Conway, sous la direction du R. P. Provincial. Je l'informai aussitôt par dépêche du malheur qui venait de nous arriver, et par le train de midi tous arrivaient pour rendre au cher défunt les devoirs de la charité fraternelle. A cause de la grande chaleur, on fit l'enterrement le soir même, et le lendemain fut célébrée la Messe de Requiem.

Le F. Wenceslas, Hanovrien d'origine, était né à Noesselreden, au diocèse de Hildesheim, le 2 février 1837; il avait par conséquent 45 ans, dont 17 passés dans la Cong^g et 13 ans plus 5 mois de profession.

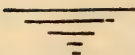


Nous profitons de l'occasion que nous offre la publication de ces Notices pour annoncer aux C^{tes} la douloureuse nouvelle de la mort du F. Casimir Le Grand, décidé à Cellule le 22 juin dernier. Ce bon Frère a été emporté par une inflammation de la moëlle épinière. Il était dans sa 56.^e année, avait 30 ans de C^{te}, 27 ans et 9 mois de profession.

« Excellent religieux, dit le P. Hubert, il a fait la fin la plus édifiante. »

R. I. P.

Maison Mère, le 7 Juillet 1885.



SOUVENIRS DE LA FONDATION

DE SAINT-JOSEPH D'ÉPINAL







SOUVENIRS DE LA FONDATION

DE

SAINT - JOSEPH D'ÉPINAL



LE R.P. SUNDHAUSER

PREMIER SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION

ET

LE R.P. RENAUD

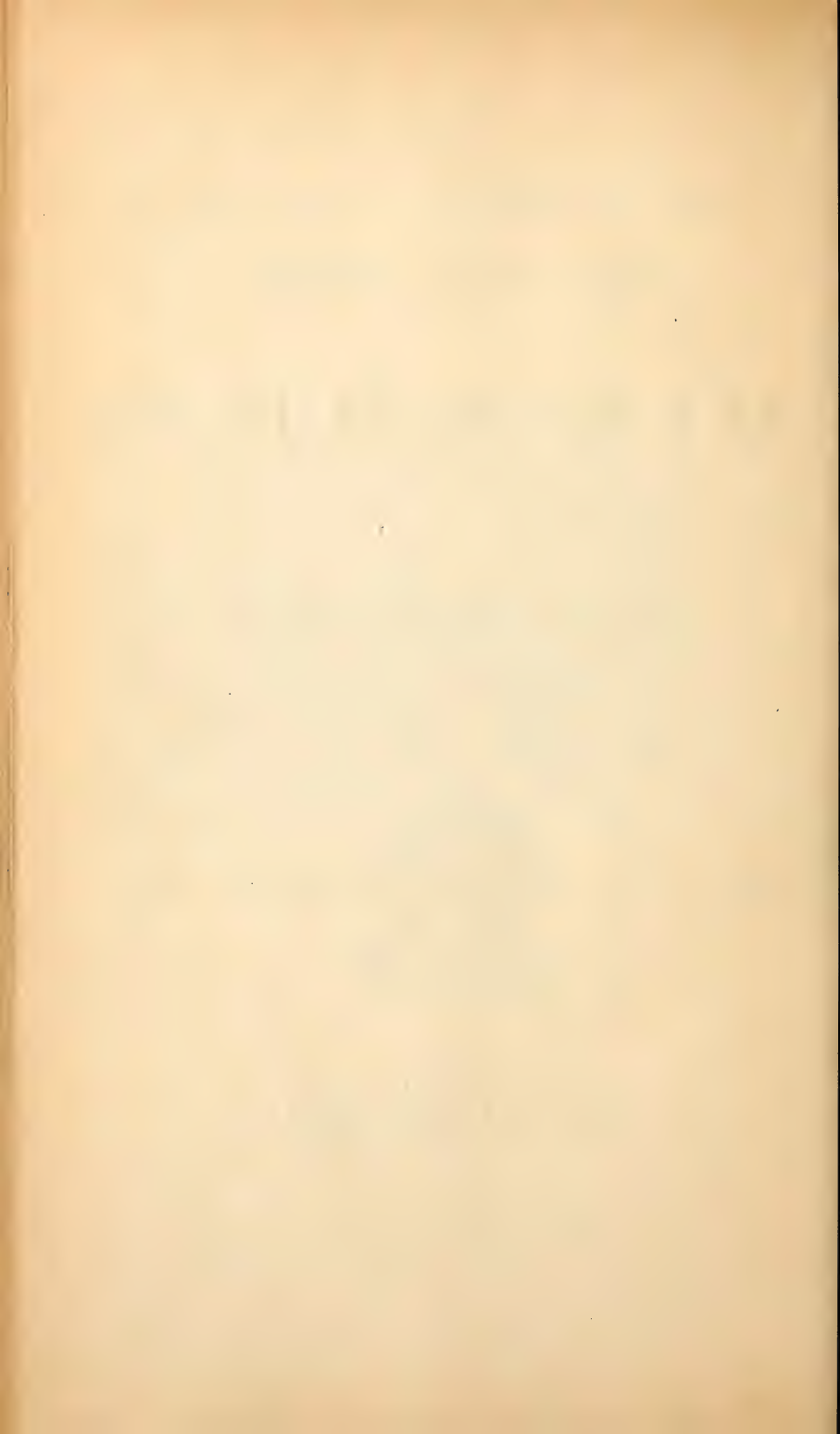
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE



ÉPINAL

INSTITUTION SAINT-JOSEPH

1890



AUX ÉLÈVES ET AUX AMIS
DE L'INSTITUTION SAINT-JOSEPH
D'ÉPINAL.

Il y a quelques mois, lorsque la mort de notre cher P. RENAUD venait jeter le deuil dans l'âme de ses confrères, de ses élèves et de ses amis, le R. P. SUNDHAUSER, plus cruellement atteint que tout autre, par la perte de celui qu'il avait si longtemps connu et aimé, résolut de recueillir pour sa propre consolation, pour la famille du défunt, pour tous, les édifiants souvenirs d'une si belle vie. Les larmes aux yeux, le bon Supérieur réunissait avec soin les notes, les lettres, tous les renseignements nécessaires à la rédaction d'une petite notice biographique, et il nous les communiquait avec de touchantes instructions.

Déjà ce modeste travail, fruit de quelques rares loisirs, touchait à sa fin, lorsque celui qui l'avait inspiré, frappé lui-même, depuis longtemps, d'un mal qui ne laissait plus d'espoir, nous fut subitement enlevé.

Dans son successeur nous avons trouvé un inspirateur et un guide animé à son égard, des mêmes sentiments que le regretté défunt professait pour le P. RENAUD.

Comment donc pourrions-nous séparer, après leur mort, ceux qui ont été si affectueusement unis pendant leur vie?

Élevés au même berceau de vie religieuse, ils ont parcouru la même carrière, souvent côte à côte, et ils sont tombés au même champ d'honneur, au moment où ce vaillant pays Vosgien semblait promettre à leur zèle de longs et consolants succès, pour la plus grande gloire de Dieu.

N'est-ce pas le cas de leur appliquer cette parole de notre sainte liturgie : « *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.* »

C'est aux élèves et aux amis de notre jeune Institution de Saint-Joseph, à ceux qui ont partagé nos peines et nos joies dans sa laborieuse fondation, que nous avons destiné ces lignes, modeste souvenir où ils aimeront à retrouver les traits de deux ouvriers de la première heure.

Aux élèves du P. RENAUD, nous avons voulu montrer en lui l'écuyer, le professeur dévoué, le fervent religieux.

Aux amis et aux collaborateurs du R. P. SUNDHAUSER, à tous ces vaillants qui ont pris à cœur la cause de l'enseignement chrétien, nous avons essayé de retracer une vie consacrée tout entière à l'éducation chrétienne de la jeunesse, une vie pieusement offerte à Dieu, sous l'égide de l'obéissance religieuse, pour l'érection et la prospérité d'une œuvre qui doit répondre aux demandes et aux besoins de tout un diocèse.

Objet bien digne d'un pareil dévouement, digne prix d'un tel sacrifice, puisqu'un vénéré Pontife n'avait pas hésité à marcher le premier dans cette voie d'immolation, et à donner à cette œuvre les restes de sa propre vie, si précieuse au bien de l'Église.

A. S.

LE R. P. ALBERT SUNDHAUSER

I

Le jeune postulant. — Premières années d'Albert. — Collège de Ri-beauvillé. — Petit Séminaire de Strasbourg. — Vocation religieuse et apostolique.

En octobre 1855, un jeune alsacien à la physionomie intelligente, aux allures vives et dégagées, à la piété ardente, rêvant les nobles conquêtes de la foi sur les lointains rivages de l'Afrique, venait frapper à la porte du Scolasticat de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, alors établi à Gourin, (Morbihan).

Ce jeune postulant, qui avait commencé ses humanités au petit Séminaire de Strasbourg, s'appelait Albert SUNDHAUSER.

Coïncidence remarquable! A cette même époque, 2 octobre 1855, une colonie de douze jeunes gens, en majeure partie alsaciens, arrivait de Paris à la même destination, sous la conduite du R. P. Hubert, aujourd'hui supérieur de l'Institution Saint-Joseph d'Épinal; et, si nous en sommes réduits à des conjectures, du moins des raisons probables nous donnent lieu de croire que le futur fondateur de cette Institution faisait partie de l'heureuse troupe.

Albert SUNDHAUSER était né à Achenheim, au diocèse de Strasbourg, le 15 Avril 1837, d'une de ces vieilles et chrétiennes familles alsaciennes, chez qui les vocations

sacerdotales et religieuses semblent passer d'une génération à l'autre, comme une tradition d'honneur, comme un tribut de dévouement à la Sainte Église et à la gloire du divin Maître. Il était le neuvième des dix enfants de cette patriarcale maison.

Le père, mort octogénaire en 1882, avait succédé au grand-père dans l'exploitation d'une tuilerie.

Quant à la mère, c'est assez faire son éloge que de dire qu'elle appartenait à l'une de ces rares familles de cultivateurs intrépides où, pendant la grande révolution, les prêtres proscrits trouvaient un refuge contre les sanglantes exactions des persécuteurs.

De bonne heure, le jeune Albert se montra rempli de ces heureuses dispositions de piété, de vertu et d'intelligence, qui, unies à un goût prononcé pour la prière, à un zèle ardent pour les cérémonies du culte divin, annoncent d'ordinaire, chez les enfants, une vocation sûre et précoce.

« Nous reçûmes en même temps notre première
« éducation à Ribeauvillé, nous écrit une de ses sœurs, (*)
« et je me rappelle que le Supérieur des Religieuses
« de la Providence, chez lesquelles j'étais, aimait à faire
« venir Albert de son collège, chaque matin, pour lui
« servir la sainte Messe. Le bon prêtre se plaisait à
« voir cet enfant à ses côtés au pied de l'autel, rem-
« plissant sa pieuse fonction avec une gravité et un
« esprit de foi qui semblaient un heureux présage
« des desseins que le bon Dieu avait sur lui. »

A la même époque et dans les mêmes circonstances que pour le P. RENAUD, dont la vie devait être si intimement liée à la sienne, la semence de la vocation apostolique fut jetée dans le cœur du jeune Albert. La voix du même apôtre se fit entendre à ces deux

(*) Aujourd'hui Supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Rome.

cœurs. Monseigneur Kobès, dans un voyage qu'il accomplissait en France, en 1851, lançait, à quelques jours d'intervalle, un chaleureux appel aux enfants de de l'Alsace et à ceux de la Bretagne; et, de ces deux vaillantes provinces, le même écho répondait à sa voix.

Peu de temps après le passage de l'évêque missionnaire, Albert SUNDHAUSER écrivait à son père une lettre tout éplorée, mais dont les accents émus n'excluaient pas cependant les ménagements pleins de sollicitude de la piété filiale.

L'aimable enfant, avec toute l'habileté d'un avocat qui a conscience de plaider une grande cause, racontait d'abord, en forme d'exorde insinuant, l'histoire de certain jeune homme, tourmenté longtemps par la pensée d'une vocation encore indécise, puis le passage d'un missionnaire au Collège... c'était le coup de la grâce, c'était l'appel d'en haut. C'en était fait! Désormais l'Élu du Ciel allait répondre à cette voix. Il allait quitter tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

Enfin, il fallait le dire, cet enfant, c'était lui-même. Et il venait se jeter aujourd'hui, par la pensée, aux pieds de son père, en le suppliant d'approuver et de bénir sa résolution.

Cependant, une déclaration si subite et si inattendue, exigeait la sanction du temps et de la réflexion. Cette sanction, la prudence paternelle sut l'imposer, et l'obéissance du fils l'accepta avec docilité, comme un gage assuré du consentement si ardemment désiré.

Albert fut donc envoyé, à titre provisoire, au petit séminaire de Strasbourg où il se distingua pendant trois années, par les plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Mais, à mesure que son âme s'ouvrait aux rayons de la grâce céleste, sous la douce influence de l'éducation ecclésiastique, il sentait de plus en plus que les

bornes restreintes d'une paroisse au pays natal ne sauraient suffire aux aspirations de son zèle.

« La Providence me traitait déjà en enfant gâté, » dira-t-il plus tard, en se reportant à ses souvenirs du « petit séminaire. A cette époque, elle m'avait ménagé « l'insigne faveur d'approcher mon cœur du cœur d'un « saint prêtre . . . »

L'abbé Mühe, l'éloquent prédicateur qu'on a appelé l'apôtre de Strasbourg, venait, en effet, apporter au séminaire une part des bienfaits de son ministère si fécond en fruits de salut. Albert lui avait confié le soin de son âme : il avait remis entre ses mains, avec le plus entier abandon, les intérêts sacrés de son avenir, et, dans la grande question de la vocation, il attendait le dernier mot de l'homme de Dieu.

Le Vénérable Père LIBERMANN venait de mourir, léguant à l'Eglise et à la France une légion toujours croissante de nouveaux apôtres, disséminés sur toutes les plages du monde, et dont un bon nombre étaient partis, comme lui, des rives françaises du Rhin.

Aussi, dans la catholique Alsace, le souvenir toujours vivant du saint fondateur suscitait chaque jour de nouvelles recrues à son œuvre naissante.

L'abbé Mühe, qui avait vu de près le Vénérable LIBERMANN au grand Séminaire de Strasbourg, n'avait pas été étranger à ce mouvement vers la nouvelle congrégation ; il ne pouvait donc manquer d'approuver et d'encourager les pieux désirs du jeune séminariste. Il parla enfin, et devant cette voix autorisée, les difficultés s'aplanirent, et le jeune postulant put entrer au Scolasticat.



II

Albert SUNDHAUSER au Scolasticat. — Voyage en Alsace. — Fièvre typhoïde. — Noviciat et profession.

Nous avons vu Albert s'enrôler dans la milice de son choix. A Gourin, il se prépare, dans les exercices de la vie religieuse, au milieu du silence de la prière et de l'étude, aux rudes labeurs de la carrière apostolique.

C'était le temps où maîtres et disciples se trouvaient, par suite des circonstances d'une fondation nouvelle, à l'école pratique du dévouement et du sacrifice ; car ceux qui ont connu ces débuts savent que la nature n'y trouvait guère à se satisfaire. Mais l'esprit apostolique qui animait les uns et les autres, adoucissait les privations du moment, et rendait tout facile et agréable.

C'est là que toute une génération d'apôtres prit une trempe de caractère qui a donné aux Indes, aux Antilles, à l'Afrique, aux îles Saint - Pierre et Miquelon des hommes de sacrifice et de dévouement. Albert a été l'un de ces généreux apôtres.

Deux ans après, nous le retrouvons au Scolasticat de théologie de la Congrégation du Saint - Esprit et du Saint Cœur de Marie, à l'Impasse des Vignes, à Paris, mettant déjà en œuvre, sur ce modeste théâtre, les talents et l'activité dont le Ciel l'avait doué. Musicien habile, c'est lui qui rehausse l'éclat des cérémonies sacrées, par les chants harmonieux d'une maîtrise qu'il a formée ; il se fait remarquer en même temps dans l'exécution des divers travaux auxquels sont astreints, à certaines heures, les futurs missionnaires, durant leurs années de formation, et il est nommé « chef de travail manuel. »

Cependant, cette ardeur au travail, cette effervescence de zèle allaient parfois jusqu'à l'excès et menaçaient de tourner à la ruine d'une santé déjà chancelante. Le jeune scolastique était d'une maigreur extrême ; une faiblesse générale s'était déclarée chez lui ; il ne se soutenait plus que par une sorte d'agitation nerveuse propre à sa nature. On tenta de mettre un frein à cette excessive activité ; mais on y perdit son temps et sa peine, et quand on voulut le taxer de témérité ou d'imprudence, il répondit avec une conviction toute naïve : « Mais, il faut bien s'habituer à la peine : nous en verrons bien d'autres, là-bas. »

Ce là-bas désignait l'Afrique où l'emportaient déjà tous ses désirs. Enfin, il fallut que l'obéissance intervînt. On imposa le repos, et déjà le repos ne suffisait plus : le médecin prescrivit un séjour au pays natal, et Albert partit pour l'Alsace. A peine était-il arrivé à Achenheim que le mieux se déclara ; le futur missionnaire se sentait revivre, et bientôt il allait repartir, animé d'une nouvelle vigueur, pour se préparer à la conquête des âmes ; mais, avant ce départ, il voulut, dans un pieux élan de son cœur, aller mettre tous ses projets d'avenir apostolique, sous le patronage de Notre-Dame d'Einsiedeln, la Vierge de Suisse, si chère à la chrétienne Alsace.

Un beau matin, il partit à pied, pour accomplir, en peu de jours, ce voyage de deux cents kilomètres, de Strasbourg au pied des Alpes, et c'est à peine s'il put rencontrer d'occasion, une ou deux fois, le long de la route, quelque charitable conducteur qui voulut bien, en l'admettant dans sa voiture, abréger son chemin de quelques instants.

Après avoir gravi la sainte montagne qui était le but de son voyage, après s'être consacré tout entier à Celle qu'il avait choisie pour protectrice de ses travaux

et patronne de sa vie, le pieux pèlerin s'en revint comme il était venu, c'est-à-dire par le même mode de transport, mais fatigué, exténué, à bout de forces, et portant le germe d'une maladie épidémique qui sévisait à cette époque.

Rentré à la maison paternelle, il dut aussitôt s'aliter, et quelques jours après, au milieu des angoisses de la famille, M. le curé d'Achenheim écrivait au R. P. Supérieur du grand Scolasticat :

« Mon Révérend Père,

« Monsieur l'abbé SUNDHAUSER, votre élève et mon
« cher paroissien, est bien malade. Il me prie de
« répondre pour lui, à la lettre que vous avez bien
« voulu lui écrire et de vous donner ces tristes ren-
« seignements sur son état. A peine de retour de son
« pèlerinage d'Einsiedeln, il a été pris d'une extrême
« faiblesse et de vertiges violents, à ne pouvoir tenir
« sa tête.

« J'ai d'abord attribué le mal aux fatigues du
« voyage qu'il a fait à pied ; mais, à ma visite d'hier,
« j'ai remarqué les symptômes d'une maladie très
« grave, et, ce matin, le médecin, appelé, a constaté
« qu'il était atteint du typhus...

« Notre cher malade, sans connaître toute la gra-
« vité de la maladie, a demandé les sacrements, et
« demain, son désir de s'unir à Dieu sera accompli.

« Espérons que le divin médecin auquel notre bon
« Albert a voué tout son amour et toute sa confiance
« prolongera des jours qui, tous, sont promis à sa
« gloire et au salut des âmes.....

« Notre excellent ami était si heureux d'avoir revu
« ses bons parents et ses amis, et déjà il se réjouissait
« de retourner sous votre sainte direction. Mais Dieu

« est venu déjouer ce projet et Lui seul sait quand il
« pourra se réaliser... »

L'épreuve fut courte et religieusement supportée; mais veut-on savoir comment le pieux lévite l'avait envisagée? Il y vit une preuve que la Sainte Vierge avait agréé son sacrifice et qu'elle lui promettait en retour, une vie de souffrance et d'abnégation, pour la gloire de son divin Fils.

Enfin, vers la fin de l'année, il rentra à Paris où il retrouva toute son ardeur.

Pendant son année de noviciat, Albert SUNDHAUSER reste toujours l'homme actif et dévoué que nous connaissons déjà. Cependant, cette activité extérieure ne nuit en rien à sa formation religieuse. Il attaque résolument un ennemi avec lequel il aura plus d'une fois à compter dans le cours de sa vie.

Une extrême sensibilité, unie à une certaine variabilité d'humeur, lui faisait garder trop facilement les impressions fâcheuses, qui se reflétaient alors sur sa physionomie avec une étonnante vivacité d'expression et se traduisaient chez lui, tantôt par les signes d'un profond abattement, tantôt par des incartades qui pouvaient blesser la charité.

Le jeune religieux avait conscience de ces faiblesses et il en gémissait amèrement.

« Je lis les lettres spirituelles de notre Vénérable
« Père, écrivait-il un jour et j'y vois que, chez un reli-
« gieux, il ne doit point être question de caractère.
« Hélas! le mien me donne fort à faire. Pourtant il
« faudra bien l'anéantir; il faudra bien mettre à la
« porte ce vieil homme qui fait de si laides grimaces...
« Pour cela, je compte sur vos bonnes prières, mais
« surtout sur la protection du Cœur Immaculé de Marie,

« trésor de sagesse et de douceur, dont je suis malgré
« tout l'enfant à jamais dévoué . . . »

Cependant, notre pieux novice se livrait avec ardeur à l'étude de la théologie et, d'après son propre témoignage, « le travail qui abrège les jours et la prière qui les adoucit » ne devaient guère tarder à lui faire regretter ces heureux moments.

Ordonné prêtre, à Paris, le samedi de la Passion, 5 avril 1862, par Monseigneur Mabile, évêque de Versailles, il fut admis à la profession religieuse le 25 août suivant, et le même jour, contre son attente, il recevait son obédience pour les Antilles.

Il avait rêvé l'Afrique, et il passait dans l'autre hémisphère.



III

**Le P. SUNDHAUSER à la Trinidad : Fondation du Collège de l'Immaculée-
Conception. — Zèle du nouveau directeur. — Œuvres de piété. —
Adieux. — Passage à la Martinique.**

Vers la fin de 1862, trois religieux, arrivés de France, se présentaient à l'archevêché de Port-d'Espagne, dans l'île de la Trinidad. Ils venaient ouvrir le collège de l'Immaculée-Conception, que la Congrégation avait accepté, sur les instances de la Propagande, et les appels réitérés de Monseigneur English, archevêque de la colonie.

Tout était à faire dans cette œuvre, qui n'offrait guère au zèle de ses nouveaux directeurs que les murs d'une pauvre école, et qui devait avoir pour fondateurs le R. P. Guilloux, Supérieur, homme mûri par l'âge, l'expérience et les antécédents de positions honorables,

et deux jeunes profès : les R. P. Muller et SUNDHAUSER.

Ce dernier se trouva tout d'abord investi des fonctions de préfet d'un collège à peu près sans élèves, et d'économe d'une caisse sans argent. Nous ne disons rien de la charge, ou plutôt du titre de professeur, qui était commun à tous nos nouveaux arrivés. Ajoutez à cela une connaissance plus qu'imparfaite du pays, des mœurs et usages et même de la langue de ses habitants, et vous aurez une idée de la situation.

Voilà nos maîtres à l'œuvre, et il paraît qu'ils ne s'en tirent pas trop mal ; car, malgré les difficultés du début, malgré la pénurie des moyens et des ressources, la confiance des familles ne leur fait pas défaut, et déjà les élèves commencent à affluer.

Le P. SUNDHAUSER se multipliait. Professeur de français, il s'était en peu de temps rendu familières les deux autres langues parlées dans l'île, l'anglais et l'espagnol.

Dans la direction de l'établissement, il se montra de prime abord, digne de cette qualification de « Préfet de discipline modèle, » que, maintes fois nous avons entendu accoler à son nom. Dès les premières années, il songe à établir au Collège de l'Immaculée-Conception, les œuvres de piété qui lui furent toujours si chères, et il inaugure cette admirable société de « la Milice du Pape » qui a pour but « la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, aux intentions de l'Église et du Souverain Pontife. »

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ! C'était là la grande préoccupation du pieux et zélé religieux. Il semble qu'elle ait été le ressort de toute sa vie et nous la retrouvons partout où il passe, propagée, développée, florissante, attirant sur lui et sur ceux qui l'entourent, toutes les grâces et toutes les bénédictions que le bon Maître y a attachées.

Ce zèle sembla prendre un nouvel essort, sous la paternelle direction du nouveau supérieur que la Providence avait donné au P. SUNDHAUSER, en la personne aimée du R. P. Corbet, comme lui d'origine alsacienne, et qui avait succédé au R. P. Guilloux en 1867. Le jeune directeur continua d'être le bras droit du nouvel arrivé, comme, depuis quatre ans, il l'avait été de son prédécesseur.

Déjà, sous sa main toujours alerte, mais aussi toujours bien secondée, tout ce qui peut donner à une maison d'éducation chrétienne un cachet de vitalité, un air de jeunesse et de vigueur qui semble répondre de l'avenir, a pris un nouveau développement. Quelque excellent professeur qu'il soit, il laisse volontiers à d'autres, dans la situation présente, le soin d'imprimer aux études le mouvement ascensionnel qui doit leur assurer la plus large place dans les programmes. Pour lui, il installe, il organise, il dirige : c'est dans son rôle.

La musique instrumentale est fondée; les chants sacrés de l'humble chapelle attirent bientôt toute la colonie aux fêtes du Collège : « Quelle musique ! quels chants ! » disent les créoles, dans l'élan de leur enthousiasme.

Au milieu de tous ces travaux, le P. SUNDHAUSER trouve encore le temps de s'occuper du ministère des âmes. Sans parler de nombreux élèves qu'il dirige dans les voies de la piété, il remplit la charge d'aumônier du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, à Port d'Espagne; et le grand nombre des élèves de cette maison qui vinrent, à cette époque, frapper à la porte du Noviciat de leurs pieuses maîtresses est le meilleur témoignage de la sagesse et des succès de sa direction.

Dix années s'étaient écoulées dans cette vie d'incessante activité, depuis l'ouverture de l'établissement,

lorsque le P. SUNDHAUSER reçut de ses Supérieurs sa nomination de Préfet de discipline au Séminaire-Col-lège Saint-Louis-de-Gonzague, à la Martinique.

C'était là un de ces événements qui font époque dans la vie d'un religieux. Pour la première fois, le pieux directeur sentait ce qu'il en coûte à un cœur de père, pour se séparer de ses enfants, surtout lorsque à ces enfants on a consacré les prémices d'un zèle tout apostolique et d'un dévouement plein de tendresse et de charité. Pourtant, à l'appel d'en haut, le bon Père accepta avec une tranquille résignation le sacrifice que cette séparation lui imposait : mais il n'en fut pas de même des enfants.

Il faut connaître le cœur d'un créole, savoir tout ce que son âme ardente et sensible renferme de trésors d'affection et de vive reconnaissance, il faut avoir vu ces légers enfants des îles, emportés comme la tempête, ardents comme le soleil qui les brûle, il faut les avoir vus dans leurs soudaines expansions et leurs impétueux élans, pour se faire une idée des démonstrations, nous dirions mieux, des protestations de regrets, des témoignages de sympathique attachement que les élèves du Collège de l'Immaculée-Conception donnèrent à leur bien-aimé directeur, au jour de son départ.

Ce jour là, qui était un dimanche, le bon Père offrit une dernière fois le saint sacrifice pour ses chers enfants et leur distribua à tous la sainte Communion, qu'ils reçurent à son intention. Puis après, vinrent les compliments, les touchants adieux, et les nombreux cadeaux, gages d'affectueux souvenir, que force fut au cher Père d'accepter, en dépit des liens de la pauvreté religieuse.

A Saint-Pierre, capitale de la Martinique, un plus vaste champ s'offrait au zèle de l'infatigable ouvrier.

Il y arrivait à cette époque, que l'on a appelée « l'âge d'or » du Séminaire-Collège, où cet établissement, encore sous le coup de la première et vigoureuse impulsion que lui avait donnée le T. R. P. EMONET, aujourd'hui Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, voyait passer dans ses chaires de classe, devant un auditoire de plus de trois cents élèves, des premières familles de ce beau pays, des hommes dont le souvenir restera à jamais sympathique et populaire dans la colonie.

Ils avaient alors à leur tête le R. P. Grasser, que le R. P. EMONET avait choisi lui-même, après l'avoir longtemps vu à l'œuvre et reconnu pour un supérieur modèle.

Le mot a été dit : « on n'oubliera pas de longtemps, à la Martinique, les conférences publiques des P. P. Dullmann, Gloeckler et Duss, sur la Chimie, la Physique, la Cosmographie, la Botanique ; » longtemps aussi on parlera là-bas des leçons et des discours du P. RENAUD, de ses épreuves, de ses souffrances et de son dévouement.

Ne point passer inaperçu, malgré la plus franche modestie et une certaine timidité naturelle, au milieu de cette belle pléiade de maîtres, c'eût été déjà un mérite pour le P. SUNDHAUSER. Et pourtant, quelque court qu'ait été son passage à la Martinique, il paraît qu'il ne manqua pas d'y laisser des traces non moins heureuses, sinon aussi profondes qu'à la Trinidad.



IV

Retour du P. SUNDHAUSER en Europe. — Placement inattendu en France. — Le Directeur de Notre - Dame de Langonnet.

Nous avons parlé de la modestie du bon Père. Cette vertu s'alliait chez lui, dans la pratique de l'obéissance religieuse, à la soumission la plus discrète et la plus aveugle à la volonté de ses supérieurs. Nous en trouverons un témoignage dans le ton humblement réservé de cette lettre, qu'il écrivait, après quinze ans de séjour aux Antilles, au T. R. Père Général, pour demander la faveur d'un retour de quelques semaines en France.

« Saint - Pierre, Martinique, le 9 Juin 1877.

« Mon Très Révérend Père,

« Une préoccupation me poursuit depuis quelque
« temps, et quoiqu'elle ne soit pas ce que l'on peut
« appeler une affaire de première importance, per-
« mettez - moi cependant de la soumettre à votre
« jugement. Vous seul, du reste, mon T. R. Père,
« avez mission et pouvoir pour trancher la question.

« Il s'agit pour moi d'un voyage en France. Je
« sais combien de telles faveurs ont besoin d'être
« méritées, et je ne puis, hélas ! me dissimuler, d'autre
« part, combien mes états de service sont peu brillants.
« En fait de décoration de mérite, je n'ai à montrer
« que les humbles galons rouges du vétéran en train
« de commencer son troisième congé. Il y a, en effet,
« quinze ans, mon T. R. Père, que je me suis embar-
« qué pour la Trinidad, et bientôt seize ans que je
« n'ai eu la consolation et le bonheur d'assister à
« l'une de ces grandes retraites de la Maison - Mère
« qui sont d'un secours si efficace pour le religieux.

« Personne, je crois, ne pourra me dire trop exigeant,
« si j'ose exprimer le désir d'aller, au berceau de
« ma vie religieuse, retremper mon âme débilitée
« par quinze années de travaux et de lutttes pénibles.

« A côté de cette première raison, dont, mieux
« que personne, vous apprécierez le côté sérieux, j'ai
« à vous en soumettre une autre encore.

« Le dernier packet m'a apporté des nouvelles
« assez alarmantes sur l'état de santé de mon vieux
« père. Mon père atteint sa soixante - dix - huitième
« année, et l'on m'annonce qu'il se déclare chez lui
« des enflures de mauvais augure.

« Lors de son dernier voyage en Alsace, le R. P.
« Grasser a fait à ma famille l'honneur d'une visite;
« et quand il a vu ce bon vieillard, quand il a vu ses
« larmes et entendu ses sanglots, il n'a pu s'empêcher
« de lui donner l'espoir de revoir encore ce fils qu'il
« avait donné si généreusement à Dieu avec deux
« autres de ses enfants.

« Voyez, mon T. R. Père, si vous croyez pouvoir
« ratifier cette promesse et combler les vœux du père
« et du fils. . . »

Cette prière fut accueillie comme elle le méritait,
et, après la réponse favorable du T. R. Père, l'heureux
fils le remerciait en ces termes émus :

« ... C'est un devoir pour moi de venir vous remer-
« cier sans retard de la faveur que vous m'accordez.

« J'espère de mon séjour à la Maison - Mère les
« meilleurs résultats pour ma pauvre âme, pour son
« renouvellement dans l'esprit de ferveur et dans la
« poursuite de la perfection religieuse.

« Laissez - moi, mon T. R. Père, vous remercier
« aussi au nom de mon vieux père. C'est à votre

« bonté qu'il devra les larmes de bonheur qu'il versera
« en pressant sur son cœur un fils que déjà il craignait
« de ne plus revoir ici-bas. Il vous bénira mon T.R.
« Père, comme le pauvre bénit son bienfaiteur.

« Je ne quitterai la Martinique que le 10 septembre,
« bien que le P. Audren, destiné à être mon suppléant,
« soit arrivé depuis plusieurs jours. La première
« Communion doit avoir lieu le 9 septembre. Sachant
« combien le P. Glœckler et le P. Renaud comptent
« sur moi pour la partie musicale de la fête, j'ai vo-
« lontiers retardé mon départ d'une dizaine de jours;
« et ce petit sacrifice ne m'empêchera pas d'être de
« retour, je l'espère, avant les grandes rigueurs de
« l'hiver. . . »

Le cher Père se trompait. Quelque bonheur qu'il eût éprouvé à se retrouver sur ces belles plages, au milieu de ses chers créoles, la divine Providence en avait disposé autrement.

Arrivé en France à la fin de Septembre 1877, il n'eut pas même la consolation d'aller revoir son vieux père. L'obéissance lui imposa cette épreuve, et le bon religieux l'accepta avec la plus humble soumission.

Le T. R. Père Général avait besoin, pour le collège de Langonnet, d'un préfet de discipline, pouvant cumuler, avec cette charge importante, celle de professeur de rhétorique. Le P. SUNDHAUSER avait été choisi pour ces fonctions. Il lui fallait donc dire adieu aux Antilles et, de ce pas, aller revoir la Bretagne.

Majestueusement posé sur les deux rives de l'Ellé, humble cours d'eau du département du Morbihan, le nouveau séjour du P. SUNDHAUSER comprenait, au milieu d'un vaste domaine de cent cinquante hectares, les bâtiments et dépendances de l'antique abbaye de Notre-Dame de Langonnet. La Congrégation y possédait

à cette époque quatre œuvres distinctes. Une colonie agricole, dirigée par les Frères de l'Institut, avait transformé ces terres en une véritable oasis au milieu d'un désert de landes. Un noviciat de jeunes religieux y était adjoint. Enfin, une institution secondaire réunissait à ses cours, avec de jeunes Bretons se destinant à toutes les carrières, les élèves d'un scolasticat, aspirant à la vie religieuse et apostolique dans la Congrégation.

C'est ce collège dont la direction fut confiée au P. SUNDHAUSER. Là, comme à la Trinidad et à la Martinique, on reconnaît tout aussitôt l'homme d'action, de dévouement, de sacrifice, qu'il faut à une maison d'éducation. C'est le « Préfet de discipline modèle » que nous avons déjà vu, et c'est en même temps le prêtre zélé, le religieux fidèle, le professeur ami des lettres, le directeur intelligent, sachant profiter de tout pour former l'esprit et le cœur des jeunes élèves.

Mêlant l'agréable à l'utile, il organise ces charmantes fêtes de famille, où l'art et la littérature semblent se donner la main, pour offrir à la jeunesse studieuse, avec un délassement parfois nécessaire, un exercice des plus utiles.

Doué d'un tact exquis, nous dit un de ses anciens surveillants de Langonnet, le P. SUNDHAUSER savait éviter les moindres écueils dans la direction des jeunes gens; il avait le talent de se faire aimer et d'inspirer en même temps cette crainte révérencielle, qui est la force des maîtres et la meilleure garantie du bon ordre et de la discipline.

De l'estime et de l'affection qu'il savait inspirer à tous, nous ne voulons pour garant que le souvenir qu'il a laissé là-bas et que nous trouvons résumé dans ce témoignage d'un de ses anciens élèves,

devenu plus tard un de ses dévoués collaborateurs. (*)

« Professeur de rhétorique, préfet de discipline, « préfet des études, le regretté P. SUNDHAUSER fit « preuve, dans cette situation complexe, d'une supériorité de vues qui n'avait d'égale que son dévouement.

« Son esprit élevé, sa douce et large bienveillance, la « distinction de ses manières, la franchise de ses allures « et, par dessus tout sa piété si intelligente et si « généreuse lui conciliaient l'estime et l'affection de « quiconque l'approchait.

« Dans l'enseignement classique, il charmait ses « élèves par l'étendue et la variété de ses connaissances, « la finesse de ses aperçus, le goût le plus exquis, et, « dans l'enseignement plus solennel de la chaire, sa « parole ferme, persuasive et souvent éloquente, faisait « pénétrer dans nos âmes, avec les vérités de la foi, le « saint amour de tous les devoirs.

« On admirait en lui le prêtre, le religieux, homme de « bien et homme de cœur, *virum bonum et benignum*, « d'un aspect vénérable, *verecundum visu*, éloquent « en ses discours, *eloquio decorum*, et dès son enfance, « exercé à la pratique de la vertu, *et a puero in virtutibus exercitatum*. » (**)

(*) Le R. P. Le Floch qui a succédé au P. RENAUD dans la chaire de Philosophie à l'Institution Saint-Joseph

(**) Machab. ch. XV, 14.



V

Le P. SUNDHAUSER dans les Vosges. — Monseigneur de Briey et le Collège de Rambervillers. — Le nouveau Supérieur de Saint - Nicolas.

Langonnet fut la dernière étape du bon Père, avant Rambervillers, son école de préparation au supérieurat, l'occasion qui devait fournir la pièce révélatrice et dévoiler, plus clairement que jamais, les remarquables aptitudes dont le ciel l'avait doué pour la conduite et la prospérité des œuvres d'éducation chrétienne. D'ailleurs, c'est peut-être ici le lieu d'observer que, là encore, il était à bonne école, et c'est une réflexion qui nous est suggérée par un homme qui, après de longues années de supérieurat, a été appelé à l'honneur de prendre une part à l'administration générale de la Congrégation.

« Le P. SUNDHAUSER, nous dit le R. P. Hubert, « après avoir pris part à deux fondations pénibles, à « Gourin et à la Trinidad, après avoir vu à l'œuvre « des supérieurs tels que les P.P. Guilloux et Corbet « à la Trinidad, Grasser à la Martinique, Libermann « et Jégou à Langonnet, semblait véritablement pré- « destiné par la Providence et préparé de longue main « à mettre en pratique les exemples qu'il avait eus « sous les yeux, et à poser à son tour les fondements « d'une œuvre importante qui devait être le but et le « couronnement de toute sa vie. »

Cette œuvre, ce sera la réalisation d'une idée vraiment grande, d'une entreprise vraiment apostolique, à laquelle il n'a manqué ni le souffle inspirateur, ni le secours d'en haut, ni l'appui des représentants de Dieu, ni le concours actif de ces bonnes volontés de la terre, que les anges ont glorifiées au berceau de l'Enfant-Dieu, mais qui a dû passer aussi par ses jours

d'épreuve, et que ses fondateurs nous ont léguée après avoir sacrifié leur vie pour elle : *Testamentum enim in mortuis confirmatum est.* (*)

Nous avons parlé des fondateurs. Dès cette heure, en effet, nous ne saurions séparer le souvenir du P. SUNDHAUSER de celui d'une personnalité plus haute, qui domine tout ce récit, et dont l'humble religieux ne fut que le mandataire fidèle et le serviteur dévoué, dans ces derniers temps.

Monseigneur de Briey avait connu la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie au Séminaire Français, qu'elle dirige à Rome, et dont le vaillant prélat, restera une des gloires les plus pures et les plus brillantes. Nommé évêque de Saint-Dié, on comprend qu'une de ses premières préoccupations ait été de doter son diocèse d'un établissement qui pût y assurer, d'une façon stable, l'avenir de l'enseignement chrétien.

Déjà quelques ecclésiastiques, hommes d'élite et de dévouement s'il en fut, s'étaient constitués en corps enseignant et avaient fondé un collège catholique où ils accomplissaient les merveilles de ces *« temps héroïques, »* que la plume autorisée de M. l'abbé Pierfitte semble avoir fait revivre dans des pages pleines d'intérêt. (**)

Mais enfin, après avoir fait des efforts surhumains pour se recruter et trouver un centre d'union, la petite société allait succomber sous le faix.

« Cependant, disait Monseigneur de Saint-Dié lui-même, présidant la première distribution des prix « dans son nouveau Collège, une œuvre si bien com-

(*) Hébr. IX. 17.

(**) Voir la Notice : *M. L'abbé Morel et le Collège de Rambervilliers*, par M. l'abbé Pierfitte curé de Portieux.

« mencée ne pouvait périr. Devant cet état de choses,
« ma première pensée se tourna vers la Congrégation
« du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie que j'ai
« eu le bonheur de connaître à Rome et qui m'est
« particulièrement chère. »

En effet, au mois de Mai 1880, le zélé Prélat avait voulu se rendre lui-même à la Maison-Mère du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, à Paris, pour faire au T. R. Père Général les premières ouvertures au sujet de cette affaire; et déjà, le 2 septembre, les conclusions en étaient arrêtées, (*) et un personnel de six Pères, quatre Frères et quatre Scolastiques prenait la direction du Collège Saint-Nicolas de Rambervillers.

La nouvelle communauté avait pour Supérieur le R. P. SUNDHAUSER.

(*) Il est certain que, dès cette première entrevue, il fut question de transférer l'œuvre à Épinal; mais après discussion, on résolut, du moins pour commencer, d'ajourner ce projet et de continuer quelque temps encore à Rambervillers.



VI

Le P. SUNDHAUSER et le clergé. — M. l'abbé Morel. — L'apostolat de l'éducation. — Retraites. — Dévotion au Sacré - Cœur. — Zèle et vigilance pour la discipline et les études.

Un collège qui comptait soixante-quatorze élèves, et dont les bâtiments, assez resserrés, n'étaient pas susceptibles d'une plus grande extension, situé d'ailleurs à un point extrême du département, dans une position isolée, excentrique et de difficile accès, n'ayant pour toutes ressources que le produit d'une pension assez modique, sur lequel il fallait prélever encore le prix d'achat de l'immeuble : telle était l'œuvre, unique dans la contrée, dont on voulait faire une maison à l'instar de celles qui s'élèvent nombreuses et florissantes, dans les diocèses voisins, où les catholiques vosgiens allaient demander jusqu'alors, pour leurs enfants, le bienfait d'une instruction solide et d'une éducation chrétienne.

Et voilà quel était, entre l'Évêque et le Supérieur, le problème à résoudre.

Au R. P. SUNDHAUSER revenait la charge de rassembler les éléments qui devaient en préparer la solution.

Pour cela il pouvait compter tout d'abord sur le sympathique concours d'un clergé, qui, dès longtemps, avait pris cette idée à cœur. Le bon Supérieur le savait ; aussi ne négligea-t-il rien pour se ménager ce précieux appoint, et il s'était si bien appliqué à se faire des amis de ce côté, que lui-même n'avait pas tardé à se laisser prendre à leurs filets.

Les prêtres du diocèse, c'étaient ses hôtes préférés. Il n'en parlait qu'avec éloges ; il était heureux de les avoir à la table de la communauté, et il les accueillait, toute affaire cessante, avec la plus franche cordialité.

Un vétéran de cette courageuse avant-garde, qui

avait précédé les Pères dans la direction du Collège, était resté l'hôte de la maison. C'était M. l'abbé Morel, « ce bon M. le Principal » comme on se plaisait à l'appeler.

« Cet ecclésiastique aussi pieux que distingué, disait « la relation envoyée par le P. SUNDHAUSER lui-même « au bulletin général de la Congrégation, (oct. 1880,) « a bien voulu demeurer avec nous, en conservant le « titre de Directeur de l'Institution. »

Dire toutes les attentions respectueuses, tous les procédés aimables dont le P. SUNDHAUSER entoura ce vénérable prêtre, c'est rendre à notre Supérieur un témoignage qui vient s'ajouter, sur ce point, à beaucoup d'autres plus autorisés.

M. le Principal était de toutes les fêtes, et il en partageait la Présidence avec le Supérieur. Si on l'oubliait quelquefois, c'était pour lui épargner une peine.

On lui souhaitait sa fête aussi, et, ce jour-là, comme à la nouvelle année, le P. Supérieur, suivi de sa communauté, lui portait lui-même les vœux de tous, avec une délicatesse si touchante et une affection si vraie, que M. le Principal ne répondait, d'ordinaire, que par des larmes.

Un assez bel hommage a été rendu à cet émule du vieux Lhomond (*) pour que nous n'ayons pas besoin d'y revenir. Rappelons seulement qu'il est mort entre nos bras, précédant de trois années celui qui lui était si attaché et qui, rappelé de Paris à l'annonce de cette mort, disait : « Ce bon M. le Principal, c'est la première peine qu'il m'ait causée. »

Cependant, une autre préoccupation hantait le cœur d'apôtre du P. SUNDHAUSER. Il voulait avant tout bien

(*) Voir la notice sur M. l'abbé Morel.

faire et faire le plus grand bien possible, dans la modeste sphère où la Providence l'avait placé.

Bien faire et faire le bien, pour le religieux éducateur de la jeunesse, c'est, avant tout, former des hommes selon le cœur de Dieu, c'est gagner des âmes à Jésus-Christ, c'est assurer le salut de ces chères âmes, pour lesquelles on a tout quitté, auxquelles on s'attache de toute la force de son cœur, par les liens d'une charité que le monde ne connaît pas, et qui fait, à elle seule, la consolation, la joie et la récompense de celui qui la possède.

Mille fois nous avons vu percer la flamme ardente de ces sentiments, à travers les paroles, les écrits et les actes du P. SUNDHAUSER.

Un jour, un jeune confrère, encore dans le feu d'une ferveur un peu novice, se plaignait devant lui de n'être pas assez occupé : « Mon cher enfant, lui répondit le bon « Père, je vois avec plaisir que vous ne manquez pas « de zèle; mais prenez garde que votre zèle ne vous « trompe. Faites bien tout le peu que vous avez à faire, « faites le pour Dieu et vous travaillerez toujours assez. »

Dès son début à Rambervillers, le P. SUNDHAUSER songe à asseoir tout son travail de formation intellectuelle et morale des enfants, avec toutes les espérances de l'avenir, sur les bases inébranlables de la foi et de la piété.

En dépit des surcharges imposées par les programmes classiques, il ne laisse pas d'insister souvent sur la grande part qu'il faut faire dans les classes à l'instruction religieuse. Non content de la placer au premier rang, il interroge lui-même avec soin les élèves, dans les examens trimestriels, sur les principes du dogme et de la morale évangéliques.

La sollicitude toute paternelle du bon prêtre veut encore assurer à ses chers enfants les avantages de

la retraite annuelle, qui produit de si heureux fruits dans les maisons d'éducation, et il écrit à ses supérieurs majeurs, à la date du 16 décembre 1880.

« Nous aurions désiré inaugurer la nouvelle année
« scolaire par une retraite, afin d'inculquer, dès le début,
« une bonne direction à l'œuvre. Mais le manque d'es-
« pace dans notre petit oratoire improvisé nous a fait
« retarder cette retraite jusqu'à l'achèvement de notre
« nouvelle chapelle. Elle a commencé enfin le dimanche
« 5 décembre, pour finir le 8, sous le patronage de l'Im-
« maculée Conception. Tous les enfants attendaient ces
« pieux exercices avec une sorte d'impatience. C'était
« pour eux une nouveauté . . . Ils étaient donc dans
« les plus heureuses dispositions pour en bien profiter.
« Ces dispositions ne se sont pas démenties pendant
« les trois jours qu'ont duré les exercices . . . La vue
« du bien, fait dans ces chères âmes, a été pour nous,
« au milieu de nos difficultés, une grande consolation
« et un puissant encouragement. »

Déjà le fervent religieux voudrait voir naître, dans son nouveau champ, ces admirables associations de piété et de charité d'où sont sortis tant de chrétiens au cœur vaillant, qui vont continuer à travers le monde un apostolat commencé sur les bancs du collège.

Mais il fallait le sol d'Épinal pour donner naissance à ces fleurs.

Du moins, si des éléments trop insuffisants et un concours de circonstances indépendantes de sa volonté, ne permettent pas au supérieur de réaliser ce désir, son zèle, fécond en ressources, trouvera moyen d'y suppléer. Il revient à sa chère dévotion : le Sacré-Cœur de Jésus est son refuge ; c'est à Lui qu'il a consacré tous ses travaux ; c'est à Lui qu'il veut confier ses enfants.

Il donne à la pratique de cette dévotion une forme

nouvelle, et, ainsi, elle deviendra sa grande force, le mobile de tous les bons mouvements, de tous les actes de vertu et de générosité accomplis par les enfants, la source de toutes les grâces obtenues et de tous les progrès réalisés.

Chaque premier vendredi du mois sera comme un jour de fête et amènera à la sainte Table de nouveaux amis du Cœur de Jésus. Ils viendront avec une ferme confiance Lui dire leurs peines et leurs joies, Lui demander ses faveurs et Lui exposer leurs besoins. Avant la messe, le P. SUNDHAUSER lit une série de recommandations au Sacré-Cœur, recueillies sous forme de billets anonymes déposés par les élèves dans une boîte fermée : santé des parents, affaires de famille, victoire sur la paresse et autres défauts, lumières pour sa vocation ; amour de la piété, grâces de persévérance, succès aux examens, enfin tous les biens de l'ordre spirituel et temporel sont l'objet de ces demandes.

En donnant aux âmes ce précieux aliment, le P. SUNDHAUSER n'a garde d'oublier la formation du cœur et du caractère. Trois fois par semaine, dans des conférences pleines d'à-propos et de délicatesse, il donne lui-même à tous les élèves réunis, les principes d'éducation morale, de politesse et de bienséance ; il aborde volontiers les questions de discipline, commente avec un piquant intérêt les articles du règlement, flagelle, avec une sévérité qui laisse encore sentir la main du père, les petits défauts de la gent écolière et met à la portée de son jeune auditoire les conseils et les avis de l'expérience et de la sagesse.

S'il sait réprimer les fautes et mettre un frein aux abus, il sait aussi mettre un baume sur les plaies ; et ceux-là ne l'ignorent pas, qui ont encouru, par quelque méfait, les rigueurs du règlement, ou ceux à qui

le travail et la règle imposent un joug trop lourd à leurs épaules meurtries. La porte du P. Supérieur est ouverte à tous. Combien de ces chers enfants, entrés la larme à l'œil, sont sortis consolés et réconfortés ! Car le P. Supérieur est ennemi du découragement, et il le met en fuite avec tout son vilain cortège, aussitôt qu'il l'aperçoit.

Le Préfet de discipline se retrouve encore chez le bon Père, dans l'attention et l'activité qu'il met à tout voir par ses propres yeux. Il apparaît dans les cours de récréation, assez souvent pour trouver quelquefois en défaut la vigilance d'un surveillant trop facile. Souvent aussi, au détour d'un défilé, un bavard, étonné, se voit interpellé et noté avec soin par celui qu'il ne s'attendait guère à trouver là. Enfin, plus d'un œil à demi-éveillé a vu glisser, parfois, la nuit, sur le plancher des dortoirs, une ombre silencieuse et bien connue, qui se fût bien gardée de troubler le sommeil de ses enfants.

Que dire de l'attention que le P. Supérieur apportait à la bonne marche et aux progrès des études ?

Bien loin d'avoir oublié le temps où, en qualité de Préfet des études, il exerçait sur elles une surveillance directe, il y apporte aujourd'hui plus de soin que jamais.

Les bureaux d'examen trimestriel fonctionnaient en effet sous sa présidence, et l'on sait que cette présidence ne se bornait pas à un contrôle passif. Il avait voulu voir d'avance les programmes de l'examen ; il savait où l'on en était ; au besoin, il avait préparé certaines questions sur lesquelles il voulait que l'on insistât ; les interrogations se succédaient vives et pressantes, et les compliments se faisaient rares, tandis que les reproches, et quelquefois de vertes semonces, venaient émouvoir la bile des pauvres patients.



VII

Le Religieux : obéissance et oubli de soi-même. — Épreuves et consolations. — Succès et fêtes. — Visites de Monseigneur au Collège Saint-Nicolas.

Nous avons vu le Maître. Entrons, maintenant, dans la cellule du Religieux.

Après l'Écriture-Sainte, l'étude des écrits du Vénérable Père LIBERMANN, de ses Lettres, de ses Commentaires sur l'évangile de saint Jean, de ses Instructions aux missionnaires, de son Traité de la Vie intérieure était la principale ressource où le P. SUNDHAUSER allait puiser cet esprit de zèle et de piété qui animait les fondateurs de la Congrégation. « Ferveur, Charité, Sacrifice ! » c'était la devise de notre Vénérable Père ; c'était aussi celle du P. SUNDHAUSER.

Dans la pratique, « simple et humble direction vers Dieu dans ses œuvres ; ramener tout à Dieu, voir Dieu en tout. Dans les rapports avec le prochain, tout par l'amour divin, avec paix, condescendance, humilité, action paisible et recueillie, forte et suave, conduite uniforme, humeur égale, (*) » c'est la perfection religieuse où s'efforçait d'atteindre, on le sentait bien, le R. P. SUNDHAUSER, et tant qu'une noire maladie ne fût pas venue porter ses ravages dans ce caractère aimable, tous ceux qui l'ont approché pourraient dire si ces traits y étaient lisibles.

S'agissait-il d'une question où l'obéissance religieuse se trouvait en jeu : le R. P. SUNDHAUSER ne se contentait pas de l'observance de la règle, ni du respect des décisions portées par la Maison-Mère ; il semblait deviner avec une prévoyante perspicacité, les intentions

(*) Vénérable Père LIBERMANN : *Petit Traité sur la Vie intérieure*.

de ses supérieurs. Combien de fois une proposition hasardée, faite par un confrère, ne vient-elle pas échouer devant cette simple réponse de l'obéissant religieux : « Le T. R. P. Général ne saurait approuver cette manière de faire. »

Sa docilité n'avait d'égal que son esprit de pauvreté. Il n'usait pour lui-même que du nécessaire, tandis que, pour les siens, toute demande de dispense, suffisamment motivée, trouvait auprès de lui un favorable accueil. Ainsi lorsque sa santé, ruinée par les travaux, les fatigues et les préoccupations de toutes sortes, eût exigé des soins particuliers et un régime plus fortifiant que l'ordinaire de règle, il ne pouvait se résoudre à accepter cet adoucissement, en dehors de la vie commune.

Vingt fois, le P. Préfet de santé revenant à la charge, essaya de le fléchir; « Hippocrate, dit un témoin, en « était pour ses frais d'éloquence. Le bon Supérieur « ne voulait pas user, pour lui-même, d'une dispense « qu'il eût imposée au moindre de ses subordonnés. »

Du reste, ni travaux, ni fatigues, ni souffrances ne surent jamais l'empêcher de vaquer aux différents exercices de communauté. Il fallut, pour l'arrêter dans sa marche, l'épuisement total de l'être, l'étouffante oppression, l'inertie presque complète des jambes et tout le cortège de douleurs qu'apportait avec lui le terrible mal qui devait nous l'enlever.

Le R. P. SUNDHAUSER avait bien d'autres peines à offrir à Dieu, bien d'autres mérites à moissonner pour le ciel, que ceux qu'il savait trouver dans l'accomplissement de ses devoirs de religieux.

Sans parler des mille petits détails d'administration intérieure et des écueils que l'on rencontre à chaque pas, dans une position nouvelle, où l'esprit de concilia-

tion doit s'allier à la fermeté des principes d'éducation et de discipline, des épreuves d'un autre ordre vinrent encore assaillir le cœur du prêtre et du religieux. Le mauvais vent du siècle devait souffler aussi dans nos parages. Il apporta d'abord, des régions administratives, toutes sortes d'embarras et d'obstacles, puis vint le grand coup.

Un beau jour, le commissaire de police se présente, muni d'un mandat officiel, pour apposer les scellés aux portes de la chapelle, « comme ayant été ouverte sans autorisation, disait le mandat de fermeture, par les *Frères de l'Annonciation du Saint-Esprit*, (*sic*) contrairement à l'article 44 de la loi du 18 Germinal An X . . . »

A la nouvelle de cette exécution, grand émoi au dedans et au dehors ! Mais en temps d'orage, un coup de vent n'est pas fait pour déconcerter un pilote expérimenté. Le nôtre tourna son regard vers le ciel. Sa première pensée fut une pensée d'humilité et d'expiation, digne du cœur d'un saint.

Devant toute la communauté réunie, il adore les desseins impénétrables du divin Maître qui, nous prive ainsi de sa présence ; il veut que chacun fasse un retour sur soi-même et voie s'il n'a pas été pour quelque chose dans ce malheur. « Sans doute, ajoute « t-il, Dieu envoie des épreuves à ceux qu'il aime ; « mais quelquefois aussi ces épreuves ne sont que « trop motivées, et si elles deviennent pour les uns « une source de mérites, pour les autres elles peuvent « être un juste châtiment. » Puis, afin d'obtenir du Cœur de Jésus la réouverture de la chapelle qui lui est consacrée, le P. Supérieur s'engage au nom de tous, par une promesse solennelle, à perpétuer dans la maison les pieuses pratiques établies au premier

vendredi du mois, et à ajouter désormais aux prières réglementaires des élèves, les invocations au Sacré-Cœur de Jésus et à saint Nicolas.

Enfin, après quatre mois de prières, d'instances, de démarches, de formalités, les odieux rubans disparurent et le Maître adoré rentra dans sa demeure au chant du Magnificat et à la grande joie de ses enfants.

Au milieu de quelques épines, le Supérieur de Rambervillers pouvait encore cueillir bien des roses; il ne manquait pas de consolations. Ses lettres le disent assez : « Nos enfants sont vraiment bons, écrivait-il « en Mars 1882; ils ont bon esprit, ils se laissent dou-
« cement amener aux saines et fortifiantes pratiques
« de la piété, et ils ont, par dessus tout, un grand
« amour du travail. »

La bonne réputation du Collège s'était plus solidement assise que jamais dans la contrée. Des échos en revenaient parfois aux oreilles des Pères. C'étaient des voix amies qui les apportaient, c'étaient les bienveillants récits de la semaine religieuse et les articles élogieux des journaux catholiques, qui redisaient nos succès et nos fêtes.

Le nombre des élèves s'était élevé graduellement de 74 à 90, à 100, à 120, à 130; bientôt, espérait-on, il doublerait la centaine.

Le résultat des épreuves aux examens universitaires avait dépassé de beaucoup la moyenne des résultats communément obtenus. Durant trois années consécutives, la presque totalité des candidats présentés avaient enlevé, au premier assaut, les honneurs du diplôme.

Monseigneur l'évêque de Saint-Dié prodiguait à ses enfants de Saint-Nicolas ses plus paternels encouragements. Son arrivée imprévue vint quelquefois faire une heureuse diversion à la monotonie du règlement.

Alors, on se mettait en frais. Déjà le compliment était prêt. M. Kretz arrivait en hâte, et, sous son habile direction, la joyeuse fanfare allait réveiller, au son de ses plus beaux airs, les échos de la Montagne.

Mais, ce que l'on attendait avec impatience et la main toute prête aux applaudissements, c'était la réponse du digne Prélat; car, on le savait, avec la joie de sa présence, Sa Grandeur ne manquait jamais d'apporter autre chose, que les têtes légères n'appréciaient guère moins; et bientôt, par une après-midi de beau soleil, on allait prendre la clef des champs.

La saint Nicolas, la fête du R. P. Supérieur, la distribution des prix, nous ramenaient le retour de nos nombreux amis du clergé, sous la présidence de leur premier pasteur ou de l'un de ses représentants.

Ces jours-là surtout, tout notre petit monde était en liesse. Une séance dramatique et musicale était, d'ordinaire, le clou de la journée : le R. P. SUNDHAUSER lui-même, rappelant ses anciens souvenirs, avait voulu mettre la dernière main à la préparation de la pièce, et la fête n'y perdait rien.



VIII

La question d'Épinal. — Nécessité du transfert. — Prudente réserve du Supérieur. — Un trait de lumière. — Esprit de foi et confiance en Dieu.

Six années s'étaient ainsi écoulées depuis l'arrivée des Pères à Rambervillers, et le Collège, devenu l'*Institution* Saint-Nicolas (son premier titre lui ayant été retiré par l'administration), semblait avoir atteint son maximum de développement et de prospérité, eu égard à sa situation. Cent trente élèves, dirigés par un personnel de plus de vingt professeurs et surveillants : la proportion n'était avantageuse ni au point de vue du bien à faire, ni même au point de vue des ressources matérielles nécessaires à l'entretien de l'œuvre.

Et pourtant, ce n'était pas que les sympathies et les bonnes volontés ne nous vinssent en aide de la part des familles chrétiennes. Beaucoup, des plus vaillantes, s'imposaient de véritables sacrifices pour envoyer leurs enfants à la seule institution catholique des Vosges, et, de l'autre extrémité du département, grâce à de nombreux arrêts et changements de ligne, elles se condamnaient à faire, en temps et en argent, à peu près l'équivalent d'un voyage à Paris : six heures de chemin de fer, sans compter les voitures ! Décidément, il fallait le reconnaître, les résultats obtenus ne faisaient que donner la mesure du bien que l'on eût pu faire dans une position plus accessible.

Devant cet état de choses, la Maison-Mère de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie ne dissimulait pas son intention d'abandonner une œuvre qui offrait un champ si restreint à un si nombreux personnel. Un ultimatum était imminent : il fallait songer au départ ou aviser aux moyens d'ouvrir de plus vastes locaux à un plus grand nombre de sujets.

Épinal, tête du département, ville de commerce, centre d'un réseau de nombreuses voies ferrées reliant tous les points du pays, se présentait comme merveilleusement propre à la création d'un grand établissement d'éducation.

L'idée d'un transfert au chef-lieu n'était pas nouvelle. Elle remontait aux origines même de l'institution à Lamarche, et elle avait persisté à travers les diverses transformations que l'œuvre avait dû subir. Cette idée, c'était le rêve des directeurs actuels de Saint-Nicolas. C'était l'éternel objet des réclamations de cent familles vosgiennes. C'était aussi la grande préoccupation du R. P. SUNDHAUSER; mais personne ne s'en doutait alors, et tandis que d'autres, plus enthousiastes ou peut-être plus téméraires, l'accablaient de leurs représentations impatientes et semblaient vouloir emporter la place d'assaut, le bon Supérieur les regardait avec son fin sourire et gardait un silence prudent. L'heure de la Providence n'avait pas sonné.

Un père de famille s'entretenait un jour au parloir avec le P. Supérieur de la question à l'ordre du jour, « la question d'Épinal, » comme on disait alors à Rambervillers, et, se faisant l'interprète de tant d'autres, il se débattait au milieu d'un véritable arsenal d'arguments préparés de longue main, pour démontrer la nécessité du transfert, sans s'apercevoir qu'il prêchait un converti. Son interlocuteur l'écouta complaisamment jusqu'au bout; puis, pour toute réponse, avec une bonhomie charmante, il se contenta de lui montrer ses mains vides, en faisant le geste de glisser le pouce sur l'index, afin de lui faire comprendre ce qui manquait.

Ce qui manquait, on le savait de reste, c'était « le nerf de la guerre. » L'argent! c'est là, paraît-il, le premier et indispensable élément de toutes les entreprises humaines.

« L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile. »

Mais dans les œuvres de Dieu, si cet élément semble parfois tellement nécessaire que rien ne puisse y suppléer, il n'en est pas moins en réalité fort secondaire et soumis à un facteur plus puissant, à un mobile plus élevé, qui le domine de toute la hauteur du ciel et dont il deviendra le docile instrument. Ce facteur, c'est la volonté divine; ce mobile, c'est une audacieuse confiance dans le secours d'en haut et dans l'inépuisable charité des cœurs chrétiens.

Faites-vous l'œuvre de Dieu? Allez donc sans crainte: s'il vous faut des trésors, ils ne vous seront point refusés; *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (*)

Cette vérité apparut un jour dans tout son éclat à l'esprit du P. SUNDHAUSER. C'était en 1886, peu de temps après la mort du cardinal Guibert. On lisait, au réfectoire de Saint-Nicolas, un article nécrologique de l'*Univers*, où M. Léon Aubineau faisait ressortir la conduite bien différente qu'avait tenue l'éminent Prélat dans deux circonstances analogues.

Dans la première circonstance, il s'agissait d'élever la basilique de Saint-Martin à Tours. Un comité d'action venait demander à l'Archevêque l'autorisation de faire les démarches officielles, afin de commencer immédiatement les travaux. Monseigneur, en homme prudent, demanda d'abord à ces Messieurs de quelle somme ils pouvaient disposer dans ce but. Ils avaient deux cent mille francs.

« — Et combien coûtera le monument? » —

« Deux millions. » —

« Mais reprend l'Archevêque en souriant, vous n'avez

(*) Luc XII. 31.

« donc pas lu ce mot de l'Évangile: *Quis ex vobis*
« *volens turrim ædificare, non prius sedens computat*
« *sumptus...* (*) ? »

Et il congédia ces Messieurs, en les chargeant préalablement de réunir tout le capital nécessaire. Qu'arrivait-il ? Les temps changèrent ; des difficultés surgirent, puis des obstacles infranchissables, et la basilique resta à l'état de projet.

Quelques années après, l'Archevêque de Paris sut mettre à profit la leçon qu'avait reçue l'Archevêque de Tours, et lorsque l'œuvre du vœu national eût été votée aux acclamations de toute la France catholique, le Cardinal Guibert voulut lui-même poser la première pierre du monument, avant d'avoir reçu la première obole.

Cet exemple fut un trait de lumière pour le P. SUNDHAUSER. Dès ce moment sa détermination était prise : il allait prier et agir.

Lui aussi, voulait d'abord placer son œuvre sous la protection du Sacré Cœur ; un lien intime l'unissait, dans sa pensée, à la grande basilique de la capitale. Dès le premier vendredi du mois suivant, il recommande avec instances aux prières de ses chers enfants, « une entreprise très importante qui intéresse la gloire de « Dieu et le salut des âmes. » Le lendemain il part pour Saint-Dié, où il va faire à Monseigneur de Brieux les premières ouvertures au sujet du transfert. Là, une première barrière s'élève devant lui ; le prudent Évêque à son tour voulait attendre et mûrir sa décision. Les moyens matériels faisant complètement défaut, le projet pouvait paraître chimérique.

Au soir de cette première entrevue, le bon Supérieur rentrait chez lui, la tête basse et recommandait à tous

(*) Luc XIV. 28.

les siens la plus grande discrétion et la plus humble réserve au sujet de la « question d'Épinal. »

Les voyages à Saint-Dié se renouvelèrent fréquemment: le P. Supérieur ne se lassait pas de revenir à la charge. Toujours bien accueilli et toujours écouté, il ne parvenait pas, cependant, à obtenir le *liceat* tant désiré.

Enfin, aux vacances de cette même année 1885, le R. P. SUNDHAUSER, emportant une espérance, se rendait à Paris, pour y prendre part aux exercices de la retraite générale annuelle, donnée à la Maison-Mère. Là, il expose son projet, le soumet à l'approbation de ses supérieurs et obtient l'autorisation d'en poursuivre l'exécution.



IX

Pèlerinage à Montmartre. — Préliminaires de la fondation de l'Institution Saint-Joseph. — Monseigneur de Briey accepte le patronage de l'œuvre.

Ce fut à Chevilly que le R. P. SUNDHAUSER, encore sous l'influence des salutaires inspirations de la retraite et des instructions qu'il avait reçues de ses supérieurs, fit sa première déclaration catégorique aux Pères de sa communauté qui l'avaient suivi. C'est de là qu'il écrivit à Monseigneur de Briey une première lettre pleine d'instances et de pressantes supplications. C'est de là enfin qu'il partit pour accomplir une première démarche personnelle et décisive qui était à ses yeux comme la consécration solennelle, comme l'inauguration anticipée du monument qu'il voulait élever à la gloire du Divin Maître.

Le 27 septembre 1885, le R. P. Supérieur, accompagné des P. P. Vœgtli et Kuhn, gravissait les pentes de la colline de Montmartre, pour aller déposer aux pieds du Sacré Cœur de Jésus, ses recommandations et ses vœux. Ce jour là, trois messes furent célébrées dans la crypte aux intentions de l'œuvre à venir, et, — les enfants du R. P. SUNDHAUSER ne l'ont pas oublié, — ce premier acte de consécration fut scellé d'un vœu que la piété du Père avait inspiré et que la reconnaissance des fils ne manquera pas d'acquitter.

A son retour de Paris, le pieux pèlerin, animé d'une nouvelle confiance, demandait une entrevue à Monseigneur l'Évêque de Saint-Dié, qui le reçut dans un presbytère de son diocèse. Qui sait ce qui fut dit dans le cours de cet entretien, d'où dépendait peut-être l'avenir de tant de jeunes âmes? Ce qui est sûr, c'est que le vénéré prélat accueillit tout d'abord les propositions du bon Père, non plus seulement avec

son affabilité habituelle, mais, cette fois, avec les encouragements les plus bienveillants. Mieux encore, Sa Grandeur revendiquait l'œuvre pour sienne; elle prenait l'entreprise sous son haut patronage, et ce patronage ne se bornerait pas à une présidence purement honoraire: ce n'était ni plus ni moins que la direction effective de fondation et d'organisation.

Quelques jours après, le Supérieur de Saint-Nicolas de Rambervillers écrivait à une religieuse: « Remerciez « Dieu avec nous. L'affaire que je vous avais recom-
« mandée est en bonne voie . . . Le Sacré Cœur de
« Jésus a passé par là . . . »

Et le cher Père disait, en parlant de Monseigneur de Briey: « Notre Évêque est un saint, Il a pris, à
« bon escient, une lourde charge: mais il ne fléchira
« pas, parce qu'il y va de la gloire de Dieu et du
« salut des âmes. » C'est qu'en effet, l'humble religieux, avec son sens droit et pratique, pouvait comprendre la grandeur du sacrifice, mesurée aux difficultés de la tâche; son âme élevée savait apprécier la noblesse des sentiments qui animaient le saint Évêque; car, lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes, le cœur de l'Évêque et celui du religieux battaient à l'unisson et se confondaient dans un même dévouement.

N'est-ce pas ce qui ressort de cette lettre adressée de Rambervillers à l'évêché de Saint-Dié à la fin de septembre 1886? Après un exposé détaillé des préliminaires de l'entreprise, le R. P. SUNDHAUSER y disait: « Ces propositions, Monseigneur, je les regarde comme
« le programme que je suis chargé de réaliser, et,
« avec la grâce de Dieu, je suis résolu d'y employer
« mes forces et ma vie.

« L'œuvre est grande assurément, mais, vous le savez,

« les besoins qui la réclament sont plus grands encore.

« Ne serait-ce pas une pitié de laisser en proie à
« une neutralité menteuse, la plus belle partie de la
« jeunesse du pays, quand nous avons entre les mains
« le moyen de remédier à un si grand mal ?

« Ne serait-ce pas aussi assumer une lourde res-
« ponsabilité, que de différer de combattre un mal
« présent qui nous ronge, par la raison que l'on craint
« de voir un autre mal non moins grand, — la laïci-
« sation des écoles primaires, — venir se placer à
« côté du premier ? Les ravages de l'un rendront-ils
« moins déplorables les ravages de l'autre ?

« Mais, Monseigneur, en travaillant à extirper le
« premier, nous donnons au pays un gage de notre
« dévouement, de notre résolution de n'abandonner
« aucun de ses intérêts les plus élevés ; et alors, si le
« fléau de la laïcisation doit encore frapper nos enfants,
« vous verrez les bonnes volontés se grouper autour de
« Votre Grandeur avec d'autant plus de confiance et de
« générosité que vous pourrez leur montrer plus d'œu-
« vres catholiques florissantes, monuments de votre sol-
« licitude pour les grands comme pour les petits...

« Pour moi, Monseigneur, dès aujourd'hui je me
« dévoue entre vos mains, avec l'abandon le plus
« absolu de tout intérêt et satisfaction personnels, à
« cette œuvre, que je regarde comme appelée à faire
« un bien considérable à la religion et à l'Église.

« Si je dois user à cette laborieuse fondation ce
« qui me reste de vie, je le ferai avec bonheur. Je
« me croirai dédommagé des peines et des fatigues
« que j'y trouverai, par la pensée que j'aurai travaillé,
« sous la bénédiction de mon Évêque, à donner à
« l'Église et à la France des fils dignes de l'une et
« de l'autre. »

Dans une visite que le R. P. SUNDHAUSER faisait, vers ce temps-là, à Monseigneur Trouillet, le légendaire fondateur d'œuvres et d'églises : « Eh ! quoi, « mon bon ami, lui dit le brave curé de Sainte-Epvre « avec ce touchant accent de bonhomie, qui le rendait « si populaire, vous voulez élever un collège catholique « que à deux portées de fusil de la frontière, dans le « boulevard du *ferrysme* ! Eh bien ! vous êtes encore « plus audacieux que moi . . . Je vous trouverai « quarante mille francs. »

Hélas ! peu de jours après, le vaillant prélat s'endormait dans la paix du Seigneur. Les quarante mille francs nous échappaient ; mais qu'était cette perte à côté des regrets de toute l'Église de Nancy ?

Au commencement d'octobre 1886, le T.R.P.EMONET, Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, ayant à se rendre au palais royal de Belgique, s'arrêta pendant quelques jours au collège de Rambervillers. Dès le lendemain de son arrivée, il se présentait, accompagné du R. P. SUNDHAUSER à l'évêché de Saint-Dié, puis au château de Villé, chez M. le baron de Ravinel, qui déjà avait mis au service de notre œuvre le précieux concours de son expérience et de son dévouement.

A quelques jours de là, nous lisons dans le journal de la communauté de Saint-Nicolas, rédigé à cette époque par le P. RENAUD :

« Le fait le plus grave du mois a été l'acquisition « d'un vaste terrain sis à Épinal au lieu dit *le plateau des Corvées*. Cet achat, autorisé par la Maison-Mère, « d'accord avec Monseigneur l'Évêque de Saint-Dié, « a pour but la construction d'un nouveau collège « au chef-lieu des Vosges. A cet effet, le R. P. Supérieur a fait de fréquents voyages, tant à Épinal qu'à

« Saint-Dié , pour conclure le marché , s'entendre
« avec Monseigneur et établir la société au nom de
« laquelle devront se faire les emprunts nécessaires
« pour cette œuvre.

« M. le baron de Ravinel est, dans cette sérieuse
« et grave entreprise, le conseil éclairé du P. Supérieur.»



X

Fondation de la Société *Jeanne d'Arc*. — Monseigneur de Briey préside les séances. — Premières négociations. — Dévouement et confiance des fondateurs. — Le Plateau des Corvées. — Construction du Collège. — Vigilance et activité du P. Supérieur.

Le Mercredi 1^{er} décembre, Monseigneur convoquait au presbytère d'Épinal, une première réunion d'où devait sortir le comité de fondation du nouveau collège; et, au soir du même jour, le R. P. SUNDHAUSER, de retour de cette réunion, annonçait au réfectoire de Saint - Nicolas, l'heureuse nouvelle : La société *Jeanne d'Arc* est fondée! — Et tous les élèves d'accueillir ces paroles par une salve de bruyants applaudissements.

Dès lors, ni l'Évêque, ni le Supérieur, — qu'il nous soit permis, une fois encore, d'associer leur souvenir dans ce récit, comme il le sera toujours dans nos cœurs, — ni l'Évêque, ni le Supérieur ne comptent plus avec leurs forces.

Tous les deux, déjà profondément atteints d'un mal qui épuise en eux les sources de la vie, entrent résolument dans une nouvelle période de pénibles labeurs, de fatigues morales et physiques, de préoccupations de toutes sortes, d'interminables formalités.

Admirablement secondés, d'ailleurs, par des hommes dont le nom et le dévouement restent écrits, par la main de la reconnaissance, en tête de nos annales, ils marchent avec une confiance que l'on ne tarde pas à taxer de témérité, vers le but de leurs efforts.

« Messieurs, dit Monseigneur de Briey, à la première séance de la société *Jeanne d'Arc*, je me suis jeté à l'eau pour cette œuvre, et je vous demande à tous de faire comme moi. »

Et sa voix est entendue. La confiance et la générosité des familles catholiques les soutiennent, Dieu les inspire et les conduit, et le R. P. SUNDHAUSER se fait l'écho de leurs sentiments en écrivant :

« Dans le principe, je n'étais guère porté à fonder
« mes espérances sur la générosité gratuite. Mais, en
« considérant, d'une part, la nécessité hautement pro-
« clamée par tant de familles, d'un établissement reli-
« gieux prospère au centre du pays, et d'autre part,
« l'influence irrésistible de Monseigneur, sur les ca-
« tholiques en état de faire un sacrifice pour le bien
« de la religion, j'ai changé d'avis, et je me suis dit
« que si ce mode de procéder présente de grosses
« difficultés, il est loin d'être irréalisable, pour peu que
« Dieu nous vienne en aide et que nous soyons réso-
« lus à ne pas nous laisser effrayer par les obstacles.

« Après tout, qu'est-ce que nous cherchons ? N'est-
« ce pas la gloire de Dieu par le salut du plus grand
« nombre possible des âmes au milieu desquelles la
« divine Providence nous a placés ? Et dès lors, ne
« devons-nous pas compter sur une assistance effective
« de Dieu et de ses saints ?

« La pire des choses, pour les œuvres qui poursui-
« vent un but surnaturel, serait que ceux qui sont
« appelés de Dieu à les fonder ou à les conduire, en
« vinssent à douter de l'efficacité du secours divin et
« à fonder leurs espérances sur les pauvres ressources
« de l'humaine nature. »

Un tel langage et de tels sentiments méritaient sans doute la confiance qu'ils inspirèrent dans nos chrétiennes populations des Vosges. Aussi Monseigneur n'hésita-t-il pas à recommander, par voie de publicité, l'œuvre qui lui était si chère. Transcrivons ici l'éloquent appel du prélat à la foi et à la générosité de

son diocèse, dans une circulaire datée de Saint-Dié, le 13 Janvier 1887 :

« M... La fondation d'un collège catholique à Épinal exige, comme toutes les œuvres, des conditions « matérielles et financières, et je me permets de vous « transmettre le document ci-joint, qui donne à cet « égard des indications précises. »

« Si j'interviens dans cette pieuse entreprise, c'est « que j'y vois une œuvre féconde et nécessaire, pour « la défense et la conservation de notre foi religieuse. »

« Il est évident pour tous que l'impiété attaque « aujourd'hui la sainte Église, en essayant d'enlever « tout caractère chrétien à l'enseignement public. Là « se concentre l'effort de la lutte, et nous sommes bien « forcés de suivre nos adversaires sur le terrain qu'ils « ont eux-mêmes choisi. »

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que, des principes « religieux dépendent nécessairement la pureté et la « dignité des mœurs. La défense de la foi est en même « temps une œuvre de conservation sociale. »

« Tels sont, M..., les motifs qui me portent à solliciter votre concours. La reconnaissance me fera un « devoir d'appeler les meilleures bénédictions de Dieu « sur tous ceux qui deviendront, par leurs pieuses « libéralités, les insignes bienfaiteurs de ce diocèse. »

« Agréez, M..., l'assurance de mon cordial dévouement en N. S.

« † Marie Albert, *Évêque de Saint-Dié.*

En même temps qu'il lançait cette circulaire, Monseigneur de Briey délivrait au Supérieur de Saint-Nicolas un stock de trois cents blancs-seings, à titre de haute recommandation, et à l'effet de recueillir les souscriptions des actionnaires et obligataires de

l'entreprise. Et pendant plus d'une année, l'économe du collège, armé de ces pièces de confiance, battait la plaine et la montagne, avec un dévouement souvent saturé d'épreuves, mais plus souvent aussi relevé et fortifié par le généreux accueil du clergé et des catholiques Vosgiens.

La société *Jeanne d'Arc* avait dès le principe, basé ses opérations sur un emprunt de trois cent mille francs; mais bientôt l'audace croissant en raison des succès qui dépassaient toutes les espérances, le capital avait monté, monté... et déjà il atteignait le chiffre colossal de huit cent mille francs.

Du reste, le P. SUNDHAUSER était là; il avait son idée: il semblait, a dit quelqu'un, « mesurer à la grandeur de son cœur de père, l'asile qui devait abriter ses enfants. »

« Ah ! mon R. Père, lui dira un jour le rapporteur
« du comité, si le royaume des cieux appartient aux
« violents, certes vous aurez une belle place au paradis. »

« Je suis obligé de vous dénoncer ici comme un
« homme tout à fait dangereux, par la violence invincible et douce de votre tenacité persuasive, qui nous
« a tant de fois vaincus !... Avec vous, nous allions
« de devis en devis toujours croissants, avec vous.
« nous montions d'étage en étage, avec vous, nous
« arpentions des champs et des jardins toujours accrus:
« chaque fois c'était le dernier effort: certes l'on n'irait
« pas au-delà... et, la fois suivante, il fallait encore
« marcher, messieurs. pour ne pas contrister cet excellent homme... »

Les travaux de construction s'ouvrirent bientôt, sous les auspices d'un beau soleil de printemps. Les adjudications de l'entreprise avaient eu lieu le Dimanche 1^{er} mai 1887, et vraiment, Monseigneur et son

comité avaient eu la main heureuse dans le choix de leurs hommes.

Notre majestueux édifice, après beaucoup d'autres monuments religieux de ce pays, dira assez haut, dans les âges futurs, le nom et le talent de l'éminent architecte diocésain, M. Michaux, de Sartes ; plus haut encore les répètera la belle basilique de Jeanne la Pucelle, au pays qui fut son berceau.

Mais, ne nous éloignons pas d'Épinal.

Nous sommes sur le *plateau des Corvées*, non-loin de la colline de la Vierge, — un nom d'heureux présage. — A nos pieds s'étagent les derniers toits, rouges ou ardoisés, parsemés de bouquets d'arbres des nouveaux quartiers de la ville. Au loin, à notre gauche, les casernes de la Vierge, les usines aux grandes cheminées, assises sur les bords de la Moselle, qui déroule ses capricieux méandres sur le fond de la vallée, avant de se perdre dans la cité. Enfin, devant nous, au-delà du fleuve, les premiers contreforts des Vosges, disposés en une rangée de mamelons couverts de forêts, semblables à d'immenses corbeilles de verdure, dessinent le fond de ce gracieux panorama.

C'est sur ce plateau, qui nous sert d'observatoire, que doit s'élever notre collège. Il se couvre aujourd'hui d'une nuée de travailleurs. Les plans sont préparés ; les entrepreneurs sont là, les matériaux affluent ; les chevaux piétinent le sol et des centaines de bras vont remuer ce champ aride, pour en faire surgir un magnifique monument. Le soleil semblait seconder l'activité des ouvriers : l'été fut splendide, et, au mois de novembre, la maçonnerie était sous toiture.

On voyait tout cela ; et l'on admirait les progrès d'une entreprise qui semblait marcher toute seule ; mais ce que l'on ne savait pas, c'étaient les peines, les soucis,

les vicissitudes de tout genre, par lesquelles devait passer celui qui était l'âme de cette entreprise.

Longues discussions au sujet de la disposition et de l'aménagement intérieurs, ennuis de la question financière, déceptions de plus d'une sorte, inquiétudes au sujet de l'avenir d'une œuvre où se trouvent engagés d'énormes capitaux, inquiétudes rendues plus vives encore par un caractère naturellement timide et craintif, le R. P. SUNDHAUSER supporte tout : sa foi et sa confiance en Dieu triomphent de tout ; il dirige l'ensemble et les détails avec un courage inébranlable. Au milieu des difficultés, c'est toujours l'homme qui se tait, qui observe et qui sait attendre, se réservant de se montrer au moment décisif. Mais c'est aussi l'homme qui veut tout voir.

Grâce au journal du P. RENAUD, nous pouvons compter cinquante trois voyages, de Rambervillers à Épinal, accomplis dans le cours de l'année scolaire 1887-88, par le courageux Supérieur. Monseigneur, lui aussi, veille toujours ; il suit le cours des travaux, visite quelquefois les chantiers, accompagné du R. P. SUNDHAUSER, et continue à présider les séances du Comité, tant qu'il n'en est pas empêché par la maladie.

« Le 9 Juillet, (1888,) dit le journal dont nous avons
« parlé, le R. P. Supérieur, se rendant à Épinal, a pous-
« sé jusqu'à Plombières où Monseigneur fait une saison.
« Il en a rapporté une pénible nouvelle : Monseigneur
« ne va pas bien. »

« Le P. Supérieur lui-même souffre beaucoup de
« ces voyages répétés. Il doit aller prochainement de-
« mander une nouvelle consultation au docteur Feltz,
« de Nancy, et nous savons que la maladie du cher
« Père fait des progrès inquiétants. »



XI

Derniers souvenirs de Rambervillers. — Réunion des anciens élèves.
— Visite du T. R. P. Général. — Fête du P. Supérieur.

Revenons à Rambervillers; aussi bien nous rapporterons-nous avec bonheur vers ces derniers souvenirs de notre ancien séjour.

Il semblait vraiment que le Ciel eût pris à tâche de nous faire regretter de plus en plus l'humble maison que nous allions laisser vide, et toutes les sympathies qui nous y entouraient.

A côté de ces relations d'étroite amitié que le P. SUNDHAUSER se plaisait à cultiver avec le clergé du voisinage et quelques personnes distinguées de la ville et des environs, le nombre toujours croissant des élèves, leurs excellentes dispositions, les succès qui venaient chaque année couronner leurs efforts nous apparaissaient, à la dernière heure, comme autant de nouveaux liens, que l'on ne saurait briser sans peine.

La rentrée d'octobre 1887 avait porté le nombre des enfants de Saint-Nicolas à 190. Sans doute, la perspective du prochain transfert à Épinal, l'assurance des nombreux avantages de communication et d'installation, que l'on ne manquerait pas de trouver dans le nouvel établissement, dont on admirait déjà les proportions monumentales, avaient bien pesé leur poids dans la balance des décisions d'un bon nombre de familles. Mais d'autres consolations nous étaient réservées.

Le mercredi 4 Janvier 1837, une pieuse pensée avait ramené au berceau de leur éducation les anciens élèves du collège de Rambervillers. Ils venaient, dans un élan unanime de filiale reconnaissance, célébrer, en grande solennité, un service funèbre, pour le repos de l'âme de M. l'abbé Morel et de ses dévoués collaborateurs.

Nous ne rapporterons point ici l'éloquent panégyrique, que M l'abbé Ménestrel, curé de Plombières, prononçait en ce jour, avec les accents émus d'un vrai cœur de fils, devant le catafalque vide qui lui rappelait de si chers souvenirs. De ce bouquet d'immortelles, déposé sur la tombe de maîtres vénérés, contentons-nous de détacher quelques fleurs, et ce sera pour les déposer à notre tour sur d'autres tombes encore fraîches...

« Je salue, mes bien chers amis, à son déclin,
« l'œuvre qui s'éteint et la maison qui l'a abritée; mais
« je salue aussi, à son aurore, l'œuvre qui renaît. Hier,
« en venant ici, j'apercevais, pour la première fois, du
« chemin de fer, le magnifique collège Saint-Joseph
« d'Épinal, dont la beauté dit toutes les espérances; j'ai
« ressenti alors, je l'avoue, au fond de mon âme, comme
« un sentiment d'orgueil et une indicible joie.

« Ne vous semble-t-il pas que nos maîtres de même,
« du haut du ciel, tressaillent de bonheur, en voyant se
« préparer dans d'aussi grandioses proportions, la
« maison destinée à perpétuer leur zèle et leur dé-
« vouement? Et qui sait même si ce ne sont pas les
« prières de ces rudes ouvriers, si agréables à Dieu, qui
« ont aidé le plus à la réalisation de cet admirable
« projet?

« Oh! comme la Providence est admirable dans ses
« voies! N'était-ce pas vers Épinal que se portaient
« les premiers rêves des restaurateurs de notre ensei-
« gnement libre et chrétien?

« Pourquoi ne réussirent-ils pas alors? Je n'ai pas
« à le dire ici. Mais voici qu'après un long circuit, le
« rêve aboutit enfin, et cela, à l'heure solennelle, faites-y
« bien attention, mes frères, où il faut plus que jamais
« revendiquer la place de Dieu dans l'enseignement
« de la jeunesse.

« Voici qu'il se réalise, quand Épinal est devenu
« un grand centre où, de tous les points des Vosges,
« tous ceux qui ont quelque souci de Dieu, et l'horreur
« de l'enseignement sans Dieu, peuvent facilement en-
« voyer leurs enfants.

« Voici qu'il se réalise, quand le collège est arrivé
« entre les mains d'une société religieuse fortement
« constituée, qui lui donne toutes les garanties possibles
« de stabilité, de durée et de succès.

« D'œuvre particulière, il devient l'œuvre de tous,
« sous la puissante impulsion et la présidence active
« de notre courageux évêque.

« Oh ! oui, je salue avec vous, mes amis, l'œuvre
« qui renaît sous de tels auspices et avec de telles
« espérances.

« Pour vous et pour moi, en effet, Épinal ce sera
« toujours Rambervillers, car c'en sera la continuation
« et le perfectionnement. »

Arrêtons-nous sur cette parole et acceptons en
l'augure.

Au dîner, qui réunit les anciens élèves sous la pré-
sidence de M. l'abbé Chapelier, vicaire général, M.
Aubertin, président du Comité, se fait l'interprète de
tous, en applaudissant le prédicateur et en complétant
sa pensée : « . . . Non, Messieurs, le collège n'a pas péri ;
« la foi, la science, la piété, l'éducation forte et saine
« qui trempe les caractères et fait des hommes, tout
« ce qui s'abritait sous la bannière de Saint-Nicolas,
« reste debout, et, si nous voyons avec regret, avec un
« profond regret, qu'elle va cesser de flotter sur cette
« maison, nous nous en consolerons en pensant que
« ce n'est pas pour quitter le sol vosgien, que nos
« enfants grandiront à son ombre comme leurs pères,
« et qu'à l'école du R. P. SUNDHAUSER, nous serons

« fiers de les voir se montrer chrétiens et Français. »

Après ces nobles paroles, toutes vibrantes de patriotisme et de sentiment chrétien, le R. P. SUNDHAUSER se lève et adresse à tous, ses remerciements : « ... Merci à
« M. le Vicaire Général d'avoir bien voulu présider
« cette réunion de famille, merci encore pour l'intérêt
« qu'il ne cesse de porter à l'œuvre de MM. Thiébaut,
« Conraud, Laurent et Morel, et à leurs successeurs.

« Merci à M. le curé de Plombières, d'avoir fait
« revivre, dans un digne et éloquent langage, ces nobles
« figures. ces cœurs généreux qui seront à jamais nos
« modèles.

« Je dois un témoignage spécial de reconnaissance
« à M. Aubertin, le sympathique et intelligent organi-
« sateur de cette belle journée, qui vient de dire, en
« si bons termes, des choses si vraies pour les uns,
« si flatteuses pour les autres.

« Merci, merci à vous tous, Messieurs les anciens
« élèves. C'est à vous que nous devons cette réunion,
« j'allais dire cette fête ! C'est vous, en effet, qui en
« avez eu la première inspiration et l'initiative.

« Puissent les douces émotions et les pieux souve-
« nirs que cette journée a dû réveiller en vous, avoir
« produit un moment d'agréable illusion en vous rajeu-
« nissant de vingt ans !

« A tous, merci ... et au revoir ! »

Au revoir ! Nous allons revenir sur cet appel ; car c'en était un.

En attendant, le P. Supérieur, à son tour, aura sa part d'éloges : « Les sympathies ne vous ont pas manqué
« parmi nous, mon Révérend Père, lui dit M. l'abbé
« Chapelier, en donnant le *mot de la fin*, parce que
« vous avez voulu être des nôtres ; elles vous suivront

« à Épinal, parce que vous y resterez *des nôtres!* »

On le voit, dans la pensée des organisateurs, le but de cette journée était moins une cérémonie funèbre qu'une réunion, disons le mot après le P. SUNDHAUSER, une fête de famille : la fête des souvenirs et la fête des espérances, un consolant retour vers les joies du passé et un salut de bienvenue aux heureuses perspectives de l'avenir.

C'était mieux encore, nous a-t-on dit: c'était une avance spontanée, faite par la génération grandie à la génération qui s'élève, un témoignage de touchante fraternité offert par les aînés aux benjamins de la famille de Saint-Nicolas.

Le P. Supérieur avait été touché de cette marque d'affectueuse union, et, dès ce jour il avait résolu d'y répondre en établissant une *Association des anciens élèves de Saint-Nicolas*, à laquelle devaient se joindre, d'année en année, les anciens élèves de Saint-Joseph d'Épinal.

La mort du bon Supérieur, hâtons-nous de le dire, n'a fait qu'ajourner l'accomplissement de ce dessein; et en effet, lors même que le cher Père eût pu prévoir le coup fatal, assurément il n'en eût pas moins, au nom de ceux qui devaient continuer son œuvre, adressé aux membres de la nouvelle société présidée par M. Aubertin, cette sincère et cordiale invitation : « Au revoir! » (*)

(*) Le R. P. Supérieur de l'Institution Saint-Joseph a voulu donner suite au projet dont le comité de M. Aubertin avait pris l'heureuse initiative, et répondre en même temps à un désir qui nous a été exprimé à plusieurs reprises. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer, dès aujourd'hui, qu'une circulaire sera incessamment envoyée, dans ce but, à l'effet de recueillir les adhésions et de provoquer une première réunion pour la fondation définitive d'une *Association des anciens élèves de Saint-Nicolas de Rambervilliers et de Saint-Joseph d'Épinal*.

Cueillons encore çà et là dans nos éphémérides, les meilleurs souvenirs de cette année, qui devait couronner dignement la série des travaux du R. P. SUNDHAUSER à Rambervillers.

Ce sera d'abord, au mois d'Avril, une dernière visite du T. R. P. Général. Il est reçu en grande pompe, au milieu des démonstrations de joie, aux feux d'une brillante illumination. Il vient conférer avec Monseigneur l'évêque de Saint-Dié et les membres du comité Jeanne d'Arc; il apporte à ses religieux de puissants encouragements, l'appui de ses conseils, le secours de ses lumières. Il vient, enfin, charmer tous ses enfants de Saint-Nicolas, par le spectacle de sa paternelle bonté, voire par les intéressants récits de sa vie de missionnaire.

La fête du P. Supérieur devait revêtir, cette année là, un éclat inaccoutumé. On solennisait, en même temps que la saint-Albert, les noces d'argent sacerdotales de ce bon père, et, à cette occasion, ses enfants lui avaient offert un superbe calice, portant gravée dans le pied, une inscription commémorative.

C'était aussi, selon la pensée du R. P. SUNDHAUSER « une fête d'actions de grâces, comme un hymne de reconnaissance et un joyeux *Te Deum*, jeté aux échos du ciel, pour le remercier de tout le bien accompli depuis la fondation de cette chère œuvre. »

Le but de la grande promenade traditionnelle était tout naturellement indiqué, et, dans la matinée du 26 Juin, tout le collège se transportait, musique en tête, sur les chantiers d'Épinal, pour y visiter son nouvel asile.

Cependant une circonstance particulière nous a fait assigner aux souvenirs de ce jour une place spéciale dans nos annales. La veille de la fête, durant les jeux

et les réjouissances qui en sont le prélude ordinaire, un épouvantable ouragan, chargé de grêle, s'abattait sur la vallée de Rambervillers, et, brisant les vitres et les toits, y réduisait à néant toutes les récoltes de l'année. Deux jours après, sur la proposition du R. P. Supérieur, les élèves de Saint-Nicolas faisaient généreusement le sacrifice de leurs prix, en faveur des victimes du fléau, et une somme de quatre cents francs était remise entre les mains de M. le baron de Ravinel.

Cet acte de générosité ne demeura pas sans récompense. Le P. Supérieur s'en était porté garant et sa confiance ne fut point déçue. « Nos enfants, dit le journal du P. RENAUD, (juillet 1888) reçoivent aujourd'hui le prix de leurs peines et de leurs sacrifices; sur onze candidats présentés aux épreuves universitaires, tant pour les sciences que pour les lettres, dix ont été admissibles à l'examen oral et huit ont remporté leur diplôme. »



XI

Dernières installations et première rentrée à Épinal. — Mort de Monseigneur de Briey. — Visite du T. R. P. Général et de Monseigneur Duboin. — Souffrances du P. SUNDHAUSER. — Voyage en Alsace. — Allocution du R. P. SUNDHAUSER en réponse aux compliments de bienvenue des enfants, après son retour d'Alsace.

Le P. SUNDHAUSER va toucher au terme de ses désirs et au but de ses efforts : l'Institution Saint-Joseph est sur le point d'ouvrir ses portes aux nombreux élèves qui l'attendent.

Commencées, comme nous l'avons dit, au mois de mai 1887, les constructions de maçonnerie du nouvel établissement se trouvaient sous toiture en Novembre. Plus de deux cents ouvriers avaient passé sur ce chantier, (*) que saint Joseph couvrait déjà de son ombre. Maintenant, une magnifique statue du saint Patriarche, don spécial de Monseigneur de Briey, couronne le sommet de l'édifice, et, du haut de ce piédestal, semble bénir la ville entière et les montagnes qui l'entourent. Cet aimable protecteur de la jeunesse avait bien répondu à la confiance du pieux évêque, car, dans tout le cours des travaux, on n'avait pas eu à déplorer le plus léger accident.

Les travaux intérieurs et l'aménagement devaient demander plus de temps et causer de rudes soucis, dont le P. SUNDHAUSER sentait lourdement tout le poids. Combien de difficultés imprévues, combien de détails omis ou négligés, combien de modifications apportées, combien de dispositions qui, dans l'exécution et la pratique ne semblaient pas devoir répondre à ce que l'on avait rêvé !

(*) Sous l'active et intelligente direction de M. Thouvenin entrepreneur, maire de Saint-Laurent.

Cependant, aux vacances de 1888, de nombreuses voitures sillonnent la route de Rambervillers à Épinal, emportant à Saint-Joseph le mobilier de Saint-Nicolas. Le P. Supérieur continue ses allées et venues entre les deux villes. Malgré la fatigue qui l'accable, malgré le mauvais état de sa santé, il voyage péniblement d'un point à l'autre. Chaque soir, il rentre exténué, oppressé, et parfois, incapable de repos, il est surpris, au milieu de la nuit par une crise qui menace de l'étouffer. Chaque fois on tremble pour sa vie, et une nuit, on juge prudent de lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction; mais chaque fois il se relève pour reprendre ses travaux avec un nouveau courage.

Sa maladie de cœur s'est aggravée. Lui conseillera-t-on de prendre une retraite bien gagnée et un repos devenu nécessaire pour prolonger ses jours? Hélas! ce n'est pas le moment, et on le sent bien. Le médecin lui fait part de ses appréhensions et tente de l'arracher à sa charge : « Plus tard, répond simplement le bon Père, nous verrons . . . , mais je crois bien qu'il faudra mourir à la peine. »

Au mois d'août, il se rend à la Maison-Mère, et, après avoir reçu les avis du T. R. P. Général, il en revient, escorté d'un plus nombreux personnel : « Je
« me vois avec effroi, écrit-il alors, à la tête d'une des
« communautés les plus nombreuses de la Congrégation. Le fardeau est bien lourd et mes épaules sont
« bien faibles! Mais, je n'ai pas le droit de me plaindre,
« et j'ai bien mérité cette croix. Aidez-moi de vos
« prières, à la porter avec joie, pour l'amour du bon
« Jésus . . . Cependant, si Dieu veut que je travaille
« encore quelque temps, il faut qu'il me rende la santé.
« Demandez la lui, si telle est sa sainte volonté . . . »

A son retour de Paris, le P. Supérieur fixe son

séjour dans une chambre provisoire des nouveaux bâtiments d'Épinal et dirige les derniers préparatifs. Ces quelques jours de vacances furent pour le cher Père des jours de pénibles labeurs. Au dernier moment, des installations indispensables restaient inachevées; il semblait que rien ne fût prêt, rien . . . que les 200 élèves qui déjà étaient à nos portes.

« Le 12 octobre, au matin, tous les enfants de
« Saint-Joseph, maîtres et élèves, se trouvaient réunis
« dans leur belle chapelle, sous le regard du Sacré-
« Cœur de Jésus, dont la statue, richement décorée,
« surmonte l'abside et l'autel; pieux souvenir, gage de
« tendre sollicitude et de dévotion ardente du premier
« père de cette maison. »

« Avant de célébrer la messe du Saint-Esprit, le
« P. SUNDHAUSER voulut adresser quelques mots à ses
« enfants. Sa première parole fut ce qu'elle devait
« être; une parole de bénédiction et de reconnaissance
« envers Dieu, dont la Providence a permis l'érection,
« au cœur des Vosges, de ce magnifique édifice, con-
« sacré à sa gloire, pour l'instruction et l'éducation
« chrétienne de la jeunesse du pays. »

« Le R. P. Supérieur espère, grâce au dévouement
« des maîtres et à la bonne volonté des élèves, voir
« fleurir dans cette nouvelle maison, la Religion et
« les lettres. Il insiste en particulier sur le bon esprit
« qu'il veut voir régner dans ce collège naissant, dont
« les élèves doivent se montrer jaloux, afin de pouvoir
« dire, plus tard, avec orgueil : J'étais à la fondation
« de Saint-Joseph d'Épinal! »

« En terminant, le bon Père recommande, d'une
« voix émue, aux prières de tous, la santé de Monsei-
« gneur de Briey, dont l'action a été si grande et le
« dévouement si absolu et si efficace dans la création

« de cette œuvre, et dont les jours, aujourd'hui menacés,
« seraient si précieux à son avenir. (*) »

L'émotion avec laquelle le P. SUNDHAUSER prononçait ces dernières paroles, n'était que trop justifiée. L'heure de la première épreuve avait sonné pour nous. La santé de Monseigneur de Briey, ruinée par des travaux et des fatigues auxquelles l'Institution Saint-Joseph avait apporté sa large part de tribut, laissait entrevoir un prochain et fatal dénouement. Et qui sait si le zélé Supérieur, qui avait partagé les mêmes angoisses et combattu le même combat, ne se sentait pas déjà frappé du même coup, et s'il ne considéra pas cette mort du vaillant évêque, comme un avertissement du Ciel, en même temps qu'il y voyait une perte irréparable pour les débuts de notre œuvre ? « Notre maison vient de perdre sa première colonne, » dit-il, en apprenant la mort de Monseigneur. La modestie du religieux ne lui permettait pas d'ajouter ce que chacun se disait tout bas : Dieu la préserve de perdre la seconde !

Ce fut le 10 novembre que nous apprîmes le triste événement. Une députation d'élèves suivit le R. P. Supérieur et les P. P. Ray et Vœgtli aux solennelles funérailles de notre premier fondateur. Nos enfants étrennaient, ce jour là, leur nouvel uniforme, le bras orné d'un crêpe. Triste ornement, faible témoignage rendu à l'apôtre qui n'avait pu jouir de son œuvre, au père qui n'avait point vu ses enfants !

La mort de Monseigneur nous apporta cependant avec elle une consolation, dans la visite de Monseigneur

(*) Nous venons de transcrire ici les dernières lignes écrites au journal du Collège, de la main du P. RENAUD, qui devait, quelques mois après, suivre le vaillant Prélat et précéder le R. P. SUNDHAUSER dans la voie de l'éternité.

Duboin, évêque titulaire de Raphanée, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, ancien vicaire apostolique de la Sénégambie. Après avoir dignement représenté la Congrégation, dans le cortège des huit évêques qui étaient venus rendre hommage à la mémoire d'un des leurs, le courageux apôtre africain voulut bien séjourner pendant cinq jours au milieu de ses frères en religion et de nos chers enfants.

Une autre visite vint encore, à la même époque, réjouir nos cœurs et soutenir le Supérieur de Saint-Joseph au milieu de ses épreuves. Le T. R. P. Général semble veiller sur ses enfants d'Épinal, avec une sollicitude toute particulière. Au milieu de cent œuvres diverses confiées à sa garde et à sa paternelle direction, il veut bien distinguer celle-ci, et elle lui sera d'autant plus chère qu'elle lui aura coûté plus de sacrifices. Cette visite nous en promet d'autres, et nos enfants applaudissent avec nous à cette joyeuse pensée. Le T. R. P. EMONET nous quitte, comme toujours, après nous avoir éclairés de ses sages avis et comblés de ses bénédictions.

Dans l'état et la situation où se trouvait alors le P. SUNDHAUSER, il aurait eu besoin plus souvent d'un pareil secours et de semblables consolations.

Certes, les bonnes traditions de Rambervillers n'étaient pas perdues. Élevées sur un théâtre plus apparent, dans des conditions larges et faciles, elles devaient nécessairement grandir, sous l'action du même dévouement qui les avait fondées. Les encouragements, d'ailleurs, ne s'étaient point fait attendre. Tout marchait à souhait. Et comment en eût-il été autrement, dans une maison aussi bien posée et aussi admirablement aménagée ?

On admire notre superbe édifice avec sa majestueuse façade et ses élégants pavillons. Chaque jour, ce sont de nouvelles visites et de nouveaux éloges. On détaille avec complaisance la disposition savante et les vastes proportions de nos 85 pièces, l'ameublement nouveau, marqué au coin des derniers perfectionnements, des salles de classe, des études et des dortoirs. On vante les avantages de nos calorifères, déployant leurs 000 mètres de tuyaux et distribuant dans chaque pièce, une chaleur douce et bienfaisante, les commodités, peut-être un peu somptueuses, des lustres électriques, actionnés par une machine dynamo d'un modèle nouveau et inconnu, et éclairant notre belle chapelle gothique et le grand corridor dallé en mosaïque qui s'étend sur toute la longueur du bâtiment principal.

Et que dire de cette exposition, de cet air salubre qui nous entoure, de cet admirable panorama, de ces lieux de promenades attrayantes, en plaine et en montagne! Tout semble donc s'harmoniser ici pour perfectionner le développement physique de nos enfants au profit de l'activité morale et intellectuelle.

Et tout cela est vrai.

Mais, ajoute-t-on, tout cela n'est rien, s'il y manque un homme. A cet homme il faudra encore, non seulement l'intelligence de l'administrateur, mais encore l'activité, les forces physiques, la santé nécessaires pour se faire en quelque sorte, le moteur, le rouage central de toute cette machine. Rien ne peut y suppléer.

Voilà ce que dit le monde, et c'est là que le monde se trompe.

Il en est, sans doute, des supérieurs de Maison d'éducation, comme des apôtres et des chefs d'empire. L'Apôtre saint Jean, accablé de vieillesse et d'infirmités remuait encore tout un peuple au son de sa parole.

On a vu de vieux rois, du fond de leur couche, envoyer des armées à la victoire, et l'on connaît des supérieurs de Collège, qui dirigent leur maison, selon l'énergique expression de l'un d'eux, A COUPS DE CHAPELET. Ne parlons pas d'autorité morale, de prestige de l'expérience et des sympathies acquises. A défaut même de ces éléments, la foi et la confiance en Dieu pourront suffire; le reste n'est qu'accessoire. L'homme s'agite et Dieu le mène.

C'est là ce que le P. SUNDHAUSER voyait clairement, et c'est pourquoi il répondait un jour à quelqu'un qui semblait le plaindre de porter un si lourd fardeau dans un tel état de faiblesse : « Je sais bien que la santé
« me fait défaut; mais je suis là où Dieu m'a placé et
« je ne m'absoudrais point du reproche d'infidélité et
« de lâcheté, si je tentais d'abandonner mon poste.
« Pour le reste, Dieu y pourvoira. »

Et en effet, les débuts de cette année sont pénibles; des difficultés imprévues surgissent à chaque pas; des règlements nouveaux s'imposent. En sera-t-on réduit à des tâtonnements stériles et à des discussions sans fin? Il en est qui voudraient nous le faire croire. Mais Dieu est avec nous; le P. SUNDHAUSER veille encore: l'obéissance religieuse fera le reste.

Ne pouvant tout voir par ses propres yeux, le P. Supérieur voulait qu'on lui rendit un compte fidèle du progrès des études et de l'état disciplinaire de la Maison.

Déjà il avait rétabli à Saint-Joseph les pieuses traditions de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et la communion générale du premier vendredi de chaque mois. Il avait encore réalisé un de ses plus chers désirs, en établissant au Collège, parmi les plus grands élèves, une conférence de Saint-Vincent de Paul. Désormais,

chaque semaine, les enfants de Saint-Joseph s'en iront, par groupes, sous la conduite de leurs maîtres, visiter les pauvres dans leurs humbles demeures, et leur porter, avec le pain matériel qui soutient le corps, l'aumône spirituelle bien plus précieuse de la parole chrétienne qui fortifie l'âme et fait tant de bien au cœur. Plus de 400 kilogrammes de pain, et combien de vêtements et d'objets de toute nature, distribués à une douzaine de pauvres familles, furent, pour cette seule année, le bilan de la petite société. (*)

Toutefois, dans la pensée du P. Supérieur, cette œuvre n'était qu'un acheminement et une préparation à une autre plus élevée, dont les collègues chrétiens ont retiré tant de merveilleux avantages. Nous voulons parler d'une Congrégation de la Très Sainte Vierge. Le P. SUNDHAUSER en avait conçu la pensée, et elle sera l'objet de ses dernières recommandations.

Cependant, la maladie avait imprimé une cruelle empreinte sur le caractère si affable du P. Supérieur. Il semblait parfois que toute énergie l'eût abandonné. La moindre contrariété, la plus légère préoccupation se transformait chez lui en émotion. La nature, brisée, cédait à la souffrance et se trahissait par des accès d'humeur qu'il pouvait à peine contenir. Toutefois, certaines circonstances pouvaient encore le faire sortir de cet état. C'était, par exemple, la visite des amis et des bienfaiteurs de notre œuvre, des parents des élèves, et, par dessus tout, la visite des prêtres. Alors, il semblait guéri; c'était comme un baume versé dans ce cœur malade. Il se retrouvait tout entier; bienveillant pour tous, il avait pour tous le mot du cœur. Ami sûr et fidèle, il était naturellement peu expansif; mais

(*) Voir le Rapport lu à l'Assemblée générale de la Conférence d'Épinal; imprimé chez M. Humbert, à Saint-Dié.

les sentiments de cette nature délicate n'en étaient que plus profonds et son âme avait des échappées qui laissaient entendre qu'on pouvait se confier à lui.

Il se retrouvait encore à certains jours, dans les affaires importantes qu'il avait à traiter, dans les conseils, dans la direction du personnel, il se retrouvait avec son tact exquis, perfectionné par une grande délicatesse de sentiments, qui lui signalait la mesure à garder, les obstacles à vaincre et la manière d'en triompher. Rien d'utopique dans ses vues; dans les décisions qu'il prenait, tout était réglé par un sens naturellement droit, aidé d'une connaissance pratique des personnes et des choses. Néanmoins, il aimait à consulter et déférait volontiers à l'avis qui lui paraissait le meilleur.

En présence des symptômes alarmants qui s'étaient manifestés chez le P. Supérieur, le médecin avait dû recommander d'éloigner de lui toute préoccupation de nature à l'émouvoir, et de le tenir dans un repos absolu. C'était demander l'impossible. A plusieurs reprises, le cher Père s'était retiré dans une salle de l'infirmerie, après avoir remis, pour quelques jours, les pouvoirs de sa charge entre les mains de son Assistant. Mais le Supérieur ne pouvait se soustraire complètement à certains offices qui nécessitaient son intervention, et les remèdes n'amenaient aucune amélioration sensible. L'oppression était toujours aussi grande; la faiblesse augmentait de jour en jour. Le pauvre Père ne pouvait qu'à grand peine monter ou descendre quelques marches. Il était un objet de pitié pour ceux qui le voyaient célébrer le Saint-Sacrifice, obligé parfois de s'interrompre et de s'appuyer sur l'autel, le souffle haletant, laissant échapper, par intervalles, de véritables gémissements, au milieu desquels on distinguait cette parole d'angoisse et de prière : Mon Dieu !

Bientôt, il fallut songer à un repos plus complet, dans une retraite momentanée. Le malade n'avait point voulu entendre parler d'une saison de bains, qui eût effrayé son esprit de simplicité religieuse. Il accepta, sur les instances du docteur Feltz, de Nancy, son compatriote, qui le soignait avec une sollicitude tout affectueuse, un séjour de quelques semaines en Alsace, et il partit au commencement du printemps. Les bienfaisantes effluves de l'air natal, l'absence des préoccupations, et surtout les soins affectueux et dévoués de la famille produisirent en peu de temps un effet inespéré, et, un mois après son départ, le P. Supérieur rentrait, on peut le dire, triomphalement, au milieu de ses enfants.

Nous nous souviendrons longtemps de notre joie et de la sienne, à ce retour, qui nous semblait définitif. Nous le voyons encore, le visage brillant de santé, l'air heureux et dégagé, traversant nos rangs aux sons de la joyeuse fanfare, souriant à tous, puis répondant, du haut du perron, à nos compliments de bienvenue :
« Mes enfants, vous êtes heureux de me revoir ; je le
« suis encore plus, de me retrouver au milieu de vous,
« Priez Dieu de m'y laisser longtemps et de me con-
« server la santé qu'il m'a rendue pour travailler à sa
« gloire. C'est là mon plus cher désir. »



XII

Dernière fête du R. P. Supérieur. — Bénédiction et Inauguration solennelles de l'Institution Saint-Joseph.

Cet échange de souhaits ardents, si sincères de part et d'autre, auquel nous venons d'assister, devait se renouveler à la fête du R. P. Supérieur, au milieu de circonstances plus solennelles que jamais.

Il manquait encore à notre chère Maison, la consécration si précieuse des prières de l'Eglise, et c'était là un des regrets du P. SUNDHAUSER. Mais quoi ! Le Pontife à qui il appartenait, avant tout autre, d'appeler les bénédictions de Dieu sur cet asile, ne pouvait plus, hélas ! qu'applaudir, du haut du Ciel, à ce triomphe de son œuvre ; car cette fête devait être un triomphe.

Le P. Supérieur choisit le jour de la Saint-Albert, pour solenniser en même temps l'inauguration depuis si longtemps attendue.

Ici, nous allons laisser courir la plume alerte et délicate, qui retraçait si bien le récit de nos joies aux lecteurs de la Semaine Religieuse de Saint-Dié.

Enfin nous l'avons eue, cette inauguration, annoncée depuis si longtemps et sans cesse remise. Il est toujours dangereux de faire attendre une fête, car l'attente aiguise le désir et double le verre grossissant de l'imagination : on devient difficile à contenter, quand on a rêvé monts et merveilles ! . . .

Grâce au R. P. SUNDHAUSER et à ses dignes collaborateurs, la réalité n'a pas amené de déceptions. Tout le monde était ravi. Le 25 juin 1889 reste donc une excellente journée et pour les enfants, et pour les Pères, et pour leurs hôtes.

— La soirée de la veille avait eu le caractère intime des joies de famille et en gardera le parfum dans nos souvenirs. C'était, en effet, une famille acclamant son Père au jour de sa fête, remerciant Dieu de l'avoir rendu à l'amour de ses enfants, et faisant des vœux pour que saint Albert veillât mieux désormais sur la santé de celui dont il est le patron, et dont il doit compte à sa grande famille.

Ces sentiments furent gracieusement exprimés dans une petite pièce de vers latins composée par Lucien Winterer, le neveu du vaillant député de l'Alsace.

*Adsumus cuncti, venerande Rector,
Hoc die fausto redeunte nobis,
Te salutantes, tibi gratulantes
Pectore læto.*

*Tu quidem nobis pater es benignus
Qui, pia cura vigilique amore
Filiis tendis, recreas fovesque
Æquus in omnes.*

*Quis tuum possit celebrare nomen?
Aspero quamvis prohibente morbo,
Grata qui nobis documenta nunquam
Tradere cessas;*

*Qui sacro semper studio laboras,
Ut viros fingas pietate claros
Nutrias doctrinæ, sapiens magister,
Rore salubri.*

*Quis satis dignos valeat referre
Patre tam caro numeros modosque ? . . .
At licet nobis animis apertis
Dicere grates.*

*Hanc domum sacram simul ut relinquet,
Quum manent nobis peragrandi mundi
Arva, præceptum memorans amicum
Atque reducens,*

*Quisque conclamet, minitante casu,
Et Petri verbum memorans fidelis :
« Forte venturum reliquos labare ;
« Ast ego nunquam ! »*

*Faxit excelsus Dominator orbis
Ut diu gratis maneat alumnis,
Ut diu pascas recreesque puro
Fonte salutis !*

*Faxit at tandem pretium laboris,
Post dies longos, meritum prehendas ;
Flosculum nectat nitidum coronæ
Quisque dierum !*

*Ergo sis felix, valeasque semper
Sic patri nostro juvenes precamur :
Vivat hic rector, resonamus omnes :
Vivat in ævum !*

Nous voudrions citer *in extenso* la pièce de vers français de M. Georges Grocolas ; mais la place nous manque. Quatre strophes seulement :

Au nom des plus anciens, mon Très Révérend Père,
Dès l'enfance abreuvés aux sources de l'autel,
De ces hommes futurs qui défendront, j'espère
De l'Église et du droit l'étendard immortel ;
Au nom de mes amis, bientôt soldats de France,
Nourris de si longs jours dans l'esprit du devoir,
Qui, jusqu'au sein des camps où règne la licence,
Mettront avec orgueil dans la foi leur espoir ;
Merci de ces bontés dont votre âme est remplie ;
Merci de tant d'ardeur, de ce saint dévouement :
D'un sacrifice enfin qui tisse votre vie,
Merci de ce cœur qui jamais ne se dément ! ...

Où le vent jettera notre barque légère ? ...
Quel sera ce demain ? Les ris ou les soupirs ? ...
Qu'importe ! on a l'espoir quand on a la prière ;
Et comme à Dieu notre âme, à vous nos souvenirs ! ...

M. Winterer avait parlé au nom de la section des externes, M. Grocolas au nom des vétérans, de ceux qui doivent quitter prochainement Saint-Joseph. M. Gustave Humbert eut la mission d'exprimer les vœux de toute la communauté :

« . . . Avant tout, mon Révérend Père, puissions-nous voir s'améliorer et se rétablir bien vite complètement cette santé que tant de fatigues et de soucis ont fini par altérer ; cette santé si utile pourtant, si nécessaire à la prospérité de cette maison . . . Tels sont, mon Révérend Père, les vœux que nous dicte en ce jour une reconnaissance bien sincère, mais aussi bien légitime. Que de fois, en effet, n'avons-nous pas eu lieu d'admirer, et cette sollicitude qui vous fait tant vous intéresser à ce qui nous concerne, et ce dévouement sans bornes dont vous nous avez donné si souvent des preuves . . . , et cette expérience consommée qui dicte jusqu'aux moindres actes de votre conduite . . . ; et cette bonté toute paternelle dont vous vous plaisez à user envers nous, et cette prudente miséricorde avec laquelle vous avez bien voulu toujours nous pardonner nos petites fautes ? . . . Mais des vœux sont chose bien stérile si Dieu ne daigne les bénir : aussi nous vous promettons d'y joindre nos plus ferventes prières. . . . A nos vœux et à nos prières permettez-nous d'ajouter un petit *souvenir* qui vous rappelle cette belle année, la première passée en cette maison . . . Nous terminerons, mon Révérend Père, en vous offrant autre chose encore . . . des promesses . . . »

A des vœux si bien exprimés, dans lesquels il pouvait reconnaître le fruit de l'éducation chrétienne donnée par ses soins, le R. P. SUNDHAUSER répondit comme il sait répondre, avec cet esprit du cœur qui est le véritable. Il fut vivement applaudi, et cette première partie de la fête se termina au pied de l'autel, déjà recouvert par le riche tapis offert comme *souvenir*.

Le lendemain à 8 heures du matin, Monseigneur Duboin de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, évêque de Raphanée ancien vicaire apostolique de la Sénégalie, bénit solennellement la chapelle et les divers bâtiments de l'établissement; mitre en tête, il les parcourut en détail, priant et bénissant, laissant partout, comme le divin Maître, un parfum de joie céleste et de vivifiante confiance.

Après cette cérémonie, pendant laquelle la fanfare fit entendre plusieurs morceaux de son brillant répertoire, le R. P. SUNDHAUSER chanta la messe solennelle qui fut exécutée en musique par la chorale de l'établissement. Avant le *Credo*, le R. P. Jacopin, un Vosgien, un fils de saint Dominique, après avoir payé un juste tribut de regrets à la mémoire de Monseigneur de Briey, rappela en bons termes que l'homme et le vosgien ne sont trempés, pour les luttes de la vie, que dans le bain de l'éducation chrétienne et particulièrement dans le culte bien compris du Sacré-Cœur.

Ne quittons point la chapelle sans donner un coup d'œil à l'orgue, la nouvelle œuvre de MM. Jacquot et Didier, de Rambervillers.

Le buffet gothique vous frappe tout d'abord par son cachet artistique, le fini des détails et l'harmonie de la composition. Ils sont si rares, les *nouveaux* buffets qui méritent des éloges complets!

Quant à l'orgue lui-même, il est digne de chanter dans cette cage: treize jeux, deux claviers avec une pédale séparée, faisant mouvoir une forêt de tuyaux; toutes les voix de la nature, depuis le cri de l'oiseau jusqu'au sourd grondement de l'orage s'y sont donné rendez-vous. Je cherche ce que je dois souligner parmi tant de choses dont on reste frappé: est-ce la solidité ou la perfection de l'instrument? est-ce le système si ingénieux des souffleries?

Faut-il signaler la douceur de la flûte ou la pureté de la voix céleste ? Et les gambes, qui arrivent à donner positivement l'illusion d'un quatuor de violon !

Mais la merveille, c'est une nouvelle invention de MM. Jacquot-Didier, que nous sommes heureux de signaler aux organistes : tous voudront voir ce système de transposition mécanique appelé à leur rendre de grands services.

La soirée commence au réfectoire. Là nous trouvons une table de cent couverts, présidée par Monseigneur Duboin, ayant à ses côtés les membres du Comité de l'Œuvre, et les principaux représentants du clergé vosgien, parmi lesquels MM. les Doyens d'Epinal, de Gérardmer, de Brouvelieures, de Bruyères, de Monthureux, de Plombières, de Xertigny, etc.

Après ces agapes fraternelles, où nous voyons s'affirmer de plus en plus l'union intime qui, du clergé séculier et régulier présent, ne fait plus qu'une grande famille, le Secrétaire du Comité *Jeanne d'Arc* prend la parole au nom des membres de la Société :

« Monseigneur, mon Révérend Père, Messieurs,

« Dans toute cérémonie d'inauguration . . . (et certes au nombre et à la qualité des convives et des mets, il n'y a pas à douter, c'est une cérémonie, . . .) il est d'usage que quelqu'un se lève, et vous le voyez, ce n'est pas toujours le plus qualifié, pour porter un toast, et pour exprimer, . . . pour essayer du moins d'exprimer les pensées et les sentiments de tous et de chacun.

« L'accès de la chapelle nous ayant été interdit, et l'inauguration que nous eussions aimée avant toute autre, nous ayant été refusée, nous devrions peut-être, Messieurs, nous agenouiller d'abord, pour adresser à Dieu l'élan de nos intimes et profondes reconnaissances. C'est Lui en effet qui a permis nos espérances du début, et, pourquoi ne pas le dire, nos illusions premières, sans lesquelles

rien ne serait fait, car si nous avions trop prévu alors, peut-être aurions-nous reculé ! Et c'est Lui qui ensuite a réconforté nos inquiétudes, nos angoisses, et réellement encouragé et protégé nos témérités . . .

« N'était-ce pas de la témérité, je vous le demande, Messieurs, et de la plus insigne, que de prétendre, à l'heure où la braise des persécutions n'était pas éteinte, tant s'en faut, puisqu'en dépit des programmes les plus opportuns, nous sentons bien qu'il suffirait d'un souffle pour la raviver et la montrer toujours ardente et rouge,... de prétendre, dis-je, fonder un collège catholique, . . . sur un des sommets mêmes qui dominent la ville, et d'y planter la croix de Jésus-Christ au-dessus d'une chaire d'école ! . . .

« Il a fallu, Messieurs, la foi d'un homme, il a fallu la foi d'un saint, pour oser croire au succès, pour faire partager à d'autres cette croyance, et pour grouper autour de l'œuvre conçue les concours dévoués, les sympathies effectives. Ce saint, vous l'avez tous nommé, c'était, . . . hélas ! *c'était* notre cher Evêque, Monseigneur de Briey, le président vénéré de nos assemblées, l'instigateur et le zéléteur infatigable . . . Aujourd'hui remonté au sein de Dieu, il est l'intercesseur, le patron : à lui, nos regrets, à lui, notre vénération ! . . .

« Il n'a jamais douté ; sa confiance était communicative, et tous, actionnaires, obligataires, bienfaiteurs, prêtres et laïques, nous avons marché à sa suite, stimulés et poussés en avant, il faut bien le dire, par un autre lui-même, le R. P. SUNDHAUSER . . . Ah ! mon R. Père, si le royaume des cieux est aux violents, vous aurez une belle place au Paradis ! . . . Je suis obligé de vous dénoncer ici comme un homme tout à fait dangereux par la violence invisible et douce de votre ténacité persuasive, qui nous a tant de fois vaincus ! . . . Avec vous, nous allions de devis en

devis toujours croissants, avec vous nous montions d'étage en étage, avec vous nous arpentions des champs et des jardins toujours accrus ! Chaque fois c'était le dernier effort, certes on n'irait pas au-delà, . . . et la fois suivante, il fallait encore marcher, Messieurs, pour ne pas contrister cet excellent homme . . .

« Et vous aviez raison, mon R. Père, nous le confessons aujourd'hui, c'est nous qui avons tort, et nous vous remercions, et nous n'avons qu'une chose à souhaiter à notre collège, à *votre* collège, . . . car c'est bien le vôtre, . . . que la continuation de votre direction si sûre et si expérimentée . . .

« Je suis heureux de saluer aussi cette vaillante phalange de maîtres . . .

« Vous m'en voudriez, Messieurs, de ne pas remercier ici tous ceux qui, à des titres bien divers, mais avec un égal dévouement, ont été les auxiliaires, les collaborateurs, les conseils et les appuis de notre Œuvre et de notre Société. Sans eux que de choses eussent été moins bien faites ; combien n'auraient pas été prêtes à l'heure ? La reconnaissance de tous leur est acquise.

« Et maintenant, Messieurs, ayons une confiance invincible : Dieu est avec nous . . . *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* »

Après une triple salve d'applaudissements et un morceau de musique fort écouté, voici le vénéré P. SUNDHAUSER qui se lève pour répondre :

« Monseigneur, Messieurs,

« Naguère, un journal qui n'a rien de commun avec nos principes, ornait un dithyrambe sur les merveilles de l'Exposition de cette parodie blasphématoire : *Gloire aux hommes !* En ce jour, où les bénédictions de l'Eglise, par les mains du vénérable apôtre africain, sont descendues

sur cet édifice et ont couronné une œuvre presque grandiose, commencée sans autres fonds que la confiance en la divine Providence, continuée et achevée au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, bénie, à l'heure qu'il est, dans le nombre et l'esprit excellent de ses élèves, et, j'ose le dire, riche des promesses de l'avenir, en ce jour, Messieurs, je me sens pressé de m'écrier : *Gloire à Dieu !*

« Oui, gloire à Dieu, qui dans des temps aussi difficiles que ceux que nous traversons, a donné au diocèse de Saint-Dié ce superbe établissement envié au loin, et destiné à sauvegarder, dans les classes influentes, la foi et les mœurs de nombreuses générations !

« Mais après ce tribut d'hommage rendu à l'Auteur de tout bien, il en est un autre que nous devons aux hommes de cœur et de dévouement qui ont, je dirai, conçu les desseins divins, et par un zèle et une abnégation au dessus de tout éloge, par une action admirablement combinée, les ont réalisés avec le succès qui frappe nos yeux. J'ai nommé MM. les Membres du Comité, dont plusieurs sont ici présents, mais dont le premier d'entre eux, hélas ! celui dont toute grande œuvre catholique enflammait le zèle, notre père, notre soutien, notre guide à tous, nous a quittés après avoir seulement entrevu le résultat de ses travaux. Reconnaissance éternelle à notre père et fondateur ! Gloire et honneur à la mémoire de Monseigneur A de Briey !

« . . . Il nous eût été agréable d'exprimer ici à M. l'abbé Chapelier, vicaire capitulaire, les sentiments dont nous sommes pénétrés à son égard. Son absence, trop justifiée par les soins d'une vaste administration, ne peut nous dispenser du pieux devoir de proclamer hautement combien nous sommes touchés et reconnaissants du paternel dévouement qu'il témoigne à l'œuvre du vénérable et regretté prélat, dont il fut si longtemps le confident et zélé collaborateur.

« Merci à vous aussi, vénérable pasteur de cette paroisse, le témoignage tout récent et si bienveillant que vous nous avez donné de votre sympathie, nous assure que nous avons trouvé en vous un ami dévoué.

« Et vous, Messieurs et chers Confrères, qui nous avez aidés de votre bourse et de vos encouragements, laissez-moi vous dire un mot qui caractérisera suffisamment notre gratitude : « C'est la main dans la main que nous voulons vivre avec vous. » Depuis bientôt dix ans nous apprécions les qualités du clergé vosgien, sa franchise, sa droiture, son aimable simplicité, sa bonté de cœur ; et ces qualités, qui sont précisément du nombre de celles que nos règles religieuses nous engagent à cultiver, sont pour nous, membres d'une Congrégation apostolique disséminée dans les cinq parties du monde, de douces chaînes qui nous rivent au sol de votre diocèse. Oui, Messieurs, c'est au charme de ces qualités qui distinguent le clergé vosgien, c'est de plus à votre accueil si plein d'une franche cordialité, que nous devons d'en être venus à nous persuader que chez vous nous respirons l'air natal.

« Je bois à la santé de tous nos amis présents et de ceux que leurs occupations pastorales ont empêchés de venir à cette réunion. Je bois à la santé de tous ceux qui, dans une mesure ou une autre, ne fût-ce que par des vœux sympathiques, se sont associés à nous dans la création de l'Institution Saint-Joseph d'Epinal. »

Pendant que les applaudissements se prolongent, on cherche du regard qui va répondre à ces paroles si flatteuses pour le clergé vosgien. Enfin, après quelques hésitations, M. l'abbé Guyot, curé-doyen de Gérardmer, se lève :

« J'espérais, dit-il, qu'une voix du clergé diocésain, une voix plus autorisée que la mienne, se ferait entendre. Il ne conviendrait pas, ce me semble. Révérend Père, qu'un

d'entre nous ne vous exprimât pas ce que tous nous ressentons pour vous, notre profonde reconnaissance et notre vive sympathie.

« En fondant cette maison, vous avez réalisé un des vœux les plus ardents des prêtres et des catholiques intelligents. Il y a bien longtemps que l'on désirait voir un collège chrétien au centre de notre diocèse.

« De louables tentatives avaient été faites. En 1848, un jeune prêtre(*), au sortir de l'ordination, fut chargé par son évêque d'établir à Bruyères un petit collège, et de faire disparaître une mauvaise institution laïque qui était dans cette ville.

« Ce jeune prêtre travailla avec l'ardeur propre à son âge, et selon les faibles ressources dont il disposait. Il eut vingt-trois pensionnaires. A la fin de l'année, il n'hésita pas à confier son œuvre à M. l'abbé Thiébaut, de mémoire vénérée. M. Thiébaut transféra à Rambervillers ce collège agrandi par ses soins, et vous, Révérend Père, vous avez osé le placer au centre de notre département : c'était sa place. Mais pour le tenter, Révérend Père Supérieur, il fallait votre grand courage, votre confiance en la Providence, et l'appui de notre saint Evêque.

« Vous avez entrepris une tâche difficile, nous le reconnaissons tous. L'éducation de la jeunesse a toujours été considérée comme l'œuvre du plus grand dévouement. Faire de ces jeunes gens, dont plusieurs ont été choyés au sein de la famille, en faire, dis-je, des hommes sérieux, des hommes de travail, des chrétiens vaillants, ce n'est pas chose facile. Il faut beaucoup de patience, de tact, une grande bonté unie à une fermeté inébranlable. Mais vous êtes à la hauteur de votre mission, vous avez fait vos preuves, le passé nous répond de l'avenir.

(*) M. le chanoine Guyot lui-même *N. de la R.*

« Ce qui vous soutient, Révérend Père, c'est la pensée du bien que vous faites. Qu'il est beau aux yeux de Dieu, aux yeux de l'Église et de tous les hommes éclairés, de préparer l'avenir, de faire de ces jeunes gens des hommes de convictions solides, de vrais chrétiens, qui un jour formeront ce que l'on est convenu d'appeler la classe dirigeante! Ces jeunes gens reviendront dans nos paroisses, non pour y prêcher l'incrédulité et l'immoralité, mais pour y honorer la religion et la vertu; ils seront les appuis et les amis des curés.

« Reconnaissance donc à vous, Révérend Père Supérieur, à qui nous souhaitons une longue carrière; reconnaissance à vous tous, Révérends Pères, aussi distingués par la science que par la vertu; reconnaissance aussi à vous, Messieurs les Membres du Comité de Jeanne d'Arc, qui avez prêté un concours intelligent et actif au moment le plus difficile, quand il fallait fonder ce grand et beau collège catholique, qui sera une des gloires de notre diocèse. »

Après lui, M. le baron de Ravinel, vice-président du Comité, prend la parole pour remercier, au nom de tous, ce digne M. Michaud, qui se cache au bout de la table, croyant se faire oublier, comme si toutes les pierres de l'édifice ne chantaient pas les louanges de l'éminent architecte! ... On applaudit des deux mains. Et les applaudissements redoublent quand l'orateur le « dénonce comme un des *bienfaiteurs* de l'Œuvre. » Naturellement il est tout confus d'être découvert, car le vrai mérite ne cherche pas à se produire.

La fanfare mit fin à son embarras, en attaquant avec *maëstria*, *Jeanne d'Arc*, composition du P. Bonjean, professeur de musique de l'Institution Saint-Joseph.

Puis M. l'abbé Noël, professeur au Grand Séminaire, en quelques mots heureux, se fait l'interprète des regrets de MM. Sublon et Chapelier, vicaires capitulaires et Grand-

claude, vicaire capitulaire et supérieur du Grand Séminaire, retenus à Saint-Dié.

La soirée se passa dans la cour où des jeux variés attendaient les spectateurs : courses au sac, mât de cocagne, jeu du baquet, etc., alternant avec des morceaux de musique.

La nuit nous réservait d'autres surprises. Dès huit heures, la grande cour est envahie par une foule de parents et d'amis et devient très animée; à huit heures et demie, l'illumination commence. A chacune des 120 fenêtres de la façade, brillent 3 lampions et 3 lanternes vénitiennes, tandis qu'au sommet de l'avant-corps du bâtiment, deux lampes électriques de la puissance de 300 bougies chacune, lancent des gerbes d'une lumière éblouissante, au sein de laquelle se détache merveilleusement la figure de saint Joseph, patron de la maison. Coup d'œil féérique! Les abords du Collège se garnissent rapidement de curieux; le long du cordon de ronces artificielles, dans la rue, aux fenêtres des maisons voisines, partout des grappes de spectateurs, partout des exclamations de surprise et d'admiration naïves ou enthousiastes.

Mais ce qui absorbait encore plus l'attention, c'étaient les ébats des élèves sur la pelouse, à quelque distance : chacun d'eux étant muni d'une lanterne vénitienne, on assistait à un jeu de lumière d'un intérêt surprenant.

Vers neuf heures et demie, on tira le feu d'artifice qui fut bien réussi. Entre chaque pièce, la fanfare se fit entendre et applaudir.

Enfin la fête se termina vers 10 heures, par la retraite aux flambeaux. Les élèves, musique en tête, font le tour de l'établissement, chacun portant sa lanterne vénitienne : c'était d'un pittoresque au sein de l'obscurité! . . .

Il n'y a pas de fête sans lendemain : c'est un adage classique, que les RR. Pères se garderont bien de faire mentir.

Aussi le 26 juin dès le matin, maîtres et élèves traversaient les rues d'Épinal, toujours musique en tête, partant pour une excursion à Luxeuil. Nous ne les suivrons pas dans l'antique cité embellie par César et détruite par Attila ; ils recueillent des souvenirs, visitent l'ancienne abbaye, sur laquelle plane toujours l'ombre de saint Colomban.

Après le déjeuner, qui leur avait été commandé au principal hôtel de la ville, visite au parc où la fanfare obtient un succès mérité ; puis dîner à l'hôtel et retour.

A la descente du train, sur la place de la gare, la fanfare donne un morceau brillamment enlevé et vivement applaudi par la population spinalienne, qui s'y était portée en masse, et multipliait les marques de sympathie à l'Institution Saint-Joseph.

L'ABBÉ P.



XIII

Progrès alarmants de la maladie du P. SUNDHAUSER. — Retraite à l'infirmerie. — Adieux émouvants et départ pour l'Alsace. — En famille. — Pieuse mort et funérailles du bon Père.

L'apparente guérison du R. P. SUNDHAUSER ne devait être, hélas ! comme on s'en aperçut bientôt, qu'une passagère éclaircie au milieu d'un ciel d'orage. La mort du P. RENAUD survenue au mois de juin, n'avait pas peu contribué, sans doute, à aggraver le mal. Le P. Supérieur avait cependant repris ses occupations, et ces vacances ne furent pas encore pour lui un temps de repos.

Au grand Scolasticat du Saint Cœur de Marie, à Chevilly, où il suivit les exercices de la retraite générale, au milieu de tant de missionnaires, qui venaient, des quatre vents du Ciel, demander au Cœur de la Mère Immaculée, le repos de l'âme et de nouvelles forces pour le corps, on le distinguait encore parmi les plus épuisés, et il excitait la compassion de tous. Il ne s'en occupa pas moins activement, la retraite passée, à rédiger un rapport très circonstancié sur l'état et les besoins de sa chère Maison.

Rentré à Épinal au mois de septembre, il dû aussitôt se rendre à Nancy pour y consulter le docteur Feltz, et celui-ci le trouva si profondément atteint qu'il dut tout d'abord le priver de la célébration des saints Mystères et lui imposer une nouvelle séquestration dans les locaux de l'infirmerie. Ce devait être le dernier séjour du R. P. SUNDHAUSER au milieu de nous. Il s'y enferma donc, et ce fut pour lui un réel sacrifice que de ne pouvoir être tout entier à la réception des familles, au moment où s'annonçait pour nous une si consolante rentrée.

Le dimanche 29 septembre, le bon Père voulut monter encore au Saint-Autel. C'était en la fête de l'Archange des combats, saint Michel, protecteur de l'Église et de la France, et ce jour-là même, notre pauvre pays était en proie à l'une de ces tristes luttes politiques, où les ennemis de Dieu se ruent à l'assaut du pouvoir, en poussant le cri de l'enfer : *Non serviam !*

La dernière pensée du P. SUNDHAUSER à son dernier saint Sacrifice devait donc être pour la France qu'il avait tant aimée et qu'il avait servie, dans ses intérêts les plus élevés, avec un dévouement sans bornes. Il ne voulut point encore se dérober à cette heure, à ses devoirs de citoyen, et après avoir offert la divine Victime pour le salut de son pays, il se fit conduire en voiture, pour déposer dans l'urne électorale une suprême protestation.

Durant tout le mois d'octobre, le P. Supérieur, retiré à l'infirmerie, se soumet à un traitement minutieux, sous la direction pleine de sollicitude des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, dont les soins maternels nous sont si précieux pour nos enfants.

Jusque là, le cher Père, luttant avec effort contre le mal, avait pu encore espérer de le vaincre : « Je « guérirai, disait-il, je ne crois pas que Dieu veuille « m'enlever sitôt à cette œuvre, à laquelle je puis « encore être utile. « Mais l'illusion fut de courte durée et dut bientôt s'effacer de son esprit à la suite du fait suivant.

La sœur qui le soignait recevait régulièrement de l'éminent docteur de Nancy les prescriptions relatives au traitement, presque toujours suivies des recommandations les plus pressantes et les plus attentives. Le 4 octobre, le P. Supérieur, en recevant le courrier, ne manqua pas de remarquer une de ces lettres qui

le touchaient de trop près pour qu'il n'y prit pas garde; il l'ouvrit, et, après l'avoir lue, il la remit, en souriant, à la sœur infirmière, qui y lut à son tour, avec émotion, ce pressant avis: « Monsieur le Supérieur
« ne doit absolument pas se fatiguer, ni recevoir per-
« sonne; s'il se fatigue le moins du monde, il peut
« mourir dans une crise. Il faut sans cesse rappeler
« à M. le Supérieur qu'il est bien malade, et que le
« repos de quelques semaines est absolument nécessaire
« pour arriver à une guérison relative . . . »

Cependant, informé de l'état où se trouvait le cher malade, le T. R. P. Général n'avait pas tardé à accourir, accompagné du R. P. Hubert, supérieur pendant vingt-huit années du Petit Séminaire de Cellule, (Puy-de Dôme,) et que le T. R. Père s'était attaché, depuis deux ans, en qualité de secrétaire particulier. Après s'être longtemps entretenu avec le R. P. SUNDHAUSER, le T. R. Père réunit tous les Pères de la communauté: « Mes chers Pères, leur dit-il, je ne crois pas pouvoir
« mieux faire, dans les circonstances où vous vous trou-
« vez, que de vous laisser le R. P. Hubert pour supérieur.
« C'est un sacrifice que je m'impose à moi-même; mais
« j'espère qu'il ne sera pas de longue durée et que
« Dieu vous ramènera bientôt le bon P. SUNDHAUSER. »

Ce cher Père, en effet, devait nous quitter. L'hydro-
pisie s'était déclarée chez lui; une affection de foie s'y
était ajoutée, et d'autres complications étaient à craindre.
Le médecin avait prescrit un changement d'air et de
régime et un éloignement absolu des affaires. C'était
une dernière planche de salut; le P. Supérieur s'y
attacha avec une demi confiance, et il dit à l'un de
nous: « Je vais commencer ma guérison dans mon
« pays natal et je reviendrai ensuite l'achever, ou
« mourir ici ou à la Maison-Mère. »

Les adieux furent déchirants; le bon Père avait voulu voir chacun de nous en particulier, et ramassant tout ce qui lui restait de forces pour cacher l'émotion qui l'étreignait, il semblait ne plus songer qu'à nous adoucir la peine de la séparation.

On ne sait plus comment concilier les diverses paroles qu'il adresse aux uns et aux autres. Il encourage l'espérance de celui-ci : « Au revoir, dit-il, à bientôt. » A celui-là il adresse une parole de résignation encore confiante : « Patience et prions toujours; tout n'est pas perdu, puisque la bonté de Dieu nous reste. » Aux religieuses qui viennent lui demander, en pleurant, sa bénédiction : « C'est la dernière, dit-il, les larmes aux yeux; que la sainte volonté de Dieu soit faite . . . »

Il n'a pas oublié de donner ses dernières instructions et ses derniers conseils à ceux qui ont une charge spéciale dans la direction des enfants. « Oh ! oui, les « études, dit-il, la discipline, le devoir, l'obéissance, « tout cela est bien nécessaire; mais tout cela est « subordonné à la piété. Je vous recommande la « dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et à la Très Sainte « Vierge. Là est tout l'avenir et le salut de notre « œuvre. Je suis heureux de savoir que le P. Hubert « ne manquera par d'établir ici, ce qui nous manquait « encore, une Congrégation d'enfants de Marie.

Tel fut le testament du P. SUNDHAUSER, et sa dernière recommandation à son successeur.

Le 30 octobre, il s'éloigne de nous pour se rendre à Nancy, et, de là en Alsace. Le docteur n'avait pas voulu que la Sœur le quittât un seul instant. Arrivé dans sa famille, à Ackenheim, il y retrouve des soins plus empressés et plus affectueux que jamais. Le dévouement de son frère, M. le maire d'Ackenheim,

qui, malgré ses soixante ans, passera plus d'une nuit au chevet du cher malade, est admirablement secondé par celui de sa nièce et de tous les membres de la famille. Une sœur garde-malade de la Congrégation du divin Rédempteur, de Niederbronn, lui apporte aussi le secours et les délicates attentions de son pieux dévouement. Mais, ce qu'il y a de plus admirable encore, dans cet intérieur de famille, et au milieu de ces tristes circonstances, ce sont les saintes dispositions de celui qui est l'objet de tous ces soins.

Nous ne saurions mieux faire ici que d'en extraire la relation d'une lettre envoyée par la dévouée religieuse qui le soignait, à la sœur du P. SUNDHAUSER, supérieure à Rome.

« Il m'est triste et doux à la fois, ma Révérende
« Mère, de penser que nous avons perdu un saint. Je
« puis vous assurer que tout le temps que j'ai passé
« à son chevet a été pour moi une continuelle retraite...
« Votre frère a été un martyr dans la souffrance et
« dans l'amour. Il souffrait de la plus cruelle hydro-
« pisie. Lorsque j'arrivai chez lui, dans la soirée même
« du nouvel an, je le trouvai si près de la tombe, que
« je pensais le voir mourir dans quelques jours. Il se
« mourait chaque jour que j'ai passé chez lui. De sin-
« gulières enflures qui lui interdisaient l'usage de ses
« membres, des crises d'asphyxie, des faiblesses, des
« maux de cœur alternaient ainsi, jusqu'à ce que de
« brûlantes plaies vinssent attaquer ses jambes enflées
« et meurtries et fixer un terme à cette vie exemplaire
« de véritable missionnaire. . . »

« Cependant, pas une seule plainte n'effleura ses
« lèvres, ce ne furent que paroles de remerciement
« et d'entière soumission à la volonté divine : . . . Une
« des plus grandes grâces que j'aie reçues de Dieu.

« dit-il, c'est cette maladie avec la grâce de m'avoir
« éclairé des lumières de la foi.

« Que la volonté de Dieu soit faite! Comme il sera
« le plus agréable au Seigneur! » Ah! combien de
« fois n'a-t-il pas répété cette parole! Combien de
« fois, croyant voir approcher le moment suprême,
« ne s'est-il pas préparé à mourir, avec la plus entière
« soumission à la volonté divine!

« Par amour! Par amour pour la Congrégation et
« ses œuvres, par amour pour le T. R. P. Général et
« ses intentions, pour les missions, *pour sa chère*
« *Communauté*, pour tous les vœux qui vivaient
« encore dans son cœur passionné pour le bien des
« âmes et embrasé de l'amour divin!

« Combien de fois n'a-t-il pas renouvelé tous ces
« vœux avec ceux de son ordre, en déposant un brûlant
« baiser d'amour et de prière sur son crucifix de mis-
« sionnaire; et en même temps il disait encore qu'il
« lui fallait renouveler ces intentions à chaque souffle
« de sa respiration, (et sa respiration était pénible,)
« à chaque battement de son poulx et de son cœur,
« et ainsi jusqu'au dernier qui devait y imprimer le
« sceau de l'éternité. Il me pria aussi de lui rappeler
« souvent cette pensée, car il s'aperçut qu'il perdait
« la mémoire.

« Combien de fois, dans les plus atroces souffrances
« n'a-t-il pas pris son crucifix, le pressant sur son cœur,
« le caressant et disant: O mon bon Jésus, je vous aime !
« Que cette parole soit toujours comme le cantique de
« mon âme! L'amour consiste à se soumettre à la volonté
« divine et à l'accomplir. La volonté de Dieu! ah! la vo-
« lonté de Dieu!!! N'est-ce pas ajouta-t-il encore, quand
« même je semblerais ne plus entendre, vous me direz
« toujours à l'oreille : O mon Jésus je vous aime!! »

« Une nuit, il prit son crucifix à deux mains, l'éleva
« en l'air avec ses deux bras enflés et paralysés à
« l'approche de la mort et s'écria : O Jésus Hostie ! O
« Jésus Hostie ! Mon sacrifice, qu'est-il sans le vôtre !
« Que suis-je pour unir mon sacrifice au vôtre !!! »

« Souvent il prit le crucifix, le pressa de son doigt
« sur la plaie du cœur, comme s'il avait voulu le
« transpercer, tint son regard fixé sur le crucifix, et
« quand enfin je l'avertis de prendre quelque remède :
« « Voilà mon remède ! » dit-il, en montrant la sainte
« image. Souvent je récitai des prières avec lui, et
« quand je craignis de le fatiguer, il dit : Priez seu-
« lement, la prière est un soulagement pour mon
« cœur. »

« Quelle n'était pas son émotion quand il recevait
« la sainte Communion. Un Dieu dans mon sein !
« disait-il, ce n'est pas seulement une belle pensée,
« c'est la réalité, un Dieu dans mon sein !

« Il était prêt à de plus grandes souffrances si
« Dieu le voulait : Jésus-Christ n'a dit sur la croix :
« j'ai soif, que pour souffrir davantage dit-il et en
« même temps il ajouta : Je voudrais mourir, au moins,
« couché sur le sol. »

« Souvent aussi il entonna le *Magnificat*, et quand
« j'eus terminé les prières des mourants, je récitai
« encore le *Magnificat*. C'est pendant les derniers
« versets du cantique admirable qu'il a versé son âme
« dévorée d'amour, dans le divin Cœur de Jésus. »

« Ainsi s'accomplit son pieux désir de mourir le
« premier vendredi du mois. C'était l'heure des pre-
« mières vêpres, et il était allé célébrer au ciel cette
« fête du Cœur de Jésus qu'il avait tant aimé. »

· Nous trouvons dans les lettres de la nièce du cher

défunt d'autres détails sur ses dernières préoccupations. Il demandait souvent des nouvelles d'Épinal, et il les trouvait toujours trop rares. Jusqu'au mois de Janvier, il avait encore espéré pouvoir rentrer à Épinal ou à Paris, comme il en avait exprimé le désir. Quand il se sentit frappé sans espoir, ses préoccupations s'accrurent. Il songeait aux intérêts de ses chers enfants d'Épinal. Il attendait la visite du sous-économe de Saint-Joseph, retenu pour affaires de famille à l'autre extrémité de l'Alsace : « M. Schyrr ne vient donc pas, disait-il; j'aurais tant de choses à lui dire. » Une autre pensée l'obsédait sans cesse : Je vais mourir ici, « disait-il, ce sera peut-être une consolation pour vous, « et cependant je vous ai causé bien de la peine. Mais « on croira peut-être que je n'ai point désiré mourir au « sein de la Congrégation. »

Ce fut sous l'impression de cette idée que le fervent religieux, dans un dernier effort de son cœur écrivit, d'une main tremblante, au T. R. P. Général, cette touchante lettre d'adieu :

« Mon Très Révérend Père,

« C'est probablement la dernière fois que j'aurai
« la consolation de vous écrire; ma faiblesse va toujours
« en augmentant, et à moins d'une intervention expres-
« se du ciel, il ne paraît pas qu'il y ait espoir de
« guérison ou même d'amélioration. Le gonflement
« hydropique est énorme et gagne la poitrine; la
« respiration de plus en plus difficile, l'alimentation
« pénible; absence complète de forces. Pour regagner
« mon lit, il me faut le secours de trois personnes;
« mais ici, tout le monde se montre admirable de cha-
« rité et de dévouement. Mon frère, malgré ses soixante
« ans, a veillé pendant deux mois toutes les nuits,
« jusqu'à deux heures. Ce n'est que cédant aux instances

« de la famille et aux miennes qu'il a enfin consenti
« à se faire remplacer par une sœur garde-malade de
« Niederbronn. »

« M. Simonis a eu l'amabilité de venir exprès de
« chez lui me faire une visite. »

« Mais il faut m'en tenir au nécessaire, et puisque
« cette lettre est une lettre d'adieu pour l'éternité,
« laissez-moi, mon Père, me jeter en pensée du moins,
« car en réalité, ce serait impossible, à vos pieds,
« comme devant le représentant de la Congrégation,
« pour la remercier mille et mille fois de m'avoir,
« malgré mon indignité, reçu dans son sein, et de
« m'avoir conservé parmi ses enfants en dépit de mes
« infidélités sans nombre. »

« Mon plus grand bonheur est, après celui d'être ca-
« tholique, de mourir enfant du Vénérable LIBERMANN. »

« A vous aussi, mon Très Révérend Père, je deman-
« de pardon des peines que, dans diverses circonstances,
« je vous ai causées . . . C'étaient des épines, alors ;
« au ciel, grâce à vos pieuses intentions, ce seront
« des étoiles de gloire. Je me fatigue, il faut m'arrêter. »

Une chose encore, cependant : *devant Dieu qui va être*
« mon juge, je proteste avoir fait tout ce qui a été en
« mon pouvoir pour rentrer à la Maison-Mère à l'épo-
« que du nouvel an, où un mieux, hélas ! trop court,
« s'était manifesté. Si je meurs ailleurs que dans
« une Communauté de la Congrégation, je lui suis et
« reste quand même le plus attaché des enfants.

« Mon Père, bénissez-moi, pour que j'accomplisse
« saintement mon sacrifice. »

« Votre pauvre et désolé enfant. »

A. SUNDHAUSER.

P. S. *Consolez ma sœur.*

Le Jeudi, 6 Février, nous apprenions à Saint-Joseph,

la mort de notre cher fondateur. Le R. P. Hubert, son successeur, réunit aussitôt tous les membres de la Communauté avec tous les élèves, à la chapelle ;
« Mes enfants, nous dit-il, ce n'est qu'ici, devant le
« Saint Tabernacle, sous le regard du Sacré-Cœur de
« Jésus, que je pouvais vous apprendre la nouvelle
« du malheur qui vient de nous frapper. Nous venons
« de perdre le cher Père SUNDHAUSER.

« Il est mort, selon son désir, à la veille du premier
« vendredi du mois, jour consacré au Sacré-Cœur de
« Jésus dont il a été vous le savez, un ardent apôtre
« et un dévoué serviteur. »

Puis, après avoir fait un rapide et éloquent éloge du regretté défunt, après avoir dit tout ce que nous lui devons et comment il avait fait le sacrifice de sa vie pour cette chère maison, le P. Supérieur ajouta :

« Mes enfants, vous allez tous, demain, vous appro-
« cher de la Sainte Table. Je n'ai pas besoin de vous
« dire les sentiments qui doivent vous animer dans
« ce grand acte, que le P. SUNDHAUSER vous a inspiré.
« Ce sera, demain, un acte de reconnaissance et de
« piété filiale que vous accomplirez et qui ouvrira,
« peut-être, les portes du Ciel à celui que vous appel-
« lerez toujours votre fondateur et votre Père.

Cet appel fut entendu, et certes, jamais premier vendredi du mois ne fut célébré à Saint-Joseph avec une ferveur plus touchante.

Les journaux de l'Alsace et ceux de la Lorraine rendirent compte de la cérémonie des obsèques célébrées à Ackenheim le 8 février, et firent aussi l'éloge du défunt. La semaine religieuse de Saint-Dié, par la plume de M. le Curé de Portieux, un ami du P. SUNDHAUSER, donnait de sa vie un abrégé qui valait un panégyrique.

La rigueur des lois qui régissent les pays annexés n'avait permis d'envoyer aucune députation de maîtres ou d'élèves à la triste cérémonie. Il fallut se contenter de faire déposer sur cette tombe où nous ne pouvions pleurer, une couronne monumentale (*), expression trop modeste encore de nos immenses regrets.

Voici, d'après une lettre qui nous était adressée, le compte rendu des « splendides funérailles » de notre regretté père :

« Tous les enfants des écoles marchaient deux à deux en tête du cortège. Après eux venait un jeune homme chargé d'une grande croix ornée de fleurs blanches. Deux hommes portaient devant le cercueil la couronne offerte par les élèves du Collège Saint-Joseph d'Épinal. Cette couronne, d'une beauté et d'une grandeur remarquable, excitait l'admiration de tous. Le cercueil lui-même, était tout couvert de fleurs et de couronnes, et de chaque côté marchaient des jeunes filles vêtues de blanc et portant des cierges. »

« Le deuil était conduit par le frère du P. Supérieur et par sa nièce qui l'avait soigné durant sa longue maladie. Suivait une multitude de fidèles tant de la paroisse que des paroisses environnantes. »

« M. le curé d'Ackenheim a fait une belle oraison funèbre du regretté défunt, en racontant sa vie depuis son départ du pays, jusqu'à sa mort. »

« Mais le prédicateur était tellement ému que, dès les premières paroles, sa voix fut étouffée par les sanglots. Cette émotion ne tarda pas à gagner toute l'assistance et les larmes coulèrent des yeux de tous. »

(*) Les élèves avaient offert 200 francs dans ce but.

Douces larmes, après tout, que ces larmes versées sur une telle mort, digne couronnement d'une si belle vie; car après la voix de la douleur, se fait entendre celle de la foi. La première parle pendant quelques jours; la seconde aura son écho, longtemps encore, nous l'espérons, à travers les jeunes générations qui viendront s'abriter sous l'asile que leur a préparé un cœur d'apôtre.

Fondée sur le sacrifice, cette œuvre vivra, selon le vœu du P.SUNDHAUSER, pour cultiver et perpétuer sur une terre généreuse les nobles traditions dont elle est si fière; elle vivra pour donner, selon l'expression du bon Père, « à l'Église et à la France, des fils dignes de l'une et de l'autre : » elle vivra aussi pour garder, comme un exemple de dévouement, le souvenir de ses fondateurs et pour montrer à tous, l'espérance et le salut dans la voie qu'ils ont suivie : la voie de l'épreuve et du sacrifice, la voie royale de la croix.



LE R. P. DÉSIRÉ RENAUD

I

Première éducation. — Vocation. — Un enfant « bien sage. » — L'enfant de chœur. — Première Communion. — Études latines. — Collège de Ploërmel.

Ce fut au pays des bruyères et des landes, encore tout embaumé du mélancolique souvenir de ses légendes séculaires et du souvenir plus glorieux de ses héros de tous les temps, que vint au monde Désiré RENAUD, au sein d'une modeste et chrétienne famille de Mauron, dans le département du Morbihan. Il naquit à cette époque de l'année où les genêts, ces fleurs qu'il aimait à retrouver plus tard sous d'autres cieux, couvrent encore la plaine d'un tapis d'or et de verdure, le 9 septembre 1836.

Le père de Désiré, ancien soldat et excellent chrétien était, dit-on, un véritable type de bonté, malgré la rigueur de commande dont ses fonctions de garde-champêtre lui faisaient un devoir. Il fut ravi trop tôt à l'affection des siens, et son fils ne le connut guère que pour apprendre à le pleurer.

Désiré avait un frère qu'il aimait tendrement et auquel il sut apporter, au jour de l'épreuve, avec quelques soulagements matériels, le secours bien plus précieux de ses prières et de ses conseils.

De la pieuse mère qui survit aujourd'hui à tous les siens, nous ne voulons rien dire. Ses yeux, en parcourant ces humbles pages, verront à travers des larmes, tout le fruit, fécondé par la grâce, de la forte et religieuse éducation qu'elle sut donner à ses enfants. Puisse-t-elle trouver un suffisant motif de consolation dans la part qui lui revient des mérites et des travaux apostoliques de celui que nous pleurons avec elle!

Breton, le P. RENAUD l'était du fond du cœur. Il l'était par cet amour du sol natal qui le faisait tressaillir au récit de tout ce qui touchait à son pays; il l'était par ce sentiment profondément chrétien, si naturel à ceux de sa race et qu'il semblait, lui aussi, avoir sucé avec le lait, il l'était, surtout, par cette indomptable énergie, par cette volonté de fer, capable de triompher de tous les obstacles, et qui avait su faire d'un caractère naturellement vif et rude, une de ces belles âmes, au commerce plein d'attraits, où la douceur s'allie si bien à une fermeté pleine de franchise et d'ardeur.

. Ces qualités et ces vertus se montraient déjà en germe dans le cœur de Désiré, dès ses plus tendres années. Elles y étaient jointes à une intelligence vive et précoce, qui leur donnait encore du relief et attirait à l'enfant les marques d'affection et de sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

A l'âge de quatre ans, à cette époque de la vie où tant d'autres enfants semblent n'avoir d'esprit et d'intelligence que pour s'appliquer à des jeux aussi futiles qu'innocents, des idées plus sérieuses avaient germé dans son esprit. Il avait été frappé de la grandeur des cérémonies du Culte divin; et sous la robe noire du prêtre, qu'il voyait de si près, il avait senti battre un cœur d'ami et de père, toujours ouvert aux inspirations de la charité et du dévouement, toujours prêt

à accueillir la faiblesse et à dire avec le divin Maître :
« Laissez venir à moi les petits enfants. »

Le jeune RENAUD s'était senti dès lors attiré vers ce saint état, et, répondant à l'appel d'en haut, il avait dit : « Je serai prêtre. » C'était là, nous dit-on, « son pieux refrain ; » et ceux qui l'ont connu enfant se souviennent encore de le lui avoir entendu répéter bien souvent et bien haut, afin que personne n'en ignorât.

Désiré avait dit : « je serai prêtre. » Il n'était pas breton pour rien : il devait tenir parole. Mais, en attendant, que d'obstacles à vaincre ! que de difficultés à surmonter ! On le lui fit tout d'abord comprendre et, devant les objections qu'on lui proposait, sans se laisser déconcerter, il répondait avec assurance : « Eh bien, si, pour être prêtre il en coûte trop d'argent je serai obligé d'être Frère. »

Dès lors, son idée fixe, son unique préoccupation, ce fut de se frayer un chemin, à tout prix, vers le sanctuaire, jusqu'au pied des saints autels.

Sans doute, pour atteindre ce but, il pouvait compter sur cette volonté forte, sur cette énergique activité que Dieu avait mise dans son cœur ; mais il semble que déjà la sûreté de son jugement, éclairé par une foi vive, lui eût montré la faiblesse et l'inanité des projets et des entreprises humaines, quand ils ne sont pas secondés par la main de Dieu. Aussi le petit Désiré ne se trompa-t-il ni sur le choix des moyens, ni sur l'importance qu'il devait donner à chacun d'eux.

La réputation de fervente piété qu'il a laissée parmi ses compatriotes nous fait assez comprendre qu'il songeait tout d'abord à puiser à cette source céleste toutes les grâces de vocation et de sanctification qui devaient préparer son âme aux grandeurs du sacerdoce.

Le « pieux enfant » (c'est ainsi qu'on le désigne

encore là-bas, en parlant de ses premières années,) le pieux enfant avait pris, dès ce temps, les habitudes de religion et de prière qu'il devait garder toute sa vie. On le voyait souvent au pied du Saint-Tabernacle, dans une attitude de recueillement et de ferveur, qui montrait clairement ce qui se passait dans son âme.

Avec quelle assiduité et aussi avec quelle admirable modestie il assistait au saint sacrifice ! Il n'était pas besoin de le presser pour l'accomplissement de ce pieux devoir. C'était pour lui un bonheur et une jouissance que de s'en acquitter.

Parmi tous les pieux sentiments qui s'épanouissaient dans son âme, comme les fleurs du printemps dans un charmant parterre, la dévotion à la Sainte Vierge brillait déjà à la place d'honneur.

Il récitait le rosaire avec une angélique ferveur. Il ne quittait pas son chapelet et ne s'endormait jamais sans l'avoir passé à son cou. Aussi, est-ce avec une consolante assurance et un profond sentiment de son expérience personnelle, qu'il put dire, sur la fin de ses jours, à ses enfants d'Épinal : « Mes enfants, Marie « est le bouclier des forts, la forteresse inexpugnable « qui nous protège contre les assauts de l'ennemi. Elle « est aussi la défense des faibles et l'arche de salut des « désespérés. Confiez lui le dépôt sacré de votre pureté. Il sera bien gardé. Vous le retrouverez un jour, « et ce sera le prix de votre délivrance et de votre « éternel avenir. »

Après la piété et la dévotion à Marie, ce que l'on remarquait le plus, dans le petit REXAUD, c'était cet ensemble de qualités charmantes qui est la vertu des enfants et qu'on aime à décorer, chez eux, du beau nom de sagesse. C'est une couronne de bijoux précieux, que les mères aiment à voir briller sur le front

de leurs fils, et dont les perles les plus éclatantes, après la piété, sont : la modestie, l'obéissance et l'application au travail. Notre Désiré possédait toutes ces qualités d'un enfant « bien sage », à un degré d'autant plus méritoire que sa nature ne les acceptait pas sans quelque résistance.

Sa modestie ne manquait pas d'attirer les regards, bien qu'elle fût quelque peu voilée sous les rudes formes du breton. Sa docilité laissait apercevoir une légère nuance de contrainte, qui dénotait l'effort de la volonté ; il fallait dompter la fougue d'un tempérament plein d'ardeur : la lutte avait commencé dans cette jeune âme ; mais le petit breton tenait si bon qu'il fut toujours victorieux et que sa mère a pu rendre de lui cet heureux témoignage : « Mon petit Désiré ne m'a « jamais fait de peine, il ne m'a jamais désobéi . . . « qu'une fois. Ce fut pour obéir à Dieu, quand il vou- « lut être missionnaire. »

Voici un trait, qui nous donnera la mesure de cette obéissance, lorsqu'il n'avait encore que dix ans : il nous est raconté par un de ses amis d'enfance qui en fut, avec lui, le témoin et l'acteur.

« Un jour de jeudi, le père de Désiré, qui était garde « de la commune, l'envoya faire une longue tournée, « afin de porter des bordereaux et des billets d'invitation « pour les prestations. Il me pria de l'accompagner « dans sa course. Nous voilà en route de grand matin « et sans avoir presque rien pris. Je crois que mon « compagnon était comme moi, ignorant la distance « et les chemins. Nous marchâmes longtemps, long- « temps, et au lieu de rentrer à midi, chose pourtant « bien nécessaire, nous ne rentrâmes qu'à six heures « du soir. Inutile de dire que nos jeunes estomacs se « plaignaient bien fort. Nous avions compté l'un et

« l'autre sur un prompt retour et surtout sur la Providence qui voudrait bien mettre sur notre route
« quelque âme charitable. Mais personne ne pensa à
« nous offrir la moindre chose, et nous n'osâmes rien
« demander.

« Eh bien ! croyez-vous que Désiré songea à mur-
« murer ou à se plaindre de ses parents ? Point du
« tout. Comme il voyait que mes jambes ne voulaient
« plus me servir, aux deux tiers du chemin, il m'en-
« courageait et m'excitait de son mieux en me prenant
« par la main. Sa seule préoccupation était de se de-
« mander si ses parents ne le trouveraient pas encore
« trop lent à faire son voyage et s'il ne serait pas
« grondé à son retour au logis.

« Voilà un trait d'héroïque obéissance, qui date de
« quarante-quatre ans et que je n'ai jamais oublié. Il
« y a de ces petits épisodes qui ne s'effacent jamais
« de la mémoire. »

Que dirons-nous de son amour du travail ? Il semble que ce fut, dès les premiers temps, une des passions de la vie du P. RENAUD.

On connaît l'histoire de ce fils du boulanger de Nancy, qui, pour se frayer un chemin dans la carrière des armes, accomplissait, dans son jeune âge, des prodiges de persévérante énergie dans l'étude des sciences exactes.

Privé, par la modicité de ses ressources, des facilités de l'enseignement d'un collège, obligé d'amasser sou par sou, pour l'achat de ses livres, et de réaliser, — l'expression est devenue proverbiale, — « des économies de bouts de chandelle, » il travaillait des nuits entières à la lueur du four de son père.

Et ce fut le général Drouot, « le sage de la grande

armée, » une des gloires de la France et de la Lorraine !

A la différence du four, remplacé par la chandelle de résine des chaumières bretonnes, le P. RENAUD nous a donné un exemple semblable dans sa persévérance et son acharnement au travail, durant ses premières années.

A lui non plus qu'au jeune Drouot, les ressources de la famille ne permettaient pas souvent de se payer le luxe d'une chandelle de suif ; et, dans les longs soirs d'hiver, il lui fallait s'installer, le moins mal possible, sur une table de la basse cuisine, ou sous le manteau de la cheminée, qu'éclairait la fameuse résine, plantée dans un sabot accroché au fond de l'âtre. Là, tant que durait la veillée et tant qu'on le lui permettait, toujours le dernier couché comme il était le premier levé, notre petit breton travaillait, prenait de la peine, et préparait ainsi les éléments de ces connaissances profondes et méthodiques qui le distinguèrent entre tous et dont il devait faire un si noble usage.

Quelque temps avant sa première communion, Désiré RENAUD, les yeux toujours fixés sur le but si élevé que lui montrait le doigt de Dieu, avait été placé chez les Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel, établis à Mauron, pour y faire ses études primaires. C'est là qu'il fut tout d'abord « l'enfant sage » dont nous avons parlé.

Quoiqu'il ait toujours prétendu être faiblement doué du côté de l'intelligence, il franchit rapidement tous les degrés de l'instruction élémentaire. Il faut avouer, pourtant, après avoir fait la part de son humilité, que sa mémoire, un peu lente, éprouvait une certaine difficulté d'assimilation, ce qui lui rendait le travail pénible, et devait lui jouer quelques vilains tours,

comme nous le verrons dans la suite. Mais cet obstacle n'empêcha pas notre petit travailleur d'enlever, haut la main, chaque année, les premiers prix de sa classe.

Désiré avait sondé le terrain, et son pied s'affermissait peu à peu, dans la voie de la science; il pouvait désormais dire avec plus d'assurance : « je serai prêtre. » C'était tout le secret de son ambition.

Un jour, l'un des vicaires de la paroisse, en l'entendant chanter à la messe, remarqua qu'il avait une belle voix. C'était une précieuse découverte : on avait besoin d'un choriste; il fut choisi comme réunissant toutes les qualités désirables, et voilà notre pieux enfant, enrôlé dans la blanche troupe des lévites, chantant avec eux, dans le temple, les louanges du Dieu auquel il voulait consacrer sa jeunesse et sa vie tout entière.

Est-il besoin de dire avec quel zèle joyeux il s'acquittait de ses saintes fonctions? Oh! comme il devait envier le sort des ministres qu'il servait au divin Sacrifice! Combien de fois dut s'échapper de son cœur cette ardente prière : Mon Dieu ! je suis heureux de vous servir; mais je ne suis pas encore assez près de vous; appelez-moi, conduisez-moi par la main jusqu'à votre saint Tabernacle! Faites que je devienne un saint prêtre!

Cependant, le grand jour approchait où notre adolescent allait s'asseoir, pour la première fois, au banquet Eucharistique et éprouver comme un avant-goût des divines intimités de l'autel. Avec quel soin il se prépara à cette grande action, il nous sera facile de le savoir en réfléchissant à cette vérité d'expérience, que, de la mesure des grâces obtenues au jour de la première communion, dépend, d'ordinaire, tout l'avenir temporel et éternel de l'âme chrétienne.

Certes, il avait dû sentir toute l'importance de cette

préparation, celui qui devait, plus tard, avec un soin si jaloux, avec une sollicitude si pleine de tendresse et de dévouement, consacrer aux enfants de la première communion, jusqu'aux derniers restes d'une vie usée par le travail et les infirmités. Il devait avoir ressenti l'effet des plus ferventes dispositions, celui qui sut, avec une science si consommée, les verser aux cœurs de ses enfants d'Épinal, qu'il conduisait lui-même à la table sainte, quelques jours avant sa mort.

Il est d'usage, en Bretagne, de renouveler par deux fois, à une année d'intervalle, les cérémonies de la première Communion. Après avoir suivi régulièrement; pendant ces trois années, les exercices du catéchisme, Désiré y remporta les mêmes succès qu'à l'école primaire; et aux lauriers de l'instruction profane se joignirent, sur sa tête, les palmes de la science sacrée.

Désiré fit sa première communion, le 6 mai 1846, et, le même jour, des mains de Monseigneur de la Motte, évêque de Vannes, il reçut le sacrement de Confirmation.

Il commença dès lors une nouvelle et plus laborieuse préparation à de plus saintes destinées.

Désiré avait rencontré dans celui qui l'avait élu pour le sanctuaire, une de ces âmes de prêtre, saintement avides de propager la semence sacerdotale, âme d'apôtre aussi, qui devait bientôt suivre son disciple sur les plages coloniales, pour y porter le feu qui l'embrasait et y recueillir, en retour, la palme promise aux bons ouvriers de la vigne du Seigneur.

M. l'abbé Levoyer, alors vicaire à Maunon, mort, depuis, au service des pauvres noirs de l'île d'Haïti, avait su discerner dans le jeune enfant de chœur, les belles qualités et les pieuses aspirations qui sont d'ordinaire, dès le jeune âge, les signes les moins équivoques

d'une vocation ecclésiastique. Il le retint, un soir, à la sacristie, après l'office :

— « Est-il vrai, lui demanda-t-il brusquement, que tu veux être prêtre? »

Désiré le regarda avec une expression de vive anxiété; son petit cœur battait bien fort :

— « Oh! oui, dit-il; mais je ne suis pas assez riche. »

— « Le bon Dieu n'a pas besoin de tes sous, reprit l'abbé; si tu as assez de piété, assez de persévérance dans le travail, Il te fera bien arriver... Tiens, voici une grammaire latine; tu m'apprendras la première déclinaison et nous verrons... »

Il vit bien, en effet, ce bon abbé, que son élève ne manquait pas des qualités qu'il lui demandait. Il n'eut à lui souhaiter qu'une mémoire plus heureuse.

Les devoirs, thèmes et versions, étaient soignés; rarement y pouvait-on reprendre un ou deux barbarismes, solécismes ou contre-sens; mais les leçons laissaient quelque peu à désirer. Et cependant, que de peines elles lui coûtaient!

Pendant toute une année que le courageux enfant dut passer dans cette vie de labeur, menant de front ses études latines et les devoirs des classes primaires, il reçut bien, de temps à autre, quelques horions de la part du maître qui le menait, disait-il plus tard, « tambour battant. » Mais la rondeur bretonne lui était connue; on dit même que la riposte ne lui manquait pas au besoin. Ce qui est du moins assuré, c'est que même la pensée du découragement ne semble pas lui être venue un instant à l'esprit, tant il paraissait heureux et fier, et tellement son désir d'atteindre le but s'accroissait de plus en plus!

C'était plaisir de le voir, alerte et joyeux. mais

toujours modeste, traverser le bourg, ses livres de latin sous le bras. Plus heureux qu'un prince, il n'eût pas échangé son sort contre un empire.

Voilà l'histoire de cent mille prêtres, depuis l'institution divine du sacerdoce de Jésus-Christ. Combien y en aura-t-il encore de ces enfants pauvres, que le souffle de l'Esprit-Saint va chercher au fond de leur chaumière pour leur faire gravir les degrés de l'autel ! Ils n'auront pour apanage ni les dons de la fortune, ni les brillantes qualités de l'esprit ; ils ne connaîtront point les joies bruyantes ni les tempêtes du siècle ; leur intelligence s'ouvrira lentement, peut-être, dans le pénible labeur d'une étude à laquelle leur éducation première ne les avait point préparés ; mais leur cœur se formera et s'élèvera doucement, dans le silence de la piété, au milieu du calme de la vie champêtre, sous l'œil vigilant d'un saint prêtre sorti de leurs rangs et de leur condition, qui bientôt leur procurera avec l'aide de quelques âmes charitables, les moyens de compléter et d'achever leur formation ecclésiastique.

En septembre 1850, M. l'abbé Levoyer venait frapper à la porte du collège de Ploërmel, pour y présenter son jeune élève.

Ce collège venait d'être fondé, dans la maison des Frères de l'Instruction Chrétienne, sous le haut patronage de M. Jean Marie de la Mennais, de sainte mémoire.

Notre petit latiniste, après une seule année d'études préparatoires, fut reçu dans la classe de cinquième.

« La classe de M. RENAUD était peu nombreuse, « écrit un de ses anciens condisciples ; mais c'est ici « le cas d'appliquer le vieux proverbe : *non numerandi*, « *sed ponderandi*. Tous les élèves de cette classe « étaient laborieux et pleins d'émulation, et lui plus « que tous les autres. Aussi tous étaient-ils d'excellents

« élèves, et, lorsqu'un peu plus tard ces Messieurs
« furent obligés d'aller terminer leurs études, les uns
« chez les Eudistes de Redon, les autres au Petit Sé-
« minaire de Sainte-Anne, presque tous brillaient au
« premier rang de leur classe.

« Pauvre M. RENAUD, excellent cœur, travailleur in-
« fatigable, ne perdant pas une minute à l'étude, non plus
« qu'aux jeux en récréation où il s'en donnait à cœur joie.
« Il me semble encore le voir au travail, mettant les
« doigts dans ses oreilles pour n'être pas dérangé par le
« bruit, quand il faisait une version, une lecture ou un
« problème un peu difficile. Je le vois mettre un doigt
« sur ses lèvres pour faire comprendre aux bavards qui
« voulaient le tenter, que c'était le temps du silence.

« Il n'était point alors ce qu'on appelle un brillant
« sujet, mais plutôt un élève laborieux et solide, et je
« ne suis point étonné qu'à la suite de ses constants
« efforts, son intelligence se soit développée au point
« qu'il ait pu devenir un professeur éminent.

« Il y a, dans tous les collèges, des élèves qui
« travaillent spécialement certaines matières aux dé-
« pens de quelques autres. Lui, par goût et par devoir,
« s'appliquait également à toutes les branches de l'en-
« seignement donné. Aussi réussissait-il à égaler, et,
« quelquefois à vaincre des condisciples qui avaient
« peut être plus de talents naturels que lui, mais une
« application moins soutenue, et, à la distribution, il
« ne manquait jamais de couronnes.

« Que vous dirai-je de sa piété?

« Oh! oui, il était pieux, et d'une conscience délicate!

« Je l'entends encore faire sa prière avec les autres
« élèves. Comme elle sortait de son cœur, ardente et
« enflammée! Jamais, je ne l'ai vu même sourire à ce

« moment précieux, lui, pourtant si gai et si enclin
« aux transports de joie.

« Il ne passait pas huit jours sans s'approcher de
« la Sainte Table, et, souvent il s'en approchait plu-
« sieurs fois la semaine. C'était surtout aux fêtes de
« la Sainte Vierge. »

Tant de vertu ne s'acquiert point sans combat. Notre écolier, nous l'avons dit, était d'un caractère ardent et emporté. Doué d'une vigoureuse constitution, d'un tempérament sanguin fortement accusé, ce n'est qu'en se faisant à lui-même une héroïque violence qu'il parvint à se rendre maître de sa nature. Encore « la mauvaise, » comme il l'appelait plus tard, dans ses lettres, reprenait-elle parfois le dessus, jusqu'à l'entraîner à des actes d'impétuosité peu dignes d'un élève du sanctuaire. Il paraîtrait même, à en juger par les aptitudes physiques qu'il déploya en certaine occurrence, qu'il n'eût point paru sans gloire aux exercices d'une sorte de pugilat fort en usage dans quelques parties de la Bretagne. Témoin ce trait que nous raconte encore un de ses condisciples.

« Un beau jour, en pleine récréation, et malgré les
« liens d'intimité qui nous unissaient, nous nous battî-
« mes, et pour tout de bon. Mais il m'eut bientôt montré
« qu'il ne faut jamais s'attaquer à plus fort que soi.
« J'étais, je l'avoue, le provocateur; il fut le plus fort, et,
« en une minute, il me fit payer cher ma méchanceté.

Toutefois ces saillies étaient rares; c'est le seul trait de ce genre qui soit connu, et jamais, du moins, toute la violence de sa nature ne put lui faire oublier le respect et la soumission filiale qu'il professait envers ses maîtres. Sur le terrain de l'obéissance, le futur religieux se sentait déjà à l'aise.

« Je ne me rappelle point l'avoir vu puni, continue

« le témoin déjà cité ; mais l'eût-il été, qu'il eût accepté
« sa punition, j'en suis sûr, sans murmurer, avec esprit
« de foi, et le sourire aux lèvres. »

C'est ainsi que ses condisciples sont unanimes à rendre hommage à la vertu de leur ami.

Un autre nous apprend où Désiré trouva, à la fois, la récompense de ses premiers efforts et un précieux aliment à sa piété :

« Pendant les quatre années que nous passâmes
« ensemble à Ploërmel, nous dit celui-là, il fut notre
« modèle à tous dans la piété et le travail, et il mérita, par sa conduite exemplaire d'être élu parmi les
« dignitaires de la Congrégation de la Sainte Vierge. »

Dieu seul connaît toute l'étendue du bien opéré dans les maisons d'éducation chrétienne par les associations de piété, sous quelque forme qu'elles se présentent. Formées de l'élite de la maison, elles sont comme le bataillon sacré, la garde d'honneur, fidèle dépositaire du drapeau du bon exemple, et elles le portent bien haut, ce drapeau. objet d'une noble émulation, aux regards de toute la jeune phalange.

Désiré RENAUD, animé d'une si tendre dévotion envers la Mère de Dieu, ne pouvait manquer de prendre rang avec honneur, parmi ses enfants de prédilection. Élu premier assistant de la Congrégation de la Sainte Vierge, il remplit avec un zèle admirable, pendant deux années, les fonctions de moniteur attachées à sa charge.

« Il était plein d'une généreuse charité, atteste un
« de ses amis, et il ne perdait jamais l'occasion de
« donner un avis, un bon conseil à tel ou tel de ses
« camarades, qu'il aida plus d'une fois de ses lumières. »



II

Vocation apostolique : les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie au Collège de Ploërmel. — Le cœur d'une mère. — Départ de Désiré RENAUD pour le Scolasticat. — Notre-Dame du Gard. — Le Noviciat de Monsivry. — Profession et départ pour la Martinique.

Depuis longtemps déjà, des idées de vocation apostolique s'étaient manifestées chez notre Désiré. Encore petit enfant, il répondait naïvement à ceux qui lui demandaient où il serait curé : « Je ne serai pas prêtre comme les autres ; je veux aller loin, bien loin. »

Or, un jour, cette parole de l'enfant trouva son écho dans le cœur du jeune homme.

En 1851, on annonçait, au collège de Ploërmel, la visite de Monseigneur Bessieux, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, Vicaire Apostolique des deux Guinées, faisant en France une tournée de propagande apostolique. Le vaillant apôtre africain dut faire entendre un chaleureux appel à cette jeunesse bretonne, vraie pépinière des missions, et dont on connaît si bien la foi ardente et l'intarissable dévouement. Toujours est-il que dès ce jour, Désiré RENAUD dirigea sa voile, à travers bien des écueils, vers le Noviciat de la Congrégation.

Nous savons qu'il parlait souvent de sa vocation de missionnaire, à M. Levoyer, dans des lettres qui, malheureusement, ne nous sont pas restées. C'était là aussi l'objet de ses confidences à ses plus intimes amis.

Plusieurs fois, dans les jours de vacances qu'il venait passer à Mauron, il voulait faire part de ses désirs à sa mère et tenta de lui faire accepter le sacrifice que Dieu leur demandait à tous deux. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait touché la fibre la plus délicate du cœur maternel et que Dieu seul peut y

porter la main sans y faire une vive blessure. Il se contenta donc de prier et d'attendre, et sa confiance ne fut point trompée.

Un autre évêque de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, Monseigneur Kobès, coadjuteur de Monseigneur Bessieux, vint à son tour, en 1853, visiter le vénérable fondateur et les enfants de Ploërmel. Il leur parla des travaux, des souffrances, des œuvres apostoliques des missionnaires de sa Congrégation. Il développa devant eux, avec une touchante éloquence, cette parole du divin Maître, toujours si vraie, toujours si pressante : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Et notre Désiré, au sortir de cette conférence, plus convaincu que jamais de l'appel de Dieu, dit à un de ses condisciples avec une prophétique assurance : Voilà comme je serai ; non pas évêque, mais missionnaire de cette Congrégation.

Le docile enfant, plein de confiance dans la divine étoile qu'il apercevait déjà vers un prochain horizon, ne s'endormit pas, cependant, dans une indolente sécurité. Ne voulant pas, cette fois, manquer l'occasion qui s'offrait à lui, d'aller éclairer ses pas novices, aux conseils d'une vieille expérience dans les voies de la sainteté, il se présenta chez le Prélat et lui ouvrit son cœur : « Mon enfant, lui dit l'homme de Dieu, je crois, « comme vous, que vous serez missionnaire. La Providence, qui vous a donné cette vocation, vous procurera bientôt les moyens de la suivre. Attendez « encore et priez toujours... »

L'effet de cette promesse ne se fit pas attendre. L'année suivante, le saint abbé de La Mennais, dont les œuvres grandissaient chaque jour, au delà du nombre de son personnel enseignant, appela auprès de lui, pour l'aider dans la direction de son collège, les

Pères de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie. On vit alors arriver à Ploërmel le R. P. Collin un des premiers disciples du Vénérable LIBERMANN. Il était accompagné du R. P. Horner, le futur apôtre du Zanguebar, le fondateur de Bagamoyo; dont les intéressantes relations, vulgarisées par la plume de Monseigneur Gaume, ont défrayé longtemps nos annales apostoliques. Enfin un troisième religieux s'était joint à eux : c'était le R. P. Neu, dont la Guyane a connu le zèle et les travaux. Ce furent les premiers maîtres du jeune RENAUD.

L'élève était à bonne école : il sut en profiter. Il entra en relation d'affaires spirituelles avec ces nouveaux maîtres et parvint à se faire admettre au scolasticat de la Congrégation. Il ne s'agissait plus que de tenter un dernier effort auprès de sa mère.

Après avoir achevé sa troisième, il alla, comme de coutume, passer ses vacances à Mauron, et, à peine arrivé, il prit ses mesures et disposa ses batteries pour obtenir le consentement tant désiré.

M. l'abbé Levoyer commandait l'attaque et devait ouvrir le feu. Le combat fut long et acharné de part et d'autre; bien des larmes y furent versées; mais enfin le maître et le disciple durent se retirer vaincus, sinon découragés, en s'avouant que le cœur d'une mère est une rude citadelle à emporter d'assaut.

C'est qu'en effet, en créant ce cœur, trésor d'ineffables tendresses, Dieu semble lui avoir donné quelque chose de sa puissance. Il l'a rendu plus fort que toutes les forces humaines, capable de résister à toutes les séductions comme à toutes les violences, capable de triompher de la mort même; car, une seule chose est fort comme la mort, c'est un cœur de mère : « *Fortis ut mors dilectio.* » Une seule chose aussi

peut vaincre l'amour maternel, c'est l'amour divin, et Dieu semble s'être ainsi réservé le droit d'incliner à ses fins le chef-d'œuvre de sa tendresse.

Il fallut bien aussi ce puissant mobile pour inspirer la suprême résolution que venait de prendre l'héroïque enfant. Les vacances de Désiré touchaient à leur fin, et rien encore ne pouvait lui faire présager l'heureux succès de ses instances. Il avait prié, consulté, écrit mainte lettre pressante et, sans doute, devant ses sollicitations on avait dû lui permettre de hâter le dénouement. Il partit donc après un adieu qui dut déchirer son cœur, mais qu'il eut soin d'adoucir à celle qu'il aimait tant; il partit pour Ploërmel, laissant après lui, dans la chaumière, avec la tristesse et le vide de son absence, de douloureux pressentiments.

A peine, en effet, était-il arrivé au collège, que le secret de ses intentions avait transpiré au village; un écho en était revenu à la maison paternelle, et déjà la mère éplorée prenait la voiture pour aller chercher son fils.

Il était trop tard: quand madame Renaud se présenta à la porte du collège, Désiré venait de la franchir et filait à toute vapeur en compagnie du R. P. Barillec et de plusieurs autres postulants du même pays, vers le scolasticat de Notre Dame du Gard, bien loin, au fond de la Picardie.

Ce fut la grande épreuve, et elle dura longtemps. Des lettres désolées se croisèrent entre le Morbihan et la Somme, avec d'autres lettres pleines d'une calme et sainte résignation, et que nous regrettons de ne pouvoir proposer à l'édification de tous. Puis, les larmes se séchèrent peu à peu, sous l'effet des accents consolateurs, dans l'attente des joies du retour et des fêtes du sacerdoce.

Il semble que le pieux aspirant n'ait dû passer à Notre-Dame du Gard que pour y tremper son cœur durant peu de jours, dans cet atmosphère de ferveur qui fut durant plusieurs années, comme l'air natal de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie.

Notre-Dame du Gard, ancienne abbaye cistercienne, était en effet après la Neuville, le berceau de notre cher Institut. Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis le jour où le Vénérable Père LIBERMANN en avait pris possession. C'est là qu'il avait voulu que son corps reposât au milieu des jeunes rejetons de sa famille religieuse, et c'est sur ces restes vénérés, leur plus cher trésor, que ses enfants allaient prier, respirant à l'ombre du cloître le parfum de ses vertus et de sa sainteté mêlé aux grands souvenirs de la vie monastique.

Malgré toutes ces consolantes pensées, il paraît que notre Désiré ne put échapper à cette torture du cœur qui saisit tout jeune breton sorti de ses frontières. Il avait l'âme trop sensible sous une apparente rudesse, pour n'être pas exposé à cette première épreuve. Écoutons cet aveu échappé plus tard à sa plume, pour la consolation d'une infortune semblable :

« Le premier mois que je passai à Notre-Dame du
« Gard m'a laissé au cœur une impression d'angoisse
« et presque d'effroi. Oh ! comme je souffrais ! comme
« ce pauvre cœur appelait la Bretagne ! combien de fois
« je me suis surpris près de crier aux échos du cloître :

« Rendez-moi ma bruyère

Et mon clocher à jour ? »

« Cependant j'avais deux armes contre le démon de la nostalgie ; la prière et le travail . . . »

Il sut se servir de ces deux armes, et, un beau matin après l'oraison, il se releva fort et consolé ; il avait médité la belle devise de la Congrégation : *Cor*

unum et anima una, et il avait compris, disait-il, qu'une nouvelle famille lui était donnée; il avait trouvé des frères qui l'aimaient et qu'il voulait aimer. Surtout, il avait trouvé chez son Supérieur, ce que la chaudière de Mauron n'eût pu lui rendre: un père tendre et affectueux, dont les conseils soutinrent ses premiers pas dans la voie du sacrifice et de l'immolation.

Les dix mois qui suivirent s'écoulèrent comme un jour, abrégés par le rude labeur de deux classes simultanées; car, le nouveau Scolastique suivait en même temps les cours de seconde et de rhétorique.

Enfin, l'année suivante, il revit la Bretagne; on l'avait envoyé faire sa philosophie à Gourin, dans le Morbihan, sous la direction du P. Dullmann, dont il devait être plus tard, à la Martinique, le collaborateur fidèle et dévoué.

« M. RENAUD, nous dit un de ses émules de ce « temps-là, était un rude ergoteur, et il parlait le latin « avec autant de facilité que le français. »

A la fin de l'année 1856, Désiré entra au Scolasticat de théologie, à l'impasse des Vignes, à Paris, et deux ans plus tard, il commençait son Noviciat à Monsivry.

Dès lors, son unique préoccupation, l'objet de ses constants efforts, ce fut son avancement spirituel et l'acquisition de la perfection religieuse. Il eut bientôt complètement raison de sa nature vive et emportée. Il mit lui-même sa sensibilité à l'épreuve. On voit dans les lettres qu'il écrivait à son ancien Supérieur de Notre-Dame du Gard, avec quel soin il se rappelle ses avis; il en fait la matière la plus ordinaire de ses oraisons; il en a retenu surtout ce principe fondamental de la perfection tant préconisé par notre Vénérable Père : mortification de la volonté propre.

« Vous me disiez, écrit-il, que pour être un bon

« religieux, il fallait que je fisse toujours le contraire
« de ce que j'aurais voulu. C'est bien vrai ; j'ai éprouvé,
« quelquefois, que lorsque je m'étais ainsi mortifié,
« j'avais beaucoup plus d'ardeur pour les choses du
« Ciel . . . »

Si le fervent novice observait la conduite de ses confrères, c'était pour s'édifier à l'école de ceux qu'il s'était proposé pour modèles, et pour excuser ou soutenir la faiblesse des autres.

« Je crois que depuis que M. S... est sous-diacre,
« il est deux fois plus saint qu'auparavant. Oh ! que je
« voudrais lui ressembler ! Il m'a dit qu'il n'avait pas
« été consolé dans son ordination, que désormais, il
« n'avait pas de bonheur sur la terre, qu'il était un
« misérable. Et le bon Dieu en fait un élu ! En l'enten-
« dant tenir ce langage, je réfléchissais bien. Qui suis-je
« donc, me disais-je, si un saint parle ainsi de lui-même ?
« Je me troublais presque, et je croyais avoir appro-
« ché des saints ordres avec de mauvaises dispositions,
« parceque je n'en avais pas eu d'aussi bonnes . . . »

Dans ses rapports avec tous ceux qui l'entourent, il ne fera point acception de personne. Il vaincra ses préférences personnelles et triomphera de son moindre penchant à l'antipathie :

« J'ai dominé toutes mes sympathies. Il m'eût été
« facile de les satisfaire encore mais je vous l'assure
« franchement et sincèrement, je ne me suis pas accor-
« dé la moindre chose pendant les deux mois que j'ai
« déjà passés au Noviciat, et, aujourd'hui, je n'aime pas
« plus un confrère que l'autre . . . mais tous également. »

C'est dans ces excellentes dispositions que notre jeune religieux se préparait à franchir les divers degrés qui le séparaient encore du saint autel.

Il reçut le sous-diaconat le samedi de la Passion,

et le sacerdoce le 26 juin 1859. Quelques mois après, prêtre, religieux, missionnaire, après avoir fait sa profession le 25 août de la même année, il était envoyé comme professeur à la Martinique.

Il fut successivement chargé de la Sixième et d'un cours de mathématiques; mais bientôt la chaire de Seconde étant devenue vacante, le P. RENAUD se trouva naturellement désigné pour l'occuper, en raison de ses talents, de son instruction solide et des brillantes qualités qu'il avait déjà montrées pour l'enseignement. Enfin, on ne tarda pas à lui confier la classe de Rhétorique et la préparation des candidats au baccalauréat.



III

Le P. RENAUD à la Martinique. — Professeur et père. — Obéissance et dévouement. — Vie offerte en sacrifice : commencement d'un long martyre. — Le P. RENAUD à Chevilly ; terrible accident. — Patience et joie au milieu des souffrances. — Derniers rêves d'apostolat. — Court passage à Mesnières et à Merville.

Pendant les vingt années qu'il passa au Séminaire-College de Saint-Pierre, à la Martinique, comme plus tard, dans les diverses communautés de France où il fut employé, toujours il sut allier le parfait accomplissement de la règle et des exercices religieux avec les multiples exigences de sa charge.

Le P. RENAUD, professeur, était avant tout un homme de travail. Toujours debout à quatre heures, après avoir offert le saint Sacrifice et fait son action de grâces, il se trouvait le premier à l'oraison. Il disait ensuite son bréviaire et commençait son travail de préparation à la classe, courbé sur sa table, la tête dans les mains et les doigts dans les oreilles, cherchant la science avec la même ardeur qu'il mettait à la communiquer aux autres et s'astreignant à apprendre lui-même par cœur les leçons de ses élèves.

Grâce à cette puissance d'application, le jeune maître avait acquis en peu de temps, dans son enseignement, une sûreté de méthode et une clarté d'exposition qui n'avaient d'égale chez lui, que la merveilleuse facilité de sa parole.

Plein de dévouement envers ses élèves, il mettait en œuvre toutes les ressources de sa nature ardente et enthousiaste, afin de leur inculquer son amour de l'étude, son goût exquis pour les beautés des lettres et des sciences.

Aussi, dire qu'il était aimé et apprécié de ses

élèves, c'est pour ceux qui l'ont connu, énoncer une vérité banale. Les nombreux témoignages que nous pourrions apporter sur ce point, ne font pas moins d'honneur aux cœurs généreux qui les ont dictés qu'au paternel dévouement de celui qui en était l'objet.

Choisissons entre mille un passage d'une de ces lettres où débordent de ces âmes expansives des jeunes créoles, les plus vifs sentiments d'affectueuse gratitude. C'est un nouveau bachelier reçu avec la mention « très bien, » qui écrit de France à son professeur :

« A vous, bien aimé Père, à vous après Dieu, le
« premier hommage de mon premier succès. La men-
« tion à la main, je franchis les mers par la pensée et
« d'un bond joyeux, je me jette dans vos bras pour
« vous remercier avec la plus tendre effusion...
« Mais, j'ai hâte d'arriver au plus beau et de vous
« donner votre part des éloges que j'ai reçus,

« L'examen terminé, le Doyen de la Faculté m'a
« exprimé par un signe le désir de me parler. Je me
« suis approché et nous avons échangé la conversation
« suivante :

— « Monsieur, nous avons été on ne peut plus satisfaits
« de votre examen; vous avez dû le voir, car nous vous
« avons donné une mention que nous accordons bien
« rarement. Où avez-vous fait vos études, Monsieur? »

— « Chez les Pères du Saint-Esprit, au Séminaire-
« Collège de la Martinique, ai-je répondu avec joie. »

— « Eh! bien, Monsieur, je vois qu'à la Martinique
on fait de bonnes et solides études et que vous avez
« su en profiter. Je vous en félicite. »

« Voilà, cher Père le sujet de mes joies; mais
« hélas! elles sont bien mêlées de tristesse à la pensée
« de ne plus vous revoir... »

Tels sont les regrets que le P. RENAUD laissait au

cœur de ses chers créoles et il en recueillit encore les derniers échos jusque sur son lit de mort, lorsqu'un de ses élèves, entré dans la magistrature, lui écrivait ce mot que la triste coïncidence rendait encore plus touchant : « Bien cher Maître, je viens de perdre mon père, et je serais orphelin s'il ne me restait Dieu et vous pour remplacer celui qui n'est plus... »

En 1879, le jeune professeur prononça à la Distribution solennelle des prix du Collège Saint-Louis de Gonzague, un discours « sur le choix des livres, » que nous voudrions reproduire ici. Ce discours où l'éloquence jaillissait tout naturellement d'un cœur de père rempli de la plus vive sollicitude pour l'âme de ses enfants attira à son auteur les chaleureuses félicitations de l'Amiral Gouverneur et les éloges de tous les journaux de la Colonie, mais il eut peut-être le mérite plus grand d'éloigner de plus d'une âme le poison empesté des mauvaises lectures.

Vers la même époque, alors que l'Université n'avait point encore posé le pied sur le territoire de la Colonie, le P. RENAUD avait été nommé membre de la commission d'examen au baccalauréat.

La position était épineuse : le professeur avait d'ordinaire à interroger ses propres élèves et à décider de leur sort. Cependant le nouvel examinateur s'acquitta de cette délicate fonction à la satisfaction générale « si bien, dit un témoin, qu'il semblait avoir trouvé le secret de rester juste et de contenter tout le monde. »

Professeur modèle, le P. RENAUD n'était pas moins bon religieux et le T. R. P. EMONET, alors son supérieur à la Martinique pouvait rendre de lui ce témoignage :

« Le P. RENAUD a d'excellentes dispositions religieuses. Il s'applique sérieusement à avancer dans la perfection et il est plein de dévouement pour la

« Congrégation et ses œuvres. Il observe à la lettre
« tous les points des Règles et Constitutions. Il est
« exemplaire sous ce rapport. »

L'obéissance du P. RENAUD était parfaite et son zèle admirable connaissait à peine les bornes de la prudence. « Jamais a pu dire encore de lui son Supérieur, je ne l'ai entendu faire la moindre objection
« quand il s'agissait d'accepter une nouvelle fonction,
« quelque chargé qu'il fut d'ailleurs. » C'était bien l'homme de dévouement, prêt à tout, voué à l'immolation de soi-même, de son temps, de sa peine et de sa volonté jusqu'à cette sainte et joyeuse indifférence qui caractérise le parfait religieux.

Mandé chez le supérieur, il accourait avec empressement; le sourire sur les lèvres, il acceptait comme une faveur le sacrifice qu'on lui demandait et soulignait son acquiescement d'un : « Très bien, mon Révérend Père, » dont le ton décidé coupait court à toute explication.

Que dire de l'humilité du bon Père ?

Cette vertu prenait chez lui un caractère de simplicité et de franche bonhomie, qui ne laissait point de place à la timidité. Souvent, pour se tirer d'un mauvais pas, il ne trouvait rien de mieux que de faire un bon *mea culpa*, et d'ajouter, en forme de conclusion, qu'il n'était qu'un « propre à rien. » — On nous pardonnera cette expression qui n'effrayait point la rondeur du breton.

Nous connaissons déjà les difficultés de sa mémoire. Or, un jour qu'il prêchait aux enfants le sermon du Dimanche, le P. RENAUD, qui s'astreignait à apprendre par cœur des instructions composées avec le plus grand soin, se trouva tout à coup arrêté dans la marche de son discours, en présence de tout le collége, par

la plus complète absence d'expressions et d'idées.

Que faire alors ? le prestige du professeur n'était-il pas en danger, devant cet auditoire d'écoliers à la tête légère ?

Le Prédicateur ne parut pas même s'en douter.

Sans hésiter un seul instant, il commença une véritable confession publique, parlant de l'aridité de sa mémoire, s'accusant de ne l'avoir pas assez cultivée, et tirant de là une leçon d'expérience pour les élèves qui seraient portés à négliger cette importante faculté.

Enfin, il s'engageait à réparer sa faute le Dimanche suivant, et il tint parole à l'édification de tous.

Avec de pareilles dispositions, favorisées encore par une ardeur juvénile et une vigoureuse constitution, le vaillant ouvrier devait moissonner à larges fauchées dans le champ fécond des œuvres d'enseignement. Ainsi, lors de l'arrivée des Pères au Séminaire-Collège de la Martinique, au milieu des embarras de l'installation, des incertitudes du début et des surcharges imposées par l'insuffisance du personnel, le P. RENAUD avait trouvé moyen de remplir à la fois, avec ses fonctions de professeur, le pénible office de surveillant à peu près à toutes les heures du jour. La nuit il couchait au dortoir. Sa piété lui faisait encore trouver le temps nécessaire pour s'acquitter de l'humble fonction de sacristain qu'il avait demandée, et il pourvoyait à l'entretien de la chapelle avec un zèle que l'on sentait animé par le feu de l'amour divin.

Il continua longtemps de mener cette rude vie, cumulant toutes les fonctions, acceptant toutes les charges, « faisant de tout » comme il le disait lui-même, et faisant tout bien, ce qu'il ne disait pas.

Qui croira jamais, par exemple, que le grave professeur de rhétorique, le familier d'Homère et d'Horace,

l'homme qui, du haut de la chaire professorale, semblait vivre dans une atmosphère d'enthousiasme et d'idéal, fût un jour descendu des sommets du Parnasse pour se plier aux exercices du trapèze et de la barre fixe ?

Un jour, en effet, il avait accroché à la charpente d'un galetas, les agrès d'un gymnase improvisé ; et là, lorsque le soir tombait, il venait en cachette exercer son adresse et sa vigueur toute bretonne, afin de pouvoir montrer ensuite aux élèves les principes de la gymnastique. Et les enfants de la Martinique n'ont pas oublié que c'est au P. RENAUD qu'ils doivent l'introduction du grand art au Séminaire-Collège.

« Que voulez-vous ? disait gaiement le cher Père, « j'ai le dos bon ; Dieu m'a donné des pieds agiles, des « muscles solides, une santé florissante : c'est bien le « moins que j'use tout cela à son service. »

Tout cela, il devait l'user, en effet, jusqu'à le perdre entièrement. Dieu avait accepté le sacrifice de ces forces et de cette santé si bien employés.

En 1870, après dix ans de séjour aux Antilles, le zélé religieux avait dû payer son tribut à la fièvre jaune, ce terrible fléau des tropiques. Il avait montré en cette occasion tout ce que son cœur d'apôtre renfermait de trésors de tendresse, de besoin de sacrifice et de soif de dévouement. Aussitôt que l'on eut appris à la Martinique les ravages que l'épidémie causait à la Guadeloupe, le P. RENAUD implora de ses Supérieurs la faveur d'être envoyé au chevet des victimes : mais Dieu n'exauça point cette prière et le pauvre rebuté accepta ce refus avec une humble résignation :

« Quel est donc, écrivait-il à un ami l'indiscret qui s'est « permis de dire que je demandais à aller soigner les vi- « ctimes de la fièvre jaune ? Consolons-nous, le mal vien- « dra bien nous trouver, si nous n'allons pas le chercher.

« Que dit-on à Mauron du danger que nous courons
« ici ? Sans doute ce que disait en pareille circonstance
« le père de saint François de Sales : « J'aime mieux
« avoir dans ma famille un saint confesseur qu'un saint
« martyr. On n'aura ni l'un ni l'autre : Dieu ne m'a
« pas jugé digne d'une telle grâce. »

Il eut cependant ce qu'il eût appelé une compensation.

Après avoir vu tomber autour de lui quelques uns
de ses confrères de la Martinique et des îles voisines,
il se sentit pris à son tour.

Son robuste tempérament eut bientôt raison du mal
et, après quelques jours de lutte entre la vie et la
mort, il écrivait, en pleine convalescence, au T. R.
P. Général : « Je reprends mon train de vie avec ma
« vigueur d'autrefois. Vous n'ignorez pas, sans doute,
mon R. Père que la fièvre jaune ne m'a pas épargné...

« Voici un épisode de ma maladie qui a fait rire ici
« et qui va vous édifier. C'est au Morne-Rouge que la
« fièvre m'a pris, quelques heures après notre installa-
« tion des vacances. Me sentant mal à mon aise, je me
« jette sur mon lit; mais au bout de quelque temps,
« n'en pouvant plus, et bien persuadé de la gravité
« de mon état, je fais appeler le P. Blanpin, je le prie de
« me procurer un moyen de descendre à Saint-Pierre,
« et, avant tout, je lui demande de me confesser.

— « Vous confesser ? mais vous n'êtes pas assez
« malade !

— « Je veux me confesser.

— « Mais pourquoi vous effrayer ainsi ?

— « Mon Père, je n'ai pas peur, mais, mon premier et
« mon meilleur remède, c'est le sacrement de Péniten-
« ce. Et, sans attendre une nouvelle réplique, je saute
« à genoux au pied de mon lit et j'oblige ainsi le
« confesseur à entendre son pénitent. A six heures.

« j'étais au Collège plus mort que vif. Le P. Suard
« me rejoignit le lendemain à l'infirmerie, et, quatre
« jours après, je revenais doucement à la vie tandis
« que notre cher confrère tournait le cap vers l'éter-
« nité, dans les admirables sentiments que vous
« connaissez.

Ce ton de gaieté naïve et de joyeuse indifférence qui ne se démentait pas même au milieu des plus graves accidents de la vie et jusqu'à l'approche de la mort, se retrouve souvent dans les lettres, comme sur les lèvres du bon Père.

Sa santé ne parut point d'abord trop ébranlée de ce coup; du moins l'ardeur de son zèle n'en fut-elle pas amoindrie. Il continua pendant cinq années encore à remplir facilement les charges de sa vie laborieuse et à suivre avec la plus constante fidélité, les rigoureuses prescriptions du règlement qu'il s'était imposé.

Cependant, vèrs la fin de l'année 1874, il se trouva tellement fatigué que ses supérieurs jugèrent qu'un séjour de quelques mois en France était nécessaire à son rétablissement.

Hélas! cette mesure devait lui être fatale, grâce au peu de soin qu'il prit de sa santé et aux imprudences que sa nature exubérante lui faisait commettre à chaque instant.

Débarqué en France le 17 décembre, au cœur de l'hiver et au sortir d'un climat torride, il ne prit pas garde à la transition et crut pouvoir jouir impunément de ce qu'il appelait « les douceurs de l'hiver. » « Il y
« a quinze ans, s'écriait-il, que je n'ai savouré l'air
« natal, quinze ans que mes yeux ne se sont pas ré-
« jouis à la vue de ces blancs flocons de neige... Il
« faut en avoir été privé si longtemps pour compren-
« dre tout ce que Dieu y a mis de beauté et de saveur... »

Et il sortait tête nue, sans manteau, respirant à pleins poumons le froid glacial, sans songer même au danger auquel il pouvait ainsi s'exposer.

On trouve encore ailleurs que sous les murs austères du Carmel ou de la Trappe, de ces âmes héroïques qui s'offrent en sacrifice, comme de pures et innocentes hosties, afin d'obtenir du Ciel, pour une âme tendrement aimée, quelque grâce de régénération et de salut.

Soulevons un coin du voile que nous avons voulu jeter sur le côté le plus intime de la vie du saint religieux.

Qui eût jamais soupçonné, parmi ceux qui ont connu le P. RENAUD, que sous cette figure souriante, sous ce front libre de tout nuage, se cachait une de ces sollicitudes fraternelles qui impriment à une vie tout entière la marque des victimes saintes, choisies par la main de Dieu pour partager les souffrances de l'Agneau et coopérer au grand œuvre de la Rédemption?

On le sait à Mauron, et les lettres du bon Père le disent assez : il a prié longtemps et longtemps souffert pour le salut d'un frère aimé; et le ciel a agréé ces prières et ces souffrances; car celui qui en fut l'heureux objet mourut de la mort des élus entre les bras de son cher Désiré.

A partir de ce jour, la vie du P. RENAUD ne sera plus qu'un long martyre.

Ce fut à Chevilly qu'il ressentit, à la suite des excès dont nous avons parlé plus haut, les premières atteintes d'un rhumatisme aigu qu'il devait porter jusqu'à la fin comme la grande croix de sa vie. Ses jambes avaient enflé et il garda le lit pendant plusieurs semaines.

Enfin, après quelques jours passés en convalescence dans sa famille, il put reprendre la mer et arriver

à la Martinique à la fin de mars 1875. Il y reprit pendant sept années encore son train de vie habituel, l'accomplissement de sa règle austère, et, malgré ses souffrances qui revenaient à intervalles fréquents, toute son activité et son infatigable ardeur au travail. Non content de remplir avec le soin le plus assidu ses charges réglementaires, son zèle le portait encore à employer ses moindres instants de loisir au ministère des âmes. Directeur au Collège des congrégations de la Sainte Vierge et des saints Anges, il sut entretenir dans ces œuvres précieuses la ferveur la plus édifiante. Ses jours de congés et de vacances se passaient en courses apostoliques de prédications et de confessions dans les paroisses du voisinage.

Dans l'état de santé où il se trouvait déjà, un pareil surcroît de fatigues, ne pouvait manquer de l'abattre complètement. La goutte faisait des progrès, les articulations de tous ses membres s'ankylosaient douloureusement et la marche lui devenait de plus en plus pénible. Les médecins lui ordonnèrent de rentrer en France et il débarqua à Saint-Nazaire à la fin de 1881.

Le P. RENAUD se trouvait depuis quelques semaines en repos à Chevilly, lorsqu'un terrible accident vint mettre le comble à ses infirmités. Appuyé sur un bâton, il descendait péniblement les escaliers de l'infirmerie. Arrivé sur un palier, il fait un faux pas et s'en va rouler jusque sur le pavé du rez-de-chaussée. On le relève dans un état déplorable. Sous l'action des rhumatismes, les os étant devenus friables, ses membres en étaient arrivés à un point d'excessive fragilité. La cuisse s'était fracturée dans la chute et le médecin dut avouer l'accident à peu près irrémédiable.

Voilà donc le pauvre Père cloué sur son lit pendant plus de deux mois, dans la plus complète immobilité

et la jambe entourée d'un appareil. Ce qu'il montra de douceur, de patience et même de gaieté, pendant ces tristes jours, restera comme un souvenir de pieuse édification dans le cœur de ceux qui lui prodiguèrent leurs soins ! Il passa le reste de l'année 1832 en convalescence au grand scolasticat de Chevilly, édifiant et charmant par ses intéressants récits, toute cette jeune phalange de futurs missionnaires, dont il ne pouvait s'empêcher d'envier l'heureux sort, et pendant les récréations, lorsqu'à l'ombre des bosquets où préside la patronne de nos missions, Notre-Dame d'Afrique, on voyait passer une bande plus nombreuse et plus animée que les autres, on ne s'y trompait pas, le P. RENAUD était là, appuyé sur ses béquilles, parlant avec son entrain accoutumé, mêlant ses souvenirs de vieux professeur à mille traits joyeux et aux leçons de l'expérience et de la vertu.

La littérature défrayait en grande partie ces sortes de conférences, et parmi tous les grands génies que l'on y mettait à contribution, Horace était encore le préféré du maître. Les chants sublimes du poète lyrique allaient bien à cette nature enthousiaste et à cette âme élevée. Toutefois, son admiration pour les chefs-d'œuvre profanes et païens ne diminuait en rien son amour pour la vérité et les grandes choses de la foi, et, derrière le professeur, on sentait toujours l'apôtre. Ces deux personnages se trouvèrent un jour aux prises chez le P. RENAUD, dans une des circonstances dont nous venons de parler. A l'heure de la récréation, un nouveau profès venait prendre congé de ses confrères avant de s'embarquer pour l'Afrique. Le P. RENAUD redisait à son jeune auditoire ces touchants adieux d'Horace recommandant son ami Virgile au vaisseau qui l'emporte :

. *finibus atticis*
Reddas incolumen precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

A la vue du missionnaire, l'orateur s'arrêta tout à coup; puis, se reprenant : « Silence au profane, ajouta-t-il.

Odi profanum vulgus et arceo

Oh! que j'aime bien mieux cet adieu de nos saintes lettres aux envoyés de la bonne nouvelle : *O quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

Du reste, qui le croirait? le pauvre infirme, au milieu de ses souffrances, avait encore de ces généreuses illusions, de ces beaux rêves d'apostolat qu'il avait caressés dans sa jeunesse, et quelques semaines après cette époque, il écrivait au T. R. P. Général :

« Votre bénédiction m'a porté bonheur. J'ai recommencé à dire la sainte messe. Je reviens à la vie
« et j'ai l'espoir qu'à Pâques je serai capable de reprendre le travail.

« Décidément, les bulletins de l'Afrique raniment en moi l'enthousiasme de mes jeunes années! si je parviens à retrouver mes jambes, je vous importunerai
« pour que vous m'envoyiez sur les bords du Congo, ou dans le Loango. J'y retrouverai la Martinique...

« Les travaux des Pères d'Afrique sont vraiment admirables; on sent, en lisant leurs lettres et leurs rapports, comme le souffle de l'esprit de Dieu qui commence à se répandre dans ces nouvelles missions. Ce
« sera votre gloire d'avoir dirigé et soutenu cet immense mouvement et d'avoir présidé à la fondation des nouvelles Églises d'Afrique. J'envie le sort de tous ces
« jeunes et vaillants missionnaires qui travaillent avec tant d'ardeur et se dépensent si généreusement pour

« la conversion des noirs. Je ferai mon possible pour
« les aider de mes prières, si je ne puis espérer d'être
« joint à eux et de partager leurs travaux et s'il faut
« me frotter longtemps encore de grec et de latin.

« Enfin, ce qu'il y a de plus agréable et de plus
« consolant, c'est de faire la sainte volonté de Dieu
« en vous obéissant. . . »

De Chevilly, le P. RENAUD alla prendre quelques jours de repos dans sa famille.

Il était à présumer que le cher Père, réduit, après de pareilles épreuves, à l'état de valétudinaire boiteux et infirme de tous les membres; serait désormais incapable de reprendre aucune occupation sérieuse. Mais ce n'était pas le compte de ce fervent religieux. Son zèle ardent s'accommodait mal de cette inaction; il ne se fût pas même contenté de ce qu'il appelait « une *fonctionnette*, équivalente à une sinécure; « il lui fallait des élèves, il lui fallait une classe, il lui fallait tenir sa place quand même, et avoir sa large part d'action et de peines, dans l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie.

Ses douleurs s'étant un peu calmées, il fut donc envoyé, sur ses instances, en octobre 1882, à l'Institution Saint-Joseph de Mesnières, où il fut chargé de la direction d'une classe importante pendant une année entière. Mais le climat de Normandie ne lui était pas favorable, et au commencement de l'année suivante, le R. P. Libermann faisait écrire au T. R. P. Général :
« Le bon Dieu nous impose en ce moment une rude
« croix, en la personne du P. RENAUD. Ce bon Père
« est complètement repris de sa goutte. Non seulement
« le bras et le côté sont enflés, mais encore il ne mange
« rien et dépérit d'une manière vraiment effrayante...
« Nous pensons qu'il a besoin de changer de climat

« et que l'hiver de Mesnières lui serait fatal. Et, « pourtant, comment le remplacerons-nous?... »

Le pauvre malade dut donc encore se reposer quelque temps à Paris, et, au mois de mars 1883, il allait demander à la Flandre le bienfait d'un climat plus doux, que lui avait refusé la Normandie.

Mais Dieu ne le voulait pas là. Trompé dans son attente, après avoir passé au collège N. D. d'Espérance à Merville les derniers mois de l'année scolaire 1883, on voulut lui faire tenter, en dernier recours, les effets du ciel de la Lorraine.



IV

Le P. RENAUD à Rambervillers. — Lutte héroïque contre la souffrance. — Dououreuses opérations. — Le professeur en classe. — Le P. RENAUD et les enfants de la première Communion.

A la rentrée des classes, en octobre 1883, le P. RENAUD prit possession de la chaire de Philosophie au collège de Rambervillers, où il devait préparer les candidats aux dernières épreuves du Baccalauréat ès-lettres.

Un mieux sensible se fit sentir aussitôt dans l'état de sa santé, et, lorsque quelques crises aiguës venaient l'avertir, de temps à autre, que l'ennemi dormait, mais qu'il n'était pas mort, le vaillant soldat n'y prenait garde. Il en parlait à l'aise et avec un joyeux dédain. Si ses douleurs, trop violentes, l'obligeaient à garder le lit, il se levait à l'heure des classes, appelait les élèves dans sa chambre, et faisait son cours à l'ordinaire.

Il avait dû subir à plusieurs reprises de douloureuses opérations; ses doigts, ses pieds étaient déformés sous l'action du mal; sa voix s'était voilée. Tout cela ne l'empêchait pas de suivre la règle et de remplir ses charges, tant qu'il n'était pas retenu au lit par une impuissance absolue.

« Je viens de passer un bon carême et un excellent
« hiver, écrivit-il gaiement. Mes genoux restent toujours
« faibles, les pieds et les mains sont enflés ils se désar-
« timent et deviennent de plus en plus difformes; mais
« je n'éprouve pas de souffrances sérieuses.

« Il se passe dans mon organisme un singulier phéno-
« mène: les sels, phosphate et urate de chaux se portent
« à l'extrémité des doigts. Ils y forment un dépôt qu'il
« faut ouvrir avec la lancette et il en sort une poussière
« blanche et fine comme le plâtre de Paris. On m'a déjà
« ouvert quatre doigts.

« Dans cet état, je suis la règle de point en point, je fais
« mes quatre heures de classe, mon catéchisme de pre-
« mière communion et j'ai pu même travailler au dehors
« pour les Pâques, confesser dans trois paroisses, et prê-
« cher à Housseras, à huit kilomètres de Rambervillers. »

On le voit, au milieu de ces luttes contre le terrible mal qui le minait lentement, le P. RENAUD, avec la plus franche modestie, jouait tout simplement à l'héroïsme, dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Il avait retrouvé, à force de piété, de charité et de dévouement à la volonté divine, toute l'ardeur de son zèle des anciens jours. Dans le dur creuset de l'épreuve, l'âme du religieux s'était épurée, sanctifiée, et le professeur avait grandi d'autant.

Professeur d'Histoire, de Latin ou de Philosophie, le P. RENAUD apportait dans ses cours un entrain communicatif. Sans négliger aucune branche ni aucun détail du programme qui lui était assigné, il avait cependant ses auteurs préférés, mettant en pratique ce vieil adage des vieilles traditions classiques : *Timeo hominem unius libri*.

Pour rendre clair un texte obscur, pour expliquer un passage difficile, pour graver dans la mémoire de ses auditeurs un fait important, il profitait des moindres circonstances qui pouvaient donner de l'intérêt à ses leçons. Des rapprochements heureux, des allusions pleines d'à-propos, des traits pleins de finesse et de sel gaulois, voire même quelque tirade patriotique ou quelque satire mordante, tous les genres lui allaient, tout lui était bon, pourvu qu'il y trouvât quelque utilité ou quelque relation avec le sujet traité.

Nous avons parlé de harangue patriotique. Il paraît que c'était là sa marotte dans ces derniers temps. On sentait le breton là-dessous, et sur ce terrain là, breton

et lorrains étaient faits pour s'entendre : les élèves du P. RENAUD à Rambervillers et à Épinal pourraient en dire quelque chose. Il lui est arrivé quelquefois, en expliquant une leçon d'histoire contemporaine, de s'échapper en des digressions qui prenaient la forme d'une diatribe sanglante contre les ennemis de la patrie.

Les mots passaient à la mode. On les répétait dans les cours de récréation, avec l'inflexion particulière que leur auteur savait leur donner. Et tous les élèves alors d'imiter le P. RENAUD clopin - clopant, exécutant avec son bâton un geste plein de menaces, partant en guerre contre les Prussiens et ne parlant de rien moins que de les pourfendre jusqu'au dernier.

La peinture était un peu chargée : l'écolier y mettait sa couleur ; il donnait une allure grotesque à un tableau touchant ; mais il n'en avait pas moins bien retenu la leçon, et il sentait toujours avec joie et fierté, battre le cœur du Français sous la robe du religieux.

Cependant, le P. RENAUD n'avait garde d'abuser de ces leçons de choses. Les philosophes travaillaient avec ardeur et le succès répondait aux efforts combinés du maître et des élèves. On n'oubliait pas d'ailleurs de s'assurer la plus précieuse de toutes les garanties ; le pieux professeur comptait avant tout sur le secours d'en haut, et, aux approches des examens, on faisait violence au Sacré-Cœur de Jésus, on assiégeait les autels de la Sainte Vierge et de saint Joseph, et cette confiance n'était point trompée.

En effet, dans le cours de trois années consécutives, où il présenta onze élèves aux épreuves des examens universitaires, l'heureux professeur n'eut à enregistrer qu'un seul échec.

Ces brillants résultats, non plus que les tourments de la maladie n'empêchaient pas le cher Père de se prêter avec la plus charitable condescendance à tous les petits services supplémentaires que l'on pouvait lui demander, pour le soulagement de ses confrères.

S'il est une besogne pénible entre toutes, dans la vie du professeur, c'est bien la surveillance des retenues.

Mais l'agrément n'entre pas en ligne de compte dans les conseils d'un fervent religieux. C'est ce que le P. RENAUD comprenait admirablement et Dieu l'en récompensait en lui faisant trouver joie et plaisir là où tant d'autres ne rencontrent que dégoût et ennui.

« J'ai la consolation très grande, écrivait le cher
« Père, au T. R. P. Général, de me savoir là où Dieu
« me veut, parce que j'y suis par votre volonté. Cette
« joie intérieure suffit bien pour me rendre agréable
« l'accomplissement de mes diverses fonctions, pour
« m'adoucir les plus cruelles souffrances et compen-
« ser les privations que m'impose le triste état de
« mes pauvres jambes. »

Dans ces admirables sentiments, le P. RENAUD s'offrait volontiers à endosser le fardeau de toutes les petites corvées qui paraissaient compatibles avec ses infirmités, et il faisait la surveillance de retenue avec la plus édifiante régularité.

Mais son œuvre de prédilection, celle où il avait mis tout son cœur, celle qu'il ambitionnait entre toutes avec une sorte de convoitise jalouse, c'était la préparation des enfants à la première Communion. Oh ! comme il était beau, ce vieillard qui n'avait pas cinquante ans, et déjà blanchi sous le faix de la souffrance plutôt que sous celui des ans, se traînant avec peine à l'appui d'un bâton, et trouvant dans la vivacité de sa foi, dans la grandeur de son amour pour le Dieu qui aime les

petits enfants, toute la force toute la patience, toute la sollicitude nécessaires pour éclairer et vivifier ces jeunes cœurs, pour les ouvrir aux premiers rayons du divin amour, pour les préparer enfin aux joies et aux bienfaits inestimables du plus grand acte de la vie chrétienne!

Trois fois par semaine, pendant une saison entière, on les voyait passer, le soir, maître et élèves, le long des corridors du collège, dans un recueillement de plus en plus édifiant, à mesure qu'on approchait du grand jour; et puis, on entendait, dans une salle de classe les demandes, les réponses, les explications animées, et la pauvre voix du Père qui s'élevait avec effort au dessus de celles des enfants, pour dévoiler bien clairs, aux yeux de leurs jeunes âmes, les grands horizons de la foi.

Pendant sept ans, le P. RENAUD s'acquitta de cette pieuse mission, toujours avec le même zèle et le même affectueux dévouement. Et cependant, ses forces, décroissaient de jour en jour.



V

Le P. RENAUD à l'Institution Saint-Joseph d'Épinal.— Progrès de la maladie.— Dernière messe, le jour même de la première Communion.— Mort et funérailles du bon Père.

Aux vacances de 1888 eut lieu le transfert du collège Saint-Nicolas de Rambervillers, à l'Institution Saint-Joseph d'Épinal. Le P. RENAUD, à qui la Lorraine avait presque fait oublier la Martinique, comme il le disait lui-même, caressait depuis longtemps ce beau rêve d'un grand collège élevé au centre des Vosges, et qui devait offrir un champ plus large et plus fécond aux ardentes aspirations de son zèle.

Il avait eu sa part, au conseil du R. P. Supérieur, dans les vicissitudes de joie et d'angoisse, pour la préparation de cette grande œuvre; et jamais toute l'ardeur de ses désirs, tout l'élan de son cœur et de son affection pour ses chers Vosgiens, ne put arrêter sur ses lèvres le mot de la plus sage prévoyance et de la prudence la plus éclairée.

Il devait donc mettre le pied sur cette nouvelle terre promise. Ce fut pour y recevoir sa couronne.

Vers la fin de Mai 1889, le P. RENAUD, qui jusqu'alors avait pu, malgré ses souffrances et au prix d'héroïques efforts, suivre à la fois les exercices de communauté et satisfaire à toutes les exigences de sa charge, tout entier d'ailleurs, à l'enseignement de la philosophie et à la préparation des enfants de la première Communion, il commença à ressentir de violentes douleurs d'entrailles. L'estomac s'embarassait; la digestion devenait de plus en plus pénible; bientôt il ne put supporter autre chose qu'un peu de lait. La maladie prenait un autre caractère, les douleurs montaient à l'intérieur. Et le pauvre Père ne se plaignait pas: il

ne demandait aucun soulagement. Il fallut que le P. Préfet de santé allât de son propre chef lui offrir ses services. Le malade ne songeait qu'à une chose : la peine qu'il imposait à ses confrères ; il fallait le remplacer quelquefois en classe et au catéchisme ; il était donc à charge à la communauté !

Arrive l'époque de la première Communion : il veut tenter un suprême effort ; il se déclare mieux, le mal semble vouloir le quitter. Il lui faut ses chers enfants ; il ira leur donner les dernières instructions, pendant la retraite. Hélas ! son amour le trompe, l'ardeur de son zèle lui fait oublier ses propres souffrances. Déjà il ne peut plus dire la sainte Messe ; encore une fois pourtant, — c'est le jour de la première Communion, — à quatre heures du matin, il se traîne péniblement jusqu'au saint Autel et il offre la Divine Victime pour les élus du grand jour.

Ah ! ils sont heureux les chers enfants ! Sur leur front se reflète la pureté de leur âme ; de leurs yeux, de leur gai sourire semble s'échapper un rayon des célestes joies qui inondent leurs cœurs. Longtemps encore ils viendront goûter les délices du divin banquet, où ils viennent s'asseoir aujourd'hui pour la première fois.

Et cependant leur bon Père, celui qui les avait préparés avec tant de soin au triomphe de ce jour, celui qui leur a mérité tant de grâces, descend en ce même jour des saints autels ; et c'est pour n'y plus remonter !

Les fêtes de la première Communion des élèves de l'Institution Saint Joseph devaient avoir lieu à l'Église paroissiale d'Épinal, le jeudi 20 juin 1889. Le P. RENAUD, nous l'avons dit, voulait conduire lui-même ses enfants à la Table Sainte. Lui refuser cette consolation, c'eût

été lui imposer un sacrifice plus cruel pour lui que toutes les peines qu'il devait lui coûter ce trajet.

Ce fut grand pitié de voir le pauvre Père suivre en boitant avec une douloureuse lenteur, cette angélique troupe de quarante cinq communians, qui marchaient dans toute la grâce de leurs douze ans, le cierge à la main, sous leur bel uniforme bleu ciel et devant la joyeuse fanfare, à la tête du cortège de tous les élèves et maîtres de l'Institution Saint-Joseph.

Après avoir suivi, dans toute leur longueur, deux rues de la ville, le bon P. RENAUD, échauffé par la marche, entre le premier sous les froides voûtes de la grande église. Saisi d'un frisson glacial, il n'en continue pas moins son pieux office avec une visible émotion. C'est lui qui fait placer les enfants, c'est lui qui fait réciter les actes. Trop heureux s'il eût pu porter la parole et embraser toutes ces âmes de l'amour qui le consume, pour l'hôte divin qui va venir les visiter !

Le bon Père rentre, épuisé, au collège et le soir aux vêpres, même fête, même course, même refroidissement, mêmes fatigues. Il dut enfin prendre le lit au retour, et il ne se releva plus.

Nous laissons ici la parole au P. Finck, qui fut son gardien le plus assidu et le plus dévoué jusqu'à la dernière heure.

Le 21 juin, lendemain de la première Communion, le P. RENAUD me fit appeler, à cinq heures du matin : « Quelle terrible nuit j'ai passée ! » me dit-il, aussitôt qu'il m'aperçut, et il me pria d'aller chercher le frère infirmier. Le cher Père éprouvait des douleurs atroces dans un bras et une jambe. Il souffrit dès lors en véritable martyr jusqu'au dernier instant de sa vie. Ne pouvant prendre autre chose qu'un peu de volaille

qu'il ne faisait que sucer, il sentit ses forces diminuer rapidement, jusqu'à ce qu'il en vint à ne pouvoir plus faire un mouvement dans son lit. La goutte gagnait du terrain et monta bientôt à la gorge. C'est alors que le P. Préfet de santé, malgré le malade, fit venir un médecin.

Après la consultation, le P. RENAUD me dit: « Je
« serais assez content de mourir; il y a assez de temps
« que j'offense le bon Dieu. J'espère qu'il me fera misé-
« ricorde. Cependant j'aurais bien voulu mourir après
« ma vieille mère, pour lui épargner la douleur de ma
« perte. »

Je lui demandai alors s'il désirait recevoir Notre-Seigneur. Un sentiment de respect le retint: « J'en
« serais bien heureux, me répondit-il, mais je crain-
« drai un accident, par suite du mauvais état de
« mon estomac qui ne peut rien garder. »

Le huit juillet, il reçut une lettre de sa mère, inquiète de ne plus recevoir de ses nouvelles. Pour mettre fin à une incertitude dont il souffrait lui-même, il voulut tenter l'impossible en répondant de sa propre main. Se soulevant avec effort, il essaya d'écrire quelques lignes; mais ses forces l'avaient abandonné, il dut renoncer à cette suprême consolation.

Le P. Préfet de santé arriva néanmoins à enrayer le mal dans la gorge. Du reste, la goutte ne le quitta pas et alla se loger ailleurs.

Bientôt les souffrances devinrent générales et nous vîmes bien que le bon Père approchait de sa fin. Il commençait à devenir indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Enfin, le 18 juillet, après le dîner, je fus appelé auprès de lui, et en arrivant, je trouvai le lit tout

couvert de sang : une hémorragie s'était déclarée dans la gorge. Le moment fatal approchait.

Il me pria de lui lire une lettre de M. le curé de Mauron. La faiblesse extrême du cher malade et le sang qui coulait abondamment par le nez et la bouche lui permettaient à peine de se faire comprendre : « Oh !
« je crois que c'est fini, balbutia-t-il avec peine. Le P.
« Ducloux et le Frère ont été bien bons pour moi ; je leur
« ai donné bien du mal. Je demande pardon à tous
« les membres de la communauté, de toutes les peines
« que j'ai pu leur faire. » Puis il répéta avec un
nouvel accent de confiant abandon à la divine volonté :
« J'espère que le bon Dieu me fera miséricorde. »

Le R. P. Supérieur vint alors lui offrir les derniers sacrements et le bon Père dit qu'il les recevrait volontiers. Le médecin, encore appelé, constata qu'une congestion s'était déclarée et que le P. RENAUD n'avait plus qu'une demi-heure à vivre.

On lui donna alors les derniers sacrements en présence de la communauté qui se trouvait libre à cette heure, et à trois heures après-midi, l'agonie commença.

Cependant, malgré toutes les prévisions, le cher Père ne devait pas être si tôt délivré de ses souffrances. Quand je revins, après la classe, il avait entièrement perdu connaissance. Le médecin, mandé pour la troisième fois, ne fit que constater son état désespéré. Vers neuf heures et demie du soir, la plupart des membres de la communauté se réunirent auprès du mourant et récitèrent avec ferveur pour cette chère âme, les prières des agonisants.

Tout à coup, comme éveillé d'un profond sommeil, le P. RENAUD reprit connaissance et me pria de l'aider à se mettre sur son séant ; puis, tout étonné, il me

demanda pourquoi tant de monde dans sa chambre. Je répondis qu'on était venu le voir. Le R. P. Supérieur avait annoncé par dépêche au T R. P. Général l'état de notre cher malade et sollicité pour lui une dernière bénédiction. Je profitai du moment de lucidité où il se trouvait pour lui annoncer que cette faveur lui avait été accordée. Il en parut très consolé et témoigna sa vive reconnaissance. Bientôt après il revint à son calme et sembla ne plus avoir de connaissance. La nuit se passa ainsi. Les pulsations qui avaient toujours été régulières, diminuèrent peu à peu, et cessèrent par intervalles. Enfin, vers sept heures et demie, je m'aperçus que la respiration diminuait rapidement; j'envoyai aussitôt avertir le R. P. Supérieur, qui arriva à peine assez tôt pour lui donner une dernière absolution. Le bon P. RENAUD rendit le dernier soupir doucement, sans effort, comme s'il allait s'endormir...

Moriatur anima mea morte justorum.

Si un nombreux cortège d'amis fidèles, conduisant un homme à sa dernière demeure terrestre, est la plus belle pompe des funérailles, on peut dire que cet honneur n'a pas manqué au P. RENAUD. La ville d'Épinal tout entière, a vu passer avec un respectueux étonnement, cette belle phalange de prêtres, de religieux, d'élèves, d'amis dévoués de notre œuvre, amis aussi du bon Père, qui suivaient sa dépouille mortelle. Dans les jours qui suivirent, les témoignages de sympathiques condoléances affluèrent en grand nombre, de tous les points du département, et notamment de Rambervillers et des environs, où le cher défunt a laissé, dans le peuple et dans le clergé, un souvenir de profonde vénération.

TABLE DES MATIÈRES



LE R. P. ALBERT SUNDHAUSER

CHAPITRES.

PAGES

I. — Le jeune postulant. — Premières années d'Albert. — Collège de Ribeauvillé. — Petit Séminaire de Strasbourg. — Vocation religieuse et apostolique.	1
II. — Albert SUNDHAUSER au Scolasticat. — Voyage en Alsace. — Fièvre typhoïde. Noviciat et profession.	5
III. — Le P. SUNDHAUSER à la Trinidad : Fondation du Collège de l'Immaculée Conception. — Zèle du nouveau Directeur. — Adieux. — Passage à la Martinique. .	9
IV. — Retour du P. SUNDHAUSER en Europe. — Placement inattendu en France. — Le Directeur de Notre-Dame de Langonnet. .	14
V. — Le P. SUNDHAUSER dans les Vosges. — Monseigneur de Briey et le Collège de Rambervillers. — Le nouveau Supérieur de Saint-Nicolas.	19
VI. — Le P. SUNDHAUSER et le clergé. — M. l'abbé Morel. — L'apostolat de l'éducation. — Retraites. — Dévotion au Sacré-Cœur. — Zèle et vigilance pour la discipline et les études.	22
VII. — Le Religieux : Obéissance et oubli de soi-même — Épreuves et consolations. —	

Succès et fêtes — Visites de Monseigneur au Collège Saint-Nicolas.	28
VIII. — La question d'Épinal. — Nécessité du transfert. — Prudente réserve du Supé- rieur. — Un trait de lumière. — Esprit de foi et confiance en Dieu.	33
IX. — Pèlerinage à Montmartre. — Préliminaires de la fondation de l'Institution Saint- Joseph. — Monseigneur de Briey accepte le patronage de l'œuvre.	38
X. — Fondation de la Société <i>Jeanne d'Arc</i> . — Monseigneur de Briey préside les séan- ces. — Premières négociations. — Dé- vouement et confiance des fondateurs. — Le <i>Plateau des Corvées</i> . — Construc- tion du Collège. — Vigilance et activité du P. Supérieur.	43
XI. — Derniers souvenirs de Rambervillers. — Réunion des anciens élèves. — Visite du T. R. P. Général. — Fête du P. Supérieur.	49
XII. — Dernière fête du P. Supérieur. — Béné- diction et inauguration solennelle de l'Institution Saint-Joseph.	66
XIII. — Progrès alarmants de la maladie du P. SUNDHAUSER. — Retraite à l'infirmerie. — Adieux émouvants et départ pour l'Alsace. — En famille. — Pieuse mort et funérailles du bon Père.	80



LE R. P. DÉSIRÉ RENAUD

CHAPITRES

PAGES

- I. — Première éducation. — Vocation. — Un enfant « bien sage. » — L'enfant de chœur. — Première Communion. — Études latines — Collège de Ploermel . 95
- II — Vocation Apostolique : les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie au Collège de Ploërmel. — Le cœur d'une mère. — Départ de Désiré RENAUD pour le scolasticat. — Notre-Dame du Gard. — Le Noviciat de Monsivry — Profession et départ pour la Martinique , 109
- III. — Le P. RENAUD à la Martinique. — Professeur et père. — Obéissance et dévouement — Vie offerte en sacrifice : commencement d'un long martyre. — Le P. RENAUD à Chevilly ; terrible martyre. — Patience et joie au milieu des souffrances. — Derniers rêves d'apostolat. — Court passage à Mesnières et à Merville 117
- IV — Le P. RENAUD à Rambervillers. — Lutte héroïque contre la souffrance. — Douloureuses opérations. — Le Professeur en classe. — Le P. RENAUD et les enfants de la première Communion 131
- V — Le P. RENAUD à l'Institution Saint-Joseph d'Épinal. — Progrès de la maladie — Dernière messe, le jour même de la première Communion. — Mort et funérailles du bon Père. 136

NOS OEUVRES
ET
NOS VICTIMES
DE LA
MARTINIQUE



MAISON-MÈRE

—
1903

Morne Lacoix

Cratère des Palmistes

Riv. Blanche Source

L'Etang

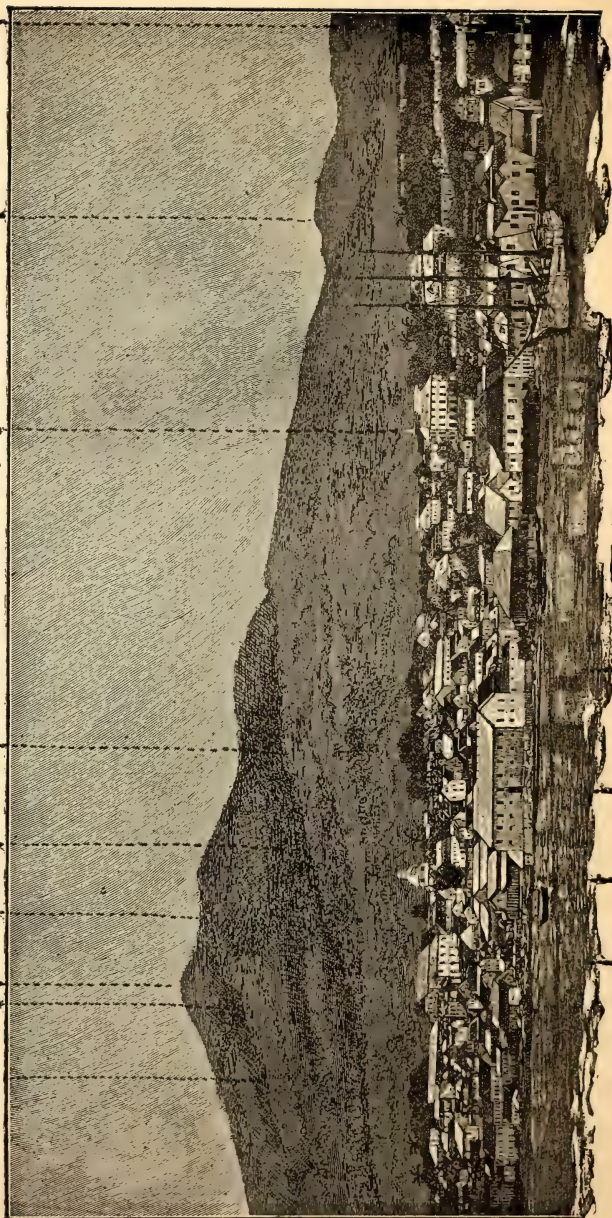
Riv. Sèche Source

Riv. des Pères Source

Clocher de la Consolation
au dessous

Morne Calébase

Morne-Rouge



Eglise du Fort

Clocher du Fort
au dessous, marché

Entrepôt

R. Roxelane

Quartier du Centre

Convent
des Sœurs de St-Joseph



FERVEUR — CHARITÉ — SACRIFICE

NOS ŒUVRES ET NOS VICTIMES

DE LA

MARTINIQUE

I. Coup d'œil sur nos œuvres. — II. Le Mont-Pelé. Premières éruptions. — III. La catastrophe du 8 mai. Les ruines du Séminaire-Collège. — IV. Catastrophe du 30 août. Destruction du Morne-Rouge. Mort du P. Mary. — Nécrologie : PP. Le Gallo, Frinault, Fuzier, Chassagnol, Ackermann, Dénaërel, Huyghe, Dubail, Marrer, Durny, Schott, M. Rappin, F. Joseph Auguste. — P. Mary.

L'épouvantable cataclysme de la Martinique, qui vient de jeter la stupeur dans le monde entier, a eu un retentissement particulièrement douloureux au cœur de notre Congrégation, frappée dans la personne de 14 de ses membres, tandis qu'elle voyait ensevelis sous les cendres les beaux établissements qu'elle dirigeait depuis près d'un demi-siècle.

C'est à la mémoire de ces chères victimes que sont dédiées ces modestes pages, destinées à perpétuer parmi nous le souvenir de leur généreux dévouement, et celui des œuvres importantes auxquelles fut consacrée leur vie.

Cette brochure, qui forme le dernier Bulletin de nos anciennes communautés de la Martinique, est à ajouter comme supplément au tome VII du Bulletin général (21^e de la collection complète).

I

NOS ŒUVRES A LA MARTINIQUE

La Congrégation du St-Esprit fut appelée à prêter son concours au bien religieux de la Martinique dès l'érection des évêchés coloniaux.

Mgr Le Herpeur, premier évêque de Saint-Pierre et Fort-de-France, voulant organiser un Grand-Séminaire, afin de favoriser les vocations créoles, en confia la direction aux enfants du V. P. Libermann, au lendemain de la mort du Serviteur de Dieu, dès 1853. Le R. P. Emonet, qui devait laisser dans la colonie une mémoire vénérée, fut placé à la tête de cette œuvre, établie au Trou-Vaillant, dans la banlieue de Saint-Pierre.

L'année suivante, le même évêque, réalisant un vœu qu'il avait fait durant une tempête, songeait à ériger sur les hauteurs du Morne-Rouge, à 7 kilomètres de Saint-Pierre, un sanctuaire dédié à N.-D. de la Délivrande, destiné dans sa pensée à devenir un centre de pèlerinage, desservi par une résidence de missionnaires. Le P. Dufrien, accompagné du P. Blanc, reçut son obédience pour cette œuvre nouvelle, où il montra tout le dévouement d'un apôtre et les vertus d'un saint religieux.

En 1859, le second évêque de la colonie, Mgr Porchez, fit appel aux Pères pour la direction du Séminaire-Collège, déjà fondé à Saint-Pierre, et dirigé jusqu'alors par des prêtres du clergé colonial.

Cet établissement, installé dans un site admirable, à l'extrémité du quartier du Fort, prit, en peu de temps, un développement considérable. Il fallut même, en 1864, créer à Fort-de-France une succursale, que les Pères dirigèrent jusqu'en 1880. Elle fut alors transformée en école préparatoire aux cours classiques, et confiée aux Frères de Ploërmel; mais ceux-ci durent l'abandonner, faute de ressources, en 1896.

Le Grand-Séminaire du Trou-Vaillant avait déjà été sup-

primé dès 1872, par suite du retrait de la subvention que lui accordait la colonie. Cette œuvre a produit bon nombre de vocations ecclésiastiques.

Quant au Séminaire-Collège de Saint-Pierre, malgré une diminution sensible d'élèves, provoquée par la suppression des bourses officielles et la concurrence d'un lycée très richement doté, il a maintenu jusqu'à la fin, aux yeux du clergé et des meilleures familles de la colonie, la réputation que lui avaient faite, dès l'origine, des maîtres dont le souvenir est resté en vénération dans le pays.

Les PP. Emonet, Grasser, Vanhaecke, Prono, Ph. Kieffer, Veillet et Malleret, s'y sont succédé comme Supérieurs.

En 1886, la Congrégation crut devoir, sur les instances de Mgr Carméné, prendre l'œuvre à sa charge, moyennant une modeste subvention de l'évêché. En retour, Sa Grandeur voulut bien confier aux Pères du Collège la petite paroisse de la Consolation, et les aumôneries de l'Hospice civil, de l'Ouvroir et de la Maison de santé ; ils avaient déjà, depuis l'origine, l'aumônerie du pensionnat des Sœurs de St-Joseph.

Au Morne-Rouge, sous l'impulsion du zélé missionnaire qu'était le P. Dufrien, le pèlerinage de N.-D. de la Délivrante s'était solidement établi. C'était un foyer de dévotion et de piété qui rayonnait sur la colonie entière. Une gracieuse église avait remplacé la chapelle de secours que possédait primitivement ce quartier, formé de cases éparses dans la campagne, et dépendant de Saint-Pierre. Bientôt, un petit bourg se forme autour de la nouvelle église. Le site enchanteur et l'air vivifiant de ce col pittoresque, à 450 mètres d'altitude, attirent peu à peu les habitants de St-Pierre, qui construisent de charmantes villas, de chaque côté de la route qu'on vient d'ouvrir dans la direction du Nord. Le Morne-Rouge s'accroît chaque année, et devient commune indépendante en 1889.

Dès 1867, le Pape Pie IX avait donné au Pèlerinage une consécration officielle, en conférant à la statue de N.-D. de la Délivrante l'insigne honneur du couronnement.

Mais bientôt devait commencer l'ère des épreuves. Le 18 août 1891, le cyclone le plus terrible qui eût jamais désolé

ces parages s'abat sur la Martinique. L'église du Morne-Rouge s'écroule sous le choc de la tempête; le P. Mary, qui avait succédé au P. Blanpin, comme curé de la paroisse, n'a que le temps de se réfugier à la sacristie, où un lambeau de plafond lui sert d'abri jusqu'à la fin de la tourmente.

Son premier soin est de se porter au secours des victimes, qui gisent sous les ruines de leurs demeures. Avec l'aide de paroissiens dévoués et des soldats du camp, il peut en sauver un grand nombre; mais, le lendemain du désastre, il doit donner la sépulture à 29 cadavres, parmi lesquels huit religieuses de St-Joseph et de la Délivrande.

Cependant, la statue de Notre-Dame de la Délivrande, élevée à l'angle du sanctuaire de la chapelle disparue, était restée debout, intacte sur son piédestal de marbre. A cette vue, un cri d'espérance jaillit de tous les cœurs; et l'on se met courageusement à l'œuvre pour construire une nouvelle église, érigée sur un plan plus vaste et dans des conditions spéciales de résistance. Encouragé et soutenu par Mgr Carméné, le P. Mary se fait, dans ce but, le « mendiant de Notre-Dame » et parcourt, durant de longs mois, toutes les routes et tous les sentiers de la colonie, pour recueillir sou par sou les offrandes de toutes les paroisses.

Le nouvel édifice s'élève rapidement, grâce au concours énergique du vaillant F. Marie-Joseph, qui avait déjà présidé à la construction de la première église; et Mgr Carméné le bénit solennellement le 1^{er} mai 1897, après l'achèvement du clocher. Peu à peu l'ornementation se complète, et trouve enfin son couronnement dans la décoration grandiose, due au pinceau du F. Fulbert. Mgr de Cormont, l'évêque actuel du diocèse, voulut, avant de partir pour la France, faire la consécration solennelle du nouveau sanctuaire de Marie, le 4 mars 1902. Ce fut la dernière joie du P. Mary, qui rêvait encore pour sa chère église le titre de basilique.

La Communauté du Morne-Rouge était, en dernier lieu, composée de trois Pères, les PP. Mary, Audren et Jean Vœgtli, et d'un Frère, le F. Liévain. Outre le service de la paroisse et du pèlerinage, les Pères remplissaient les fonctions de missionnaires diocésains; ils étaient souvent

appelés à donner des retraites et d'autres prédications, dans les paroisses de la colonie, et même dans les îles voisines, prêtant ainsi au clergé un concours fort apprécié.

Au Séminaire-Collège, le cyclone de 1891 avait aussi accumulé des ruines. La chapelle, très modeste il est vrai, s'était écroulée, et toutes les toitures avaient été emportées. Cependant, grâce au zèle et à l'énergie que déployèrent tous les Pères, sous la direction du R. P. Vanhaecke, le Collège, sommairement restauré, put ouvrir ses portes à la rentrée d'octobre.

On posa les fondements d'une nouvelle chapelle, plus solide et plus artistique que l'ancienne. Le F. Fulbert venait d'en achever la gracieuse décoration, dont l'inauguration fut célébrée le 28 mars 1902, par un remarquable concert religieux, réunissant l'élite de la société de St-Pierre.

Le 11 avril suivant, le R. P. Malleret, dernier supérieur, s'embarquait pour retourner en France, en compagnie de Mgr de Cormont, laissant la direction de la Communauté à son assistant, le P. Le Gallo, curé de la Consolation.

II

PREMIÈRES ÉRUPTIONS DU MONT PELÉ

Le massif de la Montagne Pelée occupe le nord-ouest de l'île, plongeant ses ramifications dans la mer des Antilles et le canal de la Dominique, et de l'autre côté, s'abaissant doucement vers le large et fertile plateau du Macouba et de la Basse-Pointe, qui s'étend sur le littoral de l'Atlantique. Le col du Morne-Rouge, et la vallée de la Rivière Capot séparent ce massif de celui des Pitons du Carbet.

Le sommet de la montagne, le Morne-Lacroix, s'élevait, avant l'éruption, à une altitude de 1350 mètres.

On y voyait deux cratères, qui sommeillaient depuis des siècles et semblaient aussi inoffensifs que les volcans d'Auvergne : sur le versant de la mer des Antilles, le gouffre de l'Étang-Sec, un peu au-dessous du Morne-Lacroix ; et, sur le versant de l'Atlantique, le Lac des Palmistes.

Le matin du 5 août 1851, un léger réveil d'activité s'était manifesté dans le premier de ces cratères; mais bientôt la cendre cessa de tomber, et la fumée disparut. Les effets violents de l'éruption n'avaient guère dépassé un rayon de 100 mètres.

Les premiers symptômes d'une nouvelle activité apparurent le 23 avril 1902. De fortes odeurs de soufre se dégageaient dans les localités du Prêcheur et de Ste-Philomène, où l'on entendit même des grondements souterrains.

Le 25 au matin, la montagne étant dégagée des brumes qui la couvraient les jours précédents, on aperçut nettement de St-Pierre un nuage de vapeur, s'échappant de l'Étang-Sec, et venant couronner le sommet de la montagne. Le lendemain, plusieurs Pères du Collège et du Morne-Rouge eurent la curiosité d'en faire l'ascension. Ils rentrèrent harassés, racontant qu'une eau bouillonnante s'élevait des profondeurs du gouffre et que des gaz asphyxiants se dégageaient des parois sur une large étendue.

Les détonations et les grondements continuels commençaient à effrayer les habitants des hauteurs, qui se réfugiaient en ville.

Dans la nuit du 2 au 3 mai, la cendre, qui tombait dans la direction du Prêcheur, recouvrit la ville de St-Pierre d'une couche épaisse de plusieurs centimètres. On s'extasiait devant ce spectacle, rappelant les effets de neige des premiers jours d'hiver. La presse revenait aux souvenirs de 1851, et félicitait la colonie d'avoir dans le cratère une précieuse soupape de sûreté.

Dans la journée du 5, un torrent de boue, sortant impétueusement des flancs du volcan, fit d'un seul coup 23 victimes à l'usine Guérin, à l'embouchure de la Rivière-Blanche. Il y eut alors un moment de panique; puis l'impression optimiste reprit le dessus.

Cependant, les chefs d'établissements scolaires, en présence des ennuis causés par l'envahissement de la cendre, licencièrent provisoirement leurs élèves. Ceux du Séminaire-Collège partirent le samedi matin, 3 mai.

Le P. Le Gallo crut aussi de son devoir de prendre des

précautions pour la sécurité des Pères. Il pria ceux qui n'avaient pas de ministère spécial à remplir, de s'éloigner momentanément; il assigna même à chacun la paroisse où il pourrait se retirer; car ces Messieurs du clergé leur offraient l'hospitalité avec la plus grande bienveillance. Les PP. Desnier, Guyot, Delaval, et M. Gallot, scolastique, se retirèrent sur différents points de l'île. Le P. Leininger monta au Morne-Rouge, pour seconder le P. Mary, resté seul en l'absence des PP. Audren et J. Vœgtli, desservant par intérim les paroisses des Anses-d'Arlets et de la Rivière-Salée. Parmi ceux qui demeurèrent, les uns étaient retenus à leur poste, soit à la paroisse de la Consolation, soit dans les différentes aumôneries; les autres prêtaient leurs concours au clergé de la ville, occupé nuit et jour à entendre les confessions. La plupart restaient dans l'expectative, n'osant croire au danger, et comme fascinés par l'impressionnante beauté du spectacle.

Les religieuses de St-Paul-de-Chartres, dont la supérieure se prodiguait au service du Collège depuis près de 50 ans, refusèrent d'abandonner la communauté, et, malgré les instances de leur supérieure principale, voulurent rester à leur poste jusqu'au bout.

M. l'abbé Parel, vicaire général, administrant le diocèse en l'absence de l'Evêque, était accouru à St-Pierre, après le désastre de la Rivière-Blanche. Il s'installa au Séminaire-Collège, son séjour de prédilection; et, dans les journées du 6 et du 7 mai, il visita, en compagnie des Pères, la région dévastée, allant, à travers mille dangers, porter des secours et des consolations aux paroisses de Ste-Philomène et du Prêcheur, plongées sous la cendre. Dans l'après-midi du 7, veille de l'Ascension, il rentra pour la fête à son poste de Fort-de-France.

Le gouverneur, M. Mouttet, était venu, de son côté, pour rassurer la population. La présence de sa femme, qui l'accompagnait, les proclamations qu'il fit adresser au peuple, les déclarations optimistes de la presse, tout tendait à rassurer les esprits; et la ville s'endormit sans inquiétude, sous l'impression rassurante de cette déclaration d'un homme

compétent, membre de la Commission scientifique officielle : « St Pierre, au pied de son volcan, est plus en sûreté que Naples au pied du Vésuve ! »

Dans la soirée du 7, douze des Pères restaient au collège, outre le F. Joseph-Auguste. Sur la demande du P. Mary, le P. Bruno était parti le soir même pour le Morne-Rouge, en compagnie du F. Gérard. Les PP. Démaërel et Durny les avaient escortés, mais pour redescendre ensuite, laissant gaiement à leurs confrères ce dernier adieu : « Au revoir, mes amis, en ce monde ou dans l'autre!.... »

A partir de ce moment, c'est la nuit la plus obscure, le silence le plus lugubre qui plane sur cette chère communauté de St-Pierre, composée de 13 membres, qui, le lendemain, allait disparaître tout entière dans l'horrible fournaise....

III

LA CATASTROPHE DU 8 MAI

Le matin du jour de l'Ascension, après une nuit assez mouvementée, St-Pierre voyait se lever au-dessus des morne un soleil radieux, éclairant un instant le sommet de la montagne, que l'on découvrait distinctement au-dessus du volcan. Les églises se remplissaient de fidèles, venant en foule recevoir la sainte communion.

Soudain, écrit M. l'abbé Parel dans son remarquable rapport, à 8 heures moins dix, comme en témoigne l'horloge de l'hôpital, arrêtée à cette minute précise, une formidable détonation retentit dans toute la colonie; et l'on put contempler, s'élançant du cratère, avec une rapidité vertigineuse, une énorme masse montant dans le ciel. Mais de ces couches profondes, tout à coup une sorte de trombe de feu se détache, s'abat sur St-Pierre en ouragan, enveloppe, comme dans les mailles d'un horrible filet, la ville tout entière, sa rade et ses banlieues, depuis la pointe du Carbet jusqu'au Morne-Folie, près du Prêcheur, en décrivant dans les terres, tout autour de la ville, une courbe régulière de 2 à 3 kilomètres.. (1) Depuis l'herbe des savanes, les récoltes des

(1) Suivant M. Lacroix, ce nuage, d'une densité effrayante, conte-

campagnes, jusqu'aux grands arbres, jusqu'aux maisons et aux édifices de la ville et de ses environs, jusqu'aux navires mouillés en rade, sur terre et sur mer, il n'y a plus qu'un seul et vaste brasier, où se consomment 30 000 vies humaines!...

Des hauteurs du Morne-Rouge, les habitants, terrifiés par le fracas de l'éruption, s'attendent à voir crouler sur eux la colonne de feu qui a jailli du cratère. Sous leurs yeux, « la trombe part avec la rapidité de l'éclair et des sifflements sinistres, en droite ligne sur St-Pierre. Il semblait que ce fût la fin du monde... La population se jette dans l'église de N.-D. de la Délivrande, où le P. Mary donne l'absolution générale. » (*Lettre du P. Bruno.*)

De Fort-de-France, un yacht de la C^{ie} Girard avait transporté à St-Pierre, à 6 heures du matin, tout un convoi de passagers et de touristes. Au moment de l'explosion, nettement perçue à cette distance de 25 kilomètres, un immense nuage vint planer au-dessus de la ville, la plongeant dans l'obscurité, et laissant bientôt tomber sur les toits une grêle de petites pierres, accompagnée de cendres. La communication téléphonique avait été brusquement interrompue au milieu d'une phrase; et, depuis lors, c'était à Fort-de-France l'anxiété la plus horrible.

Le bateau venu le matin de St-Pierre avait essayé en vain de reprendre la mer à l'heure habituelle de son départ, à 8 heures et demie. Cependant vers dix heures, le petit vapeur qui venait du Marin put aller jusqu'à la Pointe du Carbet, où il s'arrêta terrifié. St-Pierre disparaissait sous un nuage de fumée et de cendre, tand's qu'une ligne de feu courait tout le long de la plage. Le bateau, de retour à Fort-de-France, vers midi, jeta dans la ville consternée l'épouvantable nouvelle.

Le croiseur *Le Suchet* put, dans la soirée, pénétrer dans la rade, où il recueillit une trentaine de matelots blessés, affreu-

nait en suspension des cendres, de la vapeur d'eau, des gaz délétères, à une température d'environ 400 degrés. Rabattu sur les flancs de la Montagne, à une vitesse de 4 kilomètres à la minute, il accomplit en quelques instants son œuvre de destruction.

sement brûlés, qu'il dirigea vers Fort-de-France. Il repartit immédiatement, pour aller chercher des vivres à la Guadeloupe, d'où il put expédier en France, la nouvelle de la catastrophe. Les communications télégraphiques avec la Martinique se trouvaient interrompues.

Enfin, le 13 mai, un câblogramme de M. l'abbé Parel donnait le bilan du désastre pour le clergé et les communautés religieuses :

- 12 membres de notre Congrégation ;
- 11 Prêtres du Clergé séculier ;
- 33 Sœurs de St-Joseph de Cluny ;
- 28 Sœurs de St-Paul de Chartres ;
- 10 Religieuses de la Délivrande.

Ce n'est que le 25 mai que nous apprîmes par une lettre de M. l'abbé Parel les noms de nos chères victimes. C'étaient les PP. Jean LE GALLO, Auguste FRINAULT, Jean FUZIER, Benoît CHASSAGNOL, Achille ACKERMANN, Alfred DÉMAEREL, Arthur HUYGHE, Victor DUBAIL, Eugène MARRER, Charles DURNY, Henri SCHOTT, M. Charles RAPPIN, scolastique, le F. JOSEPH-AUGUSTE BOUVIER. (1)

Le vendredi 9 mai, on avait pu enfin aborder les ruines de St-Pierre. Les quartiers du Fort et de la Consolation étaient absolument rasés. Seul, l'énorme mur de soubassement du Séminaire-Collège apparaissait encore au-dessus des cendres qui recouvraient tous les débris de l'établissement. Au milieu de la ville, une des tours de la cathédrale se dressait noircie et lézardée ; au delà, c'était un amas informe de ruines fumantes.

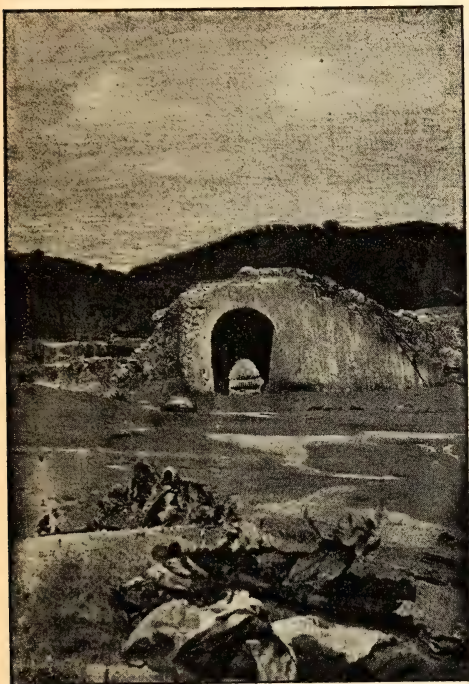
Dans les rues gisaient des milliers de cadavres ; mais la plupart étaient ensevelis sous les décombres. Il fallait songer au plus tôt à incinérer les morts. Le P. J. Vœgtli et M. l'abbé

(1) Il y avait six sœurs de St-Paul de Chartres employées au Séminaire-Collège. Toutes y sont tombées victimes de leur dévouement. Il convient de conserver ici leurs noms, à côté de ceux de nos confrères : S^r St-Germain, supérieure, âgée de 73 ans ; S^r Marie-Odile, infirmière, 64 ans ; S^r Rose-Victoire, 44 ans ; S^r St Charles, 34 ans ; S^r Pierre-du-Sacré-Cœur, 25 ans ; S^r Elisabeth-de-St-Paul, 30 ans.

Auber firent partie de la première mission envoyée à ceteffet, et donnèrent l'absoute générale à cette multitude de chrétiens, que Dieu avait brusquement appelés à paraître devant lui.

Le Père put arriver jusqu'à l'emplacement du Séminaire-Collège. Pas un mur ne reste debout au-dessus du sol,

sauf la base de l'escalier du pavillon central, qui abrite, sous un arceau, le buste de Mgr Le Herpeur, contenant le cœur du saint fondateur de l'établissement. De la magnifique chapelle, aucune trace, à part quelques blocs de maçonnerie, projetés dans le petit jardin qui précédait le réfectoire. Là, à travers la couche de cendre, on pouvait distinguer les restes informes et carbonisés de huit pauvres victimes.



Ruines du Séminaire-Collège.

Arceau abritant le buste de Mgr Le Herpeur.
Place des restes de huit de nos Victimes.

Les Pères restés au Morne-Rouge ne s'y croyaient pas en sûreté. Le volcan grondait toujours. Sur le conseil du Père Mary, les PP. Leininger et Bruno, ainsi que le F. Gérard, « portant sur leur dos toute leur fortune, » s'en vont de presbytère en presbytère, jusqu'au Robert et au François, où ils reçoivent le plus touchant accueil. Le P. Guyot et

M. Gallot, qu'ils rencontrent à l'Ajoupa-Bouillon, les accompagnent jusqu'à la Trinité, d'où ils se dirigent sur Fort-de-France; les autres étaient dispersés dans l'île; à la Rivière-Salée, au Marin et aux Anses-d'Arlet. Le F. Liévain, resté quelques jours auprès du P. Mary, est envoyé par celui-ci à Fort-de-France; et le vaillant gardien de N.-D. de la Délivrante reste sous le volcan, à veiller sur les débris de sa population.

À la nouvelle de la catastrophe, le R.P. Girard, supérieur de la Guadeloupe, avait envoyé M. Garin, scolastique, pour s'informer des survivants et leur offrir un asile au collège de la Basse-Terre. Après avoir rempli sa mission, celui-ci se disposait à repartir le matin du 20 mai, lorsqu'il fut témoin de l'affreuse panique qu'une nouvelle et terrible éruption venait de produire à Fort-de-France. À 5 heures et demie du matin, il entendait la messe à la cathédrale, lorsqu'une immense clameur retentit au-dehors, tandis qu'une foule en désordre et à demi vêtue envahit l'église. Le ciel paraissait tout en feu; une immense nuage, aux reflets rougeâtres, et sillonné d'éclairs, planait au-dessus de la ville. Bientôt, comme au 8 mai, et plus violente encore, tombe une grêle de pierres; puis le nuage se dissipe, laissant Fort-de-France couvert d'une épaisse couche de cendres. Deux navires étaient en partance pour la Guadeloupe; ils furent littéralement pris d'assaut.

Quelle traversée, mon Dieu! écrit M. Garin, embarqué sur le *Salvador*; nous sommes 560 sur un petit bateau en pleine réparation. Pas de vivres à bord, à peine une eau jaunâtre! Tout le monde couche sur le pont, pêle-mêle, parmi les bagages. Pour empêcher le découragement, je récite le rosaire à haute voix; avec moi tout le monde invoque Notre-Dame de la Délivrante et Notre-Dame de Bon-Port... Arrivés devant l'emplacement de St Pierre, je propose de dire le *De profundis*... Nous voyons cette nécropole éclairée par deux larges fournaises, et aussitôt une pluie de sable mouillé nous poursuit pendant trois quarts d'heure...

Il fallut la terrible éruption du 20 mai, et les ordres pressants de l'Administration pour décider le P. Mary à battre

en retraite, traînant avec lui les vieillards et les infirmes. L'exode s'arrêta à la Grand'Anse. Le Père étant remonté le lendemain au Morne-Rouge, pour recueillir ce qu'il pouvait emporter de l'église et du presbytère, ses fidèles paroissiens s'élancèrent sur ses pas et regagnèrent leurs demeures, sous la menace perpétuelle du volcan. Notre confrère reprit alors sans peine sa vie de dévouement. Et certes il en fallait pour faire face à tout, subvenir aux besoins de ce peuple dénué du nécessaire, et dont il était constitué, disait-il gaiement, « médecin de l'âme et du corps, pharmacien, intendant des vivres, Père et presque maire. »

Le 26 mai, s'embarquait à Bordeaux, sur le *Labrador*, Mgr de Cormont, évêque de la Martinique, accompagné du P. Malleret, pour aller consoler la population et aviser aux moyens de lui venir en aide. Ils arrivent à la Pointe-à-Pitre le 7 juin, sous un ciel brumeux, dont la teinte blafarde déconcerte la vieille expérience du commandant.

La veille, écrit le P. Malleret, un télégramme de Ste-Lucie annonçait qu'une pluie de cendres avait couvert le steamer *l'Eden*, du Royal-Mail, au sortir de Fort-de-France. On avait entendu, vers le sud, de formidables détonations ; le câble était rompu ; aucune nouvelle de la Martinique. Aussi quelle anxiété !

C'est sous cette impression que nous sommes partis de la Basse-Terre, vers 2 heures du matin. A 7 heures, nous étions en face du Mont Pelé... Les anfractuosités de la montagne, que la verdure ne masque plus, font ressortir encore le spectacle affreux de ce versant désolé....

Quelques jours après notre arrivée, nous profitons de la gracieuseté du gouverneur, qui met un vapeur à la disposition de Monseigneur, pour aller sur les ruines de Saint-Pierre. Nous débarquons sur la place Bertin, à côté du Sémaphore, dont le soubassement seul a résisté. De là, franchissant les décombres, et parfois les cadavres, nous arrivons à la cathédrale, au seuil de laquelle Monseigneur donne une absoute générale. Sur les degrés, renversée la face contre terre, gît la statue de N. D. de Bon-Port, qui dominait la façade.

L'évêché, le presbytère et tout le fond du Mouillage sont plus dévastés que le centre de la ville, protégé par le Morne-Abel...

Du Mouillage, le bateau nous conduit en face du volcan, admi-

ramblement dégagé, et qui, par deux bouches, vomissait d'énormes volutes de fumée blanche, sur laquelle les flammes projetaient de sinistres lueurs.

Le soir, accompagné de M. Parel, je me rends sur l'emplacement du Collège, où l'on accède par une pente douce, en marchant sur la cendre mêlée de boue et déjà durcie; qui recouvre tous les décombres. La terrasse où s'élevait la chapelle, est facile à reconnaître. Nous nous arrêtons au-dessus de l'abside, pour réciter les prières liturgiques, et jeter un peu d'eau bénite sur nos chères victimes : ces confrères qui melaissent le souvenir d'un dévouement à toute épreuve, joint au charme de la plus aimable fraternité; ces religieuses, si vaillantes et si bonnes, dont le martyr a couronné le sacrifice. Moment inoubliable que celui où, dominant notre chapelle, je faisais monter vers Dieu des prières que ratifiaient tous mes confrères en religion!... Je suis revenu une autre fois sur l'emplacement du Collège, et j'ai pu, à grand peine, retirer des cendres quelques souvenirs, comme un ciboire et un ostensor, aplatis et à demi brûlés..

De la Basse-Pointe, nous nous dirigeons vers le Morne-Rouge. Le P. Mary, resté vaillamment à son poste jusqu'à ce jour, est à la Trinité, terrassé par la maladie. Les souffrances et les privations de tout genre ont fini par avoir raison momentanément de son énergique résistance. (*Lettre au P. Kieffer. — Lis de S. Joseph, oct. 1902.*)

Après avoir consolé et encouragé son peuple, distribué les aumônes qu'il avait apportées, Mgr de Cormont reprit le chemin de la France, au mois de juillet, pour faire un appel plus pressant à la charité publique; le P. Malleret revint avec lui. Conformément aux instructions de la Maison-Mère, les confrères avaient été répartis entre les maisons des Antilles et des États-Unis. Les PP. Guyot et Bruno, ainsi que le P. Mary, restaient provisoirement à la Martinique.



Eruption du 30 août. Vue prise du Parnasse à 1 heure de l'après-midi.

IV

CATASTROPHE DU 30 AOUT

Destruction du Morne-Rouge. Mort du P. Mary.

Le P. Mary, miné par la fièvre, et l'estomac délabré par le régime auquel il était soumis, avait quitté le Morne-Rouge, vers le milieu du mois de juin. Grâce au dévouement de M. l'abbé Duret, curé de l'Ajoupa-Bouillon, il parvint, quoique à grand'peine, jusqu'à la Trinité, où le Dr Dartiguenave lui prodigua ses soins et le fit hospitaliser. Quelques jours après, il pouvait enfin se mettre en route pour Fort-de-France, et il fut admis d'urgence à l'hôpital militaire.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés qu'il put en sortir, et déjà il songeait à retourner à son poste ; mais la situation toujours menaçante du volcan exigeait de la prudence, et l'Administration diocésaine ne lui permit que de faire de courtes apparitions au Morne-Rouge, durant le mois de juillet et au commencement du mois d'août. Plusieurs éruptions assez sérieuses avaient eu lieu, en effet, dans l'intervalle.

Ces menaces du volcan n'empêchèrent pas les populations du Nord, réfugiées dans diverses localités, de regagner leurs cases abandonnées, surtout à la suite d'une mesure des autorités, supprimant les distributions de vivres à partir du 15 août.

Le P. Mary célébra la fête de l'Assomption dans l'église de la Délivrande. Il redescendit ensuite à Fort-de-France, pour prêcher une petite retraite aux Sœurs de St-Joseph de Cluny. Le 21, il était de retour dans sa paroisse, résolu cette fois à attendre les événements. Le dimanche 24, il eut encore la consolation d'y célébrer la fête du St-Cœur de Marie, si chère à la Congrégation. Le P. Guyot, qui était venu le rejoindre de l'Ajoupa-Bouillon, prêcha devant une assistance assez nombreuse.

Quelle joie pour mon pauvre cœur chiffonné, écrivait ensuite le P. Mary à M. l'abbé Parel, d'avoir au moins un confrère pour célébrer notre fête patronale, autrefois si belle, si harmonieuse, aujourd'hui relevée seulement par nos décors antiques, par nos vieux chantres à la voix chevrotante, et par deux survivants de la catastrophe! (*Lettre du 28 août.*)

Le P. Mary revit son confrère, pour la dernière fois, le 29 août, à l'Ajoupa-Bouillon, et remonta le soir même au Morne-Rouge.

Dans la nuit du 25 au 26 août, la poussée volcanique qui, depuis le commencement du mois surtout, avait une tendance à se déplacer vers le Sud-Est et à se rapprocher du Morne-Rouge, projeta, avec une intensité formidable, son nuage de feu sur les contreforts de la montagne située en face du bourg. (1)

A partir de ce moment, ce fut une angoisse continuelle. Les trépidations du sol étaient incessantes; les mugissements du volcan s'accroissaient, la nuit était éclairée par une sinistre colonne de fumée, aux reflets d'incendie, et zébrée d'éclairs.

En présence de si terribles menaces, le P. Mary essaya dit-on, de mettre sa population à l'abri du fléau suspendu sur sa tête; il fit même sonner les cloches, pour réunir les paroissiens et organiser la retraite; mais il se heurta à une sorte d'insensibilité, causée à la fois par l'attachement au sol natal, et l'habitude d'un long contact avec le danger. Son peuple voulait rester; le Père ne pouvait l'abandonner.

Le samedi 30 août, vers midi et demi, le cratère qui, dès le matin, projetait d'énormes masses de vapeurs, devint tout-à-coup plus menaçant. A chaque instant, des poussées se produisaient sur le versant Est de l'île. Une panique jeta les habitants dans l'église; et, comme toujours, leur vaillant curé était là, exhortant, encourageant, priant surtout.

(1) M. Lacroix estime que cette déviation serait due à la formation, au centre du cratère, toujours ouvert sur le versant, d'un cône central très élevé, obligeant les projections à se déverser dans cette direction.

Quelques heures après, un calme relatif avait succédé à la tourmente.

A 8 heures et demie, le Père était monté dans sa chambre, songeant à prendre un repos bien mérité, après les alertes des jours passés. Tout à coup, les détonations recommencent, et elles se succèdent avec une effrayante rapidité. Une grêle de pierres s'abat sur le toit vermoulu du presbytère, bientôt défoncé par les projectiles. Le P. Mary essaie tout d'abord de se protéger contre la chute des pierres et l'envahissement d'une vapeur brûlante qui pénètre par le toit. Au même instant des clameurs retentissent au dehors, on accourt à l'église, déjà le feu apparaît à l'extrémité du bourg. La place du pasteur est au milieu des siens; il s'élance du presbytère à l'église. Mais, dans le trajet d'une dizaine de mètres qui l'en séparent, il est inondé de flots de vapeur, et comme plongé dans l'eau bouillante. Horriblement brûlé, à demi asphyxié, il peut cependant pénétrer dans l'église et vient retomber sur un banc, au pied de la statue de N.-D. de la Délivrande. (1)

Au dehors, le porche de l'église est encombré de morts et de mourants, et l'horrible avalanche de vapeurs embrasées continue son œuvre. De place en place, les maisons s'enflamment : le presbytère, le couvent de la Délivrande, presque toutes les villas qui bordent la route, ne sont bientôt plus qu'un amas de cendres. Mais l'église reste debout, malgré son toit d'aissantes facilement inflammables. Des roches énormes ont défoncé une partie du toit. Les vitraux sont brisés, les peintures effacées, les colonnes mêmes ébranlées. L'édifice et son clocher monumental dominant encore cette scène d'horreur.

Un peu après minuit, l'éruption projette ses dernières lueurs. Plusieurs personnes, enfermées dans leurs maisons,

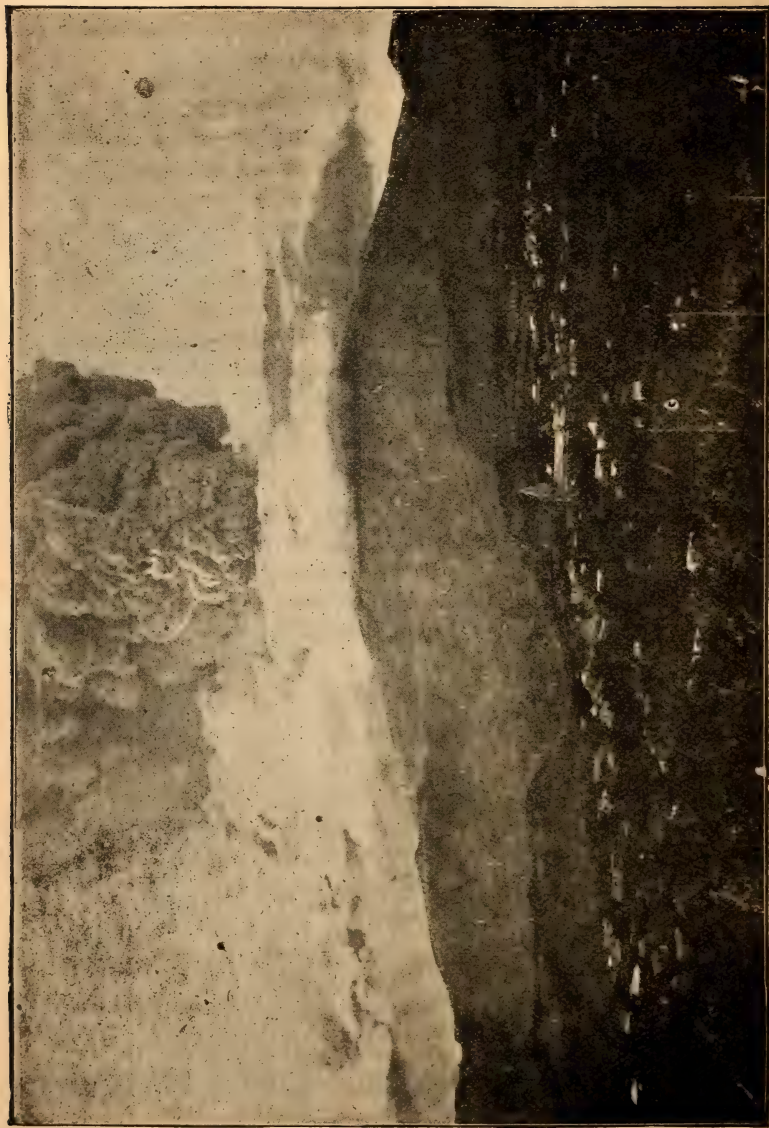
1) Lui-même a raconté, avant de mourir, qu'à la porte de l'église il rencontra un employé de M. Carassus, maire du Morne-Rouge, ArCADE, dont le dévouement, depuis le 8 mai, avait été héroïque. Affreusement brûlé, lui aussi, il demanda au Père à se confesser, et en reçut l'absolution, récompense suprême de son dévouement.

ont pu échapper au désastre, éprouvant à peine un commencement d'asphyxie. Après les mortelles heures d'angoisse qu'elles viennent de passer, leur premier soin est de courir dans la direction de l'église, dont la masse se distingue nettement au-dessus des ruines. Le presbytère n'existe plus : qu'est devenu leur bon Père ?

Sans hésiter, elles pénètrent dans l'église, s'agenouillent aux pieds de N.-D. de la Délivrande, dont la statue noircie est encore debout sur son piédestal, comme à la suite du cyclone. Et voici qu'à côté de cette statue elles reconnaissent leur curé, étendu sans mouvement. On lui parle, il répond avec peine; sa première pensée est pour les victimes. Et alors se passe une scène admirable d'héroïsme. Dans une maison voisine, épargnée par le feu, on dépose autour du bon Père les blessés qui jonchent les abords de l'Église; d'une voix éteinte il les excite au repentir, à l'espérance; et son bras défaillant trouve encore la force de se lever sur leurs têtes, pour une dernière absolution. Bien plus, il se fait apporter les saintes Huiles : on lui soutient la main; et il administre aux mourants l'Extrême-Onction.

Ce n'est qu'au point du jour qu'on put organiser le sauvetage, et songer à fuir ce bourg désolé, où l'on ne trouvait pas même une goutte d'eau à donner aux blessés. Tous ceux qui pouvaient être transportés furent dirigés vers le Fond-St-Denis, où l'on attendait les secours demandés dès le matin à Fort-de-France. La triste caravane se mit en marche, vers 9 heures du matin, par des chemins affreux. Le P. Mary était porté dans un hamac, et supportait sans aucune plainte ses atroces douleurs. Un médecin qui se trouvait au Fond-St-Denis fit aux blessés un pansement sommaire.

M. l'abbé Calo, vicaire à Fort-de-France, envoyé par M. Parel, avait amené une voiture. Le P. Mary y est déposé; et au milieu des cahots des chemins défoncés, il accomplit cette dernière et douloureuse étape. La voiture, partie à 8 heures, ne parvint à Fort-de-France qu'à 2 heures du matin. A l'hôpital militaire, où le mourant fut installé, vinrent le rejoindre le P. Bruno, accouru du François, et le F. Gérard.



Eruption du 30 Août. Vue prise du Calvaire à 7 heures du matin.

Le P. Mary avait fait dans le trajet sa dernière confession ; il reçut dans la matinée les derniers sacrements avec une foi admirable, offrant sa vie pour le salut de la Martinique.

Le martyr se meurt, écrit le P. Bruno, il se meurt victime de son dévouement et de son amour des âmes. Il est horriblement brûlé, la figure est méconnaissable, tant elle est enflée. Je viens, avec le F. Gérard, de réciter les prières des agonisants. Des soubresauts terribles soulèvent sa poitrine ; nous nous attendons à le voir passer d'un moment à l'autre ; l'asphyxie gagne, et le râle se fait plus rauque...

« 10 heures 45. — Après une dernière absolution, qu'il semblait attendre, le bon Père vient de mourir... Quelle agonie!... Mais, comme notre vénérable Fondateur a dû accueillir son fils, dont toute la vie a été comme la sienne : FERVEUR, CHARITÉ, SACRIFICE! »

Les funérailles qu'on lui fit le lendemain, à la cathédrale, revêtirent le caractère d'un véritable triomphe. M. l'abbé Parel, Administrateur, s'était hâté de revenir du Nord, pour les présider, entouré d'un nombreux clergé. Toutes les classes de la société étaient représentées dans la multitude qui remplissait la vaste église. Les paroissiens du Morne-Rouge échappés au désastre ne voulurent céder à personne l'honneur de porter le cercueil de leur dévoué pasteur. Mais par-dessus tout, les larmes et les lamentations des pauvres, pour lesquels il s'était dévoué, lui faisaient le plus touchant des cortèges ; et nombreuses étaient les voix, qui, du sein de la foule, dans la manifestation spontanée de leur douleur et de leur admiration, lui décernaient le nom de *Saint*.

Son corps repose dans le caveau des Frères de Ploërmel ; celui des prêtres ne pouvait être ouvert, à cause d'une sépulture récente.

Daigne le Ciel, touché par le sacrifice des victimes de ces épouvantables catastrophes, sauver la Martinique !

Nota. — La presse catholique a trop facilement accueilli certains racontars mis en circulation par le *Courrier de Bruxelles* et propagés ensuite de Belgique en Allemagne. M. l'abbé Parel, et Mgr de Cormont, dans *La Croix*; le P. Malleret, dans *L'Univers* du 9 août et le *Lis de St-Joseph* du mois de novembre; le P. Sébire, dans les journaux belges, ont fait justice de ces assertions gratuites concernant de prétendus sacrilèges qui auraient précédé la catastrophe. Il n'est pas inutile de rappeler ici ces démentis.

NÉCROLOGIE

LE P. LE GALLO

C'est à N.-D. de Langonnet (Morbihan) que le P. Jean Le Gallo trouva la grâce de sa vocation ecclésiastique et religieuse. Né le 19 janvier 1852, dans une paroisse des environs, au village de Kersalic en Tugdual, il perdit son père à l'âge de 4 ans et fut envoyé de bonne heure par sa pieuse mère au collège de Langonnet. Ce fut là qu'il fit sa première communion et reçut la confirmation. Admis après sa rhétorique au séminaire colonial, il y fit sa philosophie; mais il ne se trouvait pas là dans son élément et rentra dans sa famille. Ses anciens directeurs de Langonnet, le R.P. Libermann et le P. Lejeune, l'appelèrent alors au collège, pour lui confier la fonction de surveillant des grands; il la remplit à la satisfaction de tout le monde, même des élèves, dont il savait se faire aimer, tout en veillant au maintien de la discipline. L'année suivante, il passait au grand scolasticat, où il prit l'habit religieux le 10 mai 1877. Il était désormais dans sa voie, il y marchera avec constance et fidélité. Ordonné prêtre à Paris le 21 décembre 1878, il faisait sa profession à Chevilly le 24 août de l'année suivante, et prononçait les vœux perpétuels au Séminaire-Collège de la Martinique le 4 octobre 1882.

C'est dans cette colonie que se sont écoulées à peu près entièrement les 22 années de la vie religieuse du P. Le Gallo; et, chose à remarquer, sur ces 22 ans, il en a passé 13 dans la fonction, aussi importante que difficile, de surveillant des grands. C'est qu'il la remplissait, on peut dire, à la perfection, grâce à son tact et à son dévouement. En 1893, cependant, on le déchargea de ce pénible emploi, pour lui confier la classe de huitième; mais il était en même temps directeur des Sœurs et des enfants de l'Ouvroir, et vicaire de la Consolation. Enfin, en 1898, il fut chargé, comme curé, du soin de cette paroisse. On verra par les lignes suivantes quel pieux et excellent souvenir a laissé le cher défunt, parmi tous ceux qui l'ont connu.

Le P. Le Gallo, dit la *Semaine religieuse de Vannes* dans une courte notice publiée à sa mort, était un de ces heureux caractères qui gagnent facilement toutes les sympathies. Déjà, dès Langonnet, ses condisciples, charmés de sa gaieté, de son entrain, de son plaisir à rendre service, ne l'appelaient que le *bon Jean Le Gallo*. Il en fut de même à la Martinique, au rapport de ses anciens supérieurs, les PP. Philippe Kieffer et Veillet. Les élèves particulièrement le chérissaient.

La surveillance qu'il avait longtemps exercée lui avait donné une très grande expérience des jeunes gens. Il excellait dans l'art d'unir la fermeté du maître à la bonhomie du grand-papa.

Aussi, beaucoup d'entre eux, à leur sortie de la maison, ne voulaient pas d'autre confesseur; et il est arrivé souvent que des pères de famille, charmés des relations qu'ils avaient eues avec lui, à l'occasion de leurs enfants, allaient le trouver pour se préparer à leurs Pâques.

L'un des doyens du Séminaire-Collège pour l'ancienneté, il montrait envers tous une charité remarquable et se plaisait à rendre service. Il était aux petits soins pour les nouveaux arrivés. Voyait-il un Père ou un Scolastique fatigué, il s'offrait spontanément à le remplacer.

Dans les délassements des jours de congé, il était un des bout-en-train. Aussi était-il universellement aimé parmi le clergé de la colonie, comme dans la Communauté.

Tout dévoué pour les petits et les pauvres, il s'occupait avec zèle de l'humble ouvrage des jeunes orphelines des Sœurs de St-Paul, voisin du Séminaire. C'était son œuvre de prédilection. Il avait aussi apporté de tout temps un généreux concours au ministère paroissial de la Consolation. Aussi, à la mort du P. Hostier, parut-il tout naturellement indiqué pour prendre sa succession. Il savait, du reste, parfaitement le créole. C'est à lui que s'adressaient de préférence les personnes de la campagne qui ne savaient pas le français.

Les rares loisirs que lui laissaient des fonctions si absorbantes et si variées, le P. Le Gallo les employait encore très utilement. Il avait la spécialité du greffage des manguiers. Aidé d'un noir, on le voyait suant à grosses gouttes, sous le chaud soleil de la Martinique, installer des sauvageons dans des nœuds de bambou et les fixer au haut des arbres. Il expédiait des sujets greffés jusqu'aux extrémités de l'île, et même dans d'autres colonies; et il était heureux de consacrer le produit de son travail supplémentaire à l'embellissement de la chapelle.

« Je souscris pleinement, ajoute le P. Malleret, au témoignage des PP. Kieffer et Veillet, en faveur du cher P. Le Gallo. Je dois dire, en outre, qu'il fut toujours pour moi l'homme de bon conseil. Réservé, prudent, modéré dans ses appréciations, mais guidé par un bon sens qui n'excluait pas une grande finesse d'observation, le *bon Père*, comme chacun se plaisait à l'appeler, était toujours à même de donner un avis précieux dans les situations les plus délicates. Il avait été pour moi un charmant confrère; j'étais heureux de l'avoir comme assistant. Aussi, lui avais-je laissé avec une entière confiance la direction de la Communauté, lors de mon départ, le 11 avril 1902. Les renseignements recueillis prouvent qu'il a été jusqu'au bout à la hauteur de sa tâche. Comme on l'a vu plus haut, dès le 5 mai, il avait engagé tous les Pères non retenus par un ministère, à se retirer sur divers points de l'île. Pour lui, il restait à son poste, face au danger; et c'est là que la mort l'a surpris dans l'accomplissement de son devoir. »

LE P. FRINAULT

Auguste Frinault naquit le 29 octobre 1846 à Rosporden, au diocèse de Quimper, d'une famille profondément chrétienne, qui a donné à l'Église plusieurs prêtres et religieuses. Ses parents, qui étaient originaires du Morbihan, revinrent plus tard s'y fixer, et l'envoyèrent au petit séminaire de Sainte-Anne, en 1859, au moment où son frère aîné venait d'y terminer ses études. Admis comme postulant à N.-D. de Langonnet le 15 septembre 1867, il y fit sa rhétorique. L'année suivante, il passait à Chevilly, où il fut reçu comme scolastique titulaire en la fête de N.-D. des Sept-Douleurs (20 septembre 1868.)

Ordonné prêtre en 1872, au commencement de son noviciat, il émit ses premiers vœux le 24 août 1873, et reçut aussitôt sa destination pour le séminaire-collège de la Guadeloupe, où il fut successivement professeur de troisième, de seconde et de rhétorique, en même temps que préfet des études. Il a rempli durant vingt-cinq ans cet emploi fatigant, sans autre répit que de courtes apparitions en France en 1886 et en 1894, pour y rétablir sa santé fortement ébranlée par le climat brûlant des Antilles. En 1899, il revint de nouveau dans la mère-patrie, où il dut faire alors un séjour plus prolongé. Enfin, au bout d'un an,

il se rembarquait à St-Nazaire, le 9 septembre 1900, mais cette fois pour le séminaire-collège de Saint-Pierre (Martinique), qui allait bientôt devenir son tombeau.

Le P. Frinault avait émis les vœux perpétuels à la Guadeloupe, dès l'expiration de ses premiers vœux. Fidèle à sa règle, il était de ceux que la mort ne saurait prendre au dépourvu. Dans une de ses dernières lettres à sa sœur religieuse, il disait : « A nous de profiter du temps, pour augmenter notre petit trésor de mérites. Agissons aujourd'hui ; demain nous n'aurons peut-être plus la même force de sacrifice. Courage et bon espoir : après l'épreuve, ce sera la récompense ! » — Espérons que ces paroles se seront réalisées pour notre cher confrère.

LE P. FUZIER

Né le 18 octobre 1853 à Montlaur, diocèse de Rodez, Jean-Prosper Fuzier fit ses études classiques au Collège de Saint-Affrique (Aveyron), dirigé par les Pères Jésuites. Le souvenir de ses anciens maîtres le suivit au grand séminaire de Rodez ; et, après sa philosophie, il sollicita son entrée dans la Compagnie de Jésus, où il demeura quelques années comme scolastique.

Rendu à la liberté, à la suite des décrets d'expulsion de 1880, il alla faire sa théologie au séminaire de St-Sulpice à Paris, où il fut ordonné prêtre le 19 mai 1883 ; et, l'année suivante, il se présentait au noviciat de Chevilly. Admis à la profession le 4 octobre 1885, il fit ses vœux perpétuels le 29 août 1893. Il avait pour les études philosophiques un attrait et des aptitudes spéciales. Aussi fut-il successivement chargé du cours de philosophie à Mesnières (1885-1892) ; à Castelnau-dary (1892-1894), et enfin au séminaire-collège de la Martinique, où il fut envoyé le 10 octobre 1894. Avant son départ, il avait préparé pour le congrès scientifique international, tenu par les catholiques à Bruxelles, un travail sur la preuve de l'existence de Dieu par saint Anselme, dont *L'Univers* et *Le Monde* parlèrent avec éloges. (B. IV. 778.)

« Le P. Fuzier, dit le P. Philippe Kieffer, son ancien supérieur à la Martinique, semblait ignorer le besoin de délassement. On le trouvait toujours occupé. Ses promenades même avaient habituellement un but utile ou charitable : il prêchait volontiers

des missions ou des retraites. Ce ministère surrogatoire, s'ajoutant à sa classe de philosophie et à une aumônerie, qu'il cumulait ordinairement avec ses fonctions de professeur, lui donnait un travail ininterrompu, assurément très méritoire sous le chaud climat de la Martinique. Il y suffisait en se rendant très économe de son temps. Pendant les deux ans que je l'ai connu, il n'a jamais fait la sieste, qui pourtant semble à peu près indispensable à d'autres; on le voyait, à ce moment, se promener à l'ombre d'un bâtiment, en disant son bréviaire ou en feuilletant un livre. »

Cette mortification, il la pratiquait aussi dans la nourriture. On l'a vu rarement prendre quelque chose entre les repas; il était notamment très sobre dans l'usage de ces rafraîchissements qu'on est si souvent sollicité de prendre aux Antilles. « Nature un tant soit peu originale, ajoute le P. Veillet, bibliophile émérite, pour ne pas dire bibliomane, le P. Fuzier était un religieux plein de piété, et d'un zèle remarquable pour l'instruction, le ministère apostolique, sous quelque forme qu'il se présentât. Il se serait même lancé dans les luttes de la presse, si l'obéissance ne l'eût retenu.

Pendant le voyage que nous fîmes ensemble, en nous rendant de France à la Martinique, en 1894, il se fit à bord et durant toute la traversée, le catéchiste de plusieurs petits enfants que les mamans lui avaient confiés pour les instruire une heure par jour. L'étude et le travail étaient comme un besoin pour son ardente activité.

Le jour de l'engloutissement, par le volcan, de l'usine Guérin, le lundi 5 mai, le P. Fuzier, se rendit au lieu du sinistre, avec le P. Schott et le P. Bruno; ils purent donner l'absolution à quelques-unes des victimes. Le 7 au soir, il devait aller confesser à Fort-de-France. Il manqua le bateau; et c'est ainsi qu'il fut enveloppé dans la terrible catastrophe du lendemain. (Lett. du P. Bruno, 21 mai 1902.)

LE P. CHASSAGNOL

Comme plusieurs de nos confrères, c'est au petit Séminaire de St-Sauveur que le P. Benoît Chassagnol puisa la grâce de sa vocation. Né à St. Martin-des-Olmes (Puy-de-Dôme) le 16 avril 1864; il fut envoyé à Cellule en cinquième, après quelques

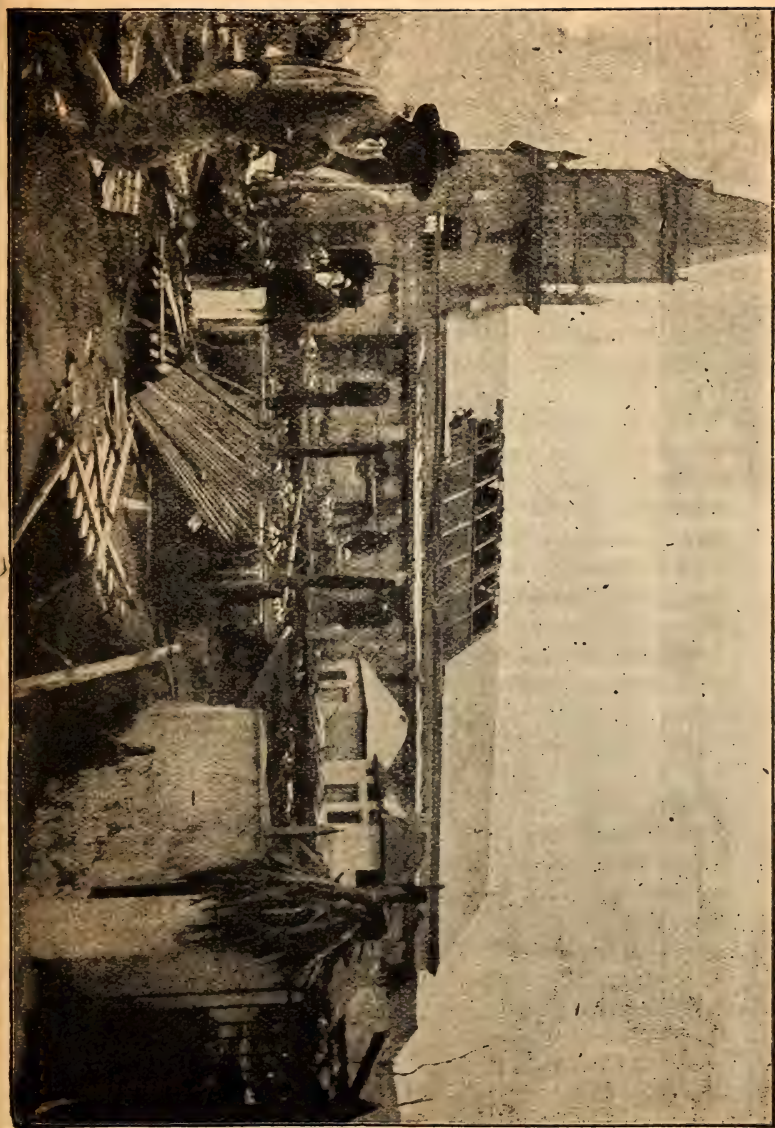
leçons de latin données par le vicaire de sa paroisse. A la fin de sa troisième, il fut sur sa demande, admis au petit scolasticat, où il reçut le saint habit, des mains du P. Hubert, le 4 juin 1881. Il terminait alors sa rhétorique. Au grand scolasticat, où il passa ensuite, sa vocation eut à subir d'assez rudes assauts. Un jour même il s'enfuit découragé vers la Trappe. Il triompha cependant de ces épreuves et fit sa profession à Chevilly le 26 août 1888. Il avait reçu la prêtrise le 15 juillet précédent.

Placé d'abord comme professeur à Castelnaudary, il fut envoyé en 1893 au petit Séminaire de Port-au-Prince, en Haïti, d'où il passa à la Martinique en 1897. Rentré en France le 15 août 1900, il resta une année à l'institution de N. D. d'Espérance de Merville; et enfin, le 9 septembre 1901, il se rembarquait courageusement à St-Nazaire pour le Séminaire-Collège de Saint-Pierre.

« Le P. Chassagnol, écrit le P. Malleret, était fort apprécié des familles et des élèves, comme professeur de grammaire. Il avait à lutter contre un caractère naturellement vif et impressionnable. Mais il était, d'ailleurs, toujours prêt à payer de sa personne, quand il fallait remplacer un confrère. Au moment de la catastrophe, il était aumônier de la Maison de santé. Sa gaieté, parfois exubérante, ne l'a pas abandonné jusqu'à la fin. Il relevait par sa bonne humeur le courage des Sœurs restées à leur poste; et c'est sans doute dans l'exercice de son ministère de charité que la mort l'a surpris. »

LE P. ACKERMANN

Le P. Achille Ackermann a passé dans la Congrégation 12 ans et 9 mois comme profès, et autant de temps à peu près comme aspirant. Né à Semersheim, au diocèse de Strasbourg, le 24 février 1863, il fut admis à l'âge de 14 ans, quelques mois après sa première communion, au Petit Scolasticat de N. D. d'Espérance de Merville. Il y avait été envoyé avec le P. Allheilig, par le vénérable curé de la paroisse, M. l'abbé Georges Willem, qui l'avait distingué parmi les enfants de son catéchisme par sa piété et ses talents. Le jeune postulant fut bientôt, en effet, à la tête de sa classe et couronna ses études par le diplôme de bachelier ès-lettres. Sa théologie achevée à Chevilly, il fut ordonné





prêtre, le 28 octobre 1888, au commencement de son noviciat, dans la maison de Grignon, où l'on venait de s'installer l'année précédente, et admis à la profession le 15 août 1889.

Aussitôt après, il reçut sa destination pour la Martinique, où il a passé les 12 années de sa vie religieuse. Professeur de quatrième classique pendant huit ans, il fut chargé de la seconde en 1897, puis en 1899, on lui confia l'économat, avec le service de l'Hospice de St-Pierre.

Le P. Ackermann se distinguait par un esprit très net et une volonté toujours appliquée au travail. Sous une écorce un peu rude, il cachait un cœur d'or et une simplicité d'enfant, surtout vis-à-vis de ses supérieurs. Ainsi que la plupart des Pères de la Martinique, il joignait à ses fonctions de professeur quelque ministère extérieur, aidait à la surveillance ; et, ce surcroît de besogne, il l'acceptait volontiers. Avec cela, il dirigeait, comme utile distraction, la culture du jardin potager.

Dans les fonctions de l'économat, qui lui furent confiées les dernières années, le cher père a déployé de réelles qualités d'ordre et d'économie. Exact et soigneux, il s'appliquait à faire rentrer les créances avec un tact et une modération dont il ne se départait jamais.

Plein d'esprit de foi, il était d'une docilité absolue à l'égard de ceux qui possédaient l'autorité, et ne se permettait aucune initiative importante sans leur en référer. Ces qualités, il les devait aux habitudes foncièrement religieuses qu'il avait gardées de son temps de formation. Il était, du reste, régulier en tout, comme au Scolasticat, toujours à l'heure, toujours à son devoir. (Note des P. Kieffer et Malleret).

LE P. DÉMAËREL

Né le 19 octobre 1864 à Merkeghem (Nord), le jeune Démaërel (Albert-Alfred-Victor) entra au petit scolasticat de Merville un an après le P. Ackermann, et y reçut avec lui le saint habit, le 19 mars 1882, des mains du P. Vanhaecke, alors supérieur de la communauté. Ordonné prêtre à Grignon le 28 octobre 1889 et admis profès le 15 août 1890, il eut peu après son obédience pour la Martinique. Dès l'expiration de ses premiers vœux, il demanda et obtint les vœux perpétuels. Il les émit le 2 septembre 1893, entre les mains du R. P. Libermann, alors en visite dans la colonie.

Chargé d'abord du cours spécial de français, il fut ensuite nommé professeur de mathématiques dans toutes les classes. Par une méthode intelligente et rigoureuse, il éleva ces cours à un niveau très satisfaisant. Aussi la confiance des élèves, comme celle des familles, lui fut-elle justement acquise.

Son caractère agréable et le tact qu'il savait apporter dans ses relations lui firent également confier la charge si importante et si difficile partout, mais particulièrement à la Martinique, de préfet de discipline. Il s'en acquittait à la perfection. Il avait le don de dénouer les difficultés, sans rien briser, en arrangeant les choses pour le mieux. Sa justice était proverbiale, et ses décisions toujours acceptées; car on les savait basées sur le droit, la vérité, et inspirées par le véritable intérêt des enfants. Aussi sous sa direction tout marchait-il au collège avec une union et un entrain qui faisaient véritablement plaisir.

Sa bonne humeur ne l'empêchait pas de comprendre la vraie piété. C'est à ce titre qu'il a été, pendant bien des années, chargé de la Congrégation de la sainte Vierge, où il a obtenu, eu égard à l'esprit et aux habitudes des jeunes Martiniquais, de très appréciables résultats. (Notes des PP. Kieffer et Malleret.)

LE P. HUYGHE

Orphelin de bonne heure, le jeune Huyghe (Ferdinand-Marie-Arthur-Félix) fut admis en 1884, à l'école apostolique des Clercs de Saint-Joseph à Beauvais, d'où il passa, deux ans après, au petit scolasticat de Merville. Il avait alors 16 ans, étant né le 3 mai 1870, à Hazebrouck. Admis au saint habit le 1^{er} mai 1887, il s'attacha dès lors pour toujours d'esprit et de cœur à la Congrégation, devenue sa famille adoptive. Il demanda même quelque temps après à faire les vœux privés de religion. Ses études théologiques achevées, il fut ordonné prêtre à Grignon, par Mgr Augouard, le 28 octobre 1894; et, le 15 août de l'année suivante, il faisait avec joie sa profession religieuse.

Le P. Huyghe reçut d'abord sa destination pour l'établissement que l'on avait alors à Lima. Il se mit avec ardeur à l'étude de l'espagnol et bientôt fut à même d'exercer convenablement son ministère en cette langue. Mais trois ans à peine s'étaient écoulés que la Maison-Mère crut devoir abandonner l'œuvre commencée au Pérou. (B. VI, 44.)

Le P. Veillet, alors supérieur à la Martinique, ayant besoin d'un professeur d'espagnol, avait été autorisé à arrêter au passage un des Pères de l'ancien collège de Lima. « Prenez le petit P. Huyghe, lui dit le P. Bourbonnais, vous aurez en lui une *perle* de religieux. » En effet, ajoute le P. Veillet, ce cher Père ne tarda pas à se distinguer entre tous par les exemples de la plus parfaite régularité. D'une humilité admirable, il allait son petit train; doux, paisible, silencieux évitant les contestations, et sympathique à tous.



Le P. Arthur Huyghe.

« Malgré son jeune âge et sa mine d'enfant, je lui confiai, avec le cours d'espagnol au collège, la charge d'aumônier du pensionnat des Sœurs de St-Joseph, charge qu'il a remplie jusqu'à sa mort à la satisfaction générale — « Le petit Père Huyghe, me disait une religieuse de St-Joseph, qui avait quitté Saint-Pierre le 3 mai, nous le tenons pour un saint. Je ne crois pas qu'il ait jamais fait un pas, jeté un regard, dit un mot de plus que ne le demandait son ministère dans la commu-

nauté. Son aspect, son maintien, sa modestie, tout en lui reflétait l'âme unie au bon Dieu. »

C'est sans doute à ce poste de confiance que lui avait donné l'obéissance, au pensionnat des sœurs de St-Joseph, qu'a succombé le cher P. Huyghe; car, en sa qualité d'aumônier, il avait à y passer, chaque jour, la plus grande partie de la matinée. Et, comme l'a raconté une religieuse qui quitta St-Pierre l'avant-veille de la catastrophe, dans l'état d'angoisse continuelle où se trouvait la communauté, il se prodiguait aux âmes, pour donner à toutes les soins de son ministère.

« Sous une apparence fragile, écrit le P. Malleret, le P. Huyghe avait une volonté de fer. Elle s'est manifestée en maintes circonstances par une énergie étonnante à remplir tous les devoirs de sa charge, malgré le délabrement de sa santé. Et, c'est

dans l'exercice même de son dévouement, que le vaillant aumônier a dû tomber, au moment où il se préparait à célébrer la sainte Messe, au milieu des 33 religieuses victimes de la catastrophe, sur lesquelles, peut-être, une dernière absolution aura, dans la nuit du volcan, fait luire un rayon d'espérance et de consolation. (*Lis de St-Joseph. Janvier et février 1903.*)

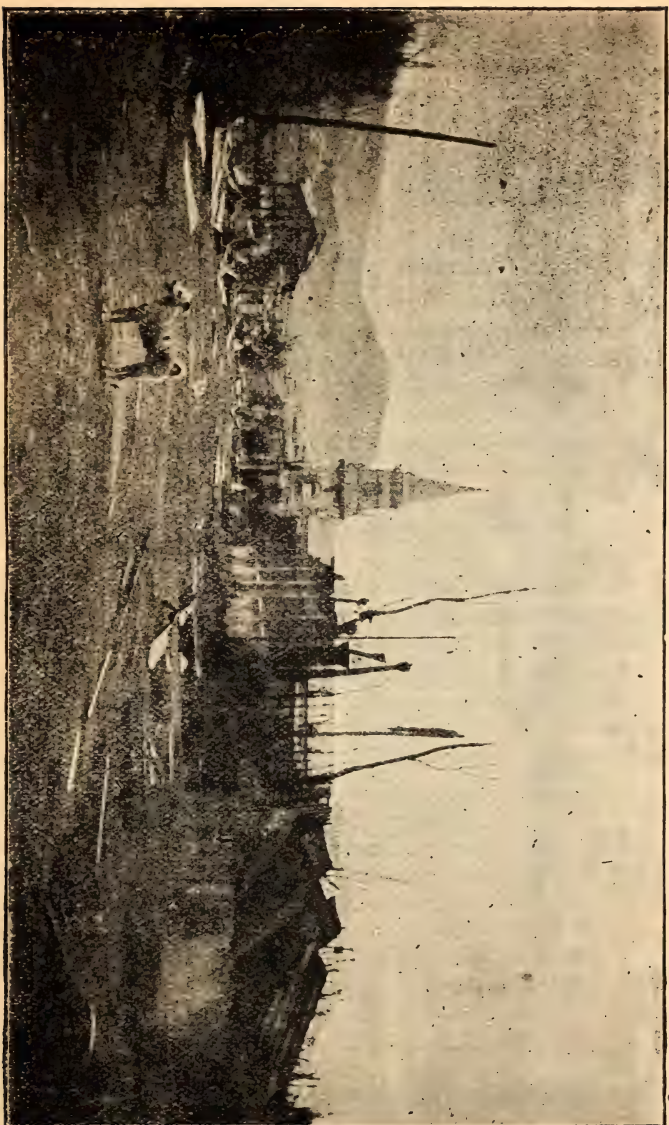
LE P. DUBAIL

Ce cher confrère était le neveu de Mgr Dubail, ancien vicaire apostolique de la Mandchourie, et du P. Victor-François Dubail, de notre Congrégation. Désireux de suivre ses oncles dans la carrière apostolique, il entra le 13 septembre 1886 au petit scolasticat que l'on avait alors à Mesnières. Il n'avait encore que 13 ans; il était né le 21 janvier 1873 à Véthorey, au diocèse de Besançon. Reçu à l'oblation durant sa philosophie à Langonnet, le 22 mars 1893, il dut, l'année suivante, rentrer dans sa famille, pour cause de santé. Il fut ensuite employé à Epinal, où on lui confia des classes de français et d'allemand, avec une surveillance. Rappelé en 1896 à Grignon, pour y faire son noviciat, il fut ordonné prêtre à Chevilly le 1^{er} janvier 1898, fit le lendemain sa profession, puis, sa théologie achevée, prononça sa consécration à l'apostolat, le 29 mai de la même année.

Destiné quelques mois après pour la Martinique, il y fut chargé de la classe de septième, ainsi que de la surveillance des externes libres. Quoique ses goûts l'eussent plutôt porté vers l'exercice du saint ministère, il se dévouait généreusement à ses modestes fonctions. Sensible et nerveux, il fut vivement impressionné par les premières éruptions du volcan; il ne voulut cependant pas quitter le séminaire-collège, et fut ainsi enveloppé dans la catastrophe du 8 mai. A ses fonctions dans la maison, le P. Dubail joignait celle de vicaire à l'église de la Consolation. La paroisse du Marin, où il avait souvent aussi exercé son zèle, rendit à sa mémoire un touchant hommage dans la célébration d'un service auquel assista toute la population.

LE P. MARRER

Le cher Père Marrer, écrit le P. Malleret, était arrivé à la Mar-



Le bourg du Morne-Rouge le 2 Septembre.



tinique au mois d'octobre 1899; il n'y a donc passé que deux ans et demi environ; mais il a fait constamment l'édification de tous ceux qui l'ont connu. La bonté et la charité étaient ses qualités dominantes. Je ne crois pas qu'on lui ait jamais entendu dire une parole désagréable à quelqu'un. Il prenait toujours gaie-ment les petites taquineries qu'on s'amusait à lui faire, et sa douceur de caractère ne s'est jamais démentie. D'une piété angélique et d'une régularité parfaite, il offrait en tout le modèle du bon religieux. Aussi lui avait-on confié, outre la classe de sixième, la direction de la Congrégation des saints Anges, établie parmi les jeunes enfants du séminaire-collège. Perclus de rhumatismes, jamais les souffrances qu'il endurait ne lui firent retrancher quoi que ce soit de l'observance ponctuelle de tous ses devoirs.

Il y a quelques mois, un accident assez grave mit encore plus en relief son admirable patience. Il récitait son bréviaire au jardin, lorsqu'un mouton, poursuivi par les chiens, vint s'embarrasser dans sa soutane et le fit tomber à la renverse. On fut obligé de le relever et de le transporter à l'infirmerie. L'enflure excessive de l'épaule ne permit pas de reconnaître immédiatement la gravité du mal. C'était une luxation, augmentée d'une fracture, qui ne put être réduite que quinze jours après. Il supporta les horribles souffrances qui précédèrent et accompagnèrent l'opération avec une résignation, une bonne humeur qui étonnèrent le médecin. On aimait ensuite à lui monter de petites « scies » au sujet de son accident; ainsi, le jour de l'an, on lui offrit des moutons enrubannés, qui faisaient des *bè* en accords très douteux; il s'en amusa beaucoup tout le premier.

Né à Kœstlach, en Alsace, le 28 septembre 1871, Eugène Marrer avait été attiré dans la Congrégation par son frère Alfred, excellent scolastique, mais à qui sa mauvaise santé ne permit pas de continuer ses études. Comme lui, il entra au petit scolasticat de Cellule, où il fut admis à l'oblation le 29 juin 1890. Reçu à la profession le 2 janvier 1898, il fut ordonné prêtre le 28 octobre de la même année et fit sa consécration à l'apostolat le 11 juillet de l'année suivante.

LE P. DURNY

Né à Bernardswiller en Alsace, le 3 avril 1873, Charles-François Durny entra chez les Petits Clercs de Saint Joseph, à Beau-

vais, à la suite de son frère Alphonse, qui après avoir été membre de la Congrégation et missionnaire à Maurice, est aujourd'hui religieux à la Trappe de Mortagne. Il passa ensuite au petit scolasticat de Langonnet, où il reçut l'habit religieux le 9 juin 1889. C'était une faveur particulière, car il n'était encore qu'en quatrième. Ses cours de théologie à Chevilly furent interrompus par deux années d'emploi à Seyssinet. Il fut heureux de se retrouver dans cette chère œuvre des Clercs de Saint Joseph, qui avait abrité sa jeunesse; et il y rendit de précieux services, comme surveillant et professeur. Rentré ensuite à Chevilly, il était appelé à la profession, à la prêtrise, à la consécration apostolique, en même temps que le P. Marrer; puis, comme lui, mais un mois avant, le 9 septembre, il s'embarquait pour la Martinique.

C'était, dit son supérieur, un sujet précieux par son exubérante activité, sa docilité à toute épreuve, et ses aptitudes multiples, qui permettaient de lui confier des emplois divers. Il était, en effet, surveillant des Grands, professeur de dessin, directeur de la musique, répétiteur, etc. Et à ces qualités s'ajoutaient chez ce jeune confrère un caractère enjoué et un entrain de bon aloi, qui le faisaient aimer des élèves, comme de tout le monde. C'était enfin un religieux pieux et fervent, homme du devoir avant tout. Aussi fut-il admis aux vœux perpétuels dès l'expiration de ses premiers vœux. Il les émit à Saint-Pierre le 15 février 1901.

Ses rares loisirs, il aimait à les consacrer aux travaux du saint ministère. Ainsi, en 1890 et 1891, il passa dans les paroisses du sud de l'île la semaine sainte et les vacances de Pâques, puis une partie des mois d'août et de septembre, prêchant, confessant, allant à cheval visiter les malades, porter aux mourants les derniers secours de la religion. On peut dire de lui avec confiance, comme de nos autres confrères : le bien qu'ils ont fait les aura suivis dans l'éternité : *Opera eorum sequuntur illos.* (*Lis de Novembre.*)

LE P. SCHOTT

« Je suis né à Strasbourg le 11 juillet 1874, écrivait le jeune Henri Schott dans sa demande d'admission à l'Oblation. Dès mes plus jeunes années, je sentis un vif attrait pour les Missions. Un vicaire (M. l'abbé Antoine Debès, maintenant curé de

Frisenheim,) m'envoya chez les Petits Clercs de Beauvais, vers l'âge de 10 ans, avec un de mes frères, André Fernand. C'est là, dans le sanctuaire béni de St-Joseph, que je fis ma première communion. J'y restai trois ans, puis je passai au petit scolasticat de N.-D. de Langonnet; j'allai ensuite ache-



Le P. Henri Schott.

ver mes classes à Cellule, où je pris le saint habit le 29 juin 1890. Dès lors, le désir de devenir un bon missionnaire n'a cessé de grandir en mon cœur. »

Cependant, durant son séjour à Chevilly, la santé du jeune scolastique parut laisser à désirer; et on l'envoya pour ce motif à Castelnau-dary, en 1895. Enfin, son noviciat achevé, il fit sa profession le 3 janvier 1898 à Chevilly, et fut ordonné prêtre le 28 octobre de la même année. Il reçut alors son obédience pour Cellule, où il fit sa consécration à l'apostolat le 14 avril 1899; et le 9 septembre suivant, il s'embarquait avec le P. Durny pour la Martinique. Il y fut chargé aussitôt de la classe de seconde. C'était, au témoignage de son supérieur, non seulement un excellent professeur, mais aussi un religieux fidèle et dévoué, c'est le meilleur titre pour l'éternité.

M. RAPPIN

Né le 6 février 1871 à Oudon (Loire-inférieure), où ses parents s'étaient momentanément retirés de Paris, lors de la guerre franco-allemande, Charles Rappin avait déjà 23 ans, quand, dégoûté du monde, il vint à notre Maison-Mère, en 1894, exprimer son désir d'embrasser la vie religieuse et apostolique. Il avait terminé ses études déjà depuis plusieurs années et avait le diplôme de bachelier. Après un an d'essai comme professeur à Beauvais, il alla faire son noviciat à Chevilly et fut admis aux premiers vœux de trois ans, à titre de scolastique, le 2 janvier 1898.

Sa vocation, cependant, paraissant avoir besoin d'être mûrie davantage, on lui proposa d'aller pour quelque temps comme professeur aux Antilles; il accepta volontiers, et s'embarqua pour la Martinique le 9 août 1901. Il n'était encore que minoré.

Dès son arrivée, il fut chargé des cours de sciences physiques et mathématiques, que faisait précédemment le F. Félix. Il s'acquittait fort bien, dit le P. Malleret, de cette charge difficile, à laquelle il joignait encore la surveillance des moyens en récréation et au dortoir. Intelligent, dévoué, plein d'entrain, il rendait à l'œuvre de grands services. Nous avons la confiance qu'il en aura trouvé la récompense au Ciel.

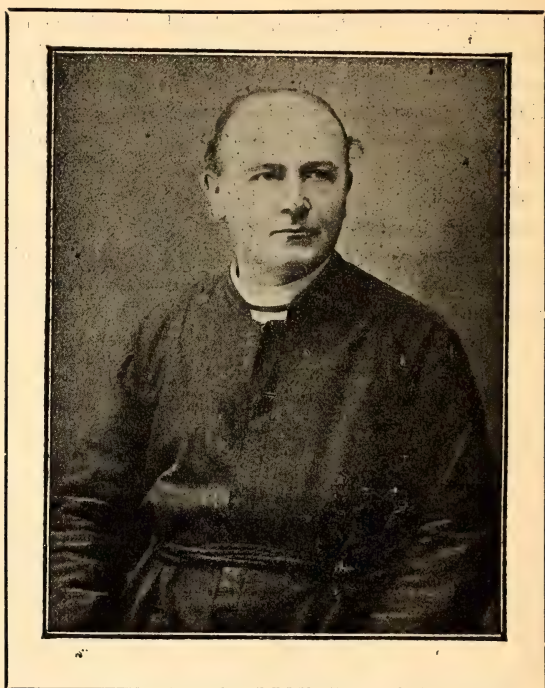
LE F. JOSEPH-AUGUSTE

Ce bon Frère, originaire de Plumaugat (Côtes-du-Nord), était d'abord entré à l'École apostolique de Beauvais, en 1881, dans la pensée de devenir prêtre. Il avait déjà près de 19 ans, étant né le 18 janvier 1863. C'était bien tard pour commencer le latin. On lui proposa donc, au bout de quelques mois d'essai, de passer au noviciat des Frères à Chevilly. Il en éprouva d'abord quelque peine; mais il suivit avec générosité et sans arrière-pensée les avis de ses directeurs; et, plus tard, en demandant les vœux perpétuels, il écrivait : « Parfois dans mes moments d'épreuve, je me suis demandé : si tu n'étais pas religieux que ferais-tu ? Et toujours je me suis répondu : avec la grâce de Dieu, je ferais ce que j'ai fait. »

Admis au saint habit le 8 septembre 1882, il fit la profession le 8 décembre 1883, et fut envoyé à St-Pierre et Miquelon, comme professeur du cours élémentaire. Ce fut là qu'il émit les vœux

perpétuels le 2 février 1892. L'œuvre de l'île St-Pierre ayant été supprimée quelques mois après, il revint en France. Après une année passée à titre d'aide-comptable à la Maison-Mère, il fut placé à Cellule, comme surveillant et professeur de 5^e moderne ; et enfin, le 9 septembre 1897, il s'embarquait pour le Séminaire-Collège de la Martinique, où il était à la fois professeur de huitième et surveillant.

Au témoignage de tous ses supérieurs, c'était un Frère vraiment dévoué, fermement attaché à la Congrégation, tout à son travail et à sa règle. Il doit se féliciter au Ciel d'avoir été généreux et fidèle dans sa sainte vocation. (*Lis de St-Joseph*, Déc. 1902.)



LE P. MARY

DÉCÉDÉ A FORT-DE-FRANCE LE 1^{er} SEPTEMBRE 1902

A l'arrivée du jeune Mary, au petit scolasticat de N.-D. de Langonnet, le 27 septembre 1868, le P. Pellerin, qui en était alors directeur, résumait ainsi ses premières années. « Jules-Eugène Mary, né à St.-Dié (Vosges) le 29 juillet 1851, perdit son père à l'âge de trois ans, et six ans après, sa mère. Pris en affection par Mgr Caverot, alors évêque de St-Dié, il est admis par lui au nombre de ses enfants de chœur, lui sert la messe et reçoit des leçons de latin à l'évêché, tout en allant à l'école de Frères. A l'âge de 13 ans, le dimanche de la Passion, ils fait sa première communion à la messe de Monseigneur, qui le place ensuite au petit séminaire de Châtel, où il est chargé du soin de la sacristie. Jusque là il avait été vif et revêche. Sa con-

duite fut dès lors irréprochable. Sa sœur aînée, maintenant religieuse de la Doctrine chrétienne, le formait à la piété. Voyant son vif désir de se faire missionnaire, son oncle, M. l'abbé Froment, aumônier de l'hôpital de Belfort, a sollicité son admission à Langonnet. »

Là, les pieuses dispositions du jeune postulant ne firent que se fortifier. Aussi reçut-il le saint habit huit mois à peine après son arrivée, le 16 mai 1869. Sur la fin de la même année, désirant se consacrer plus entièrement au service de Dieu, il demanda et obtint l'autorisation de faire les vœux privés de Religion. A la suite de la guerre franco-allemande, le grand scolasticat ayant été transféré à Langonnet, il y resta pour faire sa théologie. Ce fut dans la pieuse chapelle de l'antique abbaye qu'il reçut le sous-diaconat, le 18 février 1875, des mains de Mgr Fava, qui venait après une longue vacance du siège, d'être nommé évêque de St-Pierre et Fort-de-France. A la fin de cette année, il vint au St-Cœur de Marie pour son noviciat, reçut la prêtrise à Paris le 18 décembre 1875, et fit sa profession le 27 août de l'année suivante.

Le P. Mary reçut aussitôt son obédience pour la Martinique, où devaient s'écouler ses 26 années de vie religieuse et apostolique. Attaché de cœur et d'âme à sa vocation, il voulut sans retard se consacrer à Dieu pour toujours par les vœux perpétuels. Il les émit le 6 janvier 1882. Le P. Grasser, alors supérieur principal de nos maisons de la Martinique, rendait de lui, à cette occasion, ce témoignage à la Maison-Mère : « Le P. Mary est d'un caractère aimable et très facile dans les rapports avec ses confrères; d'un parfait attachement à la Congrégation, pieux, très régulier. »

Il avait d'abord été placé au Séminaire-Collège de St-Pierre, où il fit successivement les classes de septième, de sixième, et de quatrième. Bon professeur, il était apprécié des familles et aimé des élèves; mais il n'avait pas assez d'ascendant sur eux, à cause de sa grande bonté; ses aptitudes, comme ses attrait, le portaient plutôt vers le ministère. Aussi, au départ du P. Mathurin Picarda, en avril 1883, fut-il choisi pour lui succéder au Morne-Rouge, comme vicaire du P. Blanpin. Puis, à la mort du vénérable vétéran des missions coloniales, en 1890, il fut chargé de le remplacer à la fois comme curé de la paroisse, directeur du pèlerinage et supérieur de la communauté. Depuis lors, la vie du bon P. Mary, dans les joies et les épreuves, les deuils et les fêtes, se confond avec l'histoire du pieux sanctuaire de N.-D. de

la Délivrande. Nous nous bornons à en retracer ici les traits les plus saillants.

La situation du P. Mary au Morne-Rouge, nous dit le P. Kieffer, son ancien supérieur à la Martinique, était assez délicate, par suite du mélange de la population, composée en très grande partie de Noirs, mais comprenant aussi un bon nombre de gens de couleur ou de Blancs, qui s'y trouvaient en villégiature. A l'exemple du vénéré P. Blanpin, il avait une prédilection marquée pour la partie la plus humble de son troupeau, mais il sut néanmoins toujours se concilier l'estime et la confiance de la classe élevée. Il était regardé par tous comme un saint prêtre, édifiant ceux avec lesquels il se trouvait en relation, par son esprit de foi, de renoncement à lui-même, de charité pour le prochain. (1)

Administration des sacrements, offices et solennités, œuvres paroissiales, soin du temporel, visite des malades, réunions de persévérance, il menait de front tous ses devoirs et avec le même succès. Sa prédilection se portait surtout vers les catéchismes, soit des enfants, soit des adultes après les travaux de la journée, vers le tiers-ordre de Saint François et les vieillards pauvres, qu'il recueillait dans l'établissement de Nazareth.

Mais là surtout où s'est manifesté avec éclat le zèle actif du vaillant curé du Morne-Rouge, c'est dans la restauration de son église. Le P. Veillet, qui était alors son vicaire, et qui plus tard devint le supérieur principal de nos maisons de la Martinique, nous transmet à ce sujet les lignes suivantes.

Le P. Mary fit ses premières armes à N.-D. de la Délivrande, sous la direction du vénéré P. Blanpin, ce missionnaire d'une piété angélique, que l'on venait de loin contempler dans ses longues heures de prières et d'adoration devant le Tabernacle; et, après quelques années de vicariat, il recueillait sa difficile succession. C'était un an à peine avant le terrible cyclone qui devait ravager l'île, et tout particulièrement le Morne-Rouge.

(1) Le Morne-Rouge était en même temps un lieu de délassement pour les Pères du Séminaire-Collège, qui y montaient fréquemment afin de se reposer des fatigues du professorat. Le bon P. Mary était vraiment heureux d'accorder à tous une large et fraternelle hospitalité. C'était avec lui la vie de famille, dans ce qu'elle avait de plus reconfortant pour le cœur, mais toujours suivant la plus stricte régularité. Les exercices de piété se faisaient aux heures fixées; il était toujours le premier à en donner le signal et l'exemple; et, à la fin de la journée, on allait aux pieds de N.-D. de la Délivrande dire la prière du soir avec les pieux fidèles de la paroisse.

Cette nuit lugubre du 21 août 1891, où il échappa comme par miracle à la mort, il la passa tout entière à courir à travers les ruines amoncelées, pour absoudre les agonisants, retirer les blessés de dessous les décombres, les transporter sur son dos. Il lui fallut aussi assister les survivants, qui manquaient de tout. Il organisa aussitôt le travail de déblaiement des ruines de l'église, entreprit la construction d'une chapelle provisoire, devenue plus tard « l'abri Saint-Joseph, » à l'usage des pèlerins; et procura à ses paroissiens nécessaires le moyen de rebâtir leurs demeures. Il n'oublia que lui-même : si bien que son presbytère, décapité jusqu'au rez-de-chaussée, n'était encore, dix ans après le cyclone, qu'une vieille mesure, du plus misérable aspect. « Ce sera l'affaire de mes successeurs, » disait-il, quand on lui parlait en plaisantant de ce provisoire, qui menaçait de devenir éternel.

Un peu après, sur les désirs de Mgr Carméné, qui avait à cœur la reconstruction du sanctuaire de N.-D. de la Délivrande, il commence à travers l'île entière cette tournée légendaire de quêteur infatigable, qu'il continue toute une année, à pied ou à cheval, par le soleil ou la pluie, à travers tous les mornes de la colonie, dans les plus humbles cases des travailleurs, nègres ou métis, comme dans les habitations des propriétaires, tendant à tous la main, au nom de la très sainte Vierge, et rentrant le soir, après huit ou dix heures de ces excursions, brisé, rompu, et rapportant parfois pour tout butin 1 fr. 50. Il faut avoir vu de près les choses de la Martinique, pour se faire une idée de la somme d'énergie physique et morale qu'il a fallu dépenser dans une pareille entreprise. C'est avec le produit de ces quêtes, au total assez fructueuses, qu'il commença les grands travaux de restauration de son église. Mais s'il eût fallu payer toute la main d'œuvre, ses ressources eussent été bien vite épuisées. Par de chaleureux appels à la foi de ses paroissiens, composés en grande partie de pauvres, il les amène à faire des corvées gratuites et volontaires. Six mois durant, on eut alors au Morne-Rouge un spectacle vraiment digne de ces anciens âges qui ont bâti nos merveilleuses cathédrales. Des escouades d'hommes, de femmes, de vieillards, de jeunes gens, de jeunes filles, venus de tous les coins de la paroisse, se rassemblent au jour fixé devant le presbytère, sur la place de la future église, pour aller à la carrière, distante de près d'un kilomètre. La messe dite, le bréviaire récité, le Père apparaît, armé de son fameux cor de chasse; et, prenant la tête de la bande de ces travailleurs volontaires, il s'en va, sonnait vigoureusement la charge, sur l'air d'un cantique

populaire, entraînant après lui tout ce peuple, comme électrisé par son exemple et par le son militaire du cor ou du clairon. Une fois sur le théâtre des travaux, on le voit maintenir l'ardeur dans le va-et-vient des transports, se prodiguer, se multiplier, modérant les uns, stimulant les autres, donnant ici une parole d'encouragement, là apaisant une querelle d'enfants, aidant au chargement d'un fardeau. Il n'y aura à se faire une idée de cette vie de surmenage, au milieu des nègres et sous un soleil de plomb, que les missionnaires bâtisseurs sous les Tropiques, ceux qui ont réellement porté le poids du jour et de la chaleur.

Après six années de travaux, l'église était enfin achevée. Mgr Carméné voulut en faire la bénédiction solennelle le 3 mai 1897. Entre la cérémonie et la messe pontificale, le P. Mary lut en chaire un petit discours, où il remercia tous ceux qui avaient contribué à l'érection du sanctuaire. Puis, quand il est descendu de chaire, sa Grandeur se lève, lui fait signe de s'arrêter devant son trône et, la crosse en main lui adresse les paroles suivantes :

« Mon cher Père, vous venez de remercier tout le monde : il est juste que vous soyez remercié à votre tour. Je suis heureux de remplir cette tâche. Je sais tout ce que vous avez fait, par vos quêtes si laborieuses, par votre intelligent et dévoué concours... Voilà pourquoi, mon cher Père, je vous nomme chanoine honoraire de ma cathédrale. Je le fais d'abord pour récompenser votre mérite personnel. Je le fais aussi pour donner à l'église du Morne-Rouge un dernier témoignage de mon intérêt..»

Et séance tenante, le P. Mary est revêtu du camail de chanoine honoraire.

Parmi les devoirs de sa charge, il en est un que le zélé pasteur avait particulièrement à cœur, c'était la visite régulière de ses paroissiens. Il savait par expérience combien il est nécessaire, pour maintenir le Noir dans la pratique de ses devoirs religieux, d'aller à lui, de le suivre dans le détail de la vie. C'était chez lui un principe auquel il tenait par-dessus tout. Aussi les sentiers les plus cachés, qui menaient aux cases de tous les quartiers de la paroisse, lui étaient-ils parfaitement connus, pour avoir été par lui cent fois parcourus.

Quoique d'un caractère très doux, il lui arrivait parfois, dans son ardent désir du bien, de se laisser entraîner à quelques excès de zèle, à des remontrances un peu trop vives ; il était le premier à les rejeter ensuite. « Encore une *boulette*, disait-il », et il tâchait d'y veiller une autre fois.

Ses paroissiens savaient combien il leur était dévoué; en retour, ils étaient pour lui pleins de reconnaissance et d'affection. Ces sentiments se manifestèrent particulièrement au retour de son dernier voyage en France, au mois de décembre 1900. C'était, quelques jours après le 25^e anniversaire de son ordination au sacerdoce. On voulut le célébrer avec solennité. Il en écrivait ainsi à sa sœur religieuse.

« Je voulais faire oublier mes noces d'argent; j'ai été pris. Mon supérieur s'est mis lui-même de la partie. Il a fallu se laisser faire. Depuis un mois, on m'accable de fleurs de rhétorique. Le matin, le cher P. J. Vœgtli, dans un magnifique discours sur le sacerdoce, m'a fait pleurer comme une Madeleine, moi qui ne savais plus pleurer! Le soir, les enfants de la persévérance avaient organisé une soirée récréative, à laquelle assistaient avec M. le Maire, religieuses, instituteurs, institutrices, tout le Morne-Rouge, et qui a été parfaitement réussie. Puis on est venu me complimenter, etc, etc. (*Lettre du 2 janv. 1901*).

« Maintenant, ajoutait-il, il faut se remettre à l'œuvre; je n'ai pas une minute à moi, de 4 heures du matin à 9 heures du soir. » — L'église, en effet, était reconstruite : mais il restait à la meubler et à l'orner; et avec ces soins matériels, il y avait tout le travail du saint ministère. Le nouveau sanctuaire enfin achevé, décoré par le F. Fulbert, venait d'être consacré par le nouvel évêque de la colonie, le 4 mars 1902, quand il fut détruit le 30 août par la tempête de feu, dont le zélé missionnaire devait lui-même être la victime.

On a vu par les détails donnés sur la terrible catastrophe, comment il a voulu se sacrifier jusqu'au dernier moment pour ses chers paroissiens. Nous les complétons par cette lettre qu'il écrivit lui-même quelques heures à peine avant d'être frappé, la dernière qu'ait tracée sa plume. C'est une réponse à une pieuse Dame, dont il avait assisté et soigné le mari, l'un des malheureux sinistrés de la banlieue de St-Pierre.

Morne-Rouge, le 30 Août 1902.

Ma bonne Dame Montferrier,

« Merci de votre bonne lettre du 26 courant. Me voilà donc auprès de N.-D. de la Délivrande depuis jeudi 21, avec l'intention de ne plus quitter, à moins d'un ordre exprès de mes supérieurs.

« Cela ne veut pas dire qu'ici nous ne courons plus aucun danger. Depuis 10 jours, le volcan est en pleine activité; ses éruptions sont effrayantes, nuit comme jour. La nuit, ce sont des apparitions de feu,

de projectiles incandescents, se dirigeant, depuis la nuit du 25 au 26, du côté des contreforts de la montagne qui fait face au Morne-Rouge. C'est d'une horrible beauté! Hier encore, toute la nuit, jusqu'à l'heure où je vous écris, nous sommes sur un terrain en trépidations continuelles; les flancs de la montagne vomissent des torrents de fumée et de je ne sais quoi! J'ai dû quitter mon dîner, pour me précipiter à l'église vers midi et demi, et faire prier le pauvre peuple affolé! Quel spectacle que celui d'une montagne lançant des colonnes de laves, sur une étendue de plus de 2 kilomètres, le tout venant planer au-dessus de nos têtes, comme pour dire : Nous allons vous faire subir le sort qui a été le partage de Saint-Pierre!

« Malgré les émotions et le courage qu'il faut soutenir dans l'âme de mes pauvres, je me porte bien. La divine Providence a pour moi mille attentions délicates dont je ne saurais trop la remercier. C'est elle qui vous a sauvée d'une manière si prodigieuse, et je l'en bénis avec vous.

Nous sommes ici attendant la mort de pied ferme; puisse-t-elle être pour nous l'entrée dans un monde meilleur, l'élan vers le repos dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie.

J. MARY

Curé gardien de N. D. de la Délivrande.

Voici, sur les obsèques du pieux et zélé missionnaire, quelques détails donnés par le P. Bruno, qui conduisait le deuil avec le F. Gérard.

« Le corps du cher défunt fut déposé dans le salon de M. le chanoine Recoursé, transformé en chapelle ardente. On l'avait revêtu d'une soutane d'emprunt; ainsi a-t-il été pauvre à sa mort, comme il l'avait été durant sa vie.

« Sur le parcours, jusqu'à la cathédrale, c'est une foule immense qui se découvre et s'incline. De ci de là, partent des sanglots bien sincères : ce sont des sinistrés du Morne-Rouge, qui pleurent la mort de leur Père. La cathédrale, splendidement décorée, regorge de monde. M. l'administrateur préside, assisté de M. l'abbé Camenen, curé-doyen du Marin, et de M. Thoué, curé de la Rivière-Pilote. La messe est chantée par M. le chanoine Laboissière, curé-doyen du St-Esprit, ayant pour diacre et sous-diacre MM. Beyseyrios, vicaire au Lamentin, et Auber, vicaire au St-Esprit. Après le service funèbre, M. l'abbé Parel fait la conduite au cimetière. Quand le cercueil eut franchi la grille, on dut empêcher la foule d'entrer; ce furent alors des cris déchirants. Après les dernières prières récitées sous un ciel de feu, il y eut un véritable délire de douleur. Ceux qui avaient

pu passer avec la procession baisaient le cercueil, y déposaient un instant des chapelets, croix, médailles, et invoquaient le vénéré défunt avec une confiance toute filiale « Saint Père Mary, disait une pauvre vieille tout en larmes, priez pour nous... Qu'allons-nous devenir?... Nous sommes finis, maintenant que notre bon Père est mort! »

« Les deux journaux de l'île, même l'*Opinion*, (journal anti-religieux) ont fait l'éloge de notre héroïque Père. » (Lettre du P. Bruno, 10 sept. 1902.)



